UNIVERSITY OF ST. MICHAEL'S COLLEGE
3 1761 04339 5607

JOHN M. KELLY LIBRARY

Donated by
The Redemptorists of
the Toronto Province
from the Library Collection of
Holy Redeemer College, Windsor

University of
St. Michael's College, Toronto

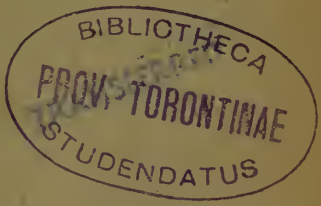
HOLY REDEEMER LIBRARY, WINDSOR
TRANSFERRED

Prov. Torontinae

ST. MICHAEL'S COLLEGE TORONTO
LIBRARY

LE SOLILOQUE ENFLAMMÉ

DE GERLAC PETERS



HOLY REDEEMER LIBRARY, WINDSOR

NIHIL OBSTAT

XXI decembris MCMXX

† Fr. JOANNES DE PUNIET,
Abbas S. Pauli.

IMPRIMATUR

Tolosæ, 1ª junii 1921.

F. SALEICH, *vic. gen.*

MYSTIQUES DES PAYS-BAS

LE SOLILOQUE ENFLAMMÉ DE GERLAC PETERS

TRADUCTION NOUVELLE

PAR

Dom E. ASSEMAINE

MOINE DE SAINT-PAUL DE WISQUES

ST. JOHN'S COLLEGE LIBRARY

LIBRAIRIE SAINT THOMAS D'AQUIN
SAINT-MAXIMIN
(Var).

PRÉFACE

Un grand mouvement de réforme religieuse prit naissance dans les Pays-Bas vers la fin du quatorzième siècle. L'homme qui le suscita fut Gérard Groote. Tous ceux qui sont tant soit peu au courant de l'histoire religieuse de la Hollande connaissent ce nom. Cette salutaire révolution eut son retentissement à travers tout le quinzième siècle, non seulement dans les Pays-Bas, mais en Allemagne et jusqu'en France et en Italie.

C'est de Gérard Groote qu'il nous faut d'abord faire la connaissance, si nous voulons comprendre Gerlac Peters.

Gérard Groote, issu d'une famille très honorable de Deventer, apprit le latin et les premiers éléments des sciences à l'école collégiale de sa ville natale. A quinze ans, il va suivre à Paris les cours de l'Université; à dix-huit ans, il est docteur. Riche des biens

de ce monde, considéré pour sa haute réputation de savant, entouré d'estime, il voit le succès l'accompagner partout. Ses parents auraient voulu qu'il fût prêtre, mais lui, « pour tout l'or du monde » n'aurait pas voulu le devenir. Il ne prit du sacerdoce que les premiers grades qui y conduisent, je veux dire les Ordres mineurs, qui suffisaient alors pour recueillir de gros bénéfices. De riches prébendes lui furent accordées, et nous le retrouvons vivant dans le luxe d'une vie plus séculière qu'ecclésiastique.

La grâce de la conversion devait venir. Deux saints personnages, amis de Groote, en furent les instruments, Henri de Kalkar, prieur de la Chartreuse de Monnikhuizen, et Jean Ruysbroeck, l'illustre prieur des chanoines réguliers de Groenendael. Groote avait trente-quatre ans. Il lui restait dix ans à vivre. Il employa sa grande influence à faire le bien, et dans les dernières années de sa vie reçut le diaconat, se fit prédicateur et missionnaire et remua profondément le clergé et les foules. Les persécutions ne lui firent pas défaut.

Mais ce que nous avons à signaler particulièrement dans la vie de Groote, pour l'intelligence de la vie même de notre Gerlac, c'est la double fondation religieuse qui lui dut son

origine, les « Frères de la Vie commune » et les « Chanoines réguliers de Windesheim ».

Groote faisait copier des manuscrits par les jeunes élèves pauvres de l'École collégiale de Deventer : ils en recevaient une petite rétribution, mais surtout ils recevaient de bons conseils, les témoignages d'une amitié toute sainte et cette douce et bienfaisante influence qui rayonne de la sainteté.

Ce ne fut pas à proprement parler Gérard Groote, mais son ami Florent Radewyns, vicaire à Deventer, qui eut l'idée de réunir ces jeunes gens en communauté. De là naquirent bientôt les « Frères de la Vie commune », institut religieux sans vœux, ce qui attira l'étonnement et bientôt la malveillance. Groote songeait à mettre ses jeunes protégés et l'institut naissant sous les auspices et la protection d'un Ordre religieux, mais il mourut de la peste, qu'il avait gagnée au chevet d'un ami malade, laissant à son lieutenant, Florent Radewyns, que l'on nommait Maître Florent, les soucis de l'avenir : c'était le 20 août 1384.

Ce fut en 1387 qu'eut lieu à Windesheim, près de Zwolle, la fondation de la maison religieuse qui étendrait son patronage sur les « Frères de la Vie commune ». Six de ces derniers en formèrent le premier noyau. Ils

embrassaient la Règle de saint Augustin, et allaient se lier par des vœux. Cette maison ne tarderait pas à devenir le centre d'une Congrégation florissante, la « Congrégation des Chanoines réguliers de Windesheim ». Le monastère de Ruysbroeck lui-même serait affilié à cette Congrégation, qui se ferait gloire de la double influence exercée sur elle par la spiritualité de Ruysbroeck et de Gérard Groote. Windesheim compta bientôt quatre-vingts monastères dans son obédience. La vie des religieux était une vie claustrale, toute de prière, d'étude et de saints travaux accomplis à l'intérieur du monastère : étude assidue de la Sainte Écriture et des Pères, transcription de manuscrits et de livres liturgiques.

C'est dans ce milieu, et au monastère même de Windesheim, que nous trouverons Gerlac Peters.

Gerlac Peters naquit à Deventer en 1378. Son père s'appelait Pierre et sa mère Gesa. C'est du nom de son père que lui vient sans doute le nom de Peters sous lequel il est habituellement désigné : *Gerlacus Petri*, Gerlac fils de Pierre, d'où Peters. Ses parents jouissaient d'une certaine aisance; sa mère est signalée comme une bienfaitrice du mo-

nastère de Windesheim où ses deux fils furent religieux. Elle eut en effet deux fils, Gerlac et André, et une fille, Lubbe, qui fut béguine à Deventer.

Il est dit de Gerlac que, tout jeune homme, il fréquenta la maison de maître Florent, dont il devint bientôt le disciple préféré.

Une scène de cette période de sa vie nous a été conservée. Elle peint admirablement le saint jeune homme et éclaire d'avance toute sa vie.

C'était au matin de la fête de la Chandeleur. Les chanoines de l'église de Saint-Lebuinus, à Deventer, faisaient représenter d'une façon dramatique, dans l'église même, le mystère de la Présentation de Jésus au Temple par les mains de Marie. Gerlac avait été choisi pour remplir le rôle principal : on admirait sa pureté, elle rayonnait sur son visage d'adolescent et relevait les grâces de son âge; il devait représenter la Vierge et offrir l'Enfant au grand-prêtre. Le pieux jeune homme profita de cette cérémonie pour s'offrir lui-même à Dieu par le vœu de virginité.

Nous pouvons supposer ce que furent les années qui suivirent : étude du latin, de la Bible, des Pères de l'Église : les écrits de Gerlac en font foi. Il étudia les mystiques :

sa terminologie rappelle parfois Ruysbroeck[1], Tauler et Suso.

Florent Radewyns meurt en 1400. A cette date, Gerlac avait déjà quitté Deventer, sa ville natale, pour se rendre à Windesheim parmi les Réguliers de Saint-Augustin. Gerlac fut au moins trois ans avant de recevoir l'habit, à cause de la faiblesse de ses yeux : sa myopie ne lui permettait pas de lire à distance les notes des missels et autres livres de chœur. C'est ainsi qu'il demeura parmi les *clercs* de la fondation.

Mais Jean Scutken, lui-même membre séculier de la communauté de Windesheim, qui portait une amitié pleine de vénération au jeune religieux, car il connaissait sa sainteté et ses dons remarquables, prit à cœur de lui copier les livres dont il aurait à se servir. Le prieur Jean Vos de Heusden voulut prêter son propre concours à la confection de ces livres de chœur d'un format très portatif, que l'on pouvait aisément tenir en mains et approcher des yeux. Alors les

---

1. Les passages de Ruysbroeck auxquels nous renverrons dans la suite se rapportent à la traduction française, qui a été donnée par les Bénédictins de Saint-Paul de Wisques, et éditée chez Vromant à Bruxelles.

chanoines de Windesheim résolurent d'accepter Gerlac dans leurs rangs.

Après avoir été d'abord ordonné prêtre, il reçut l'habit le 30 novembre 1403, et put faire profession un an plus tard.

Rien dans le jeune religieux qui sentît l'excentricité ou la moindre exagération : il évitait en tout la singularité ; sa cellule surtout était sa joie, un vrai Paradis pour lui. C'était là, d'ailleurs, la marque frappante de ces premiers religieux de la Congrégation de Windesheim. Qu'on se rappelle le chapitre de l'*Imitation*[1] : DE L'AMOUR DE LA SOLITUDE ET DU SILENCE : *La cellule bien gardée devient douce... Dans le silence et le repos, l'âme pieuse fait de grands progrès... Fermez sur vous votre porte et appelez à vous Jésus, votre bien-aimé. Demeurez avec lui dans votre cellule ; car vous ne trouverez nulle part autant de paix.* Thomas a Kempis, l'auteur de l'*Imitation*, était de la même école, appartenait à la même Congrégation de Windesheim[2] ; il fut le contemporain de

---

1. *Imit.*, I, 20.

2. Comment Mgr Puyol a-t-il pu écrire (*L'auteur de l'Imit.*, p. 562) : « Lorsque nous ouvrons les œuvres de l'école primitive de Windesheim, une chose nous frappe, c'est la vulgarité du ton... La Congrégation de Windesheim me représente l'une de ces associations religieuses de l'Église moderne, recrutées dans la

Gerlac Peters, qu'il connut à Deventer dans la maison de Maître Florent ; ils avaient le même âge, ou à peu près, Gerlac étant né en 1378 et Thomas en 1380.

La Congrégation de Windesheim était encore à ses origines lorsqu'ils y entrèrent, Gerlac Peters dans la maison de fondation elle-même, Windesheim, Thomas a Kempis dans la maison de Zwolle, à deux lieues de Windesheim, où son frère Jean était prieur. Tous deux, pour des raisons différentes, durent faire un stage de quelques années avant d'être admis définitivement dans l'Ordre. Ils étaient donc frères en religion, mais ils l'étaient aussi par leurs aspirations religieuses, comme leurs écrits en font foi, au point que Gerlac Peters est habituellement désigné sous le nom de second a Kempis, *alter Thomas a Kempis*. A dire vrai, il mériterait d'avoir la priorité, car il apparaît le pre-

---

classe populaire, où règnent une si grande intensité de vie et une si ardente piété, mais qui n'a pu tellement faire oublier à ses membres leur première origine, qu'ils en conservent toujours quelque aspect abrupt et quelque insuffisance de manières. Aussi le caractère du style de Thomas a Kempis et de ses confrères dénote-t-il surtout une bonhomie lourde et vulgaire. » Le lecteur jugera. Mgr Puyol n'a pas lu, d'ailleurs, la plupart de ces ouvrages dont il parle avec tant de dédain et de légèreté.

mier dans l'ordre des temps, non seulement par son âge, mais par la composition de ses ouvrages. Il mourut en 1411, alors que l'*Imitation* n'avait pas encore paru.

Ce livre, « le plus beau qui soit parti de la main d'un homme, puisque l'Évangile n'en vient pas[1] », est la plus parfaite image de la spiritualité Windeshémienne dans ses premiers temps. Elle est vécue et représentée d'une façon admirable en Thomas a Kempis et en Gerlac Peters. Il y aurait, d'ailleurs, de ces premiers temps de Windesheim, plus d'un personnage à faire connaître et à mettre en lumière. En les ressuscitant par le souvenir, en vivant à leur contact, dans l'histoire des premières origines de l'Ordre, ou en prenant connaissance de leurs écrits, on se sent tout embaumé de leurs vertus, et pénétré d'un parfum qui rappelle celui qu'exhale parfois le corps des saints, après

---

1. On attribue depuis quelque temps cette citation à l'abbé d'Olivet, sans remarquer que la « Vie de Corneille » (d'où est tirée cette citation) est bien de Fontenelle, à qui l'abbé d'Olivet l'avait demandée pour l'insérer dans son « Histoire de l'Académie » qui parut en 1729. Fontenelle, d'ailleurs, publia lui-même cette vie, en y faisant des changements et des additions, dans une nouvelle édition de ses œuvres parue en 1742.

leur mort, et qui remplit l'âme de pieux désirs et du plus pur amour de Dieu.

La piété de Gerlac était très affective : l'on peut dire de lui qu'il vivait véritablement en Dieu, et la contemplation, qui transportait son âme, semblait parfois soulever son corps. On dit de lui, ce qu'on dit pareillement de Thomas a Kempis, qu'il lui arrivait de quitter la société au milieu de laquelle il se trouvait, s'excusant de ce que quelqu'un l'attendait dans sa cellule ; il s'y retirait alors pour jouir du divin colloque avec cette voix intérieure qui l'avait prévenu.

Il était de haute taille, son visage respirait la sérénité et la joie, ses mœurs étaient angéliques, sa parole douce et agréable ; ainsi sa belle âme se reflétait dans ces dehors ; et comme ces anges de la terre, qui semblent n'être ici-bas que pour nous faire souvenir du ciel et pour attendre que les portes leur en soient rouvertes, il portait partout avec lui le rayonnnement et l'édification de sa prière. Busch, l'historiographe de Windesheim dit de lui qu'il était comme « le temple vivant de la gloire de la Trinité sainte ». Il ajoute que cette possession de Dieu faisait sa joie et sa force ; elle était « cette vertu d'en-haut qui poussa saint André à embrasser la croix, saint Laurent à

apostropher le bourreau, saint Etienne à prier pour ceux qui le lapidaient ». « Qu'en sera-t-il dans la patrie, dit-il encore, si déjà dans l'état de voie, Dieu accorde à l'âme une telle abondance de suavité ? »

Dieu envoya à son fidèle serviteur un genre de martyre que celui-ci reçut avec reconnaissance et qu'il supporta avec une admirable sérénité. Il fut atteint de la maladie de la pierre, et il la considéra comme un purgatoire de choix, qu'il pouvait subir sur la terre, afin d'être délivré de celui qui l'aurait attendu après cette vie. Ainsi fut-il éprouvé comme l'or dans le creuset ; mais « la violence de son amour surmontait la violence de sa douleur ».

Il souffrit, plusieurs annéees, de cette pénible maladie, toujours avec la même patience et la même résignation. Dans les derniers temps, le mal accéléra ses progrès. Sentant venir la mort, il demanda à plusieurs reprises aux frères qui étaient près de lui de faire retentir la tablette des mourants, afin que la communauté assistât à son dernier soupir ; mais ceux-ci, ne croyant pas les derniers moments venus, retardaient le signal. Gerlac, alors, résigné et calme jusqu'à la fin, ramena ses bras, croisa les mains, et inclinant la tête, rendit sa belle âme à Dieu.

On était dans l'octave de la Saint-Martin de l'année 1411. Il n'était âgé que de trente-trois ans. Après des funérailles solennelles, son corps fut inhumé devant la porte du chœur.

Busch termine par ces mots sa notice sur Gerlac : « Après avoir vécu dans l'ordre pendant près de huit années, *emporté prématurément, il a pourtant fourni une longue vie*[1] et il est entré avec gloire dans la joie éternelle du Seigneur. Maintenant que les yeux de son corps sont fermés à jamais, il vit cependant tous les jours encore pour nous dans le souvenir vivant de ses exemples et dans les livres qu'il a composés et qui nous invitent à marcher sur ses traces ».

Quels sont ces ouvrages auxquels Busch fait allusion ? Voici, d'après le Dr Moll, la liste des écrits de Gerlac Peters : 1° le *Breviloquium*; 2° deux lettres à Lubbe Peters, sa sœur; 3° le *Soliloquium*; 4° le livre *De libertate spiritus*.

Le *Breviloquium* fut écrit alors qu'il n'était encore que clerc, c'est-à-dire quand il n'avait pas encore été admis dans les rangs des chanoines. On ne saurait dire s'il a été composé à Windesheim ou à Deventer. Gerlac n'avait pas vingt-cinq ans lorsqu'il l'écrivit. C'est le

1. *Sag.*, IV, 13.

Dr Moll qui a donné cet ouvrage à l'impression d'après le texte de deux manuscrits de la Bibliothèque de Bourgogne, à Bruxelles. Il l'a fait précéder d'une notice sur l'auteur[1]. On trouve dans ce premier ouvrage, plus encore que dans le *Soliloque*, une parenté d'esprit avec l'auteur de l'*Imitation*.

Nous ne dirons rien des lettres à Lubbe, données par le Dr Moll dans l'article précité, ni du traité *De libertate spiritus*, qui existait encore au dix-septième siècle dans la Bibliothèque des Réguliers de Tongres, mais qui semble maintenant perdu.

Le *Soliloquium* est l'œuvre maîtresse de Gerlac. Il fut composé d'une façon assez singulière : ce sont des pensées qui ont été écrites sur de petites feuilles de parchemin détachées et sur des ardoises, *in diversis membranis quaternulis aut petris*[2]. Il ne les avait pas écrites pour être publiées, mais par dévotion et pour son édification personnelle. C'est ce qu'il avouait, lorsqu'étant sur son lit de mort, il demandait à son prieur, Jean Vos de Heusden, de livrer au feu tous ces morceaux de parchemin. « Mon bien cher frère,

---

1. *Kerkhistorisch Archief*, verzameld door N. C. Kist en W. Moll, t. II (1859), pp. 145-246.

2. Busch, *Chronicon Windeshemense*, cap. LIV.

lui répondit le prieur, rapportez-vous-en à moi, je ferai pour le mieux. » C'est le bon Scutken, dont nous avons parlé plus haut, l'ami et le conseiller de Gerlac, qui, après la mort du saint religieux, fut chargé de réunir ces pensées éparses. Il les recueillit et les divisa en chapitres auxquels il donna des titres. Le tout s'agence si parfaitement que l'on soupçonnerait difficilement que le livre n'a pas été écrit sur un plan déterminé d'avance. Jean Scutken divisa le tout en trente-neuf chapitres, et lui donna le titre très bien justifié de *Soliloquium*[1].

Le *Soliloquium* fut imprimé à Cologne, en 1616, sous ce titre : *Alter Thomas de Kempis,*

---

1. Mgr Puyol, dans son ouvrage *L'auteur du livre de Imitatione Christi*, p. 474, dit à ce sujet : « Vos de Heusden remit les notes au confesseur de Gerlac, Jean Scutken, qui en fit un recueil et les publia... Les notes de Gerlac étaient écrites en langue vulgaire, Scutken les a traduites en latin et les a mises en ordre. »

Scutken n'était ni prêtre ni le confesseur de Gerlac. Ce dernier n'a pas composé son ouvrage en hollandais, mais en latin ; de sorte que Scutken n'a pas eu à le traduire en cette langue. Au contraire, on sait que Scutken a traduit plusieurs œuvres du latin en hollandais, et il est à peu près certain que c'est lui qui est l'auteur de la vieille traduction hollandaise du *Soliloque*, conservée dans un manuscrit de Deventer.

Une autre traduction dans la même langue, plusieurs fois réimprimée, est due à saint Nicaise de Heese († 1572), un des martyrs de Gorcum.

sive ignitum cum Deo colloquium, Rev. Dom. Gerlaci Petri Daventriensis, Canonici Regularis, coætanei quondam Thomæ de Kempis etiam Canonici Regularis, solidas et lucidas docens semitas totius vitæ spiritualis[1]. — Il fut réimprimé dans la même ville en 1849, par les soins de J. Strange, qui a suivi, dit-il, le texte de la première édition, en y introduisant cependant une modification : il a transporté après le chapitre IVe le chapitre XXXVIe de cette première édition. Nous n'avons pas trouvé que ce changement fût justifié, et nous avons repris l'ordre des chapitres tel qu'il était dans l'édition de 1616; celle-ci concorde d'ailleurs sur ce point avec le manuscrit (du quinzième siècle, nº 301) de la Bibliothèque de l'Université d'Utrecht, avec lequel nous avons collationné le texte imprimé, que nous avons pu ainsi réformer en quelques endroits.

Nous avons cru bon d'éclairer parfois le texte de notes explicatives et surtout de comparaisons avec des textes de Ruysbroeck, dont l'influence se fait manifestement sentir

---

1. Le second *Thomas A Kempis*, ou *Soliloque enflammé avec Dieu*, du R. P. Gerlac Peters, de Deventer, chanoine régulier, contemporain de Thomas a Kempis, lui-même chanoine régulier, pour enseigner les voies sûres et lumineuses de toute la vie spirituelle.

sur Gerlac. Nous aurions pu pareillement rapprocher *le Soliloque* de *l'Imitation*. Mgr Puyol, dans son ouvrage : *L'auteur de l'Imitation* (p. 475) dit que « en regard de tous les fragments de Gerlac, on pourrait mettre un texte de *l'Imitation* ». C'est une exagération, mais c'est un aveu dont il est bon de prendre note. Gerlac Peters et Thomas a Kempis ont reçu la même éducation, la même formation, ont vécu dans la même atmosphère spirituelle ; ils portent des traits de ressemblance, comme tous les membres de ces premiers temps de Windesheim, dont les écrits nous sont parvenus. Chacun d'eux, cependant, sur le fond commun, a marqué l'empreinte de son originalité ; mais ces traits de ressemblance nous dénoncent déjà le milieu d'où est sortie l'*Imitation*. Nous nous sommes abstenus pourtant de faire ces rapprochements entre l'*Imitation* et *le Soliloque*, pour ne pas charger de notes le bas des pages, et parce que ce parallélisme n'aurait vraiment un grand intérêt que dans la comparaison des textes latins, et qu'alors il solliciterait comme de lui-même une étude et une polémique qui ne seraient pas ici à leur place.

Le *Soliloque* a été traduit en diverses langues, en hollandais, en allemand, en italien, en espagnol, en français. En Allemagne, il

eut au moins sept éditions de 1730 à 1849.

La traduction française parut en 1667. Elle est faite sur une édition latine du *Soliloquium* donnée en 1659 à Paris. Cette traduction est maintenant à peu près introuvable. L'auteur n'a pas voulu se nommer ; mais dans sa Préface et la Vie de Gerlac qui précède le texte du *Soliloque*, il donne clairement à entendre qu'il appartenait à l'Ordre des chanoines réguliers. La traduction est très élégante. Nous ne saurions prétendre à cette qualité. Si nous avons un mérite ce sera d'avoir serré le texte d'assez près et d'avoir rendu aussi fidèlement que possible la pensée de l'auteur.

En terminant, nous tenons à mettre sous les yeux du lecteur l'Approbation qui figure en tête de la traduction française dont nous venons de parler. Les docteurs de la Sorbonne, chargés de l'examen du livre, s'y expriment en ces termes :

« Les Soliloques du pieux Gerlac, chanoine régulier de l'Ordre de Saint-Augustin, sont si pleins de l'esprit de Dieu, que portant par ce caractère toute leur Approbation, ils n'ont pas besoin de la nostre. Nous les avons lûs avec toute l'étude et toute l'application que nous avons pû, en ayant esté si pleinement edifiez que nous pouvons rendre ce témoi-

gnage public, ny avoir rien veu de contraire à la foy ou aux bonnes mœurs : Nous avons mesme reconnu une si parfaite conformité de ce petit Traité avec ce divin chef-d'œuvre *l'Imitation de Jésus-Christ*, qui passe communement sous le nom de Thomas à Kempis, que c'est avec beaucoup de justice que l'auteur de ces divins Soliloques est surnommé *un autre Thomas a Kempis*, ces deux écrivains et ces deux ouvrages ayant l'un et l'autre la mesmeté de style, d'esprit, de maxime et de sentimens pour la perfection de l'homme, et pour son établissement dans la vie spirituelle : ce qui nous fait espérer que ce dernier traité qui va paroistre en nostre langue par la version qui en a esté faite de l'original latin, ne sera pas moins bien receu, et n'aura pas moins de fruit, que cet autre qui a paru le premier, que l'on sçait s'estre acquis une estime universelle en toute l'Église, et avoir chaque jour encore un effet singulier en toutes les âmes religieuses. C'est nostre sentiment. »

Puisse ce vœu se réaliser pour la gloire de Dieu et le plus grand bien des âmes.

SOLILOQUE ENFLAMMÉ

AVEC DIEU

pour rappeler son esprit de ses dissipations et le ramener vers le bien unique et suprême.

PRIÈRE

L'esprit humilié et le cœur contrit, je me prosterne devant vous, mon Dieu, pour reconnaître que je ne suis qu'un peu de poussière et m'abaisser au-dessous du ciel, de la terre et de tout ce qu'ils renferment. Sans nulle confiance en moi-même, mais espérant humblement en vous, pauvre petite brebis, poussin errant et solitaire, je viens chercher un refuge à l'ombre de vos ailes, afin que vous m'y receviez dans votre miséricorde, ô Père plein de clémence.

CHAPITRE PREMIER

Celui qui veut éviter la dispersion du cœur et se recueillir doit sans cesse considérer la fin de toutes choses et renoncer à toute consolation en dehors de Dieu.

Dans tous les événements qui surviennent et me troublent ou peuvent me troubler, toujours j'aurai présente la pensée de ma fin, toujours je me dirai : « Si en cet instant je devais paraître devant Dieu, comment me comporterais-je ? » Et partout où je sentirai un empêchement, un obstacle, un voile entre Dieu et moi, partout il sera expédient de me dire à moi-même, si je suis moi-même cet obstacle, ou à tout ce qui en tiendrait lieu : « Retire-toi, Satan, car tu m'es à scandale devant le Seigneur[1] » ; car je veux régler mon intérieur et mon extérieur, comme si ma manière d'être, ma conduite et chacun de mes actes fussent l'attestation éclatante que *mon royaume n'est pas de ce monde*[2], et que je ne cherche pas sur la terre ma consolation et ma joie.

C'est ainsi que je veux me comporter en tout,

---

1. Matt., XVI, 23. — 2. Joan., XVIII, 36.

jusqu'au dernier jour de ma vie, me considérant comme un *vase que l'on a rejeté*[1], comme mort au siècle, *comme le rebut du monde*[2], comme renié et abandonné par lui, comme indigne du moindre don de Dieu pour le corps et pour l'âme, indigne même de baiser la poussière des pieds des élus de Dieu. Et ainsi rejeté et délaissé du monde, je veux moi-même lui demeurer étranger, afin que dans ce dénuement et dans ce vide intérieur que j'aurai fait en moi, je puisse sans aucun détriment me passer de tout ce que le cœur peut désirer en dehors de Dieu.

Que si toutes choses arrivent au gré de la nature et de ces tendances, *mon âme refusera d'y chercher sa consolation*[3]. Je désire passer ainsi inaperçu tous les jours de mon pèlerinage ici-bas me considérant comme un pèlerin, comme un voyageur qui ne porte rien sur soi, afin de pouvoir attendre en toute sécurité le jour du Seigneur, très riche et très pauvre tout à la fois, riche parce que je n'aurai rien à désirer, pauvre parce que je ne posséderai rien.

Je ne m'appuierai sur rien ni sur personne, mais je m'efforcerai en tout de rester intimement uni au Seigneur, puisque tout est appelé à s'évanouir et à disparaître. Si je m'attache à ce qui croule, je serai entraîné dans la même ruine.

---

1. Ps. xxx, 13. — 2. I., Cor iv, 13. — 3. Ps. lxxvi, 3.

Vains sont les fils des hommes[1], et c'est à peine s'il en est quelqu'un en qui l'on puisse pleinement se fier.

CHAPITRE DEUXIÈME

Que l'homme doit fréquemment songer à son exil, pour se réfugier en Dieu ; et là, uni à Lui, rien ne pourra lui manquer.

Je me souviendrai sans cesse qu'ici-bas je suis en voyage, en lutte continuelle. Je fais partie d'une armée qui a sans cesse à combattre, et ce combat doit se poursuivre jusqu'au dernier soupir. Il m'est aisé de voir comment je pourrai me soutenir pendant ce peu de temps que doit durer mon exil, d'où me viendra le secours, et où il me faut le chercher.

Si je pouvais arriver à me tenir constamment en présence du Seigneur, en qui se trouvent tous les biens, et à garder mon cœur pur, dégagé de toute attache étrangère, insensible à tout ce qui n'est pas Dieu : que pourrais-je encore désirer? Si j'avais tout à souhait, que mon nom fût glorifié parmi les hommes, et que je ne fusse pas bien avec le Seigneur, de quelle utilité cela me serait-il ? Que celui-ci, dans ses perplexités,

1. Ps. LXI, 10.

cherche un confident, que celui-là en cherche un autre et qu'un troisième les imite : pour moi, tout au Seigneur, je m'abandonnerai à lui de tout cœur, et rien des choses et des événements de ce monde ne pourra m'émouvoir, car je n'aurai qu'un désir, celui d'être tout à Dieu, parce que je sais que Lui-même alors se fait mon pourvoyeur; *Lui-même prend soin de moi*[1]; il me commande de ne rechercher que Lui, et de ne pas m'inquiéter de ce dont il se charge Lui-même, de tous ces événements qui surviennent; mais d'écouter ce qu'il me dit au dedans de moi, Lui, le souverain Bien.

Et que me dit-il? « Efforce-toi, autant que tu le pourras, d'être bien avec moi et de marcher en ma présence, en tout temps, en tout lieu, et pour toutes choses; et ne te préoccupe pas de plaire ou de déplaire aux autres; leur approbation ou leur désapprobation ne te rendrait ni plus riche ni plus pauvre. Si tu demeures en moi, tu pourras te passer de tout ce qui m'est étranger, sans aucun détriment pour toi-même, et tu ne manqueras de rien. Ne sais-tu pas qu'il n'y a de rapport à établir qu'entre le semblable et le semblable, l'égal et l'égal? Ne sais-tu pas que la gloire véritable n'a rien à voir avec la vaine gloire? La vertu domine tout, elle n'a pas besoin de l'approbation et du témoignage de

1. I Petr., v, 7.

ce qui lui est inférieur : tels sont ceux qui par leur amour ardent ne font plus qu'un avec la vertu.

CHAPITRE TROISIÈME

Qu'en tout ce que nous faisons, il faut examiner le pourquoi des choses, surtout à l'office divin [1].

Si l'homme, par un intime et laborieux travail, ne s'applique pas à considérer assidûment en toutes choses leur pourquoi et s'il n'apporte pas ce soin, surtout à l'office divin, il en arrivera vite à l'insensibilité intérieure, avant de

---

1. L'auteur s'inspire ici de la doctrine de Ruysbroeck sur *la vie intérieure*. Voir en particulier *les Noces spirituelles*, liv. II, chap. LXIII et LXIV (traduction franç., t. III, p. 174) : « Si l'homme se tient et s'applique aux choses qui occupent le cœur et aux œuvres multiples plus qu'à la cause et au pourquoi des actes, s'il est plus attentif dans les sacrements aux pratiques, aux signes et aux coutumes extérieures qu'à leur cause et à la vérité qu'ils signifient, il demeure toujours un homme extérieur... Si donc l'homme veut approcher plus près de Dieu et faire monter ses exercices et sa vie, il doit des œuvres aller jusqu'à leur cause, et des signes [dans les sacrements] jusqu'à la vérité signifiée : ainsi devient-il maître de ses œuvres et connaisseur de la vérité, et il entre dans une vie intérieure. »

Thomas a Kempis a repris cette idée dans *l'Imitation*, liv. III, ch. XXXI, n° 3.

savoir et de s'apercevoir qu'il ne porte que des feuilles et n'a guère souci de produire des fruits. L'âme ainsi déprimée ne peut se relever elle-même ou remonter à son origine, et contempler, autant qu'il est possible de le faire, l'incompréhensible Lumière, car elle lui est trop dissemblable, et il y a en elle trop de ténèbres, pour qu'elle puisse y parvenir ; et pourtant, c'est pour jouir de cette divine Lumière que cette âme a été créée.

Habituons-nous donc, en tout ce que nous faisons, à lever les yeux vers la Vérité pour voir comment elle-même contemple toutes choses, et efforçons-nous de nous conformer nous-même à ce regard, selon notre mode, et de suivre avec un soin extrême, en y fixant toute l'attention de notre âme, l'attrait intérieur qui nous porte vers le souverain Bien.

CHAPITRE QUATRIÈME

Avec quels grands sentiments de dévotion il convient que nous assistions à l'office divin et principalement au saint sacrifice de la messe.

Nous savons avec quel amour, avec quelle sainte passion Notre-Seigneur Jésus-Christ voulut s'incarner pour nous et vivre au milieu de nous sur cette triste terre de notre pèlerinage, et

s'y montrer comme le moindre et le plus pauvre de tous, vivant dans l'indigence, dans les larmes, dans les soupirs et les travaux tous les jours de sa vie, exposé aux persécutions, supportant dans cette humble condition où il s'était mis des adversaires pleins d'orgueil et de malice, se livrant tout entier pour nous, corps et âme. Nous savons enfin, avec quel incompréhensible excès d'amour il s'est offert sur la croix au Père éternel, comme une hostie vivante, sainte et immaculée, afin d'avoir la joie de reporter sur ses épaules la brebis perdue.

C'est avec le même amour qu'il s'offre encore chaque jour, et sans cesse, principalement sur l'autel. Et bien que l'oblation extérieure qu'il fit autrefois de lui-même ne se soit faite qu'une fois, cependant à tout moment, dans le Père, par le Fils, avec le Saint-Esprit, elle se renouvelle incessamment d'une manière aussi réelle que si elle s'accomplissait devant nous.

Ainsi devrions-nous recevoir tous les jours ces augustes mystères, avec une dévotion aussi fervente et aussi nouvelle que si Jésus-Christ offrait sous nos yeux et en ce moment même le sacrifice qu'il a fait autrefois à son Père pour notre salut.

CHAPITRE CINQUIÈME

Que le seul amour de la vertu doit nous la faire pratiquer, car la vertu est toujours bonne par elle-même.

Il ne faut pas que je montre une humilité, un détachement, une garde des sens, une retenue et une simplicité de surface, que m'inspirerait le désir d'être remarqué ou la crainte d'être déprécié, ce qui n'est qu'une source d'ennuis : si j'agis de la sorte, un temps viendra où cette cause extérieure qui me faisait agir n'aura plus sur moi d'influence, et je tomberai dans la négligence ou dans la tristesse, selon les circonstances. Mais je pratiquerai ces vertus et d'autres semblables sincèrement en vue de la vérité, sachant bien que c'est par cela seul que je puis me rendre agréable à Dieu, maintenant et jusqu'à la fin de ma vie. C'est dans ce sens que je m'efforcerai de progresser sans relâche.

Un homme plein de bonté et de mansuétude arrivera toujours plus facilement par sa modération et sa douceur que par ses discours à ramener à la discrétion et à la mesure les esprits inquiets ou turbulents. Nous devons d'ailleurs nous supporter avec douceur et patience les uns les autres dans nos défauts et nos imperfections

de corps ou d'esprit. Chacun n'a-t-il pas sa charge suffisante avec ses propres incommodités et ses propres défauts ?

CHAPITRE SIXIÈME

Qu'il faut résister avec une humilité vraie, et en vue de la vérité, aux pensées vaines et aux penchants vicieux.

Quand je me considère en toute vérité et équité, je ne vois en moi aucun bien. En effet, je vois que je ne suis pas autre chose par moi-même qu'abomination ; que par ma pente naturelle je me détournerais de Dieu et de la vérité, et que de par moi-même je ne suis que vanité ; n'ai-je pas dégradé en moi l'image de Dieu ? Et si cette image a été réformée et rendue à sa beauté première, je n'y suis pour rien ; c'est le Seigneur qui a tout fait, afin que par toutes choses et en toutes choses apparaisse la sublime efficacité de la vertu de Dieu et mon impuissance radicale. Toute pensée, tout sentiment opposés à cette vérité est vanité réprouvable et abomination devant Dieu.

D'aucune façon je ne veux laisser passer ni me dissimuler à moi-même ces mouvements intérieurs d'amour-propre, comme si je pouvais être

vraiment quelque chose par moi-même, mais je m'efforcerai bien plutôt de m'abaisser et de m'humilier; et ne considérant pas mon essence en Dieu [1], mais constatant la vérité de mon néant en moi-même, j'abattrai à mes pieds ces mouvements désordonnés, afin qu'ils sachent qu'ils ne sont pas vérité et justice, mais vanité et mensonge, et, pour tout dire, le démon même.

Car lorsque l'homme fidèle à Dieu sent en soi ces mouvements de l'amour-propre ou de toute autre complaisance intérieure, et non le sentiment de cette sainte joie qui provient des dons de Dieu, de la crainte de lui déplaire ou de mettre en parallèle avec lui quelque objet étranger : d'une certaine façon la pureté de son regard s'altère et s'obscurcit. S'il y fait bien attention, il verra distinctement que par là un voile s'interpose entre la vérité et lui : il sentira le doute et la perplexité ou le scrupule s'accroître : car

---

1. Les mystiques du Moyen-âge, et Ruysbroeck en particulier, aiment à rappeler comment l'âme, en dehors de l'être qu'elle possède en elle-même, possède un être éternel et incréé dans la pensée divine. C'est ce qu'ils appellent parfois la *superessence*. Le terme se retrouvera plus loin, au ch. VIII. — Voir Ruysbroeck, *Noces spirituelles*, l. II, ch. LVII (trad. fr., t. III, p. 162). Cette vie éternelle constitue, en effet, comme un être supérieur, ou, comme le dit saint Thomas, un être plus vrai et plus noble que celui que l'âme possède en elle-même. (S. Th., I^a, q. 18, a. 4, ad. 1 et 3).

voilà ce qu'apportent ces sentiments, d'où qu'ils naissent, voilà ce qu'ils sont en eux-mêmes. Il sentira aussi sa confiance en Dieu s'amoindrir ; et ces tristes effets, il les subira nécessairement jusqu'à ce que la vanité s'évanouisse en présence de la vérité.

Seules l'humilité et la vérité apportent avec elles la sécurité et la dilatation de l'âme, et tout ce qui est en dehors d'elles n'est qu'étroitesse et inquiétude. Tout ce qui n'est pas elle, est ravalé et abject sous le regard de la vérité, tout ce qui n'est pas elle, n'est pas. Mais hélas ! la vérité ne domine jamais tellement dans l'âme, que celle-ci puisse voir et sentir que devant cette lumière tout rentre presque dans le néant.

CHAPITRE SEPTIÈME

Que l'attachement intéressé à soi-même empêche le progrès intérieur de l'âme.

L'impuissance où je suis d'atteindre, du moins dans une certaine mesure, la hauteur, la largeur, la profondeur, le mystère du suprême amour et de parvenir à cette divine immensité qui dépasse infiniment et de tant de façons l'univers créé : c'est bien le signe que je suis encore retenu et enserré dans les liens de la recherche de moi-

même, que je m'attarde dans mes aises, que je crains ce qui me gêne, que je ne veux pas être abaissé et humilié, en un mot, que je ne veux pas guérir.

C'est pourquoi, lorsque je sentirai quelque obstacle à mon avancement intérieur, j'examinerai avec soin s'il est raisonnable que je sois retenu pour un tel sujet; que si cela n'est pas juste, je m'en dégagerai aussitôt, car il faut éviter avec soin que rien n'ébranle et ne trouble la stabilité de l'âme et n'entrave l'avancement intérieur de l'esprit.

C'est le Seigneur Jésus lui-même qui éclaire de l'intérieur ; d'où pourraient venir les ténèbres? C'est le Seigneur Jésus qui pacifie de l'intérieur; d'où pourrait venir le trouble? C'est le Seigneur Jésus qui rend libre et dégagée cette ascension intérieure de notre âme ; quelle est donc la créature, quelle est donc l'adversité, quelle est donc la prospérité qui pourrait arrêter ou gêner cet élan? *C'est moi-même*, dit-il, *qui sanctifie mon sanctuaire*[1] : et je ne souffrirai pas qu'on en fasse un lieu profane, mais j'y établis une paix sainte et solennelle au milieu même du tumulte extérieur. Je ne veux pas que la sainteté de mon temple soit souillée par des images étrangères ; car rien ne doit préoccuper ou déprimer l'âme qui m'est unie ; et je considère comme grande-

1. Lev., XXI, 15.

ment répréhensible l'attrait qui la porte vers les choses viles ou inutiles, et les vains soucis qu'elle se crée au sujet d'un avenir incertain, alors qu'elle peut librement jouir de sa noblesse dans celui qui en est la source et l'origine.

Ainsi, que l'âme s'applique, de tout son pouvoir, à ne pas se laisser retenir par les choses de la terre; pour les choses du ciel, elle n'a pas à craindre qu'elles mettent un obstacle à son progrès; puisque non seulement elles ne la rabaissent pas, mais qu'elles l'élèvent et l'invitent sans cesse en mille manières à se maintenir dans la présence du Seigneur, et à vivre en cette région intérieure et supérieure tout à la fois, où elle ne peut se sentir à l'étroit, où rien ne vient obscurcir ou voiler cette vue de Dieu, c'est-à-dire gêner son union avec lui.

CHAPITRE HUITIÈME

De la vraie liberté, ou du bonheur de l'âme unie à Dieu.

Quand l'âme est devenue l'épouse de Dieu, elle peut dire, inspirée par la Vérité même : « Ignorez-vous que j'ai la faculté, avec l'aide de la grâce, de dépasser toute forme créée et de me présenter, dans ce mystérieux dépouillement,

au regard et en la présence de l'éternelle et immuable Vérité, de cette Identité inaltérable, qui est éternellement ce qu'elle est, qui seule a le pouvoir de se communiquer au dehors tout en demeurant en elle-même entière et incorruptible ? » Bien plus, l'âme unie à Dieu peut s'abstraire de toute image créée, même bonne, en contemplant en toute créature *la Vérité et la Superessence*[1] ; elle ne regarde pas les choses dans ce qu'elles sont par elles-mêmes, mais en toutes, aussi bien dans les plus petites que dans les plus grandes, c'est Dieu qu'elle voit. Qu'est-ce qui pourrait donc altérer le regard de l'âme unie à Dieu ? Si elle ne s'arrête même pas aux choses bonnes et pures, comment se laisserait-elle captiver par celles qui troublent ou ternissent le regard ?

L'âme, ayant rompu ses liens, libre enfin et affermie dans la vertu, n'est donc pas moins heureuse et moins vertueuse en voyage qu'à la maison, au milieu de la foule que dans la solitude, dans le travail que dans le repos, dans la prospérité que dans l'adversité ; en un mot, elle se retrouve là même dans tous les accidents de la vie, car, où qu'elle soit, la Vérité lui est tou-

---

1. Voir la note du chap. VI. La superessence des choses, ou leur *idée* éternelle dans la pensée divine, n'est autre chose que Dieu lui-même en tant qu'exemplaire et archétype de la créature. Cf. saint Thomas, Ia, q. 18.

jours présente, unie, comme elle l'est, par un ardent amour à la Vérité et à la Béatitude, et s'identifiant en quelque sorte avec elles.

C'est bien là, assurément, la vraie et sainte liberté de l'âme, qui consiste d'abord à n'avoir nulle attache en ce monde, à n'en aimer ni les honneurs ni les louanges, à ne poursuivre en rien son propre avantage, ni pour le temps ni pour l'éternité. Cette âme ne recherche pas même une satisfaction et un repos dans les exercices nécessaires de la dévotion, elle ne se sent aucun attrait désordonné pour aucune chose créée, car elle peut, sans en souffrir le moins du monde, se passer de tout ce qu'elle paraît avoir, la vérité n'ayant besoin de rien et sa lumière ne subissant jamais d'altération.

Cette vraie liberté de l'âme consiste encore à ne pas appréhender tout ce qui est pénible ou incommode, c'est-à-dire les travaux et les souffrances, à ne pas se laisser abattre ou tourmenter de la pensée que nous pourrions les subir, à ne pas se laisser émouvoir et troubler par la tristesse ou par une honte inutile, sous les réprimandes, les reproches et les humiliations ; mais à les accepter, comme le lui inspirera sur l'heure la Vérité elle-même.

CHAPITRE NEUVIÈME

Du fruit de la sainte liberté, et de la gloire de l'âme unie à Dieu.

Voici, dit le Seigneur, que jai donné à ta face de contempler la mienne, et à ce qu'il y a de divin en toi de reproduire, autant qu'il se peut, ma beauté et ma ressemblance. J'ai réglé chez toi l'homme extérieur, je l'ai rendu capable de résister victorieusement à tes ennemis, et surtout à ceux qui s'opposent à l'esprit. Tous ces adversaires ne tiendront pas devant toi ; ils n'oseront pas affronter ce regard assuré et immatériel qui, s'élevant au-dessus des obstacles, te renouvelle comme à chaque instant ; car il te place devant moi, affranchi de toute sollicitation des choses inutiles, dans cette fière liberté que rien ne peut confondre. Là, il n'y a place ni pour l'erreur ni pour la gêne, ni pour l'anxiété, ni pour la crainte, quand l'âme se voit ainsi consommée en l'*Un*, quand elle se voit un, c'est-à-dire un seul esprit avec cet *Un* même, et cet *Un*, qui est Dieu, comme écoulé en elle.

C'est ainsi que toutes ses œuvres, cette âme les opère en Dieu, ou plutôt Dieu opère lui-même en elle, au point qu'il est plus juste, en

un sens, de dire qu'elle est l'instrument de Dieu que de dire qu'elle agit par elle-même. Et cela provient surtout de ce que l'âme, ayant assujetti tous les mouvements des passions, n'oppose plus d'obstacle à l'action de Dieu, présent en elle dès l'origine. Malgré sa faiblesse native, cette âme est partout sous l'influence de cette motion divine qui, en tout temps et en toutes circonstances, la gouverne. Elle voit très bien alors qu'en toutes choses Dieu la possède, et qu'elle n'est qu'un souple instrument pour tout ce que Dieu veut faire par elle.

C'est ainsi qu'elle connaît clairement qu'en agissant avec rectitude, c'est Dieu même qui voit par les yeux de son corps, qui parle par sa bouche, qui entend par ses oreilles, qui, dans ses moindres actes, agit par elle chastement. Alors s'accomplit la parole d'Isaïe : « *Toutes nos œuvres, Seigneur, c'est vous qui les opérez en nous*[1]. »

De la sorte l'homme n'a plus à se glorifier de rien, ni de ce qu'il peut, ni de ce qu'il fait ; mais toute sa gloire, il la trouve en Dieu, à qui elle revient tout entière, et dans son propre néant. Il est perdu pour lui-même, au point de ne se pouvoir plus reconnaître, mais il se retrouve tout entier en Dieu, en qui il habite en toute quiétude et sécurité. Toute occasion

1. Isaïe, XXVI, 12.

de se glorifier lui est enlevée, et c'est sa joie, parce que *Dieu* est alors bien réellement *tout en toutes choses*[1].

Dans cet état, il n'a que faire de gloire et de louange : rien ne lui manque, et la plénitude même est en lui ; mais s'il ambitionnait quelque gloire humaine, il montrerait par là même qu'il est vide et qu'aucune gloire ne lui est due; aussi bien faudrait-il être vain et vide pour chercher quelque chose en dehors de Dieu.

L'homme devra donc mourir sans cesse à soi-même et ne vivre qu'en Dieu seul ; donner tout pour obtenir Celui qui est Tout[2], s'il veut échapper à toute anxiété. S'il se réserve quelque chose, il est convaincu par là d'avoir vendu Dieu, car Dieu ne nous a tout donné que pour que nous le recherchions lui-même, lui, le don unique; il l'a voulu afin d'être vraiment tout nôtre, et que nous ne fussions plus des mendiants, mais riches de sa propre plénitude.

---

1. I Cor., xv, 28.
2. Cette dernière pensée, familière à Ruysbroeck, se retrouve également dans *l'Imitation*, l. III, ch. xxxvii, n. 3.

CHAPITRE DIXIÈME

Comment le regard intérieur de l'homme s'éclaire et s'illumine ; comment son regard extérieur devient pur et simple ; et comment l'homme revêt en quelque sorte les mœurs divines.

Il ne suffit pas de penser, il faut savoir par expérience que l'âme est en présence de Celui qui considère d'un regard toutes choses ; devant qui le passé, le présent et l'avenir sont sans voiles, ainsi qu'il est écrit : « Voici que toutes tes voies sont à découvert à mes yeux, comme aussi toutes tes pensées[1], soit que tu t'appliques à vivre en ma présence et à marcher devant moi d'un cœur parfait, soit que tu t'éloignes de moi et que tu deviennes le jouet du vent de tous les accidents. Pour moi, je suis stable et immuable à jamais.

Ah ! si tu pouvais voir comme je subsiste toujours en moi, toujours le même et toujours immuable, et comme il n'y a en moi ni avant ni après, mais que je demeure toujours ce que je suis : oh ! alors, tu pourrais toi-même être libéré de cette inconstance et de cette versatilité

1. Ps. CXXXVIII, 3.

déplorable, et revêtir, en quelque sorte, ma propre stabilité. »

Ce regard a tant de force et de puissance, que le cœur de l'homme et le corps lui-même en sont merveilleusement émus et impressionnés, et qu'ils défaillent à cette vue, qu'ils ne peuvent soutenir. Bientôt tout nuage se dissipe devant le regard intérieur, et l'âme devient conforme, selon son mode, à Celui qu'elle voit; de sorte que tout ce qui est vain, tout ce qui est étranger à Dieu, tout ce qui n'est pas selon le divin modèle disparaît et s'évanouit comme la fumée sous un vent violent.

L'homme extérieur lui aussi devient pur et simple, se prêtant à l'action divine en toute modestie, douceur, humilité et souplesse, afin d'être *comme un fidèle David entrant et sortant au commandement du roi*[1]. Et l'homme tout entier revêt les mœurs divines, au point de pouvoir considérer toutes choses, celles qui lui sont favorables et celles qui lui sont défavorables, d'une âme égale, sans être le moins du monde troublé par les maux de l'adversité ni amolli par les biens de la prospérité. Par là il se retrempe constamment dans cette pure vision, où il contemple une égalité stable qui ne vacille jamais, que rien ne sollicite en dehors d'elle-même. Il faut qu'il s'habitue à y revenir sans cesse,

1. Reg. I., XXII, 14.

afin qu'aucune cause imprévue et subite ne le rende perplexe et distrait. Moyennant quoi, Dieu, qui est la force, ne permettra pas que cette conformité qui l'unit avec lui soit altérée par les troubles, les passions, les distractions provenant du corps ou de l'âme.

Et parce que l'âme est toute à Dieu, et qu'elle ne s'est rien réservé, elle trouve sa consolation en toutes choses, quelles qu'elles soient et de quelque façon qu'elles se présentent, vinssent-elles de Dieu, du démon ou de l'importunité et des persécutions des hommes. Elle peut voir, entendre, se rappeler les choses les plus pénibles, sans en être effrayée ou abattue ; et cela, parce qu'elle n'a rien à perdre, et qu'elle est certaine que Dieu ne rejettera pas ce qui est sien.

Mais comment obtiendrait-il de tels privilèges celui qui chaque jour se laisse troubler et abattre pour les moindres choses ? qui cherche en tout ses aises, au dedans comme au dehors ? Quand le voit-on s'offrir généreusement corps et âme à tous les maux présents et futurs, par une complète abnégation ? Que devient cette vue pure et sans voile de l'immuable vérité, qui lui montre toutes choses ? Comment aspirera-t-il à ce sublime état, celui qui, en toute occupation, fût-elle bonne, est le jouet de sa pensée et de son imagination, et a l'esprit tellement embarrassé et enchaîné que, je ne dirai pas au milieu du tumulte et des occupations multiples, mais même

à l'office divin, où il devrait être plus que partout ailleurs appliqué à la dévotion, il ne peut même pas contempler cet unique et divin objet en qui tout est contenu, tant son esprit est couvert de nuages ?

Quoi ! dans ce saint loisir, où le temps, le lieu, la tranquillité et d'autres circonstances favorisent son recueillement, il se voit importuné de tant d'images et de pensées étrangères, qu'en sera-t-il au milieu de l'agitation, au milieu des charges multiples ? Si son âme vacille au gré des accidents, si elle se sent accablée là où elle devrait relever les autres, et cherche son avantage au détriment des services qu'elle pourrait rendre au prochain : si, dans ces diverses conjonctures elle défaille, impuissante, et n'arrive plus à se gouverner elle-même, mais se trouve comme enchaînée par tous ces liens étrangers, c'est comme un voile épais qui s'interpose entre elle et Dieu, et jamais elle ne pourra entrer dans le Saint des Saints ni même y faire pénétrer son regard. Extérieurement elle participe aux saints et divins mystères, mais cette divine Immutabilité, ce Bien suprême qui se communique et se donne à l'âme dans la mesure de sa perfection, passe invisible devant elle sans qu'elle en profite. Et ce qui est plus étonnant, accomplissant elle-même les divins mystères elle s'y trouve dans une grande aridité, et d'une certaine façon sans compréhension de ce qu'ils sont en

eux-mêmes et de la raison pour laquelle ils nous sont donnés. Cette âme se retire ainsi vide et à jeun de la table surabondamment servie, où elle s'assied fréquemment, mais sans jamais y prendre part.

CHAPITRE ONZIÈME

De la douceur cachée de la croix spirituelle; ce que c'est qu'y persévérer, et quels doivent être nos sentiments à ce sujet.

Désirez avec ardeur *les meilleurs charismes* de l'esprit[1]. Il ne suffit pas que l'homme se sente peu porté aux vanités et aux bagatelles; qu'il soit fort surtout, qu'il soit fervent, afin que jour et nuit il ne cesse en quelque sorte d'agir. Comme le géant de l'Écriture, *qu'il se lève pour parcourir* hardiment *la voie*[2] du Seigneur, pour saisir la croix avec amour et engager le combat.

Notre vie est-elle autre chose qu'une croix? Combien douce est cette croix, celui-là seul le sait qui l'a éprouvée. Notre croix est si douce, si pleine de joie et de sécurité, que celui qui l'aime véritablement, s'il se détourne tant soit peu d'elle, ne trouve plus qu'amertume et tribulation.

---

1. I Cor., XII, 31. — 2. Ps. XXIII, 6.

Quel bien la croix ne renferme-t-elle pas, puisqu'en elle se trouvent la longueur, la largeur, la hauteur et la profondeur de tout ce qu'un chaste désir peut ambitionner? Comme tout s'y trouve, de quelque côté que le désir se tourne, il a l'immensité devant soi; mais il faut qu'il reste dans la croix : en sortir, c'est se voir à l'instant environné d'angoisses. Et celui qui ne s'applique pas avec soin à demeurer constamment dans la croix, celui-là s'en écarte facilement, et, ce qui est pis, il ne sent pas alors l'amertume de cet éloignement, parce qu'il n'a pas connu la douceur que l'on y trouve lorsque l'on y persévère.

On s'écarte de la croix, quand on arrête ses regards sur les vanités, car c'est les détourner de Dieu, ce qui est une abomination devant lui ; quand on néglige par dégoût les devoirs dont on a la charge; quand on se laisse abattre par une crainte étrangère ou opprimer par le trouble ou par la souffrance; quand on oublie Dieu pour se rechercher soi-même.

Persévérer dans la croix, c'est s'appliquer à conserver une parfaite égalité d'âme, en tout temps, en tout lieu, en toutes choses, dans l'adversité comme dans la prospérité, en un mot dans tout ce qui peut nous arriver; c'est renoncer à toute recherche propre en toutes choses, qu'il s'agisse de biens intérieurs ou extérieurs, temporels ou éternels, et ainsi de mourir dans

le Seigneur; c'est éviter même toute satisfaction trop personnelle dans cette joie sincère que l'on doit chercher et goûter dans le Saint-Esprit, et ne rien vouloir, pour le dedans ou pour le dehors, qui puisse être comme un bien propre ou une attache personnelle : de telle sorte qu'en tout ce qui peut survenir et nous atteindre, soit justement, soit injustement, en public ou en particulier, nous ne nous laissions pas aller au murmure, et que nous n'en soyons pas troublés; que l'âme conserve sa quiétude et que rien de ces accidents du dehors ne vienne altérer la vision intérieure; mais que l'âme se possédant toujours, le cœur se taise, le visage respire la sérénité, l'humilité et la paix, dans une patience inaltérable qui ne s'étonne et ne se déconcerte de rien.

Ce qui pourrait lui plaire ou lui déplaire est à ses yeux indifférent, car cette âme ne saurait y trouver l'occasion ni de se relâcher ni de s'attrister; mais parce qu'elle sait et qu'elle sent qu'elle est naturellement portée à rechercher ses aises et son propre repos, pour obvier à cette inclination, elle préfère être exercée par les contrariétés et les incommodités, d'autant plus qu'elle s'y trouvera plus dépouillée de toute recherche quelconque d'elle-même.

Telle est la voie droite du Seigneur, pleine de sécurité et de gloire en Dieu, et exempte de toute erreur. L'âme qui n'est pas dans cette voie, se trouve au contraire remplie d'anxiété, de crainte

inutile, de multiples perplexités ; elle subit les influences étrangères qui la mènent à la ruine et à l'aversion de Dieu.

Si quelqu'un aimait la croix du Seigneur par cette seule raison qu'il y trouve une sécurité plus grande et une liberté propre à mettre au large, celui-là n'aimerait pas sincèrement; car agir ainsi c'est, en réalité, se détourner de la croix. Mais quand l'homme demeure attaché à la croix, qu'il s'abandonne totalement au Seigneur et lui appartient sans réserve, Dieu d'une certaine façon se donne lui-même totalement pour être son partage à jamais. L'homme atteint alors vraiment sa plénitude, rien ne lui manque et il n'a plus rien à désirer : tel est l'effet de ce don mutuel.

Mais si l'homme ne s'abandonne à Dieu et ne cherche à lui plaire qu'à cause de ces avantages qu'il en reçoit, son abandon n'est pas sincère : ce n'est qu'un désir étroit et impur, et assurément, cela détourne de la croix.

Bien que l'homme arrivé à ce grand détachement paraisse d'une certaine façon mort à toutes choses, il faut cependant qu'il se donne avec empressement à tous ses devoirs, aux petites choses comme aux grandes, autant que cela est et paraît nécessaire. Il accordera, par exemple, au corps les commodités et les nécessités qu'il réclame, comme le sommeil, le repos après la fatigue, la réfection et autres choses sembla-

bles ; mais il faut qu'il le fasse avec une intention si pure et si simple qu'il ne puisse être confondu devant le Seigneur. S'il arrive qu'il ait quelque chose de pénible à supporter, il se souviendra qu'il est dans la croix du Seigneur, et que rien d'autre ne lui est dû, et qu'il ne doit pas désirer autre chose que la croix. Et il est nécessaire que la croix lui soit lourde et pesante, jusqu'à ce qu'il arrive à la désirer et à la porter avec amour. Que si quelque infirmité corporelle l'affecte, la volonté de Dieu n'est pas qu'il s'en afflige, ni qu'il se croie moins heureux pour cela, quand même il verrait les autres en souffrir et en être incommodés et le regarder d'un œil moins favorable. Que cela ne l'étonne pas ; la vérité elle-même ne trouve-t-elle pas des contradicteurs ? A plus forte raison, notre infirmité trouvera-t-elle des personnes qui ne la supporteront pas ; car il n'est pas possible qu'un seul et même homme plaise à tous et les satisfasse tous ; la vie très parfaite de Notre-Seigneur Jésus-Christ lui-même, quand il était dans la chair, n'a pas plu à tout le monde. Il n'en faut pas moins, s'il y a lieu, travailler à un humble amendement et faire les plus grands efforts pour devenir parfait.

Celui qui se maintient ainsi dans la croix du Seigneur, ne peut être effrayé ni le jour ni la nuit de ce qui peut lui arriver de contraire ; son avenir éternel même ne l'effraie pas, puisqu'il se sent prêt à supporter, pour l'honneur de Dieu,

et selon les dispositions ou les permissions de sa Providence, tout ce qui peut arriver. Car, s'il aime vraiment la justice, et si Dieu a résolu de punir et d'amender, de quelque façon que ce soit, ses fautes et ses prévarications, il ne lui est pas loisible de désirer autre chose; bien plus, il s'en remet à Dieu de son sort éternel, soumis avant tout à sa volouté sainte pour expier tout ce qu'il a pu faire contre la justice et la vérité.

Mourir ou vivre, d'une certaine façon, lui est indifférent. S'il vient à perdre quelque chose, il ne s'en attriste pas, parce qu'il n'y a pas non plus mis sa joie et son repos quand il l'a reçu. Que surviendrait-il qui puisse lui être à consolation, lui qui jouit du souverain Bien et de la béatitude même, qui est Dieu, qu'aucun accident ne peut augmenter ou amoindrir? La béatitude ne dépend point de ce qui nous peut arriver en cette vie. Celui qui la possède et qui est déjà bienheureux ne le devient pas davantage quand il jouit de toutes les commodités, comme il ne l'en est pas moins quand elles lui manquent.

Et, bien que cela puisse paraître prodigieux, il n'y a pas de présomption à nourrir ces sentiments, parce que ce bonheur n'est pas un bonheur de surface, mais vient de la profonde union et de la conformité avec Dieu. Un étranger, c'est-à-dire un homme charnel, n'atteindra jamais à un tel état, car il est dominé par l'in-

justice du péché : et quelque grande que soit sa confiance, elle est vaine, quand il la cherche ailleurs que dans l'union à Dieu et dans la réforme de l'âme.

Peut-être quelqu'un m'objectera-t-il : *Il ne faut pas que nous nous élevions à des sentiments trop hauts, mais il faut se tenir dans les bornes de la modération*[1]. C'est vrai ; pourtant quels sont les sentiments que nous devons avoir de nous-mêmes, sinon de considérer que nous sommes créés à l'image et à la ressemblance de Dieu, et qu'*il faut que nous soyons parfaits comme notre Père céleste est parfait*[2]? Est-ce que Notre-Seigneur Jésus, qui a prié le Père pour nous, afin que nous fussions un, comme lui-même est dans le Père et comme le Père est en lui, et pour que *consommés en l'un*, nous connussions que le Père nous a aimés comme il en a été lui-même aimé[3] ; est-ce que Notre-Seigneur Jésus, qui a parlé de la sorte en différentes circonstances, peut vouloir que nous nous détournions du Père pour fuir loin de lui et n'être plus à son endroit que des étrangers? Le bienheureux Pierre, parlant de cette certitude intérieure qu'il nous faut tâcher d'acquérir, nous dit : « *Efforcez-vous, par vos bonnes œuvres, de rendre votre vocation certaine*[4]. »

---

1. Rom., XII, 3. — 2. Math., V, 48. — 3. Joan., XVII, 11, 26. — 4. II Petr., I, 10.

Si cette sainte indifférence et cet abandon ne sont pas selon Dieu, l'on devra dire alors que Dieu se contredit lui-même. Qu'est-ce autre chose en effet que de se soumettre au moindre signe de la volonté divine en toutes choses, pour l'intérieur comme pour l'extérieur, pour le temps et pour l'éternité, afin qu'il ne demeure en nous aucune dissemblance capable d'offenser les yeux de la divine bonté. Il faut donc que l'homme, en tant qu'homme, ne soit rien, mais que Dieu soit tout en toutes choses : ou plutôt, il faut qu'il soit lui-même toutes choses en Dieu et avec Dieu, en tant que cela peut se faire.

Mais quoi, est-ce que *les jugements de Dieu ne sont pas un abime profond*[1] ? Oui, certainement et *l'homme ne sait s'il est digne d'amour ou de haine*[2]. Toutefois, Dieu ne peut pas perdre ce qui est sien, ne pouvant rien faire contre lui-même : et s'il s'est uni l'homme et si celui-ci est entré, d'une certaine façon, en participation de ce que Dieu est, c'est-à-dire, justice, paix, vertu, vérité et équité, est-ce que Dieu ne s'aimerait pas en lui ? Comment le prophète David pourrait-il dire dans un transport de joie : *Vos jugements seront mon appui ; vos jugements me sont doux ; je me suis souvenu des jugements que vous avez exercés dans tous les*

1. Ps. XXV, 7. — 2. Eccles., IX, 1.

siècles, Seigneur, et j'ai été consolé, et : *je suis plein d'espérance en vos jugements*[1], et beaucoup d'autres paroles semblables, s'il n'eût été mort à lui-même, c'est-à-dire à tous ses vices, s'il ne fût pas devenu, de quelque manière, *justice*[2] lui-même, en demeurant dans la région de la ressemblance, sachant bien alors que Dieu ne peut pas se condamuer soi-même ?

Mais il y a dans l'âme une autre région, qui est la région de la dissemblance, pleine de pièges et de liens, de tribulations, de gémissements et d'angoisses, où se trouvent les épines, les mépris, la ruine, la confusion, la contrariété : et tous ces maux proviennent de l'infirmité propre et de ces multiples imperfections de l'homme intérieur et extérieur, que l'on expérimente et que l'on ne sent que trop chaque jour. Dans cette région, les épines, les ronces croissent avec abondance, ici plus et là moins, de telle sorte cependant que presque aucun n'est exempt de ces herbes inutiles. Dans cette région, il faut nécessairement faire nôtre la prière du prophète David : *Seigneur, n'entrez pas en jugement avec votre serviteur; Seigneur, ne me reprenez pas dans votre colère; ne m'abandonnez pas, car j'ai ressenti la crainte de vos jugements*[3].

---

1. Ps. CXVIII, 39, 43, 52, 175. — 2. II Cor., V, 21 : *ut nos efficeremur justitia Dei in ipso*. — 3. Ps. CXLII, 2 ; VI, 2.

CHAPITRE DOUZIÈME

Comment les vices intérieurs se joignent au démon, leur Prince, pour tendre continuellement des embûches à l'âme qui aime Dieu.

Tout le bataillon des vices, et les empêchements de toutes sortes, et les influences étrangères, et les tentations, qui s'efforcent parfois de prévaloir dans la région supérieure de l'âme, se glorifient et disent sur le ton de la raillerie et du reproche : « Où est ton Dieu ? Où est ton royaume et celui qui le garde ? Voici que nous régnons et que nous dominons non seulement sur ta terre, mais même dans ton ciel : et nous n'en sommes plus chassés comme nous l'étions autrefois par ce regard pur, simple et pénétrant devant lequel nous n'avons pas pu nous maintenir, que nous sommes maintenant parvenus à obscurcir et qui cède au moindre objet qui se présente.

Et nous n'avons par grand souci de lui opposer des objets importants, il nous suffit que nous l'embarrassions par les plus petites choses, c'est-à-dire que par une préoccupation étrangère et inquiète nous lui créions des empêchements et qu'il se plaise dans ce cercle étroit où nous l'enfermons. Et bien qu'il n'ait pas grand attache-

ment pour nous, nous le rendons tiède et moins propre à l'accomplissement de ses devoirs, qu'il n'exécute que par une habitude où n'entre plus aucune ferveur.

Trop heureux encore serions-nous si cet état dont nous nous glorifions pouvait persévérer; car nous craignons qu'un plus fort que nous ne survienne, ne nous chasse et ne nous mette tout à fait dehors. Alors, non seulement la porte nous serait fermée, mais nous n'oserions plus approcher de ce lieu où nous étions autrefois en sécurité et où nous n'habitons dès maintenant qu'avec crainte; il nous semble que le Seigneur lui-même veut combattre avec cet homme contre nous. Et, bien que nous l'opprimions encore, cependant voici que ses gémissements et les profonds soupirs de son cœur, que les larmes de ses yeux, larmes extérieures et larmes intimes paraissent monter vers le Seigneur qui déjà a décrété de le délivrer de sa multiple servitude et de le rendre à son ancienne liberté. Lorsqu'il l'aura reconquise, il nous opprimera avec violence et nous couvrira de mépris, au point que nous n'oserons plus nous présenter devant lui.

Aussi nous vous demandons, Seigneur, si vous voulez nous chasser, de nous laisser cependant une petite entrée occulte, afin que si vous le délaissez un jour tant soit peu, nous puissions encore nous glorifier, si peu que ce soit, de notre

première domination. Et si vous ne le faites pas, qu'il sache bien, ce miséreux, ce je ne sais quoi, que tant qu'il aura un souffle, nous ne cesserons pas, nuit et jour, de l'attaquer : nous multiplierons les embûches, afin que de quelque côté qu'il se dirige il tombe un jour en notre pouvoir; nous serons là dès avant qu'il s'éveille; et si, lorsqu'ils s'ouvrent, ses yeux ne cherchent pas tout d'abord le Seigneur, nous le préviendrons nous-mêmes pour occuper son esprit. Nous l'amuserons avec des fables, nous lui susciterons des distractions, surtout à l'office divin, quand son amour de Dieu sera un peu languissant, quand il lui arrivera d'oublier que sa fonction le met en présence de Dieu, à face découverte[1]; et l'occasion s'en présentera souvent.

Nous savons comment il faut préparer nos pièges, et, si nous ne pouvons réussir par nous-mêmes, nous tâcherons d'y arriver par d'autres, qui sont comme des familiers dont on ne se défie pas. Qui est-il donc pour s'imaginer qu'en tout et partout il pourra échapper à nos mains? Nous en avons fait tomber tant et de si grands; nous ne désespérons pas du tout d'avoir raison de ce chétif, qui se croit quelque chose, mais qui, en réalité, est bien au-dessous de ces esprits éminents et éclairés, que nous sommes pourtant parvenus à séduire. »

---

1. II Cor., III, 18.

Mais le Seigneur, qui voit ce violent conflit avec la tentation et les obstacles, qui voit cet homme abandonné à lui-même, qui entend ses gémissements, qui constate ses efforts et la joie triomphante de ses adversaires, que répond-il ? « *Je suis dans mon temple saint*, dit le Seigneur, *que toute la terre se taise devant ma face*[1], et que toute gloire usurpée disparaisse de devant moi. Ignorez-vous que je suis le gardien de mon royaume ? Et si, pour un moment, j'ai abandonné cet homme à lui-même, afin de voir s'il se montrerait fidèle et persévérant, comme il l'a été d'ailleurs : pensez-vous qu'en réalité je n'étais pas près de lui, bien que je fusse caché ? Aussi, bien que vous l'ayez attaqué avec violence et que vous ayez fait grand tapage autour de lui, se confiant en moi, il ne s'est pas livré à vous.

C'est donc en vain que vous vous êtes glorifiés et voici que vous ne pouvez plus tenir devant moi *et jamais* d'ailleurs *vous ne vous êtes tenus dans la vérité, parce que la vérité n'est pas en vous*[2], et ceux-là vous ressemblent, qui se donnent à vous. Je le jure par moi-même, je vous exclurai à jamais de mon royaume. Au reste je vous vois remplis de crainte ; et pourquoi ? sinon parce que vous êtes vains, car il n'y a de crainte que là où n'est pas la vérité.

Enfin, vous l'avez menacé de multiplier vos

---

1. Habacuc, II, 20. — 2. Joan., VIII, 44.

attaques et vos embûches tant qu'il aura un souffle de vie, dans l'espoir de le faire tomber et d'en triompher. Vous en avez pris beaucoup, ce n'est que trop vrai; mais pourquoi sont-ils tombés? parce qu'ils ne se sont pas maintenus dans la vérité; ils ont été trouvés en eux-mêmes et non en moi. Mais à celui-ci, je dis : *Reprends courage, et sois fort*[1], et ne te laisse pas abattre dans les difficultés. Il te reste beaucoup de combats à soutenir; il te reste à supporter beaucoup de tentations, beaucoup de dérélictions et de tribulations, de jour et de nuit, jusqu'au moment suprême où l'âme quittera le corps; mais ne crains pas de leur résister en face, agis virilement et achève ta course, elle sera si courte; et ne te laisse rebuter en rien de ce que tu as à faire.

Toutes les fois que tes ennemis feront des efforts pour t'opprimer, si tu te tiens devant moi dans la vérité, si tu marches devant moi dans la simplicité et la sincérité du cœur[2], si, aux divers moments de la journée, tu te tournes vers moi, et si tu t'appliques à te conformer à moi; si enfin, tu t'en reposes sur moi, si tu places en moi ton espérance; si je suis ta force et ta gloire et si tu ne veux toi-même te glorifier en rien que dans la suavité de ma croix; si tu te renonces toi-même au point de te perdre tout entier, tu te

1. Jos., I, 6. — 2. II Cor., 12.

retrouveras pleinement en moi, et il n'y aura plus lieu pour toi de craindre. Car tes ennemis ne viendront pas te chercher en moi; mais s'ils te trouvaient en toi-même, voilà de suite le combat, le doute et la crainte d'être vaincu.

Qu'ils se multiplient donc ceux qui te persécutent ainsi au dedans et au dehors; mais si tu te maintiens près de moi, si tu cherches ton refuge en moi, tu ne craindras les mains d'aucun de ceux qui combattent contre toi; *je saurai te cacher dans le secret de ma face*[1], afin que ces étrangers ne puissent te trouver. Oui, tu es placé au milieu des embûches et parmi des ennemis nombreux, mais à mon ombre, tu pourras vivre au milieu d'eux, tant que tu entendras ma voix. Si quelquefois je tarde, attends-moi d'un cœur assuré et souviens-toi de t'offrir toujours à moi comme une offrande agréable.

CHAPITRE TREIZIÈME

Que l'homme intérieur, qu'il sente ou qu'il ne sente pas la grâce, progresse toujours; et comment il faut apprendre des anges à se tenir en présence de Dieu.

Approchez-vous de lui, et soyez éclairés, et votre face ne sera pas confondue[2]. — Et qui pourra,

1. Ps. xxx, 21. — 1. Ps. xxxiii, 6.

Seigneur Jésus, se tenir devant votre face se montrant à découvert? Vous m'exhortez fréquemment, et vous me dites de me tenir devant vous et de regarder vers vous. Et comment le pourrais-je, si vous n'enlevez vous-même ce voile épais qui s'interpose entre vous et moi? Sans doute, d'une part, je me repose en vous, me tenant en votre présence sans être confondu, et partageant tout ce que vous êtes; d'autre part me souvenant et ayant conscience de ma propre faiblesse et de ma dissemblance avec vous, le saisissement me pénètre.

Je vous entends me dire : « *Mon fils, tout ce que j'ai est à toi*[1], vois comme les cieux et la terre sont pleins de ma gloire. » Mais, vous dites aussi : « Qu'y a-t-il de commun entre moi et toi, qui es tout assujetti à la vanité? Quelle société peut donc exister entre la lumière et les ténèbres? Quelle communion, quelle alliance entre la vérité et la vanité? Puisse la première l'emporter sur la seconde, et *ce qui est mortel en toi être absorbé par la vie*[2], la vanité par la vérité, les ténèbres par la lumière. »

Quoi qu'il en soit, Seigneur, si vous me faites surmonter tous ces obstacles, je regarderai plus fréquemment vers vous. Si déjà je me sens si merveilleusement transporté, si mes yeux défaillent à la lumière de votre sagessse, alors que je

---

1. Luc, xv, 31. — 2. II Cor., v, 4.

ne vois de vous que peu de chose et à travers un voile ; qu'en serait-il, si vous daigniez vous montrer à découvert ? Mais quand ce bonheur m'arrivera-t-il ? Puis-je espérer en jouir quelque jour ? — Sois fidèle, et cela sera. — Mais quand, Seigneur ? — Lorsque je t'appellerai à moi ; seulement, attends-moi d'un cœur bien préparé, de peur que, lorsque je me présenterai, tu ne sois insuffisamment prêt, insuffisamment apte à me contempler ; tel que je suis je ne puis pas être vu, tu le sais, par des yeux faibles et infirmes.

Que votre volonté soit faite, ô Père, cependant écoutez ma plainte : Souvent j'expérimente mon extrême misère, parce que vous me cachez votre face, pour que je ne vous voie point. Si, en ces instants, vous ne laissiez luire quelque reste de lumière pour me soutenir, je me verrais subitement dans l'impuissance de faire ce à quoi vous m'avez envoyé.

Que feras-tu, si je tarde à me révéler à toi ? — Je vous attendrai et je m'entretiendrai avec mes ténèbres, disant en moi-même : *Est-ce que Dieu me rejettera éternellement et ne pourra-t-il plus se résoudre à m'être favorable ? Dieu oubliera-t-il sa bonté compatissante, et sa colère arrêtera-t-elle le cours de sa miséricorde*[1] ? Toutefois je vous serai fidèle et je me réjouirai de ma pauvreté, et, d'aucune façon, je n'admettrai quelque consolation

1. Ps. LXXVI, 8, 10.

jusqu'à ce que vous vous révéliez à moi : mais les larmes couleront plus abondantes de mon cœur et de mes yeux, jusqu'à ce qu'elles parviennent jusqu'à vous. *Mes larmes seront mon pain nuit et jour*[1], jusqu'à ce que ceux qui me persécutent voient et comprennent que *vous êtes mon Dieu et mon refuge*[2], et que vous ne m'avez pas abandonné tout à fait, mais qu'en me cachant votre visage vous n'avez voulu que m'éprouver, afin de voir si je vous demeurerais fidèle.

Et si je t'avais complètement abandonné ? — Si je le savais avec certitude, j'affirme du fond de mon cœur, où repose votre amour, que je n'en aurais pas moins agi, nuit et jour, tant qu'un souffle fût demeuré en moi, de la même façon que si j'eusse eu la certitude de n'être jamais séparé de vous[3]. Faites donc ce qui vous plaît et ce qui vous paraît juste ; je suis entre vos mains tout entier, corps et âme ; où que j'arrive, je vous louerai et je me réjouirai grandement sinon d'être environné de votre miséricorde, du moins de l'accomplissement de votre justice ; et, ce que je saurai être agréable à vos yeux, je le ferai de mon mieux.

Appliquez-moi donc les remèdes, quels qu'ils soient, pénibles ou légers, partout où vous re-

---

1. Ps. XLI, 4. — 2. Ps. XLV, 2.
3. Il ne s'agit pas de la séparation éternelle en enfer, la suite le montre bien, mais des épreuves envoyées par Dieu en cette vie.

connaissez des blessures, et surtout aux yeux ; je les supporterai volontiers à cause de vous : pourvu que je guérisse et que je devienne apte à vous contempler.

Quel mortel me consolerait si vous vous éloigniez de moi ? De misérables consolations s'offrent en foule à mon cœur, sans que je les cherche, je devrais plutôt les appeler de méprisables désolations ; mais toutes me sont à charge ; car j'ai expérimenté, dans une certaine mesure tout au moins, que votre croix est douce, et m'en détourner si peu que ce soit m'est amertume et désolation. Je préfère la plus amère tribulation et la mort, à toutes consolations étrangères que je pourrais rechercher, de quelque côté qu'elles pussent me venir. Si parfois elles s'insinuent dans mon âme, par suite de mon inattention, ou de l'affaiblissement de mon amour pour vous, je ne trouve en elles aucun repos.

Et voici que ceux qui vous aiment et qui vous contemplent sans obstacle me disent : « D'où vient que l'on te voit si fréquemment lever les yeux au Ciel ? Pourquoi regardes-tu ainsi et soupires-tu après Celui *qui habite une lumière inaccessible*[1] ? Il est Celui *qui se cache dans les ténèbres et s'élève dans la nuée*[2]. Et bien qu'il soit

---

1. I Tim., VI, 16. — 2. Ps. XVII, 12 ; CIII, 3.

enveloppé de nuages et d'obscurité[1], cependant *la justice* et *le jugement* révèlent sa face, et une vie toute sainte est, en vérité, le fondement et *la préparation de son trône*[2]. Il est Celui *devant qui les montagnes fondent comme la cire*[3]; et non seulement les montagnes, mais le ciel et la terre, et tout ce qu'ils contiennent, et l'âme elle-même, s'écoulent et défaillent devant la révélation de sa face, comme tu pourras l'expérimenter et le sentir, lorsque tu te tiendras en sa présence pour le contempler.

Examine donc d'abord quelle attitude tu dois prendre devant lui, de quel amour tu dois l'aimer, de quel regard purifié tu dois le contempler. Passant par-dessus tout le créé, considère, non avec des yeux malades, mais avec des yeux sains, sa face glorieuse, et vois comme tout passe et s'évanouit devant elle, et comme tu passes toi-même avec toutes choses, et dis-nous ce qu'il t'en semble, nous désirons vivement le savoir ; et, si tu veux prêter l'oreille, écoute ce que nous te disons : « Plût à Dieu que tu fusses au milieu de nous, pour admirer la gloire de sa face ; tout le reste alors ne te paraîtrait plus que néant. Ah ! si, introduit en ce séjour où Dieu est tout en tous[4], tu pouvais porter le regard jusque dans ces profondeurs de l'Être, dont l'homme,

---

1. Ps. xcvi, 2. — 2. Ps. lxxxviii, 15. — 3. Ps. xcvi, 5. — 4. I Cor., viii, 6.

sur la terre, même dans ses ravissements les plus sublimes, n'atteint, pour ainsi dire, que la lisière ! Si tu pouvais pénétrer jusqu'à la source même de ton être et de l'être de toutes choses, de qui tout émane, qui ayant fait toutes choses les contient toutes, en qui tu vis avec nous de toute éternité ! ».

Hélas, je ne suis qu'un petit enfant, humble et chétif, plus vil que tout ce qui a vie sur la surface de la terre, et souvent enveloppé de ténèbres en mon intérieur ; comment pourrai-je quelque chose, si Celui dont nous parlons ne me révèle lui-même sa face ? Et vous m'exhortez comme si j'avais, dans mon indigence, la faculté de paraître devant lui, l'esprit complètement dépouillé d'images, et planant au-dessus de toutes choses ; comme si je pouvais contempler la face de Celui *qui habite une lumière inaccessible*[1], alors que je suis alourdi par le poids de mon corps corruptible et que je me trouve souvent dans la région de la dissemblance[2] et dans mes ténèbres, où il me faut, non comme un riche, invoquer la face du Seigneur, et *comme le juste au cœur droit et pur vivre devant Lui*[3], mais comme le pauvre, me prosterner humblement à ses pieds.

Ensuite, vous me dites de regarder sa face,

---

1. I Tim., VI, 16. — 2. S. Aug., *Conf.*, VII, 10. — 3. Ps. CXXXIX, 14.

comme vous la contemplez vous-mêmes, de faire comme si j'étais déjà complètement délivré de tout ce qui est étranger à Dieu et rendu à la liberté de mon origine première. Je me vois bien plutôt rejeté dans les profondeurs de mes ténèbres, exilé loin de sa vue ; et c'est à peine si j'ose, parfois, je ne dis pas regarder vers Lui, mais même lever les yeux en haut.

Qu'y a-t-il d'étonnant que vous Le contempliez incessamment, sans jamais quitter sa présence, vous qui vivez déjà comme dans le vestibule de la bienheureuse Trinité, et qui ne vous trouvez empêchés ni par les objets corporels, ni par des images matérielles, comme je le suis moi-même. Vous n'avez pas à vous servir de la mémoire et de la connaissance sensibles, pour contempler le Bien Suprême ; vous n'avez pas besoin de passer par les créatures ; mais vous vous tenez immuables avec l'Immuable, bons avec le Bien et dans le Bien même, participant à l'être de celui qui est l'être même de tout ce qui est[1] ; vous ne pouvez pas, assurément, perdre la propriété de votre essence, et devenir l'*être même*,

---

1. Allusion à un mot de Denys l'Aréop. *Hierarch. cel.* ch. IV ; S. Thomas, I^a, q. 3, a. 8, ad 1, nous dit en quel sens il faut l'entendre pour éviter tout panthéisme : Dieu est l'être de toutes choses, non par essence, mais en tant que cause efficiente et exemplaire. C'est bien en ce sens que l'entend notre auteur, comme le montre la phrase suivante.

mais vous lui êtes unis si étroitement que rien ne vous en sépare ne fût-ce qu'un instant. Il n'est pas de passion qui vous trouble, nulles invasions étrangères qui réussissent à vous détourner de lui ; et vous êtes libres, sans avoir jamais été sous l'assujettissement de quelque domination étrangère, comme je le suis, moi qui ne fais cet aveu qu'en gémissant.

Elles sont si grandes ces sollicitudes étrangères qui me tiraillent en tous sens, que je ne puis même, à cause de leur multitude, arriver à les compter, de sorte que, quelque part que je me transporte, de corps ou d'esprit, elles se présentent de tous côtés, bien malgré moi et malgré toutes mes résistances, et elles obscurcissent le regard de mon âme, qui cherche, du moins dans la mesure du possible, à contempler la face de Dieu. Mais le jour viendra, où ce Père plein de bonté me la révélera réellement et me cachera en lui, où ces sollicitudes étrangères ne pourront plus me trouver.

Quand goûterai-je ce bonheur ? Qui me donnera de me voir, en attendant, sinon d'une façon permanente, du moins plus fréquemment, devant sa face et marchant à la lumière de son visage ? Quelque rares qu'aient été les occasions où il s'est révélé à mon esprit avide de le contempler, j'avoue qu'alors tout ce qui lui est étranger s'évanouit, et que même tout ce qu'il y a de plus intime dans l'homme inté-

rieur se fond et s'écoule dans l'amour. Et cet amour est si fort et si véhément qu'il ne me reste presque plus rien de moi-même, et je ne me sens plus qu'indigence et pauvreté ; car il exige de moi tant et de si grandes choses que j'aurais beau donner tout ce que j'ai et tout ce que je puis, je paraîtrais cependant n'avoir rien donné[1].

Mais dans cette extrême pauvreté, que dis-je, dans ces sublimes richesses, je ne trouve rien de plus salutaire et de plus agréable à Dieu que de me résigner pleinement en tout ce qui peut m'arriver. Il acquittera à ma place ce qu'il me demande. Pour moi je n'aurai plus de recherche personnelle. Uni à Dieu, je ne m'aimerai moi-même et toutes choses qu'en lui, par lui et à cause de lui. Dieu veut que je m'aime moi-même de la même manière qu'il m'aime lui-même, et non d'une autre façon, c'est-à-dire que je devienne tout à fait sien et tout à fait transformé en lui. Et lorsque je m'aimerai moi-même et toutes choses de cette sorte, je n'aimerai plus rien en moi ni de moi que mon Dieu.

---

1. Cette idée revient souvent dans Ruysbroeck. Voir en particulier *Les sept degrés*, ch. IX (trad. franç., t. I, p. 236).

CHAPITRE QUATORZIÈME

Que de l'amour de Dieu provient pour l'homme la véritable sécurité.

Je vous rends grâces, ô ma lumière, lumière éternelle, lumière inaltérable, Bien suprême et immuable, en présence duquel je me tiens, comme un pauvre et humble serviteur! Grâces à vous! voici que je vois, je vois la lumière qui luit dans les ténèbres.

— Et que vois-tu dans cette lumière?

— Je vois, ô mon Dieu, que vous m'aimez ardemment, et que si je demeure en vous, il est impossible que vous ne preniez pas soin de moi, en tout temps, en tout lieu, en toutes occasions; vous ne pourriez pas davantage, je le vois, vous désintéresser de vous-même. Et vous vous offrez à moi sans aucune réserve, pour être tout mien, si de mon côté je suis tout vôtre. Et quand je vous appartiens ainsi, vous m'aimez de cet amour éternel dont vous vous aimez vous-même. Alors vous jouissez de vous en moi, et en retour, par votre grâce, j'y jouis de vous. Quand c'est là que j'aime, je n'aime pas autre chose que vous, parce que vous êtes en moi et que je suis en vous, dans une union si intime que rien jamais ne pourra la briser.

Lorsque nous aimons en nos frères le bien et la vertu, n'est-ce pas vous que nous aimons, Seigneur, comme vous vous aimez en eux ?

Si je demeure ainsi entièrement et intégralement en vous, il est aussi impossible que je périsse qu'il le serait que vous périssiez vous-même. Et dans cette union, je n'ai pas besoin de me détourner des créatures quelque viles et dépourvues de beauté qu'elles me paraissent, car toutes choses ont été créées excellentes ; mais je dois me tenir dans ce juste milieu qui me permette de m'incliner vers elles sans attachement sensible et de m'en détourner sans regret et sans peine.

Considérant dans cette lumière la partie inférieure de mon âme, je m'y vois environné de ténèbres épaisses et j'y suis en abomination à moi-même, au point de pouvoir à peine me supporter. Là je suis continuellement en butte aux opprobres de mes ennemis, assujetti comme je le suis à ces multiples empêchements, à ces soins inutiles qui me gênent trop souvent, et qui s'efforcent d'arriver à dominer même dans la partie supérieure, comme elles se réjouissent de posséder parfois la partie inférieure.

Mais voici que, me tenant en votre présence, ou plutôt étant en vous et non en moi, j'entends une voix qui vient à mon secours et qui dit à ceux qui me harcèlent et me troublent : « N'approchez point d'ici, car le lieu où il se tient en

moi est un lieu saint et sacré[1] ; vous n'y avez nulle part, et vous ne pouvez y pénétrer. »

Et eux de répondre : « Qu'importe que nous ne puissions atteindre où il est ; combien de temps s'y maintiendra-t-il ? Nous le verrons bientôt retomber vers nous dans ces ténèbres qui lui sont familières et nous le posséderons comme autrefois. »

Jusques à quand, ô Seigneur, mes ennemis et les vôtres insulteront-ils à votre temple et au trône de votre gloire ? Jusques à quand, Seigneur, mon âme devra-t-elle chercher à se défendre jour et nuit contre ces adversaires redoutables ? Quand périront-ils tous pour ne plus se relever jamais ? L'un dit : « C'est moi qui régnerai. » « Non, c'est moi », dit un autre. « C'est moi, dit un troisième, qui occuperai le premier la place. » Chacun de ces vains et indignes simulacres veut s'installer et régner dans votre propre royaume. O Seigneur, je vous en supplie, que ce Dagon[2] maudit qui s'est établi près de l'arche de votre Alliance éternelle, et ce qui est pis encore, hélas, qui s'est installé parfois sur l'arche même, soit précipité la face contre terre, et que, brisé et à jamais réduit à l'impuissance, il ne puisse plus reprendre la place qu'il avait usurpée. Que toutes les ido-

---

1. Exod., III, 5.
2. I Reg., v, 4. Dagon, dieu des Philistins.

les des péchés et des vices soient précipitées du trône de votre gloire, afin que vous y régniez seul et que je ne sois plus désormais cet être misérablement instable qui s'échappe incessamment et qui fuit loin de vous.

CHAPITRE QUINZIÈME

Que l'amour de la justice et de la vérité, et la recherche de la gloire de Dieu en toutes choses consistent à demeurer en la croix.

Celui qui demeure véritablement attaché à la croix du Seigneur, qui embrasse la croix, celui-là aime la justice et la vérité; il ne recherche en rien son avantage; il n'ambitionne aucun honneur, aucune gloire, ni pour le temps, ni pour l'éternité; mais en tout temps et en tout lieu, il ne recherche que la gloire de Dieu.

D'où il suit que si, par impossible, il y avait un plus grand honneur et une plus grande gloire pour Dieu à ce qu'il fût éternellement au fond de l'enfer[1] plutôt que dans la gloire éternelle de Dieu et des anges, il ne pourrait, sous ce rapport,

---

1. Dieu est la joie de l'âme et l'on est malheureux sans lui. L'âme ne peut pas désirer être séparée de Dieu. Quand les mystiques parlent d'aller avec indifférence même en enfer, si c'était la volonté de Dieu, ils expriment en réalité une impossibilité et ils supposent que s'ils étaient envoyés en enfer, Dieu y se-

vouloir autre chose, et il n'y sentirait intérieurement ni contradiction ni répugnance. Que s'il en est ainsi, bien mieux, puisqu'il en est ainsi en vérité pour les événements de la plus grande importance, combien plus pour les petites choses et les petits événements qui surviennent chaque jour, les embarras, les ennuis, les peines de corps et d'esprit, qui arrivent par la permission de Dieu.

L'âme doit donc se dépouiller entièrement et à fond de la recherche du moi, et s'unir en tout à la volonté et à la disposition divine, et ne pas osciller d'ici de-là au vent des accidents : si elle s'arrête à ces accidents, si peu que ce soit, par un choix libre et une satisfaction personnelle, alors, en vérité, elle ne possède plus, elle ne goûte plus cet Être unique et immuable, pour qui est tout ce qui existe.

---

rait avec eux ; mais alors, ce ne serait plus l'enfer. Cette nuance est bien indiquée dans Ruysbrœck et dans sainte Thérèse.

« La volonté de Dieu devient donc pour l'âme humble et aimante la joie suprême et ce qui lui agrée le plus spirituellement, alors même que, *par impossible*, elle descendrait en enfer. » (Ruysbrœck, *L'ornement des Noces spirituelles*, IIe Partie, ch. xv, p. 176, traduction du flamand par les Bénédictins de Saint-Paul de Wisques.)

« ... C'est le moment de s'abandonner totalement entre les bras de Dieu. Veut-il emporter l'âme au ciel ? fort bien. En enfer ? elle ira sans répugnance, *en compagnie de son Souverain Bien.* » (Sainte Thérèse, *Vie par elle même*, ch. xvii.)

CHAPITRE SEIZIÈME

Que l'âme libre de toute propriété[1] est partout en sécurité en Dieu.

Le voyageur qui ne porte rien avec soi est toujours en sécurité.

« Je suis à toi, dit la Vérité; qu'as-tu encore à chercher? Que te manque-t-il, ou qu'y a-t-il, qui puisse te déplaire en moi, pour t'inquiéter des choses et des événements extérieurs, qui, de quelque façon qu'ils arrivent, ne peuvent en réalité ne rien te donner ni rien t'enlever? Est-ce que tu crois pouvoir rencontrer la béatitude dans cet état de voie où tu te trouves?

« Pourquoi ne pas chercher, au contraire, à te persuader plus intimement encore que ta situation est celle d'un pèlerin, d'un exilé, d'un homme chargé de liens et assujetti de bien des façons à une servitude étrangère? Remémore-toi les choses extérieures, quelles qu'elles soient : Si tu me restes uni, si intérieurement tu me restes fidèle, si tu vis dans mon intimité, tu verras que, de quelque manière qu'elles arrivent, elles ne sont

---

1. *Proprietas*. Cf. Ruysbrœck : *eigenheit*. C'est le terme dont Ruysbrœck se sert pour désigner l'attache à soi-même.

en réalité pour toi ni un empêchement ni une aide.

« Sois donc ce voyageur qui ne porte rien avec soi, ne te charge d'aucun fardeau, dégage-toi de toute entrave extérieure ou intérieure, afin d'être tout à fait libre dans la région supérieure de ton âme. Si tu es tel, partout, toujours et en toutes circonstances, tu marcheras en toute sécurité, parce que tu n'as rien que tu puisses perdre. Mais, si tu as et possèdes quelque chose comme ta propriété, non seulement des biens extérieurs, mais même des biens intérieurs et spirituels, je comprends que tu craignes de perdre quelque chose, car ces biens ne sont pas en sécurité, et ils sont ouvertement exposés aux coups de tes adversaires.

« Mais si tu es tout à fait pauvre et entièrement dépouillé, si je suis ta richesse, ta parure, ta gloire, ta force, sois sans crainte, car je ne puis me perdre moi-même.

« Quant à ce que tu as à faire extérieurement, fais-le de ton mieux et avec joie, de jour et de nuit, et montre-toi satisfait de tout; car les choses ne seront jamais tellement repoussantes, tellement mauvaises, tellement désespérées, tellement abjectes, ni les événements de la vie tellement accablants, que ne puisse demeurer ferme et inébranlable toujours, cette suprême résolution de stabilité qui voit avec indifférence tous les événements extérieurs, de quelque façon qu'ils puissent se produire.

« Qu'importe que ceci ou cela arrive de tous ces événements que l'esprit peut conjecturer? Est-ce que moi, qui suis ta vie, je ne vis pas? Crois-tu que je me laisse aller et que je vacille comme toi au gré de tous les accidents? Voici que je suis tout tien, que peux-tu désirer encore? Si je suis à toi, est-ce que je ne te suis pas toutes choses? Pourquoi donc ne pas t'établir à demeure en moi pour jouir de moi, qui suis le Bien suprême, le Bien immuable, le Bien excellent entre tous, pour qui tu es fait? Ne t'ai-je pas promis que je prendrai soin de toi en tout ce qui peut arriver, et que je serai toujours avec toi, quelque part que tu ailles, pourvu que tu me sois fidèle? Et si je suis ta vie, comme je le suis en effet, tu pourras te passer de tout le reste, sans aucun détriment pour toi-même. Est-ce que toutes choses ne doivent pas un jour t'abandonner? Si tu t'appuies sur elles, toujours tu sentiras ta misère, toujours tu sentiras ton abandon. Et quand tout arriverait au gré de tes désirs et que toutes choses fussent mises à ta disposition, ce ne sont pas elles, à l'heure de ta mort, si tu m'as excepté et si je suis absent, qui pourront te donner confiance et sécurité. »

CHAPITRE DIX-SEPTIÈME

A quoi l'homme spirituel, et surtout le religieux, quand il est à l'office divin, doit s'exercer.

En tout temps, en tout lieu et en toute occasion, mais surtout et principalement à l'office divin, je me tiendrai devant Dieu tout entier, sans rien lui soustraire, dans l'humilité du cœur et du corps, m'humiliant avec amour devant tout le monde, allant chercher mon refuge, comme un tout petit enfant, comme une pauvre petite brebis, comme un poussin errant et solitaire, sous la garde et sous les ailes du Seigneur Jésus.

Et puis, avec le plus grand respect je vivrai devant sa face, *à visage découvert*[1], sans agitation, sans trouble, l'âme dans la paix, dans la dignité et la gravité, tant au dedans qu'au dehors : au dedans, pour me mettre en garde contre tout assujettissement préjudiciable qui me viendrait soit des créatures, soit de quelque attache ou de quelque crainte exagérée, du souci de mes aises ou de l'appréhension des incommodités ; au dehors, pour me prémunir contre la mollesse, l'inconstance, les occupations superflues, les

1. II Cor., III, 18.

distractions des sens. Et ainsi, l'âme refaite, et l'esprit en pleine possession de lui-même, je pénétrerai le sens et l'intelligence des Saintes Ecritures et des mystères.

Ma mémoire s'efforcera d'écarter ces multiples souvenirs qui ne seraient pas de saison, s'appliquant simplement et tranquillement à la besogne du moment, libre et dégagée de toute anxiété et de toute attache pernicieuse, écartant la prévision troublante des événements qui pourraient arriver; oublieuse d'elle-même, résignée totalement à la volonté de Dieu, en paix pour toutes choses : elle ne sera tourmentée ni par des désirs immodérés, ni par des appréhensions alarmantes. Ma raison, dégagée d'entraves, s'efforcera de suivre la sagesse éternelle, la vérité immuable, la justice, l'équité et la paix, ces divins attributs qui se montrent dans toutes les dispositions de la Providence, considérant et acceptant tout ce qui est et tout ce qui peut arriver. dans la vérité et la sagesse, c'est-à-dire dans leur véritable réalité. Enfin, la volonté elle-même, réformée, se donnera à toute occupation avec promptitude et joie.

C'est ainsi que l'âme doit s'efforcer de progresser chaque jour en Dieu, de se détacher d'elle-même, de se perdre tout à fait en lui pour ne se plus retrouver jamais, et d'arriver à cet anéantissement profond, à ce mépris entier de soi, qui la fait mourir à elle-même et à toutes

choses en Dieu, afin de ne vivre que de lui et d'opérer toutes choses par lui.

CHAPITRE DIX-HUITIÈME

Qu'il n'y a rien de plus doux et de plus glorieux pour l'âme que d'adhérer au Souverain Bien et de se rendre conforme à la Sainte Trinité.

Toutes choses considérées à fond et discutées avec soin, je ne trouve rien de plus doux, de plus fort, de plus honorable, de plus agréable à Dieu, rien qui soit plus débordant de gloire et d'allégresse, rien où l'âme, échappant à l'indigence, trouve une richesse plus opulente que de s'unir pleinement au Bien souverain et immuable qui, toujours, de toute éternité, est invariablement le même, que nuls accidents ne peuvent atteindre, qui domine le temps et l'espace : et qu'ainsi l'âme soit ramenée à sa conformité première et qu'elle ne fasse qu'un avec l'*Un même*, c'est-à-dire avec Dieu.

Car, comme Dieu, qui est le Bien Suprême, est la vertu, la vérité, la justice, la paix, la mansuétude, la bonté, la sagesse éternelle, l'invariable équité et jouit de lui-même en toutes choses, et s'aime en toutes choses ; ainsi l'âme, devenue par participation ce que Dieu est, surabonde d'allégresse en toutes choses. Elle jouit du repos di-

vin et de l'activité divine, d'autant plus grande en Dieu qu'elle est plus petite en elle-même, parce qu'en toutes choses, elle s'est oubliée elle-même pour passer en Dieu.

Voici qu'elle est couverte de la lumière de l'éternelle sagesse comme d'un vêtement, et protégée de tous côtés par la vérité et l'équité comme d'un bouclier invincible et elle est embrasée de l'ardeur de la charité. Car comme le fer incandescent devient feu, ainsi l'âme, unie à l'amour, devient tout amour, sans perdre pour cela son être propre, qui restera éternellement distinct de Dieu[1].

C'est pourquoi l'âme unie à Dieu doit faire tout ce qu'elle fait uniquement par Dieu et en Dieu. Qu'elle porte donc fréquemment le regard vers la vérité, l'éternelle sagesse, la justice et le Souverain Bien qui regarde les choses les plus diverses et les plus dissemblables, les bonnes et les mauvaises, celles de l'esprit comme celles de la matière, sans rien perdre de son immobilité.

Ainsi l'âme elle-même doit s'efforcer, de tout son pouvoir, de s'identifier en quelque sorte avec ce regard divin et s'oublier elle-même, autant qu'elle peut. Ce regard s'étend à l'infini, rien ne le limite; il est si puissant, si pénétrant et si

---

1. Cette comparaison empruntée aux Pères se retrouve également dans Ruysbrœck : *Livre de la plus haute vérité*, ch. VIII (Trad. franc., t. II, p. 211).

fort, que rien de tout ce qui lui est étranger ne peut subsister devant lui, parce que tout ce qui n'est pas la vérité, ou dans la vérité, est vanité, et la vanité n'a jamais pu et ne pourra jamais soutenir l'éclat de la vérité.

Ainsi l'âme devient conforme à la Sainte Trinité[1], selon son mode, par les trois puissances qu'elle possède.

Elle est semblable au Père éternel, qui est sans principe et ne procède de personne, par la mémoire, qui, d'une certaine façon, contient et retient en soi toutes choses, et de laquelle procèdent toutes choses. Par la mémoire, l'âme est donc conforme au Père, si elle est exempte et libre de toute image étrangère qui viendrait l'altérer, si elle n'est pas le jouet des imaginations, si elle agit en tout avec une pleine maîtrise, et dédaigne, dans sa noblesse, tout ce qui est vil.

Elle est semblable au Fils qui est la vérité même et l'éternelle sagesse, par la raison, par laquelle elle lui est conforme si, en toutes choses, elle marche en présence de la vérité, et si toutes choses, temporelles ou éternelles, extérieures ou intérieures, bonnes ou mauvaises, favorables ou défavorables, si tous les événements, en un mot, sont estimés par elle pour ce

---

1. Cf. Ruysbroeck, *Miroir du salut éternel*, ch. VIII (t. I, pp. 89-90).

qu'ils sont. Si elle est telle, l'anxiété pourra difficilement l'atteindre.

Elle est semblable enfin à l'Esprit-Saint par la volonté, lorsque la mémoire ne recevant rien d'étranger ou d'inutile, la raison ou l'intelligence n'acceptant rien que de bon, de vrai et de juste, l'âme s'y porte de tout l'amour de sa volonté et veut puissamment ce que la mémoire et la raison indiquent qu'il faut vouloir et aimer.

Telle est la vraie félicité de l'âme. Et cette âme sera d'autant plus agréable à Dieu et proche de lui dans la béatitude suprême, qu'elle aura été, dès le temps présent, plus proche de la perfection et plus conforme à la divinité.

Quand l'homme en arrive à s'écouler tout entier dans cette immensité divine où sont la vérité, la paix, la charité et ces qualités éminentes que nous avons énumérées, que nous nommons les attributs de Dieu, et qui sont toujours et nécessairement l'objet de son amour et de sa jouissance : alors les choses du dehors, les événements, quels qu'ils soient, favorables ou défavorables, espérés ou appréhendés, rien, en réalité, de tout cela ne peut aller jusqu'à atteindre l'âme dans cette souveraine conformité qu'elle a avec Dieu et où toutes ses puissances sont réformées. Et bien que nous ne puissions éviter d'être impliqués en bien des accidents, tant que nous vivrons ici-bas; cepen-

dant nous devons prendre garde avec grand soin que la partie supérieure de l'âme ne soit point troublée. Mettre l'ordre en tout, faire que tout aille bien, se prêter, dans la mesure nécessaire, aux choses extérieures, que ce soit là l'office de Marthe, mais de Marthe seule. Qu'elle demeure occupée dans les choses inférieures, qu'elle en ait soin, qu'elle s'inquiète même, s'il le faut; mais que Marie adhère à l'unique nécessaire, qu'elle ne s'occupe que du Verbe éternel, de la justice, de la sagesse, de la vérité et de la paix, de sorte que, dans un seul et même homme, les deux vies, chacune dans leur sphère, puissent parfaitement s'exercer.

CHAPITRE DIX-NEUVIÈME

Que le souverain bonheur pour l'homme juste est d'être uni à Dieu et le malheur suprême d'en être séparé.

Les angoisses me serrent de toutes parts[1], j'ai des luttes à soutenir et des tribulations à porter, si je ne me mets pas fréquemment et avec le plus grand soin en présence de Dieu, pour vivre toujours sous son regard; car c'est là qu'est pour moi le souverain bien : hors de là c'est l'extrême misère.

---

1. Dan., XIII, 22.

Puissé-je persévérer dans cet exercice, afin qu'au moins je puisse contempler un jour la lumière dans cette lumière même[1]. Que la Sagesse se montre à moi et qu'en elle je puisse regarder toutes choses comme elles sont en elles-mêmes. Que je voie enfin cette pure et suprême Vérité, pour qu'elle me donne par elle-même la vérité sur toutes choses. Qu'elle m'éclaire sur moi-même et me montre que je ne suis qu'un pur néant et qu'en moi il n'est rien de moi-même, si non ce qui, selon la vérité, doit être méprisé et foulé aux pieds par toutes les créatures.

Alors établi comme totalement en dehors de moi-même, me regardant de loin et me méprisant, et comme perdu dans cette pure Vérité qui est la Vérité de toutes choses, je n'aurai d'autre regard que le sien, elle qui pénètre tout, hauteur, profondeur, longueur, largeur; je contemplerai toutes choses comme elle, avec une souveraine sérénité, regardant avec égalité d'âme tout ce qui peut me paraître contraire et gardant la paix au milieu même de l'agitation.

---

1. Ps. XXXV, 10, *in lumine tuo videbimus lumen.*

CHAPITRE VINGTIÈME

Prière de l'homme environné de ténèbres, pour obtenir l'illumination du cœur.

O immuable Vérité, lumière de mes yeux, sagesse, justice et paix éternelle, mon unique bien, ma force et ma louange, avec vous je cours et rien ne m'arrête, sans vous je succombe oppressé : moi, petit enfant, moi votre pauvre serviteur, sans dons intérieurs ni extérieurs, le plus petit dans la maison de mon Père, la tête inclinée et le cœur humilié, je vous salue de loin, ne pouvant me fixer en vous par une pureté suffisante.

Enlevez le voile qui me gêne, purifiez ma vue, afin que je vous voie manifestement, afin que débarrassé des ténèbres du cœur, mon âme, joyeuse, exulte dans votre lumière, qu'elle coure avec légèreté et que, dans une douce jubilation, elle vous loue et vous exalte. Et qui pourra vous suivre là où vous irez, Seigneur Jésus? Qui pourra, des mortels, poursuivre l'éternelle sagesse, *qui atteint d'une extrémité à l'autre avec force et dispose de toutes choses avec douceur*[1]? Et voici qu'en votre présence mon cœur et mes yeux laissent couler des larmes pour que cette

1. Sag., VIII, 1.

grâce me soit accordée; mais c'est à peine s'il m'est donné de vous suivre quelque peu, trop lié et trop enchaîné que je suis par moi-même.

Est-ce que vous vous tiendrez à l'écart de ce malheureux qui vous prie? Est-ce que vous, qui pouvez tout, vous ne le visiterez pas? Oui, vous aurez pitié de ces liens, de ces empêchements qui me retiennent et qui m'enserrent, et vous me replacerez à mon premier rang près de vous, afin qu'affranchi de toute servitude étrangère et libéré de moi-même, je sois tout vôtre.

« Tu pourras me suivre d'autant plus près, dit la Vérité, que tu te seras plus éloigné de toi-même. Fais donc ce que tu peux, surveille incessamment ton extérieur, ne cesse pas de travailler ton intérieur, jusqu'à ce que tu sois tout à fait changé en moi et que tu te sois complètement dégagé de toi-même.

« D'où vient, penses-tu, que la voix de la tourterelle[1] ne s'entend déjà plus si souvent sur notre terre des vivants? Peut-être parce que tu n'es pas une tourterelle amoureusement gémissante, et que tu as encore un compagnon et un amant dans la terre des mourants. Car, dans notre terre, la voix de la vraie et chaste tourterelle, dont la voix est douce et la face agréable, se fait entendre fréquemment. »

---

1. Cant., II, 12.

CHAPITRE VINGT ET UNIÈME

Que le vrai pauvre en esprit se glorifiera dans sa pauvreté et son néant.

Je me glorifierai volontiers dans mes infirmités[1], dans ma pauvreté, c'est-à-dire dans ce rien que je suis par moi-même, afin que la vertu, la force et les vraies richesses du Christ habitent en moi. De moi-même, je désespère totalement, je ne mets en moi aucune confiance, je ne me reconnais aucune force, et rien ne m'est dû que le malheur, la tribulation et l'angoisse. Et je ne désire pas être quelque chose, afin que vous, le Bien suprême, me teniez lieu de tout, qu'en vous soit toute ma gloire, et que je reste dans mon néant.

Car je suis pauvre, errant, je suis comme une brebis perdue, une colombe facile à tromper et qui manque d'intelligence[2], un roseau agité par le vent, une vigne corrompue produisant des épines et des ronces, malheureux et misérable, obscur et ténébreux, livré à la vanité, à une incessante versatilité, allant de-ci de-là avec une facilité déplorable. Et s'il y a quelque chose de bien en moi, s'il y a en moi quelque vertu, quel-

1. II Cor., XII, 9. — 2. Osée, VII, 11.

que équité, quelque justice, quelque vérité et quelque paix, cela vient de ce que vous-même êtes le bien, la vertu, la justice, la vérité ; vous êtes donc tout, et je ne suis rien.

Et de même que le fer tout en ignition peut dire : je brûle, certes, mais du feu qui est en moi, car je ne suis pas le feu[1] ; de même que la lampe peut dire : je luis, certes, mais de la lumière qui est en moi, car je ne suis pas la lumière ; et comme tout instrument approprié au travail peut dire : j'opère, mais par la main de l'artisan : ainsi l'âme est dite brûler, non d'elle-même, mais de l'amour qui est en elle ; elle est dite luire, non d'elle-même, mais de la lumière de la sagesse et de la vérité qui est en elle ; elle est dite opérer, mais c'est Dieu qui opère tout par elle. Si ces choses, c'est-à-dire l'amour, la sagesse et la lumière se retirent d'elle, elle reste froide et ténébreuse.

L'instrument, quelque apte qu'il soit, gît complètement inutile et improductif, à moins que la main de l'ouvrier n'opère par lui. Ainsi l'âme, malgré la noblesse de son origine, malgré le génie et l'intelligence qu'elle a reçus, gît tout à fait inutile et infructueuse, à moins qu'en toutes ses œuvres Dieu n'opère par elle.

---

1. Ce passage est emprunté presque littéralement à Ruysbroœck : *Le Livre de la plus haute vérité*, ch. VIII (trad. franc., t. II, p. 211.)

CHAPITRE VINGT-DEUXIÈME

Du véritable abandon.

Comme les événements sont extrêmement variés, que des accidents divers arrivent sans qu'on ait pu les prévoir, alors que les prévisions les plus alarmantes souvent ne se réalisent pas, il n'y a rien de mieux pour l'homme, dans cette misérable vie, rien de plus pacifiant et de plus agréable à Dieu, que de demeurer, parmi tant de vicissitudes, sans préoccupation de soi-même : qu'il dédaigne de s'affecter de ce qui peut lui manquer, ou troubler ses aises et son repos, remettant d'un cœur libre au Seigneur le soin d'opérer son salut par les moyens qu'il lui plaira, par les commodités ou les incommodités, la consolation ou la désolation, la mort ou la vie, les ténèbres ou la lumière, en un mot, de quelque façon qu'il lui plaira.

Qu'il renouvelle fréquemment cette complète résignation au Seigneur, qu'il accepte de sa main tout ce qui pourra survenir, comme étant ce qui peut lui arriver de mieux. De la sorte, il sera délivré de toute sollicitude au sujet des événements de chaque jour, sans se demander ce qu'ils seront, car ces événements, en soi, ne sont ni bons ni mauvais ; et il ne sentira pas dans son

fond vif[1] d'inclination pour les uns et d'aversion pour les autres, mais, de quelque façon qu'ils arrivent, il les trouvera bons, dans l'intime de son être, c'est-à-dire qu'il se trouvera toujours satisfait des dispositions de la Providence.

Quant à l'inclination naturelle vers ce qui plaît et l'aversion de ce qui déplaît, et à toutes ces choses qui peuvent être aussi bien le partage des méchants que des justes, il ne s'y prêtera qu'autant qu'il y verra une occasion d'avancement.

Ainsi il s'habituera à se fonder, à se reposer pleinement sur le Bien unique, suprême, éternel, immuable, que nul accident ne peut atteindre, qui, alors que tout l'abandonnerait ne l'abandonnera pas, mais dans le délaissement le plus extrême, comme un véritable ami, toujours lui demeurera fidèle. Avec lui, il se maintiendra toujours et il ne cessera de marcher devant lui, nuit et jour dans la vérité.

La sagesse l'accompagnera ; elle l'affermira de telle sorte qu'il ne fléchira jamais ; *avec lui, elle descendra dans la fosse, et ne l'abandonnera pas dans les chaînes*[2] ; dans ses incertitudes, elle saura lui montrer la pure vérité ; c'est en elle qu'il contemplera toutes choses, selon son mode,

---

1. ... *Nec sentiet in suo vivo fundo...* — On trouve le même terme dans Ruysbroeck : *levendicheit* (substance vive de l'âme) *Les sept degrés*, ch. XII (trad. franç., t. I, p. 253). — 2. Sap., X, 13, 14.

comme cet unique, suprême et immuable Bien dans lequel il est fondé les voit et les a vues, quand, par son éternelle sagesse, il a tout fait. C'est cette même sagesse qui se fera sa compagne, dans la route, à la maison, en tous lieux et en tous temps, lumière indéfectible dans les ténèbres, commerce plein de douceur, société agréable entre toutes dans le silence et le loisir, onction intérieure qui adoucit toute tribulation.

Vivant dans l'amitié d'une telle compagne, il n'aura besoin de rien, mais il abondera intérieurement de toutes choses, car il possède le bien qui renferme tous les biens. Et dans sa pauvreté, c'est-à-dire dans cette privation de tout soulagement et de toute humaine consolation, et dans l'abandon qu'il a fait de toutes choses, il se verra intérieurement, dans la société de cette compagne céleste, aussi riche, aussi opulent que s'il était le maître du monde. Qu'il soit revêtu d'un sac, couvert de cendre, privé de la lumière temporelle, qu'il soit le dernier, méprisé de tous, qu'il se cache dans un angle de la maison, qu'il soit chargé d'incommodités, ou, au contraire, qu'il soit dans les dignités et les honneurs, et qu'il doive les subir par nécessité : rien de tout cela ne le touche, car tout ce qu'il peut désirer, il l'a dans la Sagesse même, et les adversités et les incommodités n'enlèvent rien à sa plénitude.

Telle est la voie droite des élus de Dieu, c'est-

à-dire la voie de la vérité et de la sagesse. Ceux qui la tiennent courageusement au milieu de toutes les difficultés parviennent heureusement à la fin désirée, de sorte que le malin esprit ne pourra rien trouver en eux, ou trouvera peu de chose de ce qui lui appartient, au temps de leur sortie de ce monde.

CHAPITRE VINGT-TROISIÈME

De l'opulence du pauvre d'esprit.

Le véritable pauvre en esprit, soutenu par le Seigneur, peut dire, en se tenant dans la partie supérieure de l'esprit : Voici que je suis riche et dans l'abondance, puisque je possède tout ce que je désire en ce monde; et ce que je puis posséder des biens créés, c'est comme si je ne le possédais pas, parce que je ne me sens pour rien aucune attache déréglée, et que je puis m'en passer sans aucun détriment pour moi-même.

La Vérité souveraine, immuable et toute pure habite dans la partie supérieure de l'esprit et me montre ses ineffables richesses à quoi rien ne se peut comparer : c'est le Verbe unique et simple en qui toutes choses sont contenues, et, en dehors de lui, je ne désire rien. Là m'est montré le non-être que je suis par moi-même et que

sont toutes ces choses étrangères à Dieu, auxquelles l'âme peut se laisser entraîner; là, toutes choses m'apparaissent sous leur véritable jour. Tous les accidents de la vie, tous les événements de ce monde, je ne les regarde pas du dehors ni d'en bas, sous l'impression changeante de la sensibilité, mais je les regarde d'en haut, et la Vérité crie devant moi d'une voix terrible à ces mille choses étrangères qui ne sont par elle : « N'approchez pas d'ici, car l'endroit où il est, est saint. »

C'est ainsi que fréquemment la vérité me montre sa face, au chœur, sur la couche de mon repos, à table, en cellule, dans les tumultes extérieurs, dans les travaux et les occupations variées[1]; et elle m'enseigne à ramener en moi à la simplicité toute cette multiplicité du dehors, sous le regard puissant de ma vie intérieure.

Et cette face de la vérité exerce une telle influence, que le cœur et le corps lui-même la ressentent; de sorte que non seulement les fondements, mais les gonds et les portes du temple du Seigneur[2] sont ébranlés; tout en moi se met en mouvement pour correspondre à cette action, pour s'y donner sans empêchement, pour s'élancer vers la lumière qui se montre, pour lui offrir

1. Henri Suso, *Hor. æt. Sap.*, I, 6 : « Prœsens in thoro, prœsens in choro, in mensa, in via, in claustro, in foro, ita ut non sit locus, ubi non sit prœsens. » — 2. Amos, IX, 1.

incessamment tout ce qui est, tout ce qui pourra être, la création tout entière, pour le temps et pour l'éternité.

Oh ! alors ce me serait une grande consolation et un allègement de cœur, si d'âme et de corps je pouvais me prosterner, m'humilier, m'abaisser au-dessous de tout le créé. Cette lumière de la vérité me réduit presque au néant, quand je me considère moi-même et tout ce qui n'est pas elle ou en elle; elle me montre que tout ce qui n'est pas uni au Seigneur n'est rien.

Et après que je me suis ainsi réduit à rien, elle s'empare de ce regard que je fixe sur elle de toute l'ardeur de mon être, et, l'attirant à soi, elle l'unit étroitement à son propre regard, pour qu'ils ne fassent plus qu'un, et, qu'à l'abri de toute distraction, et dans la mesure du possible, je considère en elle et avec elle tout ce qui est ou peut être, comme elle-même le cousidère.

Par là, je perds toute préoccupation inutile de moi-même, et, d'avance, je me trouve consolé de tout ce qui peut m'advenir. Tout ce que l'immuable Vérité permet à mon égard, tout ce qui vient de la disposition éternelle de mon Seigneur, à qui j'ai résigné ma vie et ma mort, tout ce que je suis et tout ce que je puis être, pour le temps et pour l'éternité, j'y acquiesce et je m'y soumets, sans présomption téméraire et sans recherche aucune de mes commodités.

CHAPITRE VINGT-QUATRIÈME

Du bonheur de l'âme qui se tient au-dessus de toute élévation et au-dessous de tout mépris.

Voici ce que dit la Vérité : « Ce que les choses sont pour moi, qu'elles le soient pour toi, selon le mode de la créature ».

Tout ce qui peut se présenter à l'esprit de ce que l'âme humaine peut désirer en dehors de Dieu, quelque saint que soit en apparence l'objet de ce désir, s'il ne peut rendre ni plus heureux ni plus saint quand on le possède, ni moins heureux ni moins saint quand on ne le possède pas, tout cela ne doit pas plus exciter mon désir que le bois aride ou la fleur foulée aux pieds; tout cela n'a plus de charme pour moi. Et quant aux choses que la sensibilité fuit et évite autant qu'elle peut, je puis les supporter d'un cœur humble et dégagé. Ainsi, et ce que l'on désire et ce que l'on fuit, je veux les dominer d'un regard indifférent.

J'honore de cœur tous les hommes, je considère chacun d'eux comme le trône de la gloire de la Sainte Trinité et comme devant me dépasser à l'infini dans la future béatitude : bien plus, je ne me reconnais pas même digne d'y être le plus petit, ni même de présumer d'atteindre une telle

hauteur. Ainsi, je les honore tous, et le respect que je leur porte est sincère et ne provient nullement de la crainte que pourrait m'inspirer leur situation et de ce que je pourrais avoir à en souffrir.

Qu'importe que je sois humilié, que je sois en butte à la malveillance, au mépris, alors que je n'y suis pour rien? Qu'importe que je sois le dernier de la maison, le moins estimé, celui dont personne ne s'occupe, que je sois mis au rebut comme un vase inutile, pendant tous les jours de mon exil? Qu'importe toutes ces souffrances que la sensibilité appréhende? Toutes ces choses peuvent-elles arriver jusqu'à moi, quand mon âme se meut dans les hauteurs, ou plutôt quand elle est mue par Dieu, et porte d'une façon passive son action?[1] Quand en dehors de là, elle ne désire et n'appréhende rien? Mon âme, devant la face et dans la face de la Vérité immuable, se tient au-dessus de toute exaltation extérieure, et au-dessous de toute humiliation qui pourrait lui venir des hommes mortels; elle reste intangible à toute tribulation et à toute incommodité.

Je vous appelle donc bienheureux, je vous appelle glorieux, et nuls autres que vous, ô vous qui êtes ainsi élevés au-dessus de tout ce qu'on

---

1. *divinam inactionem* (terme de Ruysbroeck *inwerken Gods*).

peut désirer, qui vous êtes placés volontairement au-dessous de tout ce qui rabaisse. Oui, je vous appelle bienheureux, qui que vous soyez, et quel que soit votre rang, soit que vous vous trouviez engagés dans les honneurs et les dignités, ou que vous soyez dans le mépris et l'abandon. Et, de ce point de vue où je vous considère, je ne fais attention ni à l'habit ni à la taille, ni à l'état, ni au rang, ni à la santé du corps, ni à la pompe extérieure, ni à tout ce qui est éclat et attire le regard, parce que tout cela n'a aucune importance aux yeux de Dieu et que, par suite, il faut en faire peu de cas.

Je veux m'appliquer à moi-même ces considérations, et ne me mettre nullement en peine de tous ces dehors, d'être revêtu d'un sac ou d'un vêtement précieux, d'être relégué dans un angle de la maison ou ailleurs, d'être considéré ou méprisé, de voir que les autres me sont préférés : toutes ces choses, de quelque façon qu'elles se présentent, ne peuvent m'atteindre. Car elle est bien médiocre et bien faible la conduite spirituelle intérieure, et l'âme bien débile et bien exposée aux tribulations, quand on est agité et qu'on hésite devant ces choses qui devraient nous rester étrangères et qui inspirent encore des attraits ou des répulsions. Et c'est une honte, en présence du Seigneur, qu'une âme si noble et qui peut atteindre au Bien suprême, s'arrête à des objets aussi vils et aussi indignes d'elle.

CHAPITRE VINGT-CINQUIEME

De la double région de l'âme : l'une, inférieure, qui est la région de la sensibilité; l'autre, supérieure, qui est la région de l'âme réformée.

La région inférieure, c'est-à-dire la région de la sensibilité est pleine d'agitation, de trouble et de combats. C'est pourquoi il faut se hâter, en y employant toutes ses forces, d'atteindre à la région supérieure, où l'âme trouve sa stabilité. Et là quand nous nous posséderons pleinement dans la vérité, nos pas ne seront plus entravés mais nous marcherons librement et en toute aisance avec le Seigneur, regardant toutes choses avec lui. Avec lui nous irons à tout ce qui est, à tout ce qui se fait, pour rentrer de nouveau en lui, trouvant par Dieu la paix et le repos en toutes choses, même si la région inférieure avec ses puissances se trouvait agitée et avait à lutter contre les passions et les inclinations vicieuses; car, quelque progrès que nous ayons pu faire, la nature reste toujours la nature; mais ces mouvements de la nature n'ont rien à voir avec cet état supérieur de l'âme, si toutefois celle-ci a prévalu et ne s'est pas laissé entraîner et soumettre par la nature.

Nous pouvons goûter, il est vrai, des consola-

tions qui ne sont pas mauvaises en elles-mêmes ainsi que certaines dévotions sensibles qui nous donnent un certain repos, tout en restant cependant imparfaits et instables, sans être établis intérieurement dans la connaissance et l'amour de la vérité et de la justice ; et alors tous les jours de notre vie nous ne faisons que tourner dans le même cercle, désirant progresser et arriver à cette perfection où l'âme trouve sa stabilité ; mais n'y parvenant pas, parce que nous ne voyons pas la voie intérieure qu'il nous faudrait suivre, à cause de ces objets extérieurs qui nous distraient et dont nous nous contentons, et ainsi nous n'avançons pas.

La voie directe par laquelle nous arrivons au souverain Bien, à notre première origine, à la véritable sécurité, à la divine paix, c'est d'aimer la croix du Seigneur, c'est de suivre la trace de ses pas, de ne pas vouloir trouver notre paix et notre repos dans les choses extérieures, dans les dévotions sensibles, de vivre sans le souci de rechercher ce qui nous plaît et d'éviter ce qui nous déplaît. Aussi longtemps que nous n'avons en vue que notre repos et notre avantage, nous ne cesserons d'être troublés et agités au gré de tous les événements extérieurs.

C'est pourquoi il faut incessamment rappeler notre âme de l'extérieur à l'intérieur, où la voie nous sera montrée par laquelle nous parviendrons à la paix suprême. Rien ne sert de nous

montrer la voie, si, par expérience personnelle, nous n'avons pas reconnu, en rentrant en nous-mêmes, si nous n'avons pas aperçu, sous la pénétration de notre regard intérieur, cette voie qu'il nous faut suivre. C'est pourquoi nous demeurons dans nos sécheresses et dans nos ténèbres, parce que nous ne parvenons pas à la vraie réalité, à cette raison foncière et divine de tout ce qui est, et de tout ce qui se fait extérieurement, même les choses sacrées et spirituelles.

Quelque progrès que nous semblions avoir fait dans les biens spirituels aux yeux des autres, et quelle que soit notre réputation de sainteté, tout cela est peu de chose, tout cela est vain, si l'homme intérieur ne s'est pas renouvelé pour se conformer à Dieu. Mais si cet homme intérieur est devenu conforme à Dieu, oh ! alors, peu importe que Dieu nous ait refusé ces dons extérieurs qui tombent sous l'estime des hommes; nous pouvons aisément nous en passer, car ils ne sont pas nécessaires. Dans la mesure même où nous sommes heureux et saints dans notre fond intérieur, dans cette même mesure, tout ce que nous faisons extérieurement est sanctifié et plaît au Seigneur; car les actions extérieures, à elles seules, ne nous sanctifient pas : il faut les accomplir avec décence et avec ordre mais il ne faut pas s'y reposer. Souvent nous y trouvons un empêchement au progrès véritable, parce que nous nous y arrêtons; nous nous y reposons,

alors que nous ne devrions que les traverser, pour parvenir à la vraie, à la suprême sainteté.

Il est impossible que nous devenions vraiment spirituels et intérieurs tant qué nous nous contentons des biens extérieurs, des signes et des symboles, sans vouloir aller au delà[1]. En vérité, si nous ne nous renonçons pas à fond, l'Esprit de vérité, qui doit nous enseigner toute vérité[2], qui doit nous donner de marcher constamment devant Dieu, dans cette voie intérieure, sans nous lasser jamais, de suivre ses divines inspirations, cet Esprit de vérité ne viendra pas à nous.

Et pourquoi dissipons-nous notre argent, alors que nous manquons de pain? Et à quoi sert notre travail, s'il ne nous donne pas la subsistance[3]? Pourquoi n'achetons-nous pas à si bon compte la plénitude de toute jouissance et tout ce qu'il est possible de désirer? Si, en effet, nous n'abandonnons pas ce que nous aimons et ce que nous possédons, nous n'obtiendrons jamais ce qui peut seul combler nos désirs.

De là viennent ces tristesses qui nous abattent, ces anxiétés qui nous étreignent, ces vaines attaches où se disperse notre cœur; de là viennent ces aversions; de là vient que les événements

---

1. Ruysbroeck, *Noces spirituelles*, liv. II, ch. LXIII et LXIV (trad. franç., t. III, p. 174). Voir plus haut, note du chap. III. — 2. Joann., XVI, 13. — 3. Isaï., LV, 2.

de notre vie, qui sont des dispositions bienveillantes de la Providence à notre égard, nous déplaisent; de là cette étonnante instabilité et ces tumultes intérieurs, même là où ils ne devraient jamais paraître; de là ces soins et ces préoccupations qui nous possèdent tout entiers, parce que nous ne savons pas nous-mêmes nous en rendre maîtres, au point qu'ils nous maîtrisent et que nous nous laissons faire misérablement. Et tout cela vient de ce que nous vivons en dehors de nous-mêmes, et qu'au lieu de regarder d'en haut toutes ces choses infimes, elles nous dominent elles-mêmes, et c'est nous qui les regardons d'en bas.

Qui donc maintenant est dans les ténèbres parce que la lumière n'est pas en lui? Qu'il vienne, celui-là, au Seigneur, qui est la lumière qui ne peut s'éteindre, et qu'il trouve intérieurement son appui sur lui[1].

— Où le chercher? me dira-t-il.

Mais ce Verbe est sur vos lèvres, il est dans votre cœur[2], il est dans vos sens, il est en vous, il est hors de vous, il est au-dessus de vous, il est au-dessous de vous, il est partout, il vous environne, quelque part que vous alliez; c'est le Verbe simple et unique, c'est l'Époux qui souvent fait sentir sa présence aux âmes qui le cherchent et qui l'aiment, qui, comme inces-

1. Isaï., L, 10. — 2. Rom., X, 8.

samment, se montre à elles dans le bien, la sagesse, la vérité, la justice, la paix, et qui, lumière éternelle, illumine tout ce qui vient à lui. Que nous reste-t-il donc à faire, sinon d'ouvrir les yeux afin de voir, de nous rendre compte de cette arrivée du Seigneur qui vient à nous[1], et de l'attendre en faisant bonne garde?

Dieu vient donc en nous, mais par un intermédiaire créé, la grâce; il vient comme il est en lui-même, comme sagesse, comme vérité, comme justice, en un mot avec tous ses attributs. Si déjà nous aimons Dieu et que nous sommes dans sa grâce, tout en nous coopère au bien[2], tout, sans nulle exception, même les événements les plus contraires et qui paraîtraient des obstacles. Les passions mêmes, et les inclinations naturelles, et tout ce qui pourrait nous paraître empêchement, si nous veillons sur nous-mêmes, ne seront pas pour nous d'un petit profit; car, lorsque l'âme se trouve combattue par elles, elles l'obligent à recourir au Seigneur, à rentrer en elle-même, à s'élever à cette région supérieure où elle leur est inaccessible. Et dès qu'elle sent sa vertu et sa force impuissantes, elle a recours alors à la véritable force, et elle s'humilie en expérimentant sa propre faiblesse.

---

1. Allusion à Ruysbroeck, *Noces spirituelles*, liv. I, ch. II, VI, VII, etc; liv. II, ch. V. C'est le thème du livre des *Noces* tout entier. — 2. Rom., VIII, 28.

Le Seigneur, qui nous a aimés éternellement d'un si grand amour, et qui nous en a donné des preuves si admirables, se donne, de plus, lui-même tout entier à nous[1]; comment pourrait-il permettre que quelque chose nous arrivât, sinon par amour pour nous et pour notre avancement? Et si parfois il permet que nous souffrions, et s'il semble nous abandonner à cause de nos fautes, disons alors que tout est bien, et reconnaissons que nous avons mérité infiniment plus, et soyons dans la disposition de souffrir tout ce qu'il jugera bon.

C'est ainsi que nous devons nous servir de tout pour aller au Seigneur, conservant toujours la grâce en nous, et disant en toute tribulation et en toute peine, avec le prophète Jérémie : « *Cette infirmité m'est nécessaire, et je la porterai*[2]. » Celui qui s'applique à suivre les mouvements de la grâce, celui-là comprend comment le Seigneur ordonne toutes choses à notre avancement, et il saura profiter autant des petites choses que des grandes, autant des ténèbres que de la lumière, et il changera ces ténèbres en lumière et cette disette en abondance. La grâce

---

1. C'est la théorie de Ruysbroeck sur les deux unions : l'union par l'intermédiaire de la grâce (don créé), l'union dans laquelle Dieu se donne lui-même (don incréé). Cf. *Noces spir.*, liv. II, ch. LVIII (trad. franç., t. III, p. 165).

2. Jerem., X, 19.

peut en effet se comparer à un anneau ou à un cercle : on n'y voit ni commencement ni fin; dans son opération, elle procède de Dieu et vient aux créatures, et des créatures elle revient par un mouvement incessant à son origine première.

Quand donc par les puissances supérieures de notre âme nous sommes unis à Dieu, nous agissons en tout avec Dieu, par le moyen de sa grâce. Ce qu'il permet, nous le permettons; ce qu'il nous accorde, nous nous l'accordons : nous vivons, d'une certaine façon, comme si nous n'étions plus dans la chair. Avec lui, nous permettons à tout ce qui se présente de nous exercer, quelles qu'en soient les causes, intérieures ou extérieures, humiliations, infirmités, souffrances, etc.; disant à tout ce qui nous arrive : « Ceci a été préordonné de toute éternité, et c'est ainsi que la chose doit se passer, et c'est ainsi que je veux qu'elle se passe, je ne veux pas qu'il en soit autrement. Le Seigneur m'a envoyé des infirmités, des aridités, il m'a environné de souffrances et de ténèbres : je veux m'en servir pour m'exercer, me tenant uni à Dieu dans un amour sans réserve, et cherchant à retirer tout le fruit possible de ces épreuves. Car c'est à cause de son grand amour pour moi que Dieu les a permises, pour me fournir l'occasion de progresser encore et d'assurer mon salut éternel. »

C'est alors que la lumière luit vraiment dans

les ténèbres, et que nos ténèbres se changent en un véritable midi [1]. C'est alors que nous possédons Dieu et que Dieu nous possède, dans le sanctuaire secret de cette connaissance intime, où ne pénètrent pas toutes ces choses qui ne peuvent nous affecter que par le dehors : car là nous sommes cachés dans le secret même de la face du Seigneur [2]. Grâces soient au Dieu tout-puissant, que là personne ne nous voie ! Grâces à Dieu que rien n'apparaisse aux yeux de la chair qu'infirmité, de peur que ce qu'il y a de fort en nous ne nous soit enlevé, s'il paraissait !

C'est dans cette union qu'il faut tout considérer, en faisant abstraction de nos vues personnelles, et nous efforcer de plus en plus de sortir de nous-mêmes. Et que personne ne nous croie inquiets, misérables, délaissés, malheureux et déprimés de ce que peut-être toute consolation extérieure nous est enlevée, de ce que personne ne nous recherche ni ne s'informe de nous, de ce que nous sommes rejetés, abaissés, oubliés, de ce que nous nous ravalons nous-mêmes de la sorte, que nous choisissons d'être pauvres et d'être regardés en quelque sorte comme le rebut du monde. Vive le Seigneur, en présence duquel nous marchons dans la sincérité et la vérité ! Car marchant dans cette voie, nous pouvons très bien nous passer de tout le reste, nous qui ne

1. Isaï., LVIII, 10. — 2. Ps. XXX, 21.

recherchons que ce Bien suprême, ce Bien unique, caché, immuable, en qui nous avons tout, et en dehors duquel tout nous paraît vil et de peu de prix. S'il nous refuse ces choses étrangères, nous voulons volontiers nous en passer comme de choses superflues.

Que si la nature se trouble et fléchit et a quelque peine à supporter les incommodités et les contrariétés, et qu'elle s'inquiète de n'avoir pas tout à souhait, cela nous touche peu; qu'elle reste dans cet état inférieur, et qu'elle n'y entraîne pas l'âme. Mais le parfum versé d'en haut et qui descend jusque *dans la barbe*, c'est-à-dire dans les puissances supérieures de l'âme, descend parfois *jusqu'à la frange du vêtement*[1]. jusqu'au cœur et jusqu'aux sens, qui eux-mêmes ne désirent plus rien, sinon que la volonté de Dieu se fasse sur notre terre comme dans notre ciel, afin que leurs murmures et leurs impatiences elles-mêmes s'apaisent et qu'ils portent plus légèrement toute incommodité et toute tribulation.

Si nous nous laissons ainsi mener par la grâce de Dieu, sans nous en écarter jamais, nous serons toujours dans la lumière, et si ce n'est pas dans une lumière sensible dont nous puissions goûter le charme pénétrant, c'est du moins dans cette lumière dans laquelle nous ne recherchons

1. Ps. CXXXII. 2.

et ne désirons que ce que Dieu veut bien donner, que ce soit ténèbres ou lumière.

CHAPITRE VINGT-SIXIÈME

Avec quelle exigence Dieu veut notre réforme et notre progrès tant intérieur qu'extérieur.

Je m'efforcerai sans cesse de me renouveler intérieurement devant la face du Seigneur qui voit, comme à découvert, jusqu'au plus intime de moi-même et de mes intentions et dont je ne puis éviter le jugement souverainement équitable : qui connaît jusqu'à mes moindres impulsions, et voit si quelque chose n'est pas pour moi ce qu'elle est pour lui ; qui requiert strictement la conformité de tout mon intérieur à son image et des actes extérieurs de ma vie à la vie qu'il a menée dans la chair : de sorte qu'il ne revendique pas seulement quelque partie de moi-même, mais qu'il me veut tout entier et sans partage, lui qui m'a fait tout entier et qui m'a refait tout entier ; qui, de plus, ne veut pas que le trône de sa gloire soit troublé ou inquiété par rien, ne jugeant pas qu'il y ait rien d'assez grand et d'assez fort dans le monde pour ébranler ou altérer le temple de la vérité.

Il veut que nous soyons détachés de toute chose pour être à lui et que nous soyons en fête

solennelle avec lui[1], exerçant sur nous-mêmes et sur tout ce qui pourrait nous troubler une autorité souveraine. Il veut que nous lui soyons unis et que nous jouissions de lui, comme si nous étions totalement établis en dehors de nous, faisant peu de cas de nous-mêmes et nous oubliant pour nous perdre en lui, ne nous souciant en rien de ce qui peut nous arriver soit au dehors, soit au dedans.

Il veut par là que toute notre liberté et toute notre sécurité ne viennent que de notre profonde bassesse, de l'abnégation de nous-mêmes et de notre conformité à l'éternelle et immuable vérité, à l'éternelle et immuable sagesse, laquelle doit posséder totalement toutes nos puissances spirituelles et sensibles, afin qu'elles soient, entre les mains de cette sagesse, des instruments dociles et vivants.

Il veut qu'à travers tous les événements, et qu'en toutes choses, notre regard s'arrête fréquemment sur la face de la sagesse, de la vérité éternellement immuable, de la justice et de la paix de Dieu, autant que le peut notre infirmité, et que nous ne nous laissions embarrasser par rien, de quelque importunité que nous soyons pressés.

---

1. *Vult ut vacemus ei et solemniter cum eo feriemur. Vacare* et *feriari*. C'est le *sabbatizare* des auteurs mystiques : idée de repos, de journée consacrée au Seigneur.

Que les empêchements et les épreuves abondent, toujours nous devons sentir sous nos pieds la voie glorieuse, bien large et bien droite qui passe au milieu de toutes les tribulations. C'est là que nous apprenons à passer par-dessus tous les obstacles, non en les fuyant et en nous dérobant, mais en les regardant de ce regard assuré, paisible et surnaturel que donne la possession de l'immuable vérité.

Nous y apprenons aussi à considérer d'un esprit plein de douceur ces mouvements si vains et ces transports de joie ou de douleur où les hommes se laissent aller, et, si tout en gardant la tranquillité de notre âme, nous ne pouvons porter remède à ces défauts, du moins à tout supporter, de ce lieu sûr et sous cette mystérieuse protection, où nul de ces maux ne peut arriver jusqu'à nous.

CHAPITRE VINGT-SEPTIÈME

Exhortation à nous conformer au divin exemplaire.

Qui pourra jamais comprendre comme il le faudrait comment Dieu, incessamment, regarde et considère en nous son image éternelle[1] qu'il

1. Ruysbroeck, *Miroir du salut éternel*, ch. VIII (trad. franç., t. I, p. 87 ssq.), développe longuement cette idée. Il y revient souvent.

y a gravée d'une façon indélébile ; comment il se voit et se reconnaît en nous, dans la mesure où il est possible que nous le contenions, lui qui est le tout et l'indivisible ? Il jouit, en effet, de lui-même, en nous, et il réclame sévèrement cette conformité pour laquelle nous sommes créés, car il est jaloux de nous. Est-ce que le Seigneur de gloire ne sera pas rempli de zèle pour son temple et pour le trône de sa gloire ?

C'est pour cette raison qu'il élève parfois toutes nos puissances jusqu'à lui, non seulement nos puissances supérieures, mais même parfois nos puissances inférieures et il se les unit, les rendant impuissantes pour agir, afin qu'il n'y ait aucune contradiction entre lui et nous, mais qu'il nous possède tout entiers et que demeurant en cette impuissance d'agir nous ressentions son opération en nous[1].

Bienheureux celui qui éprouve cette divine opération. Ah ! qui me donnera qu'abdiquant mon activité personnelle, je subisse plus souvent d'une façon passive cette divine action, et que m'oubliant moi-même et toutes choses, il n'y ait plus entrée en moi que pour le Verbe, le divin Époux, et que je sois tout à Lui, au dedans comme au dehors.

---

1. Ruysbroeck, *passim* ; en particulier *Noces*, liv. II, ch. LXIX (t. III, p. 186).

CHAPITRE VINGT-HUITIEME

Quel est l'héritage du véritable pauvre d'esprit en cette vie.

Mon héritage en cette vie n'est pas, et ne sera pas autre, car je n'en veux nul autre, que d'être inconnu, méprisé, le dernier de tous, en sorte qu'on n'ait pour moi nulle attention, nulle estime, nulle considération, n'en méritant aucune, pauvre et méprisable comme je le suis. C'est pourquoi, de toutes mes forces, jour et nuit, intérieurement et extérieurement, je tâcherai d'entretenir en moi ces désirs, afin que lorsque l'heure de leur réalisation viendra, j'y sois préparé, l'ayant attendue depuis longtemps. Aux grands, les grandes choses; aux doctes, aux hommes de réputation, les honneurs; ce n'est pas pour moi que ces choses sont faites. Je veux volontiers me contenter des petites et des moindres, n'étant moi-même d'aucun prix. La seule face de l'Époux me suffit.

CHAPITRE VINGT-NEUVIÈME

De la louange de la sainte pauvreté et comment le support volontaire des adversités conduit à l'illumination de l'âme.

Oh! comme elle est glorieuse, la pauvreté du Seigneur Jésus et de tous ses élus! De quelle louange t'exalterai-je, ô pauvreté! je l'ignore, car toutes les richesses, la gloire, l'honneur, la considération, l'opulence, sont en toi. Serions-nous spirituels, intérieurs, sagaces, ingénieux, habiles à approfondir et à éclairer l'obscurité des mystères célestes, si nous n'aimons pas la simplicité du Seigneur Jésus, nous n'édifions pas, ou nous édifions peu.

Ce qui demeure au dedans ne se voit pas et ne peut édifier : il faut donc que l'amour de la pauvreté se montre au dehors, dans l'humilité, la simplicité, dans l'abjection, qui, en tout et partout, quand les circonstances le réclament, nous fait choisir les choses les plus simples, les plus viles et les plus basses, nous fait prendre à peine le nécessaire des choses temporelles, embrasser la croix, les incommodités, les travaux et ce que les autres ont en horreur, et vivre comme si tous nos mouvements, notre conduite, nos œuvres criaient : « notre royaume n'est pas de ce monde ».

C'est là proprement ce qui nous rend saints, ce qui édifie ceux qui nous regardent, ce qui conserve et a conservé la Religion dans son intégrité. C'est sa croix, que le Seigneur Jésus nous a laissée à porter, et non ce qui est agréable, ce qui est doux, ce qui est commode ; non la vaine louange des hommes, mais tout ce qui est tribulation, souffrance, incommodité, misère, aversion de toute sensualité, afin que, tant que nous sommes ici-bas dans le monde, nous n'ayons cependant rien de commun avec lui.

Oh ! comme il est suave le joug du Christ ! Toi qui t'es soumis d'un cœur volontaire, pour toi tout est léger.

Si nous éprouvons encore du trouble, de l'abattement, de la sécheresse, si tout cela a encore prise sur nous, c'est que nous cherchons à éviter, à fuir la croix et le joug, et que nous ne nous inclinons pas avec amour pour la recevoir. Quand donc la croix et le joug du Seigneur nous sont doux et que nous les aimons, quand les humiliations, la bassesse et la pauvreté sont notre force, alors nous avons bientôt franchi tous les obstacles, alors l'opprobre devient pour nous une joie, l'humiliation une gloire et la disette l'abondance. C'est alors que l'on est chaque jour, *comme mourants, et pourtant pleins de vie*[1] ; comme abjects et vils, et cependant pleins de

1. II Cor., VI. 9.

gloire ; comme méprisables et l'opprobre des hommes, comme d'aucune conséquence et indignes d'estime, *dans la détresse et l'affliction ;* et nous sommes cependant de ceux dont *le monde n'est pas digne*[1] ; comme des gens qui n'ont plus d'espérance et voici que notre espérance est surabondante comme notre sécurité intérieure, là, où nul regard ne peut pénétrer, où personne ne peut nous atteindre, où nous habitons avec le Seigneur, protégés de toute part du bouclier de la vérité et de la justice, et non resserrés et comprimés de tous côtés par de vaines sollicitations ; sans cela, grande serait notre confusion quand nous paraîtrions devant Dieu.

Aussi, dès à présent et à jamais, nous ne connaissons ni ne voulons connaître ni rien ni personne[2] selon le caprice de la sensibilité ; parce que, arrêtant nos regards sur le ciel et la terre, sur tout ce qui s'y trouve et sur tout ce qui s'y fait, nous ne pouvons plus être séduits par l'amour de quoi que ce soit, ni troublés par aucune crainte. Et cela, parce que le Verbe de Dieu lui-même, suprême, éternelle et immuable vérité, suprême sagesse et suprême rectitude, dominant dans notre âme, dissipe les ténèbres, illumine l'intelligence et se l'unit de telle sorte

---

1. Heb., XI, 37, 38.
2. II Cor., V, 16 : « itaque nos ex hoc neminem novimus secundum carnem. »

que le regard simple de l'esprit se fixe sur Dieu sans pouvoir s'en détacher, et que, dans cette union et dans cette rencontre de son regard et du nôtre[1], d'une certaine façon du moins, il n'y a plus d'intermédiaire.

Dans cette union, nous voyons par lui toutes choses et lui-même, comme dans cette même union il se voit lui-même, et jouit de lui-même par nous, étant lui-même tout à la fois la vision, et ce qui est vu, et celui qui voit. Et ainsi il se fait qu'en ces instants aucun objet étranger n'est plus capable d'obscurcir la mémoire ou la pensée devenue toute simple et comme recueillie en elle-même, ni de porter le trouble dans la volonté ou l'affection.

Quand nous présentons ainsi à Dieu son image, pure de tout ce qui pourrait la ternir, alors nous cessons d'opérer nous-mêmes, et il ne reste plus rien en nous qui nous soit propre. Là, il nous fait amour, de son amour; vérité, de sa vérité; sagesse, de sa sagesse; en un mot, il nous fait bons du Bien qu'il est lui-même. Là nous naissons fils adoptifs, dans le Fils unique du Père, auquel nous sommes devenus conformes, pour le dedans comme pour le dehors, dans la mesure de notre infirmité.

---

1. Voir Ruysbroeck, *Noces*, l. II, ch. LIV (Trad. fr., t. III, p. 158).

CHAPITRE TRENTIÈME

De quelle manière l'homme intérieur est illuminé et uni au Verbe, et que, dans tous les événements et dans toutes nos œuvres, il faut avoir un œil simple et une intention pure.

Qu'il me baise d'un baiser de sa bouche[1], dit l'âme blessée d'amour. Grand désir, et dont la réalisation surpasse tout mode humain. Mais comme *l'amour ne saurait tirer sa consolation d'où elle ne peut pas venir*[2], tout ce que nous pourrions accumuler de biens en dehors de celui-là nous paraîtrait pauvre et mesquin et ne pourrait contenter et apaiser notre désir. Quand donc la Sagesse éternelle ou la Vérité immuable daigne nous montrer sa face, ses incomparables richesses, quand elle nous fait comprendre qu'elle renferme toute beauté et tout ce que nous pouvons désirer, que peut-on souhaiter en dehors de là?

Alors un désir véhément s'enflamme en notre âme, notre face intérieure s'efforce d'atteindre cette face divine dans un baiser et un embrassement intérieur chaste et ardent tout à la fois, comme si elle devait totalement passer en elle et se transformer en elle, et, d'une certaine façon

1. Cant., I. 1. — 2. Chrysologus. Serm., 147.

devenir ce qu'elle est elle-même[1]. C'est là que le Père éternel engendre sans cesse son Verbe unique et simple, dans lequel nous connaissons et nous voyons toutes choses, par lequel nous apprenons sans cesse à simplifier et à unifier nos multiplicités, nos occupations et tout ce que nous faisons à l'extérieur, en le considérant à travers et en toutes nos œuvres, pour y reconnaître sa grandeur et sa divinité, en qui seul nous trouverons la quiétude et la stabilité; et en fixant ce regard fixé sur nous, nous devons devenir un même regard avec lui.

Là l'œil est contre l'œil, la face contre la face : c'est la face de l'époux et c'est la nôtre; la dissemblance est grande, mais nous n'en disons rien pour le moment : là notre vie créée regarde sans cesse et visite notre vie incréée qui de toute éternité est en Dieu et ne fait qu'un avec lui. De là nous devenons aussi humbles et aussi petits en nous, devant Dieu, qu'un enfant d'un moment, et nous ne pouvons pas assez nous annihiler au gré de nos désirs. Ce rapetissement, cette annihilation de nous-mêmes nous rendent généreux et libres et nous mettent dans la tranquillité et l'abondance, comme si rien ne nous manquait plus. De là, en toutes pensées, en tous mouvements, en toutes opérations, nous avons

---

1. Ruysbroeck, *Noces*, l. II, ch. LXI, LXII, et LIV, l. III, ch. II.

l'œil et l'intention simples, pour regarder avec calme, avec prudence, toutes choses, comme si l'on disait à chacune d'elles : « Je vois ce que tu es, ce qu'il y a en toi, ce que tu veux, d'où tu viens et où tu tends; je te tiens pour ce que tu es, et pas davantage. »

C'est pourquoi elle est libre, elle est dégagée, notre sortie après le Seigneur, après la Sagesse et la Vérité, après l'Époux quelque part qu'il aille[1], selon le mode de notre petitesse. Alors, rien du dehors ne peut plus venir nous affaiblir, et quand nous en sommes là, nous ne nous occupons plus d'autre chose, qu'elle soit au-dessus de nous dans les cieux; ou au-dessous de nous sur la terre; car, là, tout ce qui nous agite, nous inquiète et obscurcit notre œil intérieur, quelque saint, quelque mystique que ce soit, d'apparence, tout cela serait grandement nuisible et déplacé, car tout cela nous sépare de la vraie union au souverain Bien et met un intermédiaire et un voile entre Dieu et notre raison illuminée, et nous aurons alors à passer par les ardeurs et la purification du feu.

C'est pourquoi, pour tout ce qui se présente à nous au dedans ou au dehors, nous avons besoin par-dessus tout de l'œil simple et de l'intention pure : l'œil simple, qui perçoit avec maturité ce que chaque chose est selon la droite vérité, la-

1. Apoc., XIV, 4.

quelle discerne ce qui a du prix de ce qui n'en a pas; l'intention pure qui, suivant l'œil simple qui aperçoit la vérité en toutes choses, nous vide tout à fait de toute propriété et nous console de tout ce qui peut nous arriver; elle nous fait accomplir d'un cœur libre, dégagé de toute entrave, et sans hésitation tout ce qui est de la vraie vertu, devant Dieu et devant les hommes, et agir intérieurement et extérieurement sans aucun autre motif et aucune autre considération que Dieu lui-même[1]. Cette intention pure nous délivre de toute vaine anxiété, de la crainte de l'enfer et du démon, de l'appréhension des événements, de la malveillance des méchants, de ce que l'on pourrait dire de nous, enfin de tout ce qui pourrait nous donner de l'anxiété, quels que soient les maux prévus.

C'est ainsi que l'intention pure nous mène par les larges chemins de la justice et de l'équité[2], et nous pouvons alors dire avec sécurité : *Quand je marcherais au milieu de l'ombre de la mort, je ne craindrais aucun mal*[3]. L'intention pure nous fait approcher du Seigneur avec confiance, et nous tenir devant sa face sans confusion, et nous permet d'entretenir dans un langage noble et confiant, le plus doux des colloques avec le

---

1. Tout ce passage est à comparer avec le ch. LXII du IIe livre des *Noces spirituelles* de Ruysbroeck.
2. Prov., IV, 11. — 3. Ps. XXII, 4.

Roi, le Seigneur des armées. Par elle, nous pouvons lui offrir des victimes solennelles et une oblation sainte, qui est nous-même; alors le monde et tout ce qui lui appartient devient vil à nos yeux.

Aussi, n'avons-nous pas de temps à accorder aux choses du monde, aux occupations superflues. Pour quelle raison, en effet, quitterions-nous la face de la Sagesse pour nous tourner vers la folie et le mensonge, c'est-à-dire tout ce qui n'est pas vérité ou sagesse, ou n'est pas dans la vérité et la sagesse?

Alors s'accomplit ce que dit Salomon : *Le Roi, qui est assis sur le siège du jugement, par son seul regard, met en fuite tout mal*[1], parce que l'âme, unie à la simple vérité, à la sagesse et à l'équité, qui résident dans la partie supérieure d'elle-même, comme sur le siège du jugement, au-dessus de tout obstacle, au-dessus de tout le créé; parce que l'âme, disons-nous, unie dans un même regard avec cette sagesse et cette vérité, dissipe et réduit à néant tout mal, toute dissemblance, tout voile, tout intermédiaire entre elle et Dieu; ou plutôt, tout cela se dissipe sous le regard de Dieu, le juge intègre et sévère, qui peut écarter de nous tout ce qui est de nature à nous molester et à nous inquiéter, lui qui marque à nos ennemis la borne qu'ils ne pour-

1. Prov., xx, 8.

ront pas dépasser, leur disant : « Vous viendrez jusque-là, mais vous n'irez pas plus loin[1]. »

Tout obstacle ainsi écarté ou détruit, la voix de la chaste tourterelle, encore retenue sur cette terre des mourants, se fait entendre fréquemment comme si elle était déjà sur la terre des vivants ; car tous les mouvements de celui qui vit ainsi d'une façon ordonnée devant la face du Seigneur, ses mœurs et ses pensées, sa conduite intérieure et extérieure, sont des voix puissantes devant Dieu. Qu'il veille ou qu'il dorme, sa pureté, son équité, sa pudeur, et d'autres manifestations d'amour ne cessent de faire entendre leur voix aux oreilles de l'Époux.

Beaucoup de filles s'amassent des richesses, des honneurs, de la gloire, des consolations et d'autres choses, dans lesquelles chacune se repose, *mais celle-ci les a surpassées toutes*[2], regardant comme vaines et méprisables toutes ces recherches étrangères ; la face seule et le baiser de l'Époux lui suffisent : elle a tout dans ce baiser, et elle ne demande rien de plus. Si elle n'a rien de ces biens extérieurs que les autres désirent et recherchent, elle n'en est pas moins dans la gloire et dans l'abondance ; et ces biens extérieurs afflueraient-ils, qu'elle n'en serait pas plus grande : elle peut donc s'en passer sans aucun détriment.

---

1. Job, XXXVIII, 11. — 2. Prov., XXXI, 29.

Que les autres, donc, recherchent ce qu'elles voudront, l'une ceci, l'autre cela, qu'elles désirent et qu'elles acquièrent, qu'elles s'agitent et s'empressent, que mille désirs étrangers les travaillent intérieurement : celle-ci n'estime rien de grand, rien de précieux, rien de glorieux, rien d'agréable, sinon la face du Seigneur et le baiser de l'Époux; tout le reste est vil à ses yeux et comme de la poussière.

Car elle est une de ces vierges chastes et de ces pures amantes de l'Époux, qui, n'ayant été corrompue par rien, ni affaiblie par aucune infirmité ou défaillance, suit l'Époux, selon son pouvoir, partout où il va. Elle, qui a la connaissance des choses selon ce qu'elles sont en réalité, a la science de la vérité, ne regardant en rien l'apparence pour s'en laisser impressionner, mais ne portant d'autre jugement que celui qu'inspire la vérité même.

Celle-là est bien ordonnée à gauche et à droite, dans tous les événements, de sorte que sa vie est le Christ, dans lequel elle vit; et l'homme intérieur chez elle est semblable à celui par qui et pour qui il a été créé; car toute sa conduite extérieure est modelée sur ses vertus intérieures, et représente bien l'âme parfaite et réformée, comme il convient à une chaste épouse : de sorte qu'il n'y ait plus rien dans l'homme intérieur qui puisse attirer et corrompre sa virginité; rien extérieurement dans les paroles, dans l'attitude,

dans les mœurs qui soit immodeste ou déshonnête; rien enfin dans tous les mouvements qui ne soit la décence même.

S'il en était autrement, si quelque chose la retenait encore, à moins de s'en écarter de suite, elle ne serait plus vraiment l'épouse chaste, mais adultère. Adultère, elle le serait encore, si elle se formait intérieurement des images étrangères à Dieu, et par ces sortes d'idoles s'éloignait de lui. Hélas ! combien abondent dans l'âme ces images étrangères, personne ne le sait mieux que celui qui en a été en grande partie délivré.

Mais comme dans sa partie inférieure, cette âme ne sera pas sans ressentir le souffle des agitations, il est nécessaire qu'elle s'arrache quelquefois au tumulte, à la multiplicité, à tout ce qui pourrait être encore pour elle occasion de lutte, et qu'elle se place là où non seulement elle ne désire rien qui la puisse accuser devant Dieu ou qu'elle ait à regretter plus tard; mais que toutes ses puissances soient fixées uniquement sur le souverain Bien, c'est-à-dire sur l'Époux.

Là, elle ne rencontre plus ni temps, ni lieu, ni état, ni habitude, ni lutte d'aucune sorte, car ces choses n'ont rien à y faire, mais l'Être pur, où les accidents ne se rencontrent pas. C'est le bien intégral qui se montre à ses yeux, elle voit l'immensité de l'amour et de la vérité, la beauté de la justice, la droiture de l'équité. C'est à ce

centre de tout bien qu'elle réfère souvent son intention, pour y modeler tous ses actes, examinant dans quelle mesure ils lui sont oui ou non conformes. Là, elle entend le Seigneur lui-même lui dire que tout ce qu'il lui a ainsi montré, tout ce qu'elle a senti, ou bien dont elle a joui en partie, tout cela est à elle, qu'elle en jouira éternellement et sera transformée en ces biens mêmes, si toutefois elle demeure chaste et fidèle. C'est-à-dire qu'avec sa grâce, elle s'identifie en quelque sorte avec la Bonté, elle est vraie, pacifiée, sage, vertueuse, juste et heureuse par participation à la Vérité, à la Paix, à la Sagesse, à la Vertu, à l'Équité et à la Béatitude. En un mot, par cette participation divine, nous devons être comme des dieux[1].

Or, une telle âme, toute couverte de lys, peut, comme l'Épouse, inviter l'Époux, *afin qu'il vienne dans le jardin où les noix abondent, qu'il admire les fruits des vallées et les vignes en fleurs, qu'il vienne enfin dans la plaine et à cette couche toute couverte de fleurs* qu'est un cœur pur, à cette couche toute parée; *qu'il vienne dans le parterre des aromates, qu'il s'y repaisse dans les jardins et qu'il y cueille des lys*[2]. Là, l'époux lui sera à elle-même et ces lys, et ces fleurs, et cette pureté, et ces ornements, et ces aromates. C'est

1. Ps. LXXXI, 6.
2. Cant., I, 15; VI, 1, 10.

lui qui mène au pâturage et il est lui-même le pâturage[1].

Être dans ces conditions, c'est être vraiment l'épouse au cœur pur, c'est dejà, en grande partie, jouir sur la terre des embrassements de l'Époux. Et il faut multiplier ces rencontres, afin que l'époux, déjà si présent, bien qu'encore imparfaitement, revienne avec plus de dons encore, avec plus de bénédictions, montre plus fréquemment sa face, afin d'être cherché plus ardemment. S'il se cache, s'il ne se montre que tour à tour, c'est pour arriver à se donner enfin à jamais pour combler nos désirs, alors qu'il se montrera à nous à face découverte.

Oh ! âme ! ce que tu as fait jusqu'ici n'est rien encore, il faut faire autre chose, il faut faire mieux encore, pour arriver à la conformité intérieure, à la droiture complète, à la ressemblance parfaite ; autrement tu tomberas dans l'abîme des ténèbres, de la dissemblance et de l'instabilité.

CHAPITRE TRENTE ET UNIÈME

Que la vertu est immuable en elle-même et ne varie pas au gré des accidents.

Que tout accident, tout événement, nous trouve solidement établis comme sur une pierre

1. Ps. XXII, 1.

carrée. La Vertu, en elle-même, qui est Dieu, demeure toujours la même, pleine et immuable, elle n'augmente ni ne diminue. Mais la vertu que nous avons peut toujours croître et décroître, tant que nous vivons ici-bas. Elle est d'autant plus précieuse et plus glorieuse pour nous devant Dieu, qu'elle se montre plus stable au milieu des tourbillons qui pourraient l'agiter, des occupations multiples, du tumulte et du conflit des difficultés. Et, vraiment, elle n'a jamais poussé de racines en nous au temps du repos et de la tranquillité, si, au temps de la tribulation elle vient à manquer. Comme elle est plus suave encore parmi les contrariétés de la vie, la vertu virilement gardée, que lorsque tout sourit et que tout est en paix! La Vertu, qui est Dieu, n'est pas sujette aux accidents et rien ne peut l'ébranler.

Quand la vertu s'unit l'âme et la rend, de quelque façon, tout ce qu'elle est elle-même, alors non seulement l'âme opère virilement tout bien, mais encore elle supporte avec force et douceur toute contrariété, fallût-il, après avoir bien fait toutes choses, subir les reproches, les mépris et les rebuts. L'homme alors peut voir, entendre et considérer toutes choses, même les plus diverses, ce qui est calme et ce qui est troublé, ce qui lui est contraire, ce qui est compliqué, enfin tout ce qui est et se fait en deçà de Dieu, et néanmoins demeurer stable et persévé-

rant, n'étant facilement empêché par rien, faisant peu de cas de tout, considérant toutes choses d'un regard pénétrant et tranquille, sans avoir besoin d'éviter ou de se cacher à soi-même les événements qui peuvent arriver et où il est intéressé, quelque compliqués et tourmentés qu'ils puissent paraître.

Quand l'homme en est là, il force à mourir et à s'évanouir, dès que cela se manifeste, tout ce qui pourrait exercer sur lui quelque fâcheuse influence; car c'est à celui qui vaincra avec courage, qui ne fuira pas le combat, qui ne composera pas avec l'ennemi, c'est à celui-là que sera donnée la manne cachée et ce nom nouveau ignoré de tous, sauf de celui qui le reçoit[1]. Tout ce qui se fait ainsi en lui sera ferme et solide : les événements pourront se coaliser pour l'ébranler, étant carré comme la pierre, il retombera toujours sur sa base. S'il est de la sorte parfait en lui-même, rien d'étranger ne pourra lui nuire et tout lui sera une occasion de profit.

Ne recevant, en dehors de Dieu, aucune consolation, est-il donc sans gloire et sans consolation? Mais, est-ce donc une médiocre gloire que de connaître, et de suivre sans cesse la Vérité et l'Amour? d'être devenu soi-même, en quelque sorte, amour par participation? d'y avoir con-

---

1. Apoc., II, 17.

formé l'homme intérieur et l'homme extérieur? de dominer le monde et tout ce qui n'est pas Dieu? de n'être retenu par l'attachement de rien de créé? d'aimer Dieu à ce point, et d'être à ce point oublieux de soi, que, s'il était possible que l'on fût Dieu[1], on voudrait que ce fût Dieu lui-même qui le fût, tant est véhémente la flamme de l'amour et l'ardeur qui pousse vers le Seigneur.

Outre cet avantage, il en est encore un autre qui le rend parfaitement libre, c'est sa pauvreté, sa petitesse, son abjection, c'est de se voir indifférent à tous, c'est d'être dans l'affliction, le mépris, la peine; c'est de désirer être le plus petit, le moindre de tous.

Qu'un tel homme soit battu des vents, il ne sera pas ébranlé, car rien de nouveau et d'inattendu ne peut fondre sur lui : il sait que tout a

---

1. C'est une pensée de saint Augustin, rappelée aussi par saint François de Sales, *Traité de l'Amour de Dieu*, liv. V, ch. VI : « Ce désir, par imagination, de choses impossibles, peut estre quelquefois utilement prattiqué emmi les grans sentimens et ferveurs extraordinaires; aussi dit-on que le grand saint Augustin en faisait souvent de pareille sorte, eslançant par exces d'amour ces paroles : « Hé, Sei-« gneur, je suis Augustin et vous êtes Dieu; mais « si toutefois ce qui n'est ni ne peut estre estoit, que « je fusse Dieu et que vous fussies Augustin, je vou-« drois, en changeant de qualité avec vous, devenir « Augustin affin que vous fussies Dieu. »

été prévu et préordonné de toute éternité, et il attend les événements avec une inaltérable tranquillité. La Sagesse éternelle elle-même, plus puissante, plus riche, plus suave et plus glorieuse que tout ce qui soit au monde, marche devant lui et lui montre la voie belle et spacieuse où il n'a qu'à marcher lui-même : elle l'accompagne, le conduit, le soutient avec honneur. Par elle, il tient en lui captive et impuissante, toute recherche de l'intelligence, toute attache du cœur qui ne serait pas selon cette Sagesse. Par elle, il sait mettre chaque chose à la place qui lui convient. Tout ce qui est occasion de lutte, tout ce qui est obstacle, il le met en conflit avec la Sagesse elle-même. Par elle, il recueille fréquemment toutes ses puissances, toutes ses affections, ses sens intérieurs et extérieurs et les présente, sans se rien réserver, devant la face du Dieu immuable, en dehors du temps, du lieu et de tout accident, et il se place lui-même et toutes choses là où la Vérité éternelle elle-même les place.

Le monde entier ne saurait autant l'exalter et le mettre à l'honneur, que lui-même volontairement s'abaisse, se méprise, se réduit à rien. Et, par contre, l'abjection, la pusillanimité, la défiance scrupuleuse de soi-même ne sauraient l'abattre et le décourager, au point de diminuer cette assurance que lui donne sa bonne conscience et qui le maintient inébranlable contre tous les assauts; car la présence en lui de l'im-

muable vérité et de la divine équité ne lui permet pas d'apprécier tout ce qui existe autrement que Dieu, toujours présent en lui, ne l'apprécie lui-même.

De tout ce que les hommes peuvent désirer en deçà de Dieu, honneurs, dignités, hautes situations ou tous autres avantages, il n'en désire même pas autant qu'on pourrait en mettre dans le trou ou sur la pointe d'une aiguille ; car dans la fréquence et l'ardeur de ses désirs, il s'élève au-dessus de tout ce qui est commodité ou incommodité, douceur ou amertume, au-dessus de tout ce qui est pur accident. Toutes ces choses sont indifférentes à ses yeux : rien ne l'incline à faire pencher la balance d'un côté plutôt que de l'autre ; il ne préfère pas les unes aux autres, de quelque façon qu'elles doivent arriver, ne demandant rien, ne désirant rien de ce qui pourrait lui paraître avantageux : tout cela doit rester au dehors, tout cela est pour lui fané et sans prix, tout cela est insignifiant et ne saurait se montrer à cette cime, où l'âme, élevée au-dessus d'elle-même et de toutes choses, jouit de l'union du Verbe. Il est tellement peu soucieux de lui-même, celui qui vit au fond de lui-même avec Dieu, que s'il y avait un plus grand honneur pour Dieu qu'il tombât immédiatement au fond de l'enfer plutôt que d'être avec le chœur sublime des anges, il n'y sentirait, en tant qu'il y verrait la volonté de Dieu, aucune contradiction

intérieure[1]. Quel cas peut-il donc faire des petits événements de chaque jour, celui qui, sans préoccupation des maux éternels, a le cœur ainsi dégagé?

CHAPITRE TRENTE-DEUXIÈME

Qu'en deçà de Dieu, il n'y a rien qui puisse véritablement consoler l'âme.

Qu'il me baise d'un baiser de sa bouche[2]. Que le Verbe, l'Époux m'unisse à lui, que sans cesse la Sagesse s'engendre elle-même en moi, et alors il m'est indifférent d'être méprisé du ciel et de la terre et de tout ce qu'ils contiennent; je ne saurais en être affecté. Mais si le Verbe me refuse son baiser, oh! rien alors de ce qui n'est pas Dieu ne pourra me consoler; car quelle utilité pour l'homme dans tous ces événements qui arrivent dans le monde, et où Dieu n'est pas? A quelque haut degré que l'homme puisse s'élever, à quoi cela peut-il lui servir, quand ce n'est pas pour s'unir de plus en plus à Dieu par la vraie liberté intérieure? C'est elle qui le fait échapper à toute servitude étraugère et qui lui permet de contempler des yeux du cœur les choses intérieures, qui lui deviennent alors aussi apparentes, aussi familières, aussi promptes à saisir que

1. Voir la note du chapitre XV. — 2. Cant., I, 1.

le sont, aux sens de la chair, les objets sensibles.

Si l'homme n'aime pas la pauvreté, l'abjection, la bassesse; si le monde ne lui est un fardeau et ne paraît vil à ses yeux; si devant toute chose, devant tout événement il ne sait pas se montrer dans la perfection, la maturité, la gravité voulues : grand est alors le détriment qui lui en revient, et je n'estime pas une paille tout ce qu'il pourra acquérir par ailleurs. S'il ne sent pas son détriment, c'est que *des étrangers dévorent sa substance*[1], sans qu'il s'en aperçoive. Voici qu'il meurt et que le Seigneur l'appelle à l'instant devant lui; qu'est-ce qui pourra alors le servir, sinon son union en esprit et sa conformité avec Jésus?

Que notre vie soit donc comme un renouvellement incessant, quelque part que nous soyons, quelque rang que nous occupions, quelles que soient les conditions où nous nous trouvons, et en toutes circonstances.

Quand la face du Verbe se montre à nous, elle a tant de sainte jalousie et tant de force qu'elle consume en nous tout le moi, tout ce qui, en nous, est autre chose que le Verbe lui-même; elle nous rend si humbles et si petits que nous ne saurions nous humilier et nous abaisser au-dessous de toute créature, dans la mesure de nos désirs. Elle fait cesser en nous toute opéra-

1. Osée, VII, 9.

tion étrangère, elle réclame impérieusement que nous répondions à ses avances, que la concordance parfaite s'établisse et qu'il y ait union entre elle et nous, dans cette participation d'elle-même. Chaque fois donc que le Père éternel parle ou engendre effectivement et sensiblement son Verbe en nous, il faut alors que notre âme et toutes ses puissances fassent silence et se reposent de leur opération, et demeurent là où elles sont alors et où elles doivent être.

Si l'on demande comment un tel homme se comporte parmi les événements et les accidents de la vie, qu'ils lui soient favorables ou non, et si son âme en subit les impressions, nous disons que non, parce que la lumière de la sagesse étant toujours avec lui, il sait mettre chaque chose où il veut, et le bien et le mal, chacun du côté qui lui revient.

CHAPITRE TRENTE-TROISIÈME

Que la force de l'âme doit soutenir la faiblesse de la nature,

César et le Sénat vaincus, voici que l'âme toute libre et tout embrasée exulte dans la lumière, et, dans cette virginité de corps et de cœur, tressaille de joie et d'allégresse. Dégagée des ténèbres du cœur, libérée de tous les far-

deaux qui la chargeaient et l'accablaient, l'âme est ravie dans la lumière de l'immuable Vérité, même parmi les opprobres, les confusions, les mépris, les tourments, les douleurs et les afflictions, soutenant la faiblesse et la fragilité de la nature par la force de l'esprit, et faisant passer les accidents, quels qu'ils soient, dans la tranquillité même. En un mot, toutes les vicissitudes de la vie, elle les fait tourner à son avancement.

Jamais elle ne se repose en rien, quelque bon que ce soit, parce que là où elle s'arrêterait, là commencerait aussi à s'affaiblir sa large liberté; mais elle veut aller toujours au delà, et elle met en pièces tout ce qui peut la dissiper, tout ce qui fait obstacle à l'esprit, ayant sans cesse la faculté de rentrer en elle-même pour se tourner entièrement et parfaitement vers le Bien unique, suprême, immuable, toujours et partout présent. Chaque fois qu'elle agit de la sorte, elle trouve la face, elle trouve le chaste et suave baiser de l'Époux et la fruition du Verbe unique du Père qui s'engendre à tout instant effectivement en elle[1]. Elle trouve cette dilatation infinie qui participe de l'éternité, ou plutôt qui est ce qu'est l'éternité même; elle trouve la plénitude de tout ce qui peut être désiré, alors même qu'extérieurement elle serait assiégée de difficultés.

---

1. Cf. Ruysbroeck, *Noces*, l. III (en entier).

Double est cette plénitude. C'est, premièrement, que tout lui est commun avec le Seigneur. Elle entend cette voix en esprit, et le cœur lui-même en est pénétré : « *Mon Fils, tout ce qui m'appartient est à toi*[1], et tout ce qui t'appartient est à moi. » C'est, deuxièmement, que dans l'absence de la douceur spirituelle, elle se glorifie grandement dans sa bassesse, dans son néant, dans ses infirmités de cœur et de corps, dans les événements contraires et les tribulations ; qu'elle s'estime rien et incapable de rien de bon par elle-même, c'est, en un mot, qu'elle laisse agir l'éternelle Providence, dont elle adore les desseins.

Ainsi elle satisfait Dieu, non seulement par une conduite vertueuse dans la prospérité, mais en montrant, au milieu des adversités, des mépris, des opprobres, une âme humble et vaillante. C'est pourquoi, déjà unie au Verbe, à l'Époux, et devenue une seule chose ou un même esprit avec lui, elle peut dire : *Souvent ils m'ont combattu dès ma jeunesse*[2] et jusqu'à cette heure, mais ils ne l'ont pas emporté sur moi. Ils ont amassé sur mes épaules des fardeaux de tribulations et ils y ajoutent encore, mais mes épaules même sont habitées par la sagesse et l'humilité, qui les ont rendues si larges, si solides, si fortes que, quoi que mes enne-

1. Luc, xv, 31. — 2. Ps. cxxviii, 2, 3.

mis puissent y entasser, ils ne me chargeront pas jusqu'à me faire succomber, car l'amour porte tout fardeau au dedans et au dehors.

Je n'ai demandé qu'une chose au Seigneur[1], et cette chose que j'ai demandée n'est autre que lui-même. Et, comme ce don dépasse tous les dons, je ne cesserai de le demander, et de toutes mes forces, jour et nuit. Adieu donc à tout ce qui est en opposition avec ce don unique.

CHAPITRE TRENTE-QUATRIÈME

Que la contemplation ne peut s'allier avec l'agitation et le trouble.

Chaque fois que quelqu'un s'agite, s'inquiète, se préoccupe de ce qu'il voit faire par les autres, il n'est plus en lui-même, il est au dehors, il n'est pas au-dessus de lui-même, il est au-dessous. Lorsqu'on regarde le dehors de la sorte en se mêlant à la vie des sens dans ces appréciations de l'extérieur, on ne peut vivre intérieurement dans la fruition. La contemplation ne peut jamais s'allier à l'agitation, aux soucis, aux embarras, au trouble, au jugement des autres, à la perplexité, en un mot à l'inquiétude, quelle qu'elle soit et de quelque côté qu'elle provienne.

---

1. Ps. XXVI, 4.

Tant que dure cet état de malaise, on ne saurait atteindre à l'union au Verbe et jouir de cet embrassement de l'Époux, auquel il faut être tout entier.

Si quelqu'un veut vraiment et efficacement cet embrassement du Verbe, de l'Époux, il faut qu'il soit à ce point dépouillé, libre, vaillant et dégagé de tout, qu'il n'ait, pour ainsi dire, ni choix, ni désir, ni dans les grandes, ni dans les petites choses, mais qu'avec Dieu même il s'en repose sur les desseins éternels de sa Providence. Il doit, pour la paix du cœur, ne dépendre en rien ni de l'estime des hommes ni des événements; mais quoi qu'il arrive, à travers tout et au moyen de tout, il doit s'efforcer de se renouveler incessamment dans ce regard assuré qu'il porte sur le Verbe, et dans son union avec lui, union dans laquelle il doit se maintenir puissamment, constamment, pour le dedans comme pour le dehors.

Pour cela, il est nécessaire qu'il se fasse une âme dilatée, libre et dégagée, dont rien ne gêne les allures, et qu'il exclue tout ce qui n'est pas Dieu, afin que rien d'étranger à lui ne puisse pénétrer jusqu'au sanctuaire du cœur. Il faut que cette âme s'endurcisse, à la façon de la pierre, devant les événements, de sorte qu'elle n'en reçoive nulle atteinte, mais qu'ils reculent devant cet obstacle qui les repousse. Qu'est-ce qui pourrait l'empêcher de se faire ainsi un gain

de toutes choses ? En tout ce qui arrive, qu'elle se dise donc toujours : « Le Seigneur a voulu ceci ou cela, afin que j'en devienne plus parfait et plus agréable à ses yeux. »

CHAPITRE TRENTE-CINQUIÈME

Que le Seigneur Jésus doit être considéré sous un double aspect; comment l'amour aime à se répandre.

Tout ce qui commencera à charger le cœur tant soit peu, l'homme intérieur le mettra immédiatement sous le regard du Verbe, et il le verra s'évanouir. Qu'il s'accoutume ainsi à se défaire et à se débarrasser de bien des choses en un instant, mettant à leur place celles qui sont les plus épineuses et les plus embarrassantes, pour n'avoir pas à revenir, par manque d'ordonnance à tout ce qui le retiendrait en deçà de Dieu.

Ainsi son âme, toujours maîtresse d'elle-même, toujours au-dessus de la terre, demeurera constamment unie à Dieu, et sa vie se passera dans l'intimité de Jésus, notre amour. Là, infinie est la largeur, la longueur, la sublimité et la profondeur de toutes les choses désirables; là, l'Époux, Jésus, nous enseigne à vivre constamment en esprit et en vérité, et il nous invite

à regarder comment il n'est avec le Père qu'une seule essence éternelle, une seule puissance, une seule majesté, qu'*il est la splendeur de la gloire paternelle et l'empreinte de sa substance, soutenant toutes choses par le verbe de sa puissance*[1], dès le principe, Dieu auprès de Dieu, Celui par qui tout a été fait, hors de qui il n'y a rien de désirable.

Il nous invite aussi à regarder, au-dessous de sa grandeur divine, sa glorieuse humanité, pleine de grâce et de vérité, pleine de bénédiction et de gloire, chef de tous les membres élus, notre réfection quotidienne et notre aliment. Il nous invite à boire en esprit et en vérité, pour nous nourrir intérieurement, son sang vivant qui coule avec tant d'abondance de son côté ouvert, d'où s'échappent pour nous tous les biens, afin que nous puissions nous-mêmes, en quelque sorte, nous identifier complètement avec lui.

Et nous serons remplis d'une telle abondance, d'une opulence tellement débordante, qu'avec Jésus, nous nous répandrons sur toute la création, de sorte que Dieu soit tout en tout. Nous désirerons que tous participent à la même richesse, parce que, du fond du cœur, et comme Dieu lui-même, nous devons désirer et souhaiter tout bien à tous ; de sorte que les biens que nous recevons de lui, nous désirions qu'ils devien-

1. Hebr., I. 2.

nent le bien propre de chacun, ce qui est aisé et tout spontané à ceux qui aiment, parce que partout où est l'amour véritable, il n'est pas possible que cet amour ne se répande pas au dehors dans son besoin d'aimer. Rien, en effet, n'est plus conforme, plus propre à ce qui porte la ressemblance divine que de se répandre incessamment et de se communiquer à tous.

Il n'est aucun indice, aucun signe de l'union avec le Verbe plus évident que de vivre ainsi sans anxiété et dans la dilatation intérieure avec le Verbe, dans un amour commun[1] donnant tout, remplissant tout, avec Jésus, de façon qu'il n'y ait rien qui ne reçoive ce qu'il peut attendre. C'est ainsi, autant qu'il est en nous, que nous pouvons remplir le ciel et la terre et tout ce qu'ils contiennent, par notre amour, qui est Dieu.

Vivant en Jésus, nous avons en lui tous les élus rassemblés, nous les présentons et les offrons, d'un cœur sincère et généreux, au regard du Père, comme une famille de choix, exposant les misères et les tribulations de tous en général, et de quelques-uns, selon les occasions, en particulier. Enfin, de tout cœur, et dans l'intensité de nos désirs, nous l'offrons lui-

---

1. Ce terme d'*amour commun* ou universel, est emprunté à Ruysbroeck : *Noces spir.*, l. II, ch. XXXVIII et suiv. (tr. fr., t. III, p. 135 et suiv.)

même en esprit, en tout lieu, comme il s'est lui-même offert à son Père. Et là, entre la divinité et l'humanité, l'esprit comme plongé dans cet intérieur de Jésus, nous trouvons paix sur paix et cet amour chaste qui nous fait attirer en nous tous les hommes et Jésus, et là nous les embrassons dans la simple vérité.

Unis à Jésus, il nous est alors facile de vaincre, de demeurer forts et inébranlables parmi tous les événements, quels qu'ils soient, parce que de là nous tenons à distance tout obstacle, tout ce qui n'est pas conforme à cet intérieur de Jésus. Portant avec égalité d'âme tout ce qui est empêchement ou contrariété, l'homme alors voit tous ces obstacles se dissiper en fumée sous l'assurance de son regard intérieur. Arrivé là, on se sent porté à la bienveillance envers tous, envers ses ennemis comme envers ses amis, envers ses supérieurs, envers tous ceux avec qui l'on vit, prêt à céder toujours avec mansuétude aux impulsions d'autrui, et à supporter avec douceur leur manque d'égard envers nous.

CHAPITRE TRENTE-SIXIÈME

Quel fruit il faut retirer des exercices du culte et des Sacrements.

Considérer toutes choses d'un regard pénétrant, et, dans la mesure du possible, se perdre

dans la pure et essentielle fruition de la simple Vérité[1]; se transformer, en quelque sorte, pour ne faire qu'un avec l'Amour et, établi ainsi totalement en dehors de soi, ne désirer pas moins le bien et l'avancement du prochain que son propre avancement; recevoir extérieurement les divins sacrements avec une dévotion très grande et un souverain respect, et en goûter efficacement la vertu dans l'intime de l'âme, afin d'être un avec le Christ, de demeurer en lui et lui en nous. C'est pour arriver à cette union et à cette inhabitation que Dieu a disposé toutes choses[2] : tels sont le fruit, l'effet, la fin qui ont été prévus de Dieu, et qui consistent à ramener l'âme à son

---

1. L'auteur parle ici de la contemplation mystique. S'inspirant de la terminologie de Ruysbroeck, il l'appelle une fruition *essentielle* de la simple vérité. Cette contemplation se fait au fond même de notre être, dans cette région profondément cachée où Dieu habite. L'âme y est pour ainsi dire revenue à sa simplicité foncière; et ses mouvements, dégagés de toutes les complications que comporte le jeu ordinaire de nos puissances, semblent avoir revêtu la pureté même de l'essence. De là le nom de fruition *essentielle*. Cf. Ruysbroeck, *L'anneau*, ch. x (trad. franç., t. III, p. 260.)

2. Ruysbroeck, parlant de l'union à Dieu, avait dit de même : « C'est dans ce but que Dieu a créé le ciel et la terre, et toutes choses; dans ce but aussi qu'il s'est fait homme, nous a instruits et nous a consacré sa vie, se constituant enfin lui-même la voie qui mène, à cette unité. » (*Noces spirituelles*, l. II, ch. I, trad. franç., t. III, p. 84.)

origine première c'est-à-dire à Dieu lui-même.

Faire tout le bien qui se présente, supporter tous les maux qui arrivent, telle est la vie du chrétien. Quant aux événements extérieurs, qu'ils nous élèvent ou qu'ils nous abaissent, tous passent avec le temps, et il n'y a pas lieu de s'en préoccuper. Appliquons-nous donc à agir avec zèle et avec ferveur selon la grâce qui nous est donnée, et demeurons bien tranquilles pour ce qui concerne les dispositions du Seigneur envers nous et envers les autres. Tout ce que le Seigneur n'aura pas voulu ou ne voudra pas nous accorder, trouvons-le bien, et conformons notre volonté à la sienne.

CHAPITRE TRENTE-SEPTIÈME

Qu'il faut supporter avec égalité d'âme la correction, qu'elle soit juste ou injuste.

Si la correction est juste, c'est une bonne chose, parce qu'alors il arrive ce que nous désirons nous-mêmes, et si nous nous y conformons, c'est un avantage pour nous et nous n'avons qu'à y gagner. Si elle est injuste, comme lorsqu'il s'agit de choses que la conscience ne nous reproche pas, elle n'est rien pour nous, car elle n'est qu'extérieure. Cependant, dans toutes les contrariétés qui peuvent survenir, soit juste-

ment, soit injustement, en présence de tous ou en particulier, que le murmure du cœur ou de la bouche ne se fasse pas entendre, pas de plainte, aucun embarras intérieur superflu, aucune émotion, enfin aucune altération du regard intérieur à cause de ces accidents extérieurs; mais que, d'un cœur silencieux, d'un visage humble, ferme et tranquille, l'âme, ayant conscience que tout est en règle, conserve la patience; qu'elle se déverse et répande son amour avec d'autant plus d'abondance que, dans ces occasions, la voie lui est ouverte plus large, pour ne rien ressentir, pour ne rien montrer que ce qui respire la charité.

Que l'homme entre ainsi, de tout cœur, dans ces sentiments intimes de douceur qui animaient Jésus et qui l'accompagnèrent partout et jusque dans sa passion; qu'il demeure donc constamment dans l'amour, dans la charité, dans la vérité et dans toutes les vertus : quelles que soient les occasions qui se présentent, que toujours ces vertus demeurent inviolables et sacrées, car alors tout est progrès, tout est avantage. Que si tout, à l'extérieur, est troublé et compliqué, l'âme cependant est dans la tranquillité, car elle jouit intérieurement d'un amour qui s'étend comme à l'infini; et selon le temps, le lieu, les circonstances, par ses prévenances, ses condescendances, ses attentions, elle n'omet rien de ces démonstrations qui viennent de l'amour

chaste ; elle est au service de cet amour, toujours prête à aller, à venir, au gré de ses exigences : lire, chanter, prier, méditer, réfléchir, travailler, se reposer, en un mot, tous ses actes, elle les accomplit de telle sorte que toujours l'amour est dans son cœur et que toujours il se montre à l'extérieur dans tout ce qu'elle fait. Bien plus, elle ne connaît pas de bornes, et, dans sa libéralité, embrassant tout d'un même regard, elle offre à Dieu tous les vœux, toutes les oblations, toutes les bonnes œuvres de tous et de chacun, dans le passé, dans le présent et dans l'avenir.

CHAPITRE TRENTE-HUITIÈME

Qu'il faut embrasser tous les hommes dans la vérité et dans l'amour.

Qu'il me baise d'un baiser de sa bouche[1]. Jésus, notre Epoux, est d'une nature si noble et si délicate que, dès que l'âme est occupée ailleurs, alourdie, chargée de quelque fardeau, elle perd cette union de jouissance dont elle était gratifiée, car le Verbe n'a rien de commun avec les accidents. Il faut donc tout laisser derrière soi, et, de la manière la plus noble et la plus su-

1. Cant., I, 1.

blime qu'il est possible, s'efforcer de jouir de Jésus notre Époux et de s'unir à lui dans l'amour, dans cet amour par lequel lui-même jouit de lui-même, au-dessus et en dehors de tout ce que notre pensée peut concevoir.

Aussi convient-il que nous nous tenions devant le Seigneur, avec tout notre cœur, dans un grand respect et une foi très grande, que nous nous sentions vivement altérés, et que nous puisions son sang vivant et chaud qui nous fera embrasser tous les hommes dans notre amour, pour les conduire à Jésus, qui est le Verbe, afin que nous lui soyons tous unis.

Là, nous trouverons ce désir ardent de souffrir pour son nom tous les affronts et toutes les incommodités, de ne faire aucun cas des importunités que nous pourrions avoir à supporter de la part des autres, soit de leurs infirmités corporelles, soit de leurs infirmités morales, car, dans l'éternité, nous n'aurons plus à nous souvenir de ces infirmités, de ces importunités, de ces faiblesses, de ces imperfections dont nous gémissons tous ici-bas, et que nous avons tous à combattre.

Et comme nous ne savons pas à quel point notre prochain est agréable à Dieu et glorieux à ses yeux, ou du moins peut le devenir par la perfection et la pureté de sa vie, il n'y a rien de mieux que d'embrasser fréquemment tous les hommes dans la vérité et dans l'amour; aussi,

écartant de notre pensée toute idée désavantageuse, il faut nous efforcer de jouir d'eux en Dieu, comme de futurs compagnons de la béatitude éternelle, et de les unir au cœur de Jésus, dans ces hauteurs où il réside, prenant à cœur ceux-là surtout qui, parmi nous, paraissent moins parfaits et moins dévots.

Mais, en attendant, tandis que nous vivons ici-bas parmi les orages et les tempêtes, que notre voix, la voix du cœur, chacun en son temps, à sa manière, du lieu qu'il occupe, résonne incessamment dans les hauteurs des cieux, en présence du trône de Dieu. Que le parfum d'une vie immaculée pleine de chastes désirs se répande comme un encens éternel et remonte à Dieu notre principe, afin que, comme les cieux firent tomber la rosée de miel sur la terre à l'avènement admirable du Verbe de Dieu, quand prit chair Jésus, notre Époux, et comme cette rosée continue de tomber chaque jour, par le don renouvelé qu'il nous fait de lui-même sur l'autel et par l'infusion de son Esprit et de sa beauté spirituelle dans les âmes des élus : qu'ainsi les désirs de chacun montent de tous côtés vers Dieu, qu'ils correspondent à la grâce, et qu'ils s'étendent, avec l'amour dont ils sont pénétrés, sur le prochain, dans une dilatation infinie.

CHAPITRE TRENTE-NEUVIÈME

Comment le cœur devient libre et léger.

Rien n'allège le cœur et ne le rend libre, rien ne l'affranchit de l'anxiété, rien ne le rend généreux devant le Seigneur : rien ne fait plus aisément rentrer dans le recueillement l'homme intérieur, après les distractions du dehors et les multiplicités où il s'est rencontré, que le détachement de tout intérêt propre. En toutes choses, intérieures ou extérieures, temporelles ou éternelles, il doit ne se laisser guider par aucune recherche personnelle, ne se tourner vers rien que ce soit qui le détournerait de Dieu, n'avoir aucun désir, aucun attachement propre. Au contraire, il poursuivra de toutes ses forces tout ce qui est de l'honneur et de la gloire de Dieu, tout ce qui concerne le bien commun, le salut, la paix générale, sans regarder s'il y trouve ou non son avantage.

L'homme arrivé à cette stabilité d'âme n'est pas porté à se dérober à aucune de ses obligations, petites ou grandes, lui qui peut voir, entendre, considérer, apprécier tout ce qui se dit ou se fait contre lui, ce qui est bon ou mauvais chez les autres, ce qui peut lui nuire, l'offenser, l'amoindrir, en un mot tout ce qui est incom-

modité, mépris, abjection ; qui peut voir également ce qui est à son honneur et à sa gloire, sans que rien puisse altérer le moins du monde sa tranquillité. Aussi, cette âme ne se répand-elle pas sur les biens sensibles : elle passe outre, elle se renferme dans cette fruition intime de la simple vérité et du chaste amour, afin que, rien ne l'empêchant plus de posséder ce bonheur, elle soit désormais toute en toutes choses avec Dieu.

TABLE DES MATIÈRES

Pages.

PRÉFACE 7

SOLILOQUE ENFLAMMÉ AVEC DIEU

PRIÈRE 25

CHAPITRE PREMIER. Celui qui veut éviter la dispersion du cœur et se recueillir doit sans cesse considérer la fin de toutes choses et renoncer à toute consolation en dehors de Dieu 26

CHAPITRE II. Que l'homme doit fréquemment songer à son exil, pour se réfugier en Dieu; et là, uni à Lui, rien ne pourra lui manquer 28

CHAPITRE III. Qu'en tout ce que nous faisons, il faut examiner le pourquoi des choses, surtout à l'office divin 30

CHAPITRE IV. Avec quels grands sentiments de dévotion il convient que nous assistions à l'office divin et principalement au saint sacrifice de la messe 31

CHAPITRE V. Que le seul amour de la vertu doit nous la faire pratiquer, car la vertu est toujours bonne par elle-même 33

CHAPITRE VI. Qu'il faut résister avec une humilité vraie, et en vue de la vérité, aux pensées vaines et aux penchants vicieux 34

Chapitre VII. Que l'attachement intéressé à soi-même empêche le progrès intérieur de l'âme.. 36

Chapitre VIII. De la vraie liberté, ou du bonheur de l'âme unie à Dieu..... 38

Chapitre IX. Du fruit de la sainte liberté, et de la gloire de l'âme unie à Dieu..... 41

Chapitre X. Comment le regard intérieur de l'homme s'éclaire et s'illumine; comment son regard extérieur devient pur et simple; et comment l'homme revêt en quelque sorte les mœurs divines..... 44

Chapitre XI. De la douceur cachée de la croix spirituelle; ce que c'est qu'y persévérer, et quels doivent être nos sentiments à ce sujet... 48

Chapitre XII. Comment les vices intérieurs se joignent au démon, leur Prince, pour tendre continuellement des embûches à l'âme qui aime Dieu..... 57

Chapitre XIII. Que l'homme intérieur, qu'il sente ou qu'il ne sente pas la grâce, progresse toujours; et comment il faut apprendre des anges à se tenir en présence de Dieu..... 62

Chapitre XIV. Que de l'amour de Dieu provient pour l'homme la véritable sécurité..... 72

Chapitre XV. Que l'amour de la justice et de la vérité, et la recherche de la gloire de Dieu en toutes choses consistent à demeurer en la croix. 75

Chapitre XVI. Que l'âme libre de toute propriété est partout en sécurité en Dieu..... 77

Chapitre XVII. A quoi l'homme spirituel, et surtout le religieux, quand il est à l'office divin, doit s'exercer..... 80

Chapitre XVIII. Qu'il n'y a rien de plus doux et de plus glorieux pour l'âme que d'adhérer au Souverain Bien et de se rendre conforme à la Sainte Trinité..... 82

CHAPITRE XIX. Que le souverain bonheur pour l'homme juste est d'être uni à Dieu et le malheur suprême d'en être séparé..... 86

CHAPITRE XX. Prière de l'homme environné de ténèbres, pour obtenir l'illumination du cœur. 88

CHAPITRE XXI. Que le vrai pauvre en esprit se glorifiera dans sa pauvreté et son néant..... 90

CHAPITRE XXII. Du véritable abandon..... 92

CHAPITRE XXIII. De l'opulence du pauvre d'esprit..... 95

CHAPITRE XXIV. Du bonheur de l'âme qui se tient au-dessus de toute élévation et au-dessus de tout mépris..... 98

CHAPITRE XXV. De la double région de l'âme : l'une, inférieure, qui est la région de la sensibilité; l'autre, supérieure, qui est la région de l'âme réformée..... 101

CHAPITRE XXVI. Avec quelle exigence Dieu veut notre réforme et notre progrès tant intérieur qu'extérieur..... 111

CHAPITRE XXVII. Exhortation à nous conformer au divin exemplaire..... 113

CHAPITRE XXVIII. Quel est l'héritage du véritable pauvre d'esprit en cette vie..... 115

CHAPITRE XXIX. De la louange de la sainte pauvreté et comment le support volontaire des adversités conduit à l'illumination de l'âme..... 116

CHAPITRE XXX. De quelle manière l'homme intérieur est illuminé et uni au Verbe, et que, dans tous les événements et dans toutes nos œuvres, il faut avoir un œil simple et une intention pure..... 120

CHAPITRE XXXI. Que la vertu est immuable en elle-même et ne varie pas au gré des accidents. 129

CHAPITRE XXXII. Qu'en deçà de Dieu, il n'y a rien qui puisse véritablement consoler l'âme..... 135

Chapitre XXXIII. Que la force de l'âme doit soutenir la faiblesse de la nature..... 137
Chapitre XXXIV. Que la contemplation ne peut s'allier avec l'agitation et le trouble..... 140
Chapitre XXXV. Que le Seigneur Jésus doit être considéré sous un double aspect; comment l'amour aime à se répandre..... 142
Chapitre XXXVI. Quel fruit il faut retirer des exercices du culte et des Sacrements..... 145
Chapitre XXXVII. Qu'il faut supporter avec égalité d'âme la correction, qu'elle soit juste ou injuste..... 147
Chapitre XXXVIII. Qu'il faut embrasser tous les hommes dans la vérité et dans l'amour..... 149
Chapitre XXXIX. Comment le cœur devient libre et léger..... 152

Toulouse. — Impr. et Libr. Édouard Privat. — 3590

Sainte Catherine de Sienne

LETTRES

AU

BIENHEUREUX RAYMOND

DE CAPOUE

Traduction du Père M. V. BERNADOT, O. P.

APPROBATIONS

Lu et approuvé :

Fr. Thomas PÈGUES, Sac. Theol. Magist. O. P.

Fr. Réginald GARRIGOU-LAGRANGE,

Nihil obstat :

Fr. Romain BONHOMME, O. P.

Saint-Maximin, 5 janvier 1922

Imprimatur :

† FELIX, ép. Foroj.

Tolone, die 9 janvier 1922.

PRÉFACE

Sainte Catherine de Sienne

Née à Sienne le 25 mars 1347, Catherine était fille d'un teinturier, père de vingt-cinq enfants. Sa vocation dominicaine s'affirma dès l'enfance. Avec cette ardeur qu'elle apporta toute sa vie au service de Dieu, elle demanda de bonne heure à faire partie du Tiers-Ordre de saint Dominique; on lui opposa beaucoup de difficultés, mais elle en triompha et à quinze ans elle était tertiaire.

Jusqu'à l'âge de vingt ans elle vécut au milieu de ses parents d'une vie presque céleste dans l'exercice de la prière continuelle et la pratique d'extraordinaires pénitences. Par une contemplation très élevée Dieu la préparait à la mission pour laquelle il l'avait prédestinée.

En 1367, Catherine reçut le privilège des divines fiançailles à la suite desquelles Notre-Seigneur l'appela à l'apostolat. Les douze années qui remplirent le reste de sa brève

existence furent employées au bien des âmes et de l'Eglise universelle. C'est un des faits les plus étonnants de l'histoire de l'Eglise que l'extraordinaire influence exercée par cette jeune fille. Elle commença par s'imposer à Sienne alors troublée par de terribles luttes intestines. Puis son ascendant s'étendit aux républiques voisines et on la vit successivement à Pise, à Lucques, à Florence, intervenir avec une souveraine autorité dans les affaires les plus graves. Enfin elle en vint à prendre en main les affaires générales de l'Eglise. Elle n'hésita pas à s'adresser aux papes et aux rois « au nom du Christ et en son nom. » Tous les pouvoirs, ecclésiastiques et laïques, recherchèrent son appui et lui confièrent plusieurs fois le sort des affaires publiques. Pendant dix ans ce fut la coutume en Europe de faire appel à Catherine pour pacifier les cités et réconcilier les peuples ennemis. En des circonstances extrêmement graves le Pape remit entre ses mains, comme il disait lui-même, « les intérêts et l'honneur de l'Eglise. »

Elle mourut à Rome lorsque venait de commencer la sombre période du Grand Schisme. Elle l'avait prévu et annoncé. Pourtant elle quitta ce monde confiante en l'avenir de l'Eglise qu'elle aimait nommer « la douce Epouse du Christ. » Ses dernières se-

maines furent marquées par des souffrances mystérieuses et terribles, supportées pour la pacification de cette Eglise à qui elle avait consacré toutes ses forces et pour laquelle elle désirait « mourir cent fois le jour et supporter toutes les tortures. » L'une de ses dernières paroles fut: « J'ai donné ma vie pour l'Eglise. »

Elle mourut le 29 avril 1380, à l'âge de 33 ans.

Le B. Raymond de Capoue

Frère Raymond, né à Capoue vers 1330, de l'illustre famille Des Vignes, fut un des hommes les plus considérables de son temps. Entré jeune dans la famille des Prêcheurs, il s'y distingua toujours par une rare vertu et particulièrement une tendre piété envers Notre Dame. D'abord directeur spirituel du célèbre monastère de Montepulciano, il vint ensuite à Sienne où Catherine, avertie par la Sainte Vierge Marie, le choisit comme confesseur. C'était l'époque où Catherine, ayant déja entrepris son labeur apostolique, remplissait le monde de la renommée de ses œuvres. Désormais, le frère Raymond vécut dans son intimité. Elle le mit au courant des grâces merveilleuses qu'elle recevait et des affaires qu'elle se sentait poussée à

entreprendre. Et c'est avec le conseil et l'appui du frère Raymond qu'elle accomplit tant d'œuvres considérables dont la bonne issue intéressait souvent au plus haut point le bien général de l'Eglise.

Lorsqu'elle mourut à Rome, une de ses dernières pensées fut pour le frère Raymond alors en ambassade pontificale: « Qu'il n'aie, dit-elle, ni découragement ni crainte, quels que soient les évènements. Je serai toujours avec lui, je le délivrerai de tout péril. Et quand il ne fera pas ce qu'il doit, je saurai le reprendre pour le corriger. »

En effet, la bénédiction divine fut manifestement sur le ministère du Frère Raymond. Peu de temps après la mort de Catherine et selon sa prédiction, il fut élu Maître général de l'Ordre de Saint Dominique. Pendant dix-neuf ans il gouverna avec une grande sagesse et un profond esprit surnaturel, dans le but de rétablir la discipline primitive affaiblie par toutes sortes de calamités. Il tient une grande place dans l'histoire dominicaine. Il fut un des principaux soutiens d'Urbain VI qui l'occupa à des légations fort difficiles. Son humilité lui fit constamment refuser l'épiscopat et le cardinalat. Il mourut à Nuremberg, le 5 octobre 1399. On lui rendit tout de suite après sa mort un culte qui a été ratifié par Léon XIII.

Les Lettres de sainte Catherine

Sainte Catherine de Sienne a écrit un grand nombre de lettres. La célèbre édition de Gigli en compte trois cent soixante-treize. Il y en a certainement d'autres. Récemment encore on en a découvert d'entièrement inédites. (1)

Le but de ces lettres était tout à fait différent suivant le caractère des destinataires, lesquels appartenaient à toutes les conditions sociales. Parmi les correspondants de Catherine il y a des rois et des femmes du peuple, plusieurs papes, des cardinaux, des évêques, des religieux, des chefs de gouvernement, des hommes de guerre, etc. On ne pourrait désirer plus grande variété. Un bon nombre de ces lettres contiennent exclusivement des conseils de piété. Beaucoup d'autres s'occupent aussi des affaires politiques et religieuses de l'époque. Toutes sont animées d'une éloquence ardente et persuasive qui en fait un monument unique de la littérature du XIVe siècle italien.

Le mérite littéraire de ces lettres est reconnu de tous. Elles ont fait de l'humble fille du teinturier de Sienne un des écrivains clas-

---

(1) Huit ont été publiées à Londres par Gardner.

siques de la Toscane que des critiques italiens n'ont pas craint de placer au-dessus de son contemporain Pétrarque. Quoiqu'il en soit de ce jugement, il est certain que la prose de sainte Catherine est une des plus vivantes, des plus animées qui puissent être. C'est l'harmonie du parler toscan en son âge d'or avec la simplicité et la franchise d'allure d'un grand cœur, avec la lucidité d'expression d'une très haute intelligence.

Beaucoup de ces lettres, comme le Dialogue, ont été dictées en extase. Car Catherine dictait ses lettres, quelquefois en marchant dans sa chambre, les mains croisées sur sa poitrine, d'autres fois à genoux, toujours le visage tourné vers le ciel. « Elle dictait ses lettres couramment, rapporte le B. Raymond, sans la moindre hésitation de pensée, si bien qu'elle semblait lire dans un livre placé devant elle, tout ce qu'elle disait. Je l'ai vue souvent dicter à deux secrétaires à la fois des lettres différentes, adressées à diverses personnes et traitant de matières qui n'avaient rien de commun. Aucun des secrétaires n'avait à attendre le moindre instant sa dictée et aucun ne recevait de la sainte quelque parole qui fut étrangère à son sujet. Comme j'en manifestais mon étonnement, plusieurs qui l'avaient connue avant moi et l'avaient très souvent vue dicter,

me répondirent qu'elle occupait quelquefois trois ou quatre secrétaires en même temps, de la façon que j'ai dit, avec la même célérité et la même sûreté de mémoire. Pareil fait chez une femme dont le corps était si brisé par les veilles et l'abstinence, est pour moi le signe d'un miracle et d'une grâce infuse surnaturelle, bien plus que l'effet de n'importe quelle faculté naturelle. » (1).

Les trois secrétaires auxquels elle dictait ordinairement ses lettres furent Neri de Landoccio Pagliaresi, Etienne de Corrado Maconi et Barduccio de Piero Canigiani.

Neri, d'une noble famille siennoise, fut un des premiers disciples de Catherine qui l'avait converti. Il se mit à son service et, instruit par elle de la science des saints, il arriva à une très haute vertu. C'était une riche nature, l'un des plus gracieux poètes de son temps.

Etienne Maconi était aussi siennois. C'est en 1376 qu'il fit la connaissance de Catherine qui se l'attacha immédiatement. Compagnon de presque tous ses voyages, il avait pour elle une affection et une vénération sans

---

(1) B. Raym. Legend. Trad. Hugueny. Append.

bornes. En mourant, Catherine lui ordonna de se faire religieux à la Chartreuse où il mourut en odeur de sainteté.

Barduccio, florentin, le dernier venu des trois, fut le plus aimé de Catherine et vécut dans sa plus grande familiarité. Elle aimait à lui faire part de ses pensées les plus intimes. Barduccio mit à profit cette précieuse intimité pour atteindre une haute perfection spirituelle. Il est ordinairement mentionné avec le titre de Bienheureux.

Les Lettres au B. Raymond

Nous ne publions dans ce petit livre que les lettres de sainte Catherine au B. Raymond. On en a conservé dix-sept. Mais il est certain que Catherine écrivit bien plus souvent à son confesseur.

Des relations très spéciales unissaient ces deux grandes âmes. Catherine regardait le frère Raymond à la fois comme son père et son fils. Elle l'appelait son père *lorsqu'elle considérait en lui son confesseur, le dispensateur des sacrements, celui que Marie lui avait donné comme directeur de conscience. Mais quand elle considérait le disciple affectueux et tout attentif à recueillir les leçons de vie spirituelle et à développer la grâce qu'elle cultivait en son cœur, elle le nommait tendrement* son fils. *Le Frère Ray-*

mond ne lui parlait jamais qu'en lui disant: Ma Mère. *Il y avait entre eux une amitié très étroite. On verra en lisant les lettres combien elle était surnaturelle: « Dépouillez-vous de toute créature, écrivait Catherine, et de moi la première. » Ils s'aidaient l'un l'autre à aller plus vite à Dieu, et à le glorifier plus parfaitement.*

Cette correspondance s'étend sur une période d'environ quatre années, des débuts de 1376 à février 1380. Période profondément troublée d'abord par la révolte de Florence et d'une grande partie de l'Italie contre le Pape, ensuite par le lamentable schisme d'Occident. On trouvera des allusions quasi continuelles à ces tristes événements dans les lettres que nous publions. Afin de rendre la lecture plus facile, nous avons fait précéder chaque lettre de quelques lignes d'introduction rappelant les circonstances pour lesquelles elle fut écrite. Nous avons voulu aller plus loin en rétablissant l'ordre chronologique de ces lettres. Ce n'était pas facile car jamais ou presque jamais Catherine ne datait ses épîtres. Cependant, après avoir étudié le texte de près et nous être aidé des allusions aux événements publics, nous avons cru pouvoir proposer un ordre et fixer une date laquelle, il est vrai, n'est qu'approximative pour plusieurs lettres.

La Politique de sainte Catherine

Si l'on veut bien comprendre les Lettres, il faut se souvenir du plan que Catherine avait formé pour la restauration de l'Italie et de l'Eglise, plan grandiose embrassant à la fois les intérêts de la religion et de la civilisation et dont elle poursuivit le succès avec la ténacité des saints.

Pour restaurer la société chrétienne elle ne cessa de travailler à un triple dessein : le retour du Pape à Rome, la croisade et la Réforme des Pasteurs.

Le retour du souverain Pontife à Rome pacifierait l'Italie et rendrait à la Papauté sa prépondérance universelle ; la Croisade serait d'abord un dérivatif aux passions guerrières des princes et des chefs de bandes et par là amènerait la paix, et ensuite protègerait la civilisation chrétienne contre les Turcs devenus menaçants ; enfin avec la réforme des pasteurs l'Eglise produirait de nouveaux fruits de salut et reprendrait son empire sur les peuples.

Pour assurer le succès de cette politique élevée, Catherine intervint délibérément et avec décision auprès des divers souverains de l'Europe et plus particulièrement des Papes. Elle leur écrivit de nombreuses lettres qui comptent parmi les plus belles. Joer-

ghensen a pu écrire: « La demeure de la vierge siennoise devint l'un des centres de la politique ecclésiastique du temps. » Qui ne voit que si on eut écouté l'humble fille du teinturier de grandes calamités eussent été épargnées à l'Eglise et au monde?

La "Famiglia" de sainte Catherine

Plusieurs fois on trouvera mention de ce que la Sainte appelait tantôt sa famiglia, *tantôt sa* bella brigata. *C'était la petite troupe des disciples attachés par une fidélité particulière à Catherine, ses enfants spirituels, groupe d'élite attiré par sa sainteté et la sublimité de ses enseignements. L'Eglise a vu rarement une si belle « famille ». Nous croyons même que jamais on n'a vu tant de belles âmes rassemblées, pour en recevoir une doctrine aussi élevée, autour d'une jeune fille.*

Cette famille était très variée: des religieux de tous ordres, des maîtres en théologie, des poètes, des peintres, des magistrats, des hommes politiques, des femmes et des sœurs du Tiers-Ordre. Catherine avait converti les uns d'une vie de désordre à une vie d'austérité et de charité. Les autres, déjà fervents et parfois même en renommée de sainteté, venaient avec empressement recevoir

une plus complète science des voies spirituelles. Tous, même ses confesseurs, se déclaraient ouvertement ses disciples et ses fils. Ils l'appelaient familièrement: Mamma, *Maman. Elle les dirigeait. Aucun n'aurait rien voulu entreprendre de quelque importance sans avoir reçu ses conseils et sa bénédiction. Elle en fit des chrétiens admirables dont l'influence sur leur temps fut grande et heureuse. Plusieurs portent le titre de Bienheureux.*

Elle exerçait sur eux une influence absolue. Elle le savait et, simplement, s'en servait pour les entraîner et en quelque sorte les forcer à devenir des saints. On trouvera dans les lettres de nombreux passages qui montrent que Catherine savait qu'elle pouvait commander. « Je veux », répète-t-elle sans cesse. A la douceur des conseils et des exhortations elle mêle l'énergie sévère des reproches. Aucun orgueil en tout cela, mais la parfaite simplicité d'une âme qui, voyant toutes choses sous la lumière surnaturelle, ne cherche que la gloire de Dieu, mais la cherche de toutes ses forces et en mettant à profit tous les moyens à sa portée.

Un de ses jeunes disciples, encore aux débuts de sa conversion, avait profité du voyage de Catherine à Avignon pour s'émanciper. « Lorsqu'elle revint d'Avignon, raconte-

t-il lui-même, j'avais repris mes vieilles habitudes. Cependant quand je revins la trouver, elle m'accueillit avec une vive joie... Mais une de ses compagnes se mit à se lamenter sur ma faiblesse et à me faire des reproches. Catherine se contenta de sourire et de dire: « Soyez sans peine, ma sœur; quelque chemin qu'il prenne, il ne m'échappera pas. Lorsqu'il se croira bien loin, je jetterai mon joug sur ses épaules si fortement qu'il ne pourra jamais s'en débarrasser. »

C'était vrai. Son ascendant était irrésistible: un ascendant fait d'impérieuse volonté et d'affection exquise, et surtout d'une sainteté très rare.

Puisse, la chère Sainte, étendre cette douce et salutaire emprise sur les lecteurs de ses lettres et leur inspirer l'ardent amour du Christ et de l'Eglise dont elle avait enflammé ses fils spirituels.

———•———

PREMIÈRE PARTIE

LETTRES

AU

BIENHEUREUX RAYMOND

QUAND IL ÉTAIT A AVIGNON

LE FRÈRE RAYMOND A AVIGNON

Au cours de l'année 1375, à la suite de la déplorable administration des Légats pontificaux et aussi de malentendus, Florence, jusque-là toujours fidèle au Saint-Siège, se tourna contre Grégoire XI ; non contente de lui déclarer la guerre, elle souleva les Etats pontificaux et entraîna dans la révolte plus de quatre-vingt cités. L'Italie était en feu.

Catherine, qui avait vu venir l'orage et avait tout fait pour l'empêcher d'éclater, s'employa avec une activité inlassable à l'arrêter lorsqu'elle le vit ravager l'Italie et l'Eglise. Elle écrivit de tous côtés des lettres d'une éloquence admirable, particulièrement à Grégoire XI que les Florentins avaient indignement trompé. Afin d'arriver plus sûrement à apaiser le Pape justement irrité et à le décider au pardon, elle envoya à la Cour pontificale le Frère Raymond

et quelques autres religieux qui arrivèrent à Avignon dans les débuts de 1376. C'est pour soutenir leur courage au milieu de grosses difficultés et pour exciter leurs efforts qu'elle leur écrivit les quatre lettres suivantes.

On y verra que la lutte entre le Pape et l'Italie n'était pas le seul objet des soucis de Catherine. Elle s'occupait activement de ce qui lui tenait le plus à cœur, la réforme de l'Eglise. De plus, persuadée que le retour du Pape à Rome et la Croisade amèneraient presque nécessairement la fin des abus et la réconciliation des peuples chrétiens, elle ne cessait de travailler à ce retour et à la prédication de cette Croisade.

I

Catherine adresse la lettre suivante au Frère Raymond, à Maître Jean le Troisième, ermite de Saint-Augustin (1) et aux autres de ses disciples qui avaient accompagné son confesseur à Avignon. Elle leur recommande avec instance l'union dans la charité, union qui sera source de joie et de force. Elle leur enseigne à garder une pleine confiance au milieu des persécutions et, pour leur montrer comment Dieu tire le bien du mal, elle raconte une de ses récentes visions.

AU NOM DE JÉSUS-CHRIST CRUCIFIÉ
ET DE LA DOUCE MARIE

MES BIEN-AIMÉS FILS DANS LE CHRIST JÉSUS,

Votre misérable mère désire d'un désir ardent voir votre amour et vos cœurs cloués à la croix, unis et liés par ce lien qui

---

(1) Frère Jean Tantucci, Prieur des Ermites de Saint-Augustin, à Lecceto, surnommé *le Troisième* parce qu'il fut le troisième prieur du nom de Jean. D'abord hostile à Catherine, il devint un de ses plus fervents disciples. Il était l'un des trois confesseurs munis par le Pape de pouvoirs extraordinaires pour absoudre tous les pécheurs convertis par Catherine. C'était un homme de grande science. Mort en 1391, il est honoré du titre de Bienheureux.

a lié et fixé Dieu en l'homme et l'homme en Dieu.

Mon âme désire voir vos cœurs et votre amour fixés dans le Verbe incarné, le doux Jésus, et si fortement que ni démons ni créatures ne puissent vous en séparer. Je n'en doute pas, si vous êtes unis au doux Jésus et enflammés de son amour, tous les démons de l'enfer avec toutes leurs malices seront impuissants à briser ce doux amour et cette union.

Je veux donc, et, si vous voulez être forts, il faut absolument que vous ne cessiez jamais d'alimenter le feu du saint désir avec le bois de la connaissance de vous-même. Ce bois nourrit le feu de la divine charité: et la charité s'obtient par la connaissance de l'ineffable amour de Dieu. Alors l'âme s'unit au prochain. Et plus elle jette au feu le bois de la connaissance de soi-même, plus augmente le foyer de son amour du Christ et du prochain. Demeurez donc cachés dans la connaissance de vous-même, ne sortez pas de vous, car *Malatasca* (1) vous emportant

---

(1) *Malatasca* signifie *mauvais sac*. Terme de mépris dont Catherine se servait pour désigner le diable. Saint Joseph de Copertino l'avait aussi adopté. Il semble que cette expression était en usage avant eux. On trouve dans *l'Enfer* du Dante des expressions semblables. Elles signifient que le démon est comme un sac

dans ses illusions si variées, vous exciterait les uns contre les autres pour vous ravir l'union de la divine Charité.

Je veux et j'exige que vous vous soumettiez les uns aux autres et que vous supportiez mutuellement vos défauts, à l'exemple de la souveraine et douce Vérité, Jésus qui a voulu être le plus petit et porter humblement toutes nos iniquités et nos défauts. Je veux que vous suiviez ce Modèle, mes fils bien-aimés. Aimez-vous. Aimez-vous. Aimez-vous les uns les autres. Réjouissez-vous, soyez dans l'allégresse, car la saison d'été approche.

En effet, le 1er avril, pendant la nuit, Dieu m'a tout particulièrement ouvert ses secrets et il m'a donné une telle révélation de ses merveilles que mon âme, comblée de délices ineffables, était comme séparée du corps. Très clairement et intimement il m'expliqua surtout le mystère de la présente persécution de la sainte Eglise, de sa rénovation et son exaltation futures; et il m'assura qu'il permet les épreuves actuelles pour la ramener à sa condition primitive.

La souveraine et douce Vérité rappelait

hideux, à la fois rempli de méchancetés contre nous et recueillant nos péchés pour les déverser devant Dieu au jour du jugement et obtenir notre condamnation.

deux paroles du saint Evangile: *Il est nécessaire que le scandale arrive dans le monde... Mais malheur à celui par qui arrive le scandale.* (1)

Il voulait dire: « Ce temps de persécution, je le permets pour dégager mon Epouse des épines qui l'entourent de toutes parts; mais je ne permets pas les mauvaises intentions des hommes. Sais-tu ce que je fais? Ce que je faisais autrefois quand avec un fouet de cordes je chassais du temple vendeurs et acheteurs, irrité que l'on changeât la maison de Dieu en caverne de voleurs. Ainsi aujourd'hui: j'ai fait un fouet avec des créatures, (2) et avec ce fouet je chasse les marchands immondes, cupides, avares et enflés d'orgueil qui trafiquent des dons du Saint-Esprit. » En effet, avec ce fouet de la persécution des créatures il les chassait au dehors, et par la force des persécutions et des tribulations, il les arrachait à leurs mœurs déréglées et honteuses.

Le feu croissait en moi et j'étais dans l'admiration car je voyais les chrétiens et les infidèles entrer dans le côté du Christ crucifié; le désir et l'ardeur de l'amour me fai-

---

(1) S. Matth XVIII. 7.

(2) ...avec des épreuves, des souffrances, la guerre, etc...

saient aller avec eux et entrer aussi dans le Christ, le doux Jésus, en compagnie de saint Dominique, de Jean l'Unique (1) et de tous mes fils. Alors, il mettait sur mes épaules la croix et en mes mains l'olivier, comme je le désirais, et il me disait de les porter au peuple: « Va leur dire: je vous annonce une grande joie. »

De plus en plus enivrée et emportée dans l'ardente union de l'amour, mon âme se noyait dans la divine Essence avec les élus qui la goûtent en vérité. Et si grandes étaient ces délices que j'en oubliais le chagrin causé par le péché. « Oh! heureuse et bienvenue faute! » m'écriai-je. (2) Et Jésus souriait: — « Il est donc bienvenu, demandait-il, le péché qui n'est que néant? Sais-tu pourquoi saint Grégoire a dit: heureuse faute? Sais-tu ce que tu dis et ce que disait saint Grégoire? »

Je répondais ce que lui-même me faisait répondre: « Je vois bien, mon doux Seigneur,

---

(1) Le texte dit ; *Giovanni Singolare*. Nous croyons qu'il s'agit du Frère Raymond lui-même que Catherine appelait parfois Jean. Le qualificatif *Singolare* exprimerait l'amitié de caractère unique qui les unissait. Cf. Légend. 1 Prol.).

(2) Ainsi l'Eglise chante du péché originel : *Oh ! heureuse faute qui nous a valu un si grand Rédempteur*

et je sais que le péché, n'est pas digne de bienvenue; ce n'est pas lui qui est bon et heureux, mais le fruit qui en sort. Sans doute saint Grégoire a voulu dire que c'est à cause du péché d'Adam que Dieu nous donna le Verbe, son fils unique, et que le Verbe en répandant son sang et en donnant sa vie nous rendit la Vie, avec un ardent amour. Ce n'est donc pas le péché lui-même qui est bienvenu, mais le fruit et la grâce qui nous viennent à cause de lui. »

Telle est, en effet, la vérité. Du péché des mauvais chrétiens, persécuteurs de l'Epouse du Christ, jailliront l'exaltation, la lumière et le parfum de vertu de cette Epouse.

Cette vue était si douce qu'il n'y avait aucune comparaison, me semblait-il, entre l'offense et l'immense bonté que Dieu témoignait à l'Epouse. J'étais dans la joie, j'exultais; j'étais si enveloppée de certitude sur ces consolations à venir que déjà je les possédais et je les goûtais. Et je disais avec Siméon: *Maintenant, Seigneur, laissez aller votre servante en paix, selon votre promesse.* Si grands étaient les mystères produits en moi que la langue ne peut les dire, ni le cœur les comprendre, ni l'œil les voir.

Qui pourrait raconter les merveilles de Dieu? Non pas moi, pauvre misérable. Aussi je veux garder le silence et m'occuper seu-

lement de l'honneur de Dieu, du salut des âmes, de la rénovation et de l'exaltation de la sainte Eglise et avec la grâce et la force de l'Esprit-Saint persévérer jusqu'à la mort. Ce désir me poussait et me poussera à crier avec grand amour et compassion vers notre Christ de la terre et vers vous, Père, et vers tous mes chers fils. Je demandais et j'obtenais le succès de votre démarche. Réjouissez-vous donc, réjouissez-vous, soyez dans l'allégresse.

O Dieu, doux Amour, hâtez-vous d'accomplir les désirs de vos serviteurs !

Je ne veux pas vous en dire davantage; et je n'ai rien dit. Angoissée je meurs de désir. Ayez compassion de moi. Demandez à la divine Bonté et au Christ de la terre que se donne vite le coup de balai. (1)

Demeurez dans la sainte et douce dilection de Dieu. Noyez-vous dans le sang du Christ crucifié. Que rien ne vous abatte. Soyez toujours plus courageux. Réjouissez-vous, réjouissez-vous de ces précieuses fatigues. Aimez-vous, aimez-vous, aimez-vous les uns les autres.

Doux Jésus. Jésus Amour.

(1) La punition des mauvais pasteurs.

II

De loin, Catherine continue à s'intéresser à la vie intérieure de ses fils autant qu'à leur mission diplomatique. La lettre suivante les excite à travailler à la fois au salut des âmes et à leur propre sanctification.

Le zèle des âmes, ils l'apprendront à l'école de la croix, en suivant l'exemple de saint Paul, si ardent pour la gloire de Dieu et le salut de ses frères parce qu'il ne voulut connaître que Jésus crucifié.

La science de la sainteté, ils l'obtiendront par la connaissance de soi-même. Et c'est en Dieu que l'âme peut se connaître : la contemplation de la Divinité lui apprend ce qu'elle est en lui manifestant combien Dieu l'aime et désire la sanctifier.

En réponse à une lettre du Frère Raymond, Catherine raconte une vision qui lui a fait connaître des évènements prochains et consolants.

En terminant elle parle avec tendresse de *ses fils*, tous pleins de ferveur et de zèle.

Au nom de Jésus-Christ crucifié et de la douce Marie

Mon très cher Père et bien-aimé Fils dans le Christ Jésus, qui m'avez été donné par Marie, la douce Mère, (1)

Moi, Catherine, servante et esclave des

---

(1) C'est Notre-Dame elle-même qui donna le B. Raymond comme confesseur à Catherine.

serviteurs de Jésus-Christ, je vous écris dans son précieux Sang, avec le désir de vous voir véritables fils et héraults du Verbe incarné, le Fils de Dieu, non seulement en paroles mais en œuvres, à l'exemple du Maître de vérité qui pratiqua la vertu avant de la prêcher. C'est à cette condition que vous porterez du fruit et que vous serez le canal par lequel Dieu répandra la grâce dans le cœur des auditeurs.

Sachez, mes fils, que la sainteté, la faim de la gloire de Dieu et du salut des âmes, nous ne l'obtiendrons jamais sans nous mettre à l'école du Verbe; l'Agneau immolé et abandonné sur la croix. Là s'apprend la vraie doctrine. Il a dit: *Je suis la Voie, la Vérité et la Vie.* Personne ne peut aller au Père sinon par lui. Ouvrez l'œil de votre intelligence, tendez l'oreille et écoutez sa doctrine.

Regardez-vous vous-mêmes car vous vous trouverez en lui et vous le trouverez en vous. En lui vous vous trouverez, car par un amour tout gratuit il vous crée à son image et ressemblance. En vous, vous trouverez cette bonté de Dieu sans mesure qui lui a fait prendre notre ressemblance en unissant la nature divine à la nature humaine. Que nos cœurs se fendent, qu'ils éclatent dans la contemplation de ce prodige d'ardent amour: Dieu est greffé sur l'homme et l'homme sur

Dieu. O amour ineffable! Si l'homme savait l'apprécier, cela suffirait. Courez à cette douce école, mes fils. Ce tendre amour vous guidera et vous donnera la vie.

Ecoutez donc attentivement sa doctrine: pauvreté volontaire, patience contre les injures; rendre le bien pour le mal, être humble, petit, foulé aux pieds, abandonné; subir les railleries, les outrages, les injures, les affronts, les calomnies, les murmures, les mauvais traitements, les persécutions du monde et des démons visibles et invisibles, et de notre propre chair corrompue, toujours en révolte contre Dieu et en lutte contre l'esprit. Oui, telle est sa doctrine: supporter avec patience, résister avec les armes de la haine et de l'amour. (1)

O douce et suave doctrine! Trésor qu'il a choisi pour Lui-même et laissé à ses disciples! Il ne pouvait leur léguer plus abondantes richesses. Si la divine Bonté avait

---

(1) La haine de soi, l'amour de Dieu. — La Sainte a expliqué au B. Raymond ce qu'elle entendait par *la sainte haine*. « Plus une âme a l'amour de Dieu, plus elle a de la sainte haine pour la partie sensitive, pour sa propre sensualité. Car l'amour de Dieu, engendre naturellement la haine des fautes commises contre Dieu. Or l'âme voit la concupiscence, foyer et source de toute faute, régner et plonger ses racines dans la partie sensitive. Dès lors elle se sent prise d'une grande haine, d'une sainte haine contre cette vie des sens,

regardé les délices, jouissances et plaisirs de l'amour-propre ou les vanités et frivolités du cœur comme des biens, Elle les aurait pris pour Elle-même. Mais la sagesse du Verbe incarné ayant vu que cette doctrine contient la meilleure part, il l'aima et s'en revêtit. Ses serviteurs et ses fils suivent les traces de leur Père.

Je ne veux donc pas que l'ignorance de cette doctrine vous fasse abandonner cet agréable et doux chemin, ni sortir de cette aimable école. En vrai fils, enveloppez-vous de ce vêtement et faites-le adhérer si étroitement à votre chair qu'il ne vous quitte qu'avec la vie: alors tombera le vêtement de douleur et nous demeurerons enveloppés du vêtement de joie; nous mangerons à la table de l'Agneau le fruit qui récompense le labeur.

Ainsi Paul, le doux hérault, se revêtit de Jésus crucifié et fut dépouillé des douceurs de la contemplation de la divine Essence. Il se revêtit du Christ-Homme, c'est-à-dire des opprobres et des souffrances de Jésus cru-

et met tous ses efforts, non pas à la tuer, mais à arracher le foyer de corruption qui y est enraciné. Cela ne peut se faire sans une grande et longue guerre à la sensualité elle-même. De plus, il n'est pas possible qu'il ne reste quelques racines capables au moins de produire des fautes légères. Nouveau motif pour l'âme d'avoir ce déplaisir de soi... Rien n'assure autant la sécurité et la force d'une âme que cette sainte haine. » (*Légende*, l. 10).

cifié. Il ne voulut pas d'autres joies: *Je ne veux me glorifier,* disait-il, *que dans la croix de Jésus crucifié.* (1) Et il l'aima tant que lui-même disait à une de ses servantes: « Ma douce fille, les liens de l'amour m'ont si étroitement uni à la Croix que jamais l'union n'a été brisée, pas même relâchée, sinon à la mort. »

Manifestement le doux Apôtre avait étudié cette doctrine et il la possédait si parfaitement qu'il prenait ses délices à se nourrir des âmes. Il les attirait comme l'éponge attire l'eau. Sur la voie des opprobres, il trouve l'ineffable Charité qui pousse Dieu à aimer ses créatures d'un amour souverain; il voit que le Christ ne veut qu'une chose: glorifier son Père, nous sanctifier, nous sauver, et que pour l'accomplir Il se livre à la mort. Paul s'empare de cette doctrine, la fait sienne et s'emploie aussitôt à donner à Dieu la gloire et au prochain le dévouement. Hérault courageux de la Vérité, il l'annonce avec un zèle empressé. Devenu vase de dilection, rempli d'un feu sacré, il répand la parole de Dieu.

Tel est aussi le désir de mon âme: j'ai désiré d'un très vif et brûlant désir de faire cette Pâques avec vous, je veux dire de voir

---

(1) Gal. VI 14

mon désir accompli et consommé. Qu'elle sera heureuse, mon âme, lorsque je vous verrai, vous plus que tout autre, fixé et affermi en Jésus crucifié, vous nourrir et vous rassasier de la nourriture de l'âme! L'âme ne se voit pas par elle-même, mais par Dieu, et elle voit Dieu par Dieu, en tant qu'il est la souveraine Bonté digne de notre amour. Contemplant en elle-même l'effet de l'amour infini et voyant l'image de la créature, elle trouve Dieu en son image. Cet amour que Dieu lui porte, elle le voit s'étendre à toute créature et cela la force aussitôt à aimer le prochain comme soi-même puisque Dieu l'aime souverainement. Elle se regarde dans la source qui sort de l'océan de l'Essence divine. Son désir la dispose à s'aimer en Dieu et à aimer Dieu en elle, comme celui qui, contemplant sa propre image dans l'eau d'une fontaine, se plait à lui-même et se réjouit. S'il est sage, avant lui-même il aimera la fontaine qui lui permet de se voir, de s'aimer et, en les lui montrant, de corriger les défauts de son visage.

Pensez-y, mes très doux fils, nous ne connaîtrons pas notre dignité et les défauts qui corrompent la beauté de notre âme, sinon en plongeant nos regards dans l'océan de paix de l'Essence divine dans lequel nous nous retrouverons. Nous en sommes sortis

lorsque la Sagesse de Dieu nous a créés à son image et ressemblance. Là nous contemplons l'union du Verbe greffé sur notre humanité; nous contemplons et nous goûtons sa charité, foyer ardent, qui le poussa à nous donner à nous-mêmes, puis à unir le Verbe à nous et nous au Verbe revêtu de notre nature. Cette charité est le lien puissant qui l'attacha et le cloua à la croix. Tout cela, nous le verrons en nous contemplant dans la Bonté divine. Le seul moyen, pour savourer Dieu et le voir face à face dans la vie qui ne passe pas, est de le savourer d'abord en cette vie par l'amour et le désir.

Ce n'est pas en étant utiles à Dieu que nous pouvons donner une preuve de notre amour, car il n'a pas besoin de notre bien; mais il est possible et nécessaire d'en donner une démonstration en nos frères, en cherchant en eux la gloire et l'honneur du nom de Dieu. Ainsi donc plus de négligence; ne nous endormons pas dans l'ignorance. Hardiment élargissons notre cœur en de doux désirs pleins d'amour. Donnons à Dieu la gloire et au prochain le dévouement, sans jamais nous séparer de l'objet de notre amour, Jésus crucifié. Il est le mur sur lequel vous devez vous appuyer pour regarder dans la fontaine. Courez, courez à lui. Cachez-vous dans les plaies de Jésus crucifié.

Réjouissez-vous, réjouissez-vous ! Soyez dans l'allégresse: bientôt le printemps va faire épanouir ses fleurs parfumées. Ne vous étonnez pas si vous voyez d'abord arriver le contraire, mais gardez-en plus que jamais l'assurance.

Hélas! hélas! que mon âme est malheureuse! Si je consens à demeurer ici-bas, c'est dans l'espoir d'être égorgée pour la gloire de Dieu et de répandre mon sang dans le champ mystique de la sainte Eglise. Hélas! Hélas! je meurs et je ne peux mourir. Je n'en puis dire davantage. Pardonnez, Père, mon ignorance. Qu'il éclate, votre cœur, qu'il se consume devant un tel foyer d'amour!

Je ne vous dis rien de ce que Dieu a fait ni de ce qu'il fait: ni la langue ni la plume ne le pourraient exprimer.

Vous m'avez écrit de me réjouir et d'être dans l'allégresse; en effet, vos nouvelles m'ont donné une singulière joie. Le lendemain de notre séparation, la souveraine et douce Vérité, l'Epoux éternel voulut faire pour moi ce que font le père pour sa fille et l'époux pour l'épouse: ils ne peuvent supporter qu'elle ait le moindre chagrin et inventent sans cesse pour elle de nouveaux motifs de joie; ainsi a fait le Verbe, souveraine éternelle et très haute Piété : Il m'a tant comblée de joie que les membres même de

mon corps se sentaient dissoudre et fondre comme la cire dans le feu. Mon âme faisait alors trois stations: une avec les démons, dans la connaissance de moi-même et au milieu des luttes, menaces et mauvais traitements qu'ils m'infligeaient sans cesser un instant de frapper à la porte de ma conscience. La haine me faisait dresser et descendre en enfer, avec le désir de vous faire une sainte confession. Mais la divine Bonté me donnait plus que je ne désirais. C'était vous que je demandais: c'est lui-même qu'il me donna. Il m'accorda l'absolution et la rémission de mes péchés et des vôtres. Il me rappela les leçons données en d'autres temps. Il m'enveloppa d'un grand feu d'amour et inonda mon âme d'une paix et d'une pureté inexprimables.

Pour mettre le comble à mon bonheur, il me fit habiter avec le Christ de la terre. J'allais comme on va par un chemin; il me semblait que c'était le chemin de la souveraine Majesté, la Trinité éternelle, où l'on reçoit une lumineuse et ineffable connaissance de la Bonté divine. Je voyais les choses à venir. J'allais en m'entretenant avec ceux qui goûtent Dieu en vérité (1) et avec la

---

(1) Les élus.

famille du Christ de la terre. Je voyais arriver des évènements pleins d'une joie nouvelle et de paix, et j'entendais la voix de la souveraine et douce Vérité: « Ma fille, disait-elle, loin de mépriser les vrais et saints désirs, c'est Moi qui les satisfaits. Courage donc et sois un fidèle et généreux instrument pour annoncer la vérité: je serai toujours avec vous. » Il me semblait voir le triomphe de notre archevêque. Et lorsque votre lettre m'a annoncé que c'est fait, vous avez ajouté de la joie à ma joie.

O mon doux fils, je vous fais voir l'obstination et l'endurcissement de mon cœur pour que vous en demandiez vengeance et justice: il n'éclate pas, il ne se brise pas devant tant d'amour!

Chose admirable, ces trois dispositions, au lieu de s'exclure, se fortifiaient mutuellement. De même que le sel aide l'huile à assaisonner les aliments, ainsi mes rapports avec les démons en augmentant l'humilité et la haine, et mes rapports avec la sainte Eglise en excitant le désir et l'amour m'aidaient à demeurer avec les élus qui goûtent Dieu en vérité et à le goûter avec eux (1).

---

(1) Les trois stations sont donc l'une en enfer avec les démons, l'autre avec l'Eglise militante, la troisième avec l'Eglise triomphante.

Je n'en puis dire davantage. Songez que mon cœur éclate et ne peut éclater.

Voici des nouvelles de mon père, le frère Thomas (2): par la grâce de Dieu, sa vertu a triomphé du démon. C'est un tout autre homme qu'autrefois. Son cœur se repose dans un tendre et ardent amour. Je vous prie de lui écrire de temps en temps en lui manifestant votre âme. Mettez-vous en fête: mes fils perdus sont retrouvés et rentrés au bercail, ils ont échappé aux ténèbres. Tous maintenant vivent selon mes désirs.

Votre indigne fille Catherine demande votre bénédiction. Je vous recommande tous mes fils et mes filles; prenez bon soin que le loup infernal ne m'en ravisse aucun. Je crois que Néri viendra ici, car il me semble bon de l'envoyer à la Cour. (3) Dites-lui ce qu'il faudrait faire pour remettre en paix ces membres pourris révoltés contre la sainte Eglise. Je ne vois pas de plus doux remède pour pacifier l'âme et le corps. De tout cela

---

(2) Le P. Thomas della Fonte avait été le premier confesseur de Catherine qui s'attacha à le faire parvenir d'une vie médiocre à la perfection.

(3) Elle appelait Avignon *la Cour*, par opposition à Rome qu'elle nommait toujours *le Siège*.

et de tout ce qui sera nécessaire occupez-vous avec soin, toujours pour le seul honneur de Dieu. Cependant, malgré ce que je vous dis, faites ce que Dieu vous inspirera et qui vous paraîtra le meilleur, de l'envoyer ou non.

Demeurez dans la douce et sainte dilection de Dieu.

Doux Jésus. Jésus Amour.

III

Les difficultés étaient grandes pour le B. Raymond et ses compagnons : il y avait à la Cour pontificale un puissant parti qui, exploitant avec habileté les torts trop réels des Etats italiens, poussait à la guerre et décidait le Pape à envoyer contre ses ennemis les terribles Bretons à sa solde. Catherine écrit à ses fils de ne pas se décourager, d'exposer courageusement au Pape toute la vérité et de ne pas hésiter parce qu'ils ne disposent pas de moyens humains : Dieu est avec eux. Puis, en quelques mots d'une émotion poignante, elle dit sa douleur des malheurs de l'Eglise et son ardent désir de la paix.

AU NOM DE JÉSUS-CHRIST CRUCIFIÉ
ET DE LA DOUCE MARIE

PÈRE TRÈS CHER DANS LE CHRIST, LE DOUX JÉSUS,

Moi, Catherine, servante et esclave des serviteurs de Jésus-Christ, je vous écris dans son précieux Sang, avec le désir de vous voir devenir un vase de dilection, porter avec feu et annoncer avec ardeur la vérité, semer en toute créature la semence de la parole de Dieu, maintenant surtout auprès de notre doux Christ de la terre.

A l'œuvre donc, Père et Fils très chers! Allez comme des héraults, pauvres mais por-

tant avec eux les richesses de la foi et de l'espérance, la force et les liens de la charité. Souvenez-vous de cette parole de la douce Vérité première: « Tu enverras tes fils comme des agneaux au milieu des loups. Qu'ils avancent sans crainte: je serai avec eux. Si l'aide des hommes leur fait défaut, l'aide divine sera avec eux toujours. » O mon Père, ô mes fils, peut-on désirer une autre consolation, un autre secours? Qui se laissera choir dans la crainte? Celui qui manque de confiance, mais non point celui qui meurt de la faim de l'honneur de Dieu et du salut des âmes: celui-ci, le feu de la charité divine l'embrasera et il sera enveloppé, noyé et consumé dans le sang de l'Agneau immolé.

Hélas! Hélas! combien malheureuse est mon âme! Je meurs et je ne puis mourir. Mon cœur se fend, mes os se disjoignent, parce que le temps désiré ne vient pas. Il ne me suffit pas que la suprême Vérité commence à faire épanouir des fleurs: on ne vit pas de fleurs mais de fruits. O mon Père, ô mes fils, je vous en prie, portez secours à ma misère, car je meurs de faim. Priez la douce Vérité suprême qu'elle nous donne des fruits sans plus tarder.

Je termine. Demeurez dans la sainte et douce dilection de Dieu.

Doux Jésus. Jésus Amour.

IV

Les choses se gâtaient à Avignon. Loin de se prêter à la paix, Florence continuait à soulever les Etats pontificaux et ses envoyés prononçaient devant le Pape des discours insolents. Les chances de paix diminuaient chaque jour.

Catherine écrit au Frère Raymond de ne se laisser troubler par aucun insuccès. De même que les vertus s'acquièrent à l'occasion du défaut contraire, la paix sortira de la guerre. Elle veut que ses fils demeurent confiants dans les pires circonstances et elle s'accuse d'être la cause de leurs épreuves. En terminant, elle charge le Frère Raymond de demander au Pape son prompt retour à Rome.

Au nom de Jésus-Christ crucifié et de la douce Marie

Mon Révérend Père dans le Christ, le doux Jésus,

Moi, Catherine, servante et esclave des serviteurs de Jésus-Christ, je vous écris dans son précieux Sang, avec le désir de vous voir, vous et mes autres fils, revêtus de ce vêtement nuptial (1) qui couvre toutes nos nudités. Ce vêtement est une arme qui empê-

(1) La charité.

che de devenir mortels les coups de notre ennemi, le démon; il nous fortifie et rend impuissantes les attaques du démon, du monde et de la chair en révolte contre l'esprit. Sur ce vêtement de la très ardente charité, loin de nous être nuisibles ces coups seront des pierres précieuses et des perles.

Que serait l'âme qui n'aurait pas à supporter les labeurs variés et les tentations si diversement accordées par la Providence? Elle n'aurait qu'une vertu incertaine, car la vertu s'éprouve par son contraire.

C'est par son contraire que s'éprouve et s'acquiert la pureté, c'est-à-dire par les tentations d'impureté. L'homme livré au vice impur n'a pas besoin de subir l'épreuve des pensées immondes; mais celui dont la volonté se préserve des consentements pervers et dont le cœur reste pur de toute tache dans le saint désir de plaire au Créateur, celui-là, le démon, le monde et la chair l'attaquent. Ainsi toute chose est vaincue par son contraire.

C'est par l'orgueil que s'acquiert l'humilité. S'il est tourmenté par la superbe, aussitôt l'homme s'humilie et se reconnaît plein de défauts et d'orgueil. Sans cette tentation il ne se serait pas si bien connu. Ainsi humilié et révélé à lui-même, il conçoit une telle haine de lui-même qu'il se réjouit et qu'il

exulte de toutes peines et injures à soutenir. Preux chevalier, il ne craint pas les coups, mais plutôt il se juge indigne de ce qu'il regarde comme une grande grâce, de peiner, d'être tenté et persécuté pour Jésus crucifié, car il est animé de la haine de soi-même et de l'amour de la vertu.

Vous le voyez, ce n'est pas le moment de fuir ni de se lamenter, quand nous sommes dans les ténèbres, car c'est des ténèbres que nait la lumière.

O Dieu, doux Amour! qu'elle est douce votre doctrine! La vertu s'acquiert par ce qui lui est contraire! De l'impatience nait la patience: l'âme poursuivie du vice de l'impatience devient patiente par l'effet des injustices subies; elle se fait impatiente contre l'impatience; ce qui l'attriste, c'est de s'attrister. Et ainsi par les choses contraires lui vient la perfection méritée. Sans s'en apercevoir, elle se trouve arrivée à la perfection au milieu des tentations et des tempêtes. Il n'y a pas d'autre voie pour gagner le port de la perfection.

Réfléchissez à ceci: l'âme ne peut recevoir ni désirer la vertu si elle ne désire pas supporter persécutions et tentations avec une vraie et sainte patience pour l'amour de Jésus crucifié. Il faut donc se réjouir dans les lut-

tes, les peines et les ténèbres, puisqu'elles sont la source de tant de vertu et de joie.

O mon fils, vous que m'a donné Marie, la douce Mère, je ne veux pas que votre âme se laisse décourager ni troubler par aucune peine, mais je veux que vous conserviez cette bonne et sainte et véritablement fidèle volonté que la miséricorde de Dieu vous a donnée, je le sais. Je sais que vous préféreriez la mort à un péché mortel. Aussi je veux que des ténèbres jaillisse, sans troubler votre bonne volonté, la connaissance de vous-même et la connaissance de la Bonté infinie et de l'ineffable Charité divine. Cette connaissance fortifie et engraisse notre âme.

C'est par l'amour que Dieu vous conserve une volonté bonne et qu'il ne la laisse pas courir, en consentant aux faux plaisirs, à la suite des pensées du démon. C'est par amour qu'il permet sur vous, sur moi et ses autres serviteurs ces nombreuses épreuves et ces tentations du démon, du monde et de la chair. Il n'a qu'un but: nous soulever de la négligence et nous mener au zèle parfait, à la vraie humilité, à une charité très ardente. Humilité qui nait de la connaissance de soi-même, charité qui jaillit de la connaissance de la divine Bonté: là, l'âme s'enivre et se consume d'amour.

Réjouissez-vous, Père. Soyez dans l'allé-

gresse. Prenez courage. Pas de crainte servile. Ne redoutez rien ni du passé ni de l'avenir. Soyez fort. La perfection est près de vous. Répondez au démon que la vertu n'a pas opéré en vous par moi, puisqu'elle n'était pas en moi, mais par le don de l'infinie bonté et miséricorde de Dieu. Par Jésus crucifié vous serez capable de tout. Agissez toujours avec une foi vive. Ne vous étonnez pas si des obstacles surgissent contre vos desseins. Courage, courage, car la souveraine et douce Vérité a promis de remplir en vous votre désir et le mien.

Que votre ardent désir vous immole avec l'Agneau immolé et consumé. Reposez-vous sur la croix avec le Christ crucifié. Prenez vos délices dans le Christ crucifié. Rejouissez-vous dans les peines. Saturez-vous d'opprobres avec le Christ crucifié. Greffez votre cœur et votre amour sur l'arbre de la très sainte croix qui porte le Christ crucifié. Dans ses plaies fixez votre demeure.

Pardonnez-moi d'être l'instrument de vos peines et la cause de votre imperfection. Si j'étais un instrument de vertu, vous sentiriez, vous et les autres, le parfum des vertus. Je ne dis pas cela pour vous faire de la peine car votre peine serait la mienne, mais afin que, vous et mes autres fils, vous ayiez compassion de ma misère. J'espère, j'ai la certi-

tude par la grâce de l'Esprit-Saint, que Dieu arrêtera tout ce qui est en dehors de sa volonté.

Pauvre misérable, je suis dans mon corps et par un continuel désir je suis hors de mon corps. Hélas! doux et bon Jésus! Je meurs et je ne puis mourir; mon cœur se brise et ne peut achever de se briser, car je désire la rénovation de la sainte Eglise pour l'honneur de Dieu et le salut de toute créature; je désire vous voir, vous et les autres, revêtus de pureté, brûlants et consumés des flammes de la charité.

Dites au Christ de la terre de ne plus me faire attendre. Lorsque je verrai ce que je désire, je chanterai avec le doux vieillard Siméon: *Maintenant, Seigneur, laissez aller en paix votre servante, selon vos promesses.* (1)

---

(1) Depuis longtemps, Catherine suppliait Grégoire XI de rétablir la Papauté à Rome. Vers le même temps, elle écrivait au Pape lui-même : « Venez, venez, ne résistez plus à la volonté de Dieu qui vous réclame. Vos brebis affamées attendent que vous veniez reprendre et occuper possession et occuper la place de votre prédécesseur et chef, l'apôtre Pierre. Comme Vicaire du Christ, c'est votre devoir de vous tenir à la place qui est la vôtre. Venez donc, venez sans plus tarder. Courage, ne craignez rien : Dieu sera avec vous. » (Lettre 196).

Je m'arrête, mais si je suivais mon désir, je recommencerais.

Faites que je vous voie et que je vous sente tous liés et cloués avec le Christ, le doux Jésus et si fortement que ni démons, ni créatures ne puissent jamais rompre ces liens si suaves. Aimez-vous, aimez-vous les uns les autres.

Demeurez dans la sainte et douce dilection de Dieu.

Doux Jésus. Jésus Amour.

† † †

Les efforts du Frère Raymond et de ses compagnons n'eurent pas le succès désiré. Florence agissant avec mauvaise foi, Grégoire XI lança l'interdit contre la cité rebelle. L'effet fut terrible contre les Florentins : outre la suppression du culte, c'était la mise hors le droit commun, la ruine de leur commerce et de leur crédit. C'est alors que Florence fit appel à Catherine pour servir de médiatrice entre le Pape et les Etats italiens. Catherine accepta l'extraordinaire mission et partit pour Avignon en qualité d'ambassadeur officiel de la République. Elle arriva auprès du Pape le 18 juin 1376 et retrouva le Frère Raymond.

Catherine ne réussit pas en ce moment à rétablir la paix à cause de la duplicité des Florentins. Mais elle eut le bonheur de décider le Pape à revenir à Rome. Il fallut toute son éloquence et l'ascendant irrésistible de sa sainteté pour obtenir cette décision du faible Grégoire XI malgré l'opposition du roi de France et de toute la Cour pontificale. En obtenant ce rétablissement du Siège apostolique à Rome, que Dante, Pétrarque et tant d'autres avaient si souvent et si inutilement demandé, Catherine se plaça au rang des grands bienfaiteurs de l'Eglise. (1)

(1) Les historiens italiens ont manifestement exagéré les inconvénients de ce qu'ils appellent « la captivité de Babylone ». Les Papes étaient aussi libres à Avignon qu'ils ne le furent souvent à Rome sous les menaces des potentats italiens ou sous la domination des empereurs teutons. Il n'en est pas moins vrai que la place du successeur de saint Pierre est à Rome et que sainte Catherine accomplit une grande œuvre en ramenant Grégoire XI sur son Siège.

DEUXIÈME PARTIE

LETTRES

AU

BIENHEUREUX RAYMOND

QUAND IL ÉTAIT A ROME

LE FRÈRE RAYMOND A ROME

Grégoire XI n'avait quitté Avignon qu'après beaucoup d'hésitations et presque uniquement encouragé par Catherine. De plus, son retour n'avait pas produit tous les fruits qu'il en attendait: Rome demeurait turbulente, les Etats italiens continuaient à lui faire la guerre. Les cardinaux français qui regrettaient la Provence, exploitaient ces pénibles circonstances et exhortaient le faible Pontife à revenir à Avignon. Bientôt, en effet, Grégoire XI, d'ailleurs malade, songea à fuir l'Italie pour regagner la France. C'est alors que pour soutenir le Pape et le détourner de son projet, Catherine envoya le Frère Raymond à Rome, en octobre 1377.

V

Il est probable que le Pape manifesta vivement au Frère Raymond son regret d'avoir suivi les conseils de Catherine. Celle-ci l'ayant appris, répondit par la lettre suivante.

Sans se départir de son humble respect et de son affection filiale, Catherine rappelle au Pape, avec une clarté et une fermeté singulières, ce que Dieu attend de lui : la réforme du clergé et la croisade. A son avis, si l'Eglise continue à être désolée, c'est que le Pape écoute les avis d'hommes intéressés. Qu'il réforme le clergé, et de nouveau les peuples s'attacheront à la sainte Eglise. Qu'il proclame la croisade et les nations chrétiennes cesseront de s'entretuer pour courir contre les infidèles.

Au Frère Raymond elle recommande de ne pas se laisser troubler par les reproches qu'on lui adresse, d'oublier tout amour-propre et de continuer à parler au Pape avec courage et confiance.

Lettre admirable à la fois par l'humilité des sentiments et l'élévation des pensées.

Au nom de Jésus-Christ crucifié et de la douce Marie

Très cher et très doux Père dans le Christ, le doux Jésus,

Moi, Catherine, servante et esclave des serviteurs de Jésus-Christ, je vous écris dans

son précieux Sang, avec le désir de vous voir un vrai soldat contre les vexations et les embûches du démon, contre la malice et les persécutions des hommes et contre votre amour-propre. Celui-ci est un tel ennemi que celui qui ne s'en délivre pas par la vertu et la sainte haine n'aura jamais la force de supporter nos combats quotidiens.

Parce que l'amour-propre nous affaiblit, il est nécessaire de nous en débarrasser avec la force de la vertu que nous donnera l'amour ineffable de Dieu manifesté par le Sang de son Fils unique. L'amour qui nait de l'amour divin donne lumière et vie: lumière dans cette connaissance de la vérité qui est nécessaire pour faire notre salut, acquérir la grande perfection et tout supporter avec une patience vraie, forte et constante jusqu'à la mort. A son tour, cette force, puisée dans la lumière qui nous fait connaître la vérité, nous permet d'acquérir la vie de la divine grâce.

Enivrez-vous donc du sang de l'Agneau immaculé. Soyez un serviteur vraiment fidèle de votre Créateur. N'hésitez plus. Ne tournez plus la tête en arrière en quelques ténèbres que vous ayez à combattre. Mais animé par la foi persévérez jusqu'à la mort. Ne savez-vous pas que la persévérance vous donnera le fruit de vos peines?

Une servante de Dieu, (1) qui vous offre à lui dans une incessante prière, m'a appris que vous avez eu à supporter de rudes combats et que votre âme est plongée dans les ténèbres, illusionnée et trompée par le démon qui s'efforce, en vous montrant faux le vrai et vrai le faux, d'arrêter vos progrès et vous empêcher d'atteindre le but. Prenez courage: Dieu a veillé et veillera sur vous et sa providence ne vous manquera pas. En toute occasion, recourez à Marie (2) et embrassez la sainte Croix. Ne laissez jamais le trouble envahir votre âme, mais traversez la mer orageuse sur la barque de la divine miséricorde.

Je sais que vous avez eu et que vous avez encore à supporter la persécution de religieux, de séculiers et même de quelques membres du corps mystique de la sainte Eglise, le mécontentement et l'indignation du Vicaire du Christ; je sais que pour vous et pour moi vous avez eu et vous avez encore à souffrir de tout ce monde. Ne vous arrêtez pas à contester. Supportez tout avec patience;

---

(1) Elle parle d'elle-même.

(2) « Marie est notre avocate, la mère de la grâce et de la miséricorde. Elle n'est pas ingrate envers ses serviteurs. Elle est proprement un char de feu car en concevant en elle le Verbe, Fils unique de Dieu, elle porte et donne le feu de l'amour, puisque son Fils est l'Amour même. » *(Lettre au Prieur de la Compagnie de la V. Marie.* 184).

retirez-vous tout de suite et enfermez-vous dans la cellule de la connaissance de vous-même et méditez de saintes pensées. Souhaitez que Dieu vous rende digne de souffrir par amour de la vérité et d'être persécuté pour son nom. Avec une humilité sincère, estimez-vous digne de la peine, mais indigne de la récompense. Tout ce que vous avez à faire faites-le avec prudence, en la présence de Dieu. Que chacune de vos paroles et de vos actions soient dites et faites devant Dieu et devant vous-même, avec le secours des saintes oraisons. Celles-ci vous donneront pour maître le docteur de la sainte clémence, l'Esprit-Saint qui, en répandant sur vous une lumière de sagesse, vous enseignera à discerner et à choisir les moyens de le glorifier. Telle est la doctrine de la suprême et douce Vérité pourvoyant à nos besoins avec un amour sans mesure.

S'il vous arrive, Père très cher, de voir Sa Sainteté le Vicaire du Christ, notre très doux et très saint Père, recommandez-moi à lui humblement, demandez-lui pardon de la grande ignorance et négligence dont je suis coupable envers Dieu, de la désobéissance commise contre mon Créateur qui me pressait de crier vers lui par des désirs ardents et des prières et de me présenter devant son Vicaire. Je crois que toutes mes fautes énormes

sont cause de ses divers malheurs: la sainte Eglise souffre de mes nombreuses iniquités. Il a donc bien raison s'il se plaint de moi et s'il veut me châtier de mes fautes. Mais dites-lui que je ferai tous mes efforts pour me corriger et lui mieux obéir. (1)

J'espère de la bonté de Dieu qu'il jettera un regard de miséricorde sur l'épouse du Christ et de son Vicaire, et aussi sur moi. A moi, il enlèvera les défauts et l'ignorance; à l'Epouse, il donnera le rafraîchissement de la paix et du renouvellement dans de nombreuses souffrances, car la souffrance est le seul moyen d'arracher les épines des nombreux abus qui étouffent le jardin de la sainte Eglise; à son Vicaire, il fera la grâce d'être un homme ferme, de ne tourner la tête en arrière pour aucune des peines et des persécutions que lui infligent des fils iniques (2), d'être constant et persévérant dans

---

(1) Elle avait écrit à Grégoire XI : « Si vous voulez exercer la vengeance et la justice, faites-le sur moi, qui suis une misérable ; infligez-moi toute punition et tous les tourments qu'il vous plaira, même la mort, car je crois que la cause de tous les malheurs et de toutes les discordes, c'est la puanteur de mes iniquités. » *(Lettre 196).*

(2) Les Florentins continuaient à faire la guerre au Pape, les états pontificaux étaient en révolte et Rome même ne cessait de s'agiter.

es difficultés, de se jeter au milieu des loups comme un agneau poussé par la faim ardente le l'honneur de Dieu et du salut des âmes, le laisser le soin des choses temporelles pour s'occuper des spirituelles.

Voilà ce que lui demande la divine Bonté: alors l'agneau maîtrisera les loups et les loups deviendront agneaux, nous verrons le nom de Dieu loué et glorifié et la sainte Eglise prospérer dans la paix. Il n'y a pas l'autre moyen de réussir: non pas la guerre, mais la paix, la douceur et les saintes punitions spirituelles qu'un père doit infliger à un fils coupable.

Hélas! Hélas! Hélas! Très Saint Père, (1) e premier jour que vous êtes revenu à votre poste, vous l'avez fait. J'espère de la bonté de Dieu et de votre Sainteté que ce qui reste à faire, vous le ferez pour restaurer les intérêts temporels et spirituels. Vous savez, car cela vous a été dit, (2) ce que Dieu requiert

---

(1) Catherine s'adresse directement au Pape.

(2) Catherine avait souvent fait connaître à Grégoire XI de vive voix et par écrit ce que Dieu attendait du Pontife : « Le monde est en plein bouleversement, me dites-vous, comment le mettre en paix ? — Je vous répondrai de la part du Christ crucifié : Il faut employer votre pouvoir à arracher du jardin de la sainte Eglise les fleurs empestées ; ces mauvais pasteurs et gouver-

de vous: Il veut que vous travailliez à la réforme de la sainte Eglise, à la punition des abus, à l'établissement de pasteurs vertueux. Faites la sainte paix avec vos fils coupables par le moyen le meilleur et le plus agréable à Dieu que vous pourrez trouver. Ensuite vous vous appliquerez à relever avec les armes l'étendard de la très sainte Croix contre les infidèles.

Nous commettons des négligences. Il y a quelque chose à faire, non pas avec la cruauté, encore moins avec la guerre, mais avec la paix et la douceur; il y a à infliger chaque fois la punition au coupable, non pas autant qu'il la mérite, car plus il la mérite et moins il peut la subir, mais plutôt autant que le malade est capable de la porter. Ces négligences ne seraient-elles pas la cause de tant de ruines, dommages et révoltes dont souffrent la sainte Eglise et ses ministres? Je crains, si on n'arrête d'agir comme mainte-

neurs remplis d'impureté et d'avarice, et gonflés d'orgueil qui empoisonnent et pourrissent ce jardin. Vous êtes notre Maître ; usez de votre pouvoir pour arracher ces fleurs. Jetez-les dehors. Qu'ils n'aient plus rien à gouverner et qu'ils s'occupent de se gouverner eux-mêmes et de mener une vie sainte. Puis plantez dans ce jardin des fleurs odoriférantes : des pasteurs et des gouverneurs qui soient de vrais serviteurs de Jésus-Christ, les pères des pauvres, ne cherchant que la gloire de Dieu et le salut des âmes. » *(Lettre 206).*

nant, que nos péchés n'amènent des dommages plus graves encore, je veux dire des désastres pires que la perte des choses temporelles.

De tous ces maux et de toutes vos épreuves c'est moi, misérable, qui suis la cause par mon défaut de vertu et ma grande désobéissance (1).

Très Saint Père, examinez à la lumière de la raison et de la vérité le sujet de votre mécontentement contre moi, et ne m'en punissez pas: c'est assez que vous soyez mécontent. A qui recourir, si vous m'abandonniez ? Qui me sauverait ? Qui serait mon refuge si vous me chassiez ? Quand les persécuteurs me poursuivent, je me réfugie auprès de Vous et des autres enfants et serviteurs de Dieu. Si, mécontent et indigné contre moi, vous m'abandonniez, je me cacherais dans les plaies du Christ crucifié dont vous êtes le Vicaire : je sais qu'il me recevrait car il ne veut pas la mort du pécheur. Accueillie par lui, vous

---

(1) Comment une âme si pure pouvait-elle sincèrement se croire la cause de tant de maux ? Au Frère Raymond qui le demandait, elle répondait : « Est-ce que si j'étais toute embrasée du feu de l'amour divin, je ne prierais pas mon Créateur avec un cœur de flammes, et lui qui est souverainement miséricordieux ferait miséricorde à tous mes frères et leur accorderait à tous d'être embrasé du feu qui serait en moi ? Quel est

ne me chasseriez plus, mais nous demeurerions à notre poste pour combattre virilement avec les armes de la vertu en faveur de la douce Epouse du Christ. C'est là que je veux finir ma vie dans les larmes, les sueurs et les soupirs, donner mon sang et la moelle de mes os. Et si le monde entier me chassait, je ne m'en troublerais pas, mais dans les larmes et une entière patience, je me reposerais sur le sein de la douce Epouse.

Pardonnez-moi, Très Saint Père, ma grande ignorance et les offenses que j'ai commises contre Dieu et votre Sainteté. Que la Vérité soit mon excuse et obtienne ma délivrance, l'éternelle Vérité. Je vous demande humblement votre bénédiction.

Pour vous, Père très cher (1), lorsque vous le pouvez, tenez-vous auprès de Sa Sainteté, d'un cœur viril, sans inquiétude ni crainte servile. Mais d'abord tenez-vous en

---

l'obstacle à un si grand bien ? mes seuls péchés assurément. Oui, quand je considère le nombre et la qualité des grâces dont il m'a si miséricordieusement comblée pour me conduire à cet état que j'ai dit, et quand les maux dont je suis témoin me montrent clairement que mes iniquités m'ont empêchée d'y arriver, je m'emporte contre moi-même et je pleure mes péchés, mais sans désespérer, car j'espère toujours davantage qu'Il nous pardonnera à moi et aux autres. » *(Légende.* Append.)

(1) Elle s'adresse de nouveau au Frère Raymond.

votre cellule (1), en présence de Marie, devant la très sainte Croix, dans les oraisons saintes et humbles, dans la vraie connaissance de vous-même, la foi vive et la volonté de souffrir. Puis marchez en sécurité. Faites tout ce que vous pouvez pour l'honneur de Dieu et le salut des âmes, jusqu'à la mort.

Communiquez au Saint Père ce que je vous écris dans cette lettre, selon que l'Esprit-Saint vous l'inspirera. Je termine.

Demeurez dans la sainte et douce dilection de Dieu.

Doux Jésus, Jésus Amour.

---

(1) « En vérité, le moine, hors de sa cellule, est comme un poisson hors de l'eau ; il meurt. Quel danger pour un moine de se répandre au dehors ! Combien avons-nous vu de colonnes ainsi renversées ! Ils sortaient de leur cellule sans que ce fut nécessaire. Lorsque l'obéissance ou un motif certain et pressant de charité fait sortir, l'âme n'on reçoit aucun dommage ; mais elle en souffre lorsque c'est par légèreté ou pour un motif quelconque de charité. Certains religieux ignorants ne comprennent pas qu'ils sont victimes des illusions du diable qui les pousse à s'occuper du prochain afin de les faire demeurer hors de leur cellule... Ceux-là se nuisenl à eux-mêmes, et ils nuisent au prochain en supprimant les priéres qu'ils devraient faire pour lui pendant qu'ils discourent ; et de plus ils sont d'un mauvais exemple. » *(Lettre au Frère Nicolas de Ghida*, 37).

VI

Bientôt après son arrivée à Rome, le Frère Raymond fut élu Prieur du Couvent de la Minerve. Nous avons plusieurs des lettres que Catherine lui écrivit pour lui rappeler les devoirs du bon Pasteur.

Dans la suivante, elle lui dit que le pasteur aura à répondre de ses brebis et qu'il doit se sacrifier pour elles.

AU NOM DE JÉSUS-CHRIST CRUCIFIÉ
ET DE LA DOUCE MARIE

PÈRE TRÈS CHER DANS LE CHRIST, LE DOUX JÉSUS,

Moi, Catherine, servante et esclave des serviteurs de Jésus-Christ, je vous écris dans son précieux Sang avec le désir de vous voir prendre sur vous du fardeau des créatures par amour de la gloire de Dieu et zèle de leur salut. En vrai pasteur, soyez attentif à gouverner les brebis qui vous sont ou vous seront confiées. Que le loup infernal ne vous les ravisse pas car il vous serait demandé compte de votre négligence.

C'est l'heure de montrer qui a faim ou non, et qui a pitié des morts qui gisent pri-

vés de la vie de la grâce. Travaillez virilement jusqu'à la mort, avec un vrai discernement et dans une oraison simple et continuelle: c'est la voie pour arriver à connaître et à épouser l'éternelle Vérité; il n'y en a pas d'autre.

Gardez-vous de fuir les labeurs pénibles, mais recevez-les avec allégresse, allez à leur rencontre avec un saint désir et dites-leur: « Soyez les bienvenus! Quelle grâce de mon Créateur qu'il me fasse travailler et souffrir pour la gloire et la louange de son nom! »

Ainsi l'amertume vous deviendra douceur et vous goûterez un rafraîchissement à offrir dans un désir plein d'ardeur, vos larmes et vos soupirs d'amour, pour les malheureuses brebis qui sont dans les mains du démon. Les soupirs vous seront une nourriture et les larmes un breuvage. Ne donnez pas d'autre but à votre vie. (1)

---

(1) Sainte Catherine ne cessait d'exhorter ses disciples à travailler au salut des âmes; toujours elle disait que la source du zèle est à la Croix; « Si un Chrétien contemple le Dieu fait homme quand il court à l'opprobre de la sainte Croix et verse l'abondance de son sang, il n'est pas possible qu'il ne participe aux dispositions du Christ et ne se remplisse du véritable amour: ses délices seront dans la nourriture où Dieu met ses délices: il voudra manger la savoureuse nourriture des âmes. » (*Lettre au Frère Barthélemy Dominici*, 200).

Prenez vos délices et votre repos sur la croix avec Jésus crucifié: vous serez le doux fils de Marie et l'époux de la Vérité éternelle. Je ne vous en dis pas davantage.

Donnez votre vie pour Jésus crucifié. Noyez-vous dans le sang de Jésus crucifié. Sur la croix avec Jésus crucifié que les âmes soient votre nourriture. Perdez-vous et noyez-vous dans le sang de Jésus crucifié.

Demeurez dans la sainte et douce dilection de Dieu.

Doux Jésus. Jésus Amour.

VII

Le Frère Raymond était d'un naturel doux et plutôt timide. Prenant sujet de cette timidité naturelle qui peut-être se manifestait dans son gouvernement, Catherine lui enseigne comment la vaincre: en s'oubliant soi-même pour ne penser qu'aux droits de Dieu, en aimant la croix et en gardant toujours une entière confiance en la Providence.

AU NOM DE JÉSUS-CHRIST CRUCIFIÉ
ET DE LA DOUCE MARIE

PÈRE TRÈS CHER DANS LE CHRIST, LE DOUX JÉSUS,

Moi, Catherine, servante et esclave des serviteurs de Jésus-Christ, je vous écris dans son précieux Sang avec le désir de voir votre cœur dépouillé de tout amour de vous-même : l'amour-propre vous empêcherait d'être l'époux de la Vérité et ferait de vous un pasteur timide qui par crainte perdrait le zèle de la sainte justice envers lui-même et ses sujets.

La justice ne peut briller en celui qui est livré à l'amour-propre. A lui-même il ne rend pas son dû: la haine et le mépris par la connaissance de soi-même. A Dieu il ne rend pas la gloire et la louange. Il ne donne ni à son inférieur l'exemple d'une vie sainte et

parfaite, ni au délinquant le blâme, ni la bienveillance aux bons qu'il devrait encourager, soutenir et diriger sur la barque de notre saint Ordre. (1) Celui qui demeure dans l'amour-propre commet donc l'injustice et n'accomplit pas la justice. C'est pourquoi il faut nous dépouiller de nous même et revêtir le Christ crucifié.

Montons dans la barque de la très sainte Croix et voguons sans crainte sur la mer orageuse. Pourquoi le passager de cette barque craindrait-il d'une crainte servile? Notre barque est approvisionnée de tout ce que l'âme peut désirer. Si les vents contraires la frappent et, en la retardant, éloignent la réalisation de nos désirs, pas d'inquiétude, mais une foi vive: les provisions ne manquent pas et la barque est si forte que le plus terrible vent la jetant sur les écueils ne la brisera jamais. Si souvent les vagues

---

(1) Sainte Catherine aimait à comparer les Ordres religieux à une barque. « Dieu vous a fait entrer dans la barque de la sainte religion pour traverser la mer orageuse du monde... Le gouvernail, c'est la sainte obéissance ; le mât, l'arbre de la très sainte Croix ; la voile, la très ardente charité. Déployez cette voile, vous aborderez au port du salut si vous l'enflez avec le vent du saint désir, avec la haine et le mépris de vous-même, avec l'oraison humble et continuelle. Avec ce bon vent et avec la persévérance on arrive au port de la vie éternelle. Mais prenez garde que le gouvernail de l'obéissance ne sorte de vos mains car aussitôt vous seriez en danger de mort. *(Lettre à Nicolas di Ghida*, 35).

envahissent la barque, l'accident n'est pas pour nous faire sombrer, mais pour nous enseigner à mieux distinguer le calme de la tempête: il nous apprend à ne pas donner à la mer tranquille une confiance déréglée, à revenir à la sainte crainte et à l'oraison humble et continuelle, à chercher avec un désir ardent sur cette barque de la Croix l'honneur de Dieu et le salut des âmes. C'est pour cela qu'il est permis au démon, à la chair et au monde de nous persécuter souvent et de nous couvrir de leurs tempêtes. Mais le passager qui quitte la rive et se jette dans l'intérieur le plus profond de la barque, dans l'abîme de l'amour pénitent et enflammé du Christ crucifié, celui-là n'aura aucun mal: il sera beaucoup plus fort et plus courageux dans le support des fatigues et des injustes reproches du monde après avoir expérimenté et goûté la divine Providence.

Je vous prie donc et je veux que, dépouillé de l'amour-propre et revêtu de la doctrine du Christ crucifié, vous montiez dans la barque de la très sainte Croix. Allez sur cette mer orageuse à la lumière d'une foi vive et avec la perle de la vraie et sainte justice envers vous et envers vos sujets. Je termine.

Demeurez dans la sainte et douce dilection de Dieu.

Doux Jésus. Jésus Amour.

VIII

L'admirable Vierge qui aimait tant à louer *la douce Vérité première*, enseigne au Frère Raymond à devenir « l'époux véritable de la Vérité » par la connaissance de son propre néant et le détachement de toute créature.

Débordantes d'éloquence et d'amour, ces pages sont un hymne au Sang du Christ.

Au nom de Jésus-Christ crucifié et de la douce Marie

Père très cher dans le Christ, le doux Jésus,

Moi, Catherine, servante et esclave des serviteurs de Jésus-Christ, je vous écris dans son précieux Sang, avec le désir que vous soyez véritable époux de la Vérité et son disciple plein d'amour. Mais je ne vois pas le moyen de goûter la Vérité et d'habiter avec elle sans la connaissance de nous-même. C'est en effet, cette connaissance qui nous fait vraiment comprendre que nous ne sommes pas, que notre être est venu de Dieu lorsqu'il nous a créés à son image et ressemblance et aussi que Dieu nous a créés une seconde fois en nous redonnant la vie de la grâce par le sang de son Fils unique, sang qui nous a manifesté la vérité de Dieu le Père.

La vérité divine est celle-ci: Dieu nous a créés pour la gloire et la louange de son nom, pour nous donner participation de sa Beauté éternelle et nous sanctifier en Lui.

Et la preuve que c'est la vérité? Le sang de l'Agneau sans tâche.

Où connaître ce sang? Dans la connaissance de nous-même.

Nous fûmes la terre où fut planté l'étendard de la Croix. Nous fûmes le vase qui recevait le sang de l'Agneau coulant de la Croix. Pourquoi avons-nous été cette terre? Parce que la terre ne suffisait pas à maintenir la Croix debout, elle se serait refusée à une si grande injustice; les clous n'eussent pas suffi à le tenir fixé et cloué si son ineffable amour de notre salut ne l'eut retenu. C'est l'amour enflammé de la gloire de son Père et de notre salut qui l'a fixé à la Croix. Nous sommes donc la terre qui tint la Croix debout et le vase qui reçut le Sang.

Celui qui aura la connaissance et agira comme l'époux de cette Vérité, trouvera dans le Sang la grâce, toute la richesse et la vie de la grâce; sa nudité sera recouverte de la robe nuptiale, il sera revêtu du feu de la charité, car le Sang et le feu se mêlent, se compénètrent, et c'est l'amour qui a uni le Sang à la Divinité et l'a répandu. Dans le Sang il se nourrira abondamment de miséri-

corde. Dans le Sang il dissipera les ténèbres et goûtera la lumière, car c'est dans le Sang que s'évanouit la nuée de l'amour-propre et la crainte servile du châtiment et que naît la sainte crainte et l'assurance du divin amour. Celui au contraire qui ne sera pas épris d'amour pour la Vérité, ne pourra la connaître dans la connaissance de soi-même et du Sang. (1)

Il faut aller franchement, sans prétentions ni faux artifices ni crainte servile; il faut marcher dans la lumière d'une foi vive qui éclate plus que dans nos paroles mais toujours, dans l'adversité comme dans la prospérité, au temps de la persécution comme de la consolation. Rien ne pourra altérer la force ni l'éclat de notre foi, si la Vérité nous a donné la connaissance de la Vérité non seulement en désir, mais après expérience. (2)

---

(1) Si l'on veut obtenir une connaissance profonde de la Vérité, il faut la désirer et à l'avance l'aimer ; à ses amants elle révèle Dieu et les œuvres surnaturelles de Dieu. Ceux qui ne l'aiment pas, ne la connaîtront pas et ne connaîtront ni Dieu ni eux-mêmes.

(2) Dans la vie spirituelle une vérité illumine l'autre. Mais il ne suffit pas de désirer les faveurs de la vie spirituelle ; c'est la pratique de la vertu qui amène l'intelligence du bien. Seuls connaissent à fond les vérités religieuses, ceux qui en vivent.

S'il est quelque âme où ne brille pas cette Vérité, cette âme sera tout de même le vase qui a reçu le Sang, mais pour sa condamnation et confusion: dépouillée du vêtement de la grâce et jetée dans les ténèbres, elle sera la proie de la justice, non pas que le Sang n'ait pas suffi mais parce qu'elle-même aura méprisé le Sang; aveuglée par l'amour-propre, elle n'aura pas su apprendre la Vérité dans le Sang qu'elle aura reçu pour sa ruine; elle sera débordante d'amertume et jamais ne goûtera ni l'allégresse, ni la douceur, ni le fruit du Sang, parce qu'elle n'a pas voulu se connaître, ni connaître le Sang en elle-même, épouse infidèle de la Vérité.

Je vous l'ai dit, je désire que vous soyez vraiment l'époux de la Vérité. Noyez-vous donc dans le Sang du Christ crucifié. Baignez-vous dans le Sang. Enivrez-vous du Sang. Rassasiez-vous du Sang. Revêtez-vous du Sang. Si vous êtes devenu infidèle, rebaptisez-vous dans le Sang. Si le démon a aveuglé le regard de votre intelligence, lavez vos yeux dans le Sang. Si vous êtes tombé dans l'ingratitude en méconnaissant les dons reçus, rendez grâces par le Sang. Si, pasteur négligent, vous avez laissé tomber la verge de la justice tempérée de prudence et de miséricorde, reprenez-la dans le Sang: dans le Sang, sachez la voir avec le regard

de votre intelligence, la saisir avec la main de l'amour et la retenir avec l'ardeur du désir. Dans la chaleur du Sang, faites fondre la tiédeur, et dans sa lumière, dissiper les ténèbres. Soyez l'époux de la Vérité, vraiment pasteur et guide des brebis qui vous sont confiées, ami de la cellule de votre âme et de votre corps, autant que le permet votre situation. Vous le serez si vous demeurez dans le Sang; sinon, non.

Aussi, par l'amour du Christ crucifié, je vous conjure de le faire. Dépouillez-vous de toute créature, de moi la première, et revêtez-vous de l'amour de Dieu et de toutes les créatures pour Dieu. Aimez-les beaucoup, mais fréquentez-les peu, uniquement pour travailler au salut de leurs âmes. (1)

C'est ce que je veux faire, autant que Dieu m'en donnera la grâce. Je veux de nouveau me revêtir du Sang et me dépouiller de tous les vêtements que j'ai pu porter jusqu'ici.

---

(1) Si sainte Catherine ne se lassait pas d'exhorter ses disciples à s'aimer mutuellement, elle prenait soin de leur enseigner comment s'aimer ; « Aimez-vous, aimez-vous les uns les autres. Mais prenez garde : si votre amour se fonde sur l'intérêt ou le plaisir que vous retirez les uns des autres, il ne durera pas et votre âme se trouvera vide. L'amour, fondé en Dieu, aime l'ami en considération de sa vertu et parce qu'il est créé à l'image de Dieu. Alors même que diminue mon plaisir ou mon intérêt, mon amour reste le même s'il est fondé en Dieu, car j'aime par amour pour la vertu,

C'est le Sang que je veux. C'est dans le Sang qu'est et sera le bonheur de mon âme. Je me trompais lorsque je le cherchais dans les créatures. Au temps du labeur je veux qu'on vienne à moi dans le Sang: je trouverai alors à la fois le Sang et les créatures, je boirai dans le Sang un vif amour des créatures, en pleine guerre je jouirai de la paix, je savourerai la douceur dans l'amertume, et quand je serai privée des créatures et de la tendresse de mon Père, je retrouverai le Créateur, le Père éternel et souverain. Baignez-vous dans le Sang. Réjouissez-vous, car je me réjouis dans la haine sainte de moi-même. Je termine.

Demeurez dans la sainte et douce dilection de Dieu.

Doux Jésus. Jésus Amour.

---

pour l'honneur de Dieu et non pour moi. Et même si la vertu diminue, celui qui aime en Dieu continuera à donner son amour. Certes, il ne peut aimer la vertu là où elle n'est pas ; mais ne peut-il aimer son ami en tant que créature de Dieu et membre du corps mystique de la sainte Eglise ? Au contraire, alors son amour augmente par une profonde et sincère compassion, et il enfante cette âme, dans les désirs, les larmes, les oraisons ardentes et continues en la douce présence de Dieu. Voilà l'amour que le Christ a laissé aux siens. » (*Lettre au Frère Guillaume*, 292).

IX

Sienne était alors, et depuis longtemps, divisée par des haines terribles et la proie de révolutions incessantes. Le pouvoir passait des Gibelins aux Guelfes et des Guelfes aux Gibelins, et parmi les Guelfes comme parmi les Gibelins c'était tantôt le peuple, tantôt les bourgeois, tantôt les nobles qui l'emportaient au prix de triomphes sanglants. Ces divers régimes n'arrivaient à se maintenir que par la terreur. En 1368 s'installa violemment le pouvoir dit des *Réformateurs*. Pour donner une idée de leur manière de gouverner, il suffira de citer ce fait : Agnolo di Andrea fut décapité pour avoir donné un banquet à ses amis, sans avoir invité un *Réformateur* !

Un jeune noble de Pérouse, Nicolas Tuldo, fut ainsi condamné à mort pour avoir mal parlé du gouvernement. En apprenant la sentence, Nicolas qui était à la fleur de l'âge et plein d'espérances, entra dans des transports de fureur et se répandit en blasphèmes et en imprécations effrayantes. En vain lui envoya-t-on plusieurs prêtres : sa fureur ne faisait que déborder davantage. Mais après qu'on eut inutilement épuisé tous les moyens, Catherine alla le voir dans sa prison. Elle raconte au Frère Raymond sa visite dans la lettre suivante, admirable preuve de sa surnaturelle influence.

Au nom de Jésus-Christ crucifié et de la douce Marie

Mon Père très cher et Bien-Aimé Fils dans le Christ Jésus,

Moi, Catherine, servante et esclave des serviteurs de Jésus-Christ, je vous écris pour me recommander à vous dans le précieux Sang du Fils de Dieu, avec le désir de vous voir embrasé et noyé dans ce Sang très doux lequel est pétri avec le feu de sa très ardente charité. Ce que désire mon âme, c'est de vous voir dans ce Sang, vous, Nanni et Jacomo, mon fils. Je ne vois pas d'autre moyen d'acquérir ces vertus fondamentales qui nous sont indispensables. Très doux Père, votre âme qui m'est devenue une nourriture (et à tout moment je la prends à la table du doux Agneau immolé avec un si ardent amour) votre âme, dis-je, ne parviendra point à cette petite vertu de la vraie humilité si vous ne vous noyez dans le Sang. Cette humilité naîtra de la haine et la haine de l'amour. (1)

---

(1) Ne sont humbles que ceux qui ont la haine de leurs péchés et de leurs mauvaises tendances ; ne ressentent cette haine que ceux qui aiment Dieu. L'amour de Dieu donne naissance à la haine de soi qui, à son tour, engendre l'humilité.

Et de là, l'âme sortira très pure, comme le feu sort purifié de la fournaise.

Je veux donc que vous vous cachiez dans le côté ouvert du Fils de Dieu, côté qui est une boutique ouverte, pleine de parfums, tellement que le péché lui-même s'y parfume. (1) Là, l'épouse aimante se repose sur un lit de feu et de sang. Là, se manifeste pleinement le secret du Cœur du Fils de Dieu.

O tonneau percé qui abreuves et enivres tous les désirs de l'amour! Tu distribues la joie. Tu illumines toute intelligence et tu remplis toute mémoire qui y aspire, tellement, qu'elles n'ont plus de goût pour rien retenir, ni fixer, ni aimer, sinon ce doux et bon Jésus! O Sang et feu, inestimable Amour! (2)

---

(1) Le péché cesse d'être péché; il ne reste de lui que le repentir.

(2) On voit que la dévotion au Sacré-Cœur de Jésus n'est pas une nouveauté dans l'Eglise. Catherine la tenait de son Ordre, qui, dès les origines, avait établi une fête spéciale de la Plaie du côté de Jésus le vendredi après l'octave de la Fête-Dieu, le jour même qui devait devenir, plusieurs siècles après, la fête du Sacré-Cœur. Les Saints et les Docteurs dominicains, des premiers siècles, ont écrit des pages ravissantes sur le Sacré-Cœur, en particulier les Dominicaines de Colmar, Henri Suso, Jean Tauler. Sainte Catherine de Sienne se distingua entre tous; plusieurs fois le Sauveur lui apparut pour lui montrer la blessure de son Cœur et lui en expliquer le symbolisme; une fois même, elle eut le bonheur de se désaltérer au côté même de Jésus.

Mon âme sera heureuse de vous y voir plongé. Faites comme celui qui puise de l'eau avec un seau pour arroser: versez l'eau du saint désir sur la tête de vos frères qui sont nos membres unis dans le corps mystique de la douce Epouse.

Gardez-vous des illusions du démon qui, je le sais, a essayé et essayera de vous arrêter, et aussi des opinions du monde. Que rien ne vous fasse reculer. Persévérez toujours dans ce que chaque moment vous montrera le plus pénible jusqu'à ce que le Sang coule en des désirs pleins de douceur et d'amour. Debout! Debout! mon très doux Père. Ne dormons plus car j'entends des nouevlles si grandes que jamais plus je ne voudrais ni lit ni commodité.

J'ai déjà commencé: j'ai reçu une tête dans mes mains et j'en ai ressenti une douceur que le cœur ne peut imaginer, ni les lèvres exprimer, ni l'œil voir, ni l'oreille entendre. La volonté de Dieu s'est accomplie à travers toutes sortes de tribulations, que je ne vous raconte pas, parce que ce serait trop long.

J'allais voir celui que vous savez et ma visite lui donna tant de réconfort et de consolation, qu'il se confessa et se prépara tout à fait bien. Il me fit promettre, pour l'amour de Dieu, d'être à côté de lui à l'heure de la justice.

J'ai tenu ma promesse. Le matin, avant le premier coup de cloche, j'étais près de lui et il en a été grandement consolé. Je l'ai mené entendre la messe et il a reçu la sainte Communion dont il s'était toujours éloigné. Sa volonté s'était soumise et accordée à la volonté de Dieu. Il lui restait seulement la crainte de manquer de courage au moment suprême. Mais l'ardente et immense bonté de Dieu le surprit lui-même en l'enflammant d'un tel amour et d'un tel désir de Dieu qu'il avait hâte d'aller à Lui. « Reste avec moi, me disait-il, ne m'abandonne pas! ainsi je ne pourrai être que bien, et je meurs content. » Et il reposait sa tête sur ma poitrine.

Alors j'étais dans la jubilation, et je sentais un parfum de son sang mêlé au parfum du mien que je désire répandre pour le doux Epoux Jésus.

Comme le désir envahissait mon âme et que je le sentais dans la crainte, je lui ai dit: « Courage, mon doux frère, car bientôt nous serons aux noces éternelles. Tu iras baigné dans le doux sang du Fils de Dieu et avec le doux nom de Jésus que je ne veux pas voir sortir de ton cœur. Je t'attendrai au lieu de la justice. »

O mon Père et mon Fils, alors son cœur a perdu toute crainte, son visage attristé s'est transfiguré en joie. Il tressaillait d'allé-

gresse. « D'où me vient cette insigne grâce? disait-il. Quoi! la douceur de mon âme m'attendra au lieu saint de la justice! »

Voyez quelle clarté s'était faite en son âme puisque le lieu de la justice, il l'appelait saint! « Oui, disait-il, j'irai plein de courage et de joie, et il me semble que j'ai mille ans à attendre quand je pense que vous y serez.» Et il disait des paroles si douces que le cœur en éclaterait dans l'admiration de la bonté de Dieu.

Je l'ai donc attendu au lieu de la justice sans cesser d'invoquer l'assistance de Marie et de Catherine vierge et martyre. Avant son arrivée, je me suis courbée et j'ai étendu mon cou sur le billot. Mais je n'ai pu arriver à avoir la pensée de moi-même. J'ai prié avec insistance. J'ai dit: *Marie!* affirmant que je voulais, au moment suprême, pour lui la lumière et la paix du cœur, pour moi, de le voir rejoindre sa fin dernière. (1) Et mon âme fut tellement enivrée de la douce promesse reçue que je ne voyais personne, bien que je fusse entourée d'une multitude.

Il est arrivé, doux comme un agneau. En

---

(1) La vision béatifique de Dieu.

m'apercevant il s'est mis à sourire. Il a voulu que je trace sur lui le signe de la croix. Je l'ai fait, puis je lui ai dit: « A genoux! aux noces, mon doux frère! Tu vas avoir la vie qui ne finit jamais. » Alors, il s'est étendu avec une grande douceur et je lui ai étendu le cou. Penchée sur lui, je lui rappelais le sang de l'Agneau. Lui ne savait que répéter: Jésus! Catherine! Il le redisait encore quand j'ai reçu sa tête dans mes mains.

Alors j'ai fixé mon regard sur la divine Bonté et j'ai dit: « Je veux! »

Et j'ai vu, comme on voit la clarté du soleil, l'Homme-Dieu, le côté ouvert. Il recevait le sang dans son Sang, et le feu du saint désir, donné par grâce et caché dans son âme, Il le recevait dans le feu de sa divine Charité. (1) Quand Il a eu reçu ce sang et ce désir, Il a reçu l'âme et l'a fait entrer dans la demeure de son Cœur, plein de miséricorde: la souveraaine Vérité voulait montrer que cette âme était accueillie par grâce seulement et par miséricorde, et non par ses mérites.

Oh! quelle joie ineffable de contempler la

---

(1) Le Christ recevait dans son propre Sang le sang de Nicolas, et dans le foyer de son propre amour l'amour que la grâce avait allumé dans l'âme de Nicolas.

Bonté divine! Avec quelle douceur et quel amour Dieu attendait cette âme quittant son corps et penchait sur elle son regard de miséricorde lorsqu'elle entrait dans le Cœur divin, toute baignée dans son sang que rendait précieux le Sang du Fils de Dieu! Dieu le Père l'a reçue dans sa puissance, assez puissante pour une aussi grande chose. Le Fils, Sagesse, Verbe incarné, lui a communiqué l'amour crucifié avec lequel Lui-même a supporté la dure et ignominieuse mort pour obéir à son Père et sauver le genre humain. Et les mains du Saint-Esprit l'enfermaient là-dedans.

Alors, cette âme fit un geste d'une douceur à ravir mille cœurs. Je ne m'en étonne pas car, déjà, elle goûtait la suavité divine. Elle se retourna comme fait l'épouse quand elle est arrivée au seuil de la maison de l'époux: elle se retourne vers ses compagnes, les regarde et, s'inclinant, elle fait un dernier geste pour les remercier.

Lorsqu'elle eut disparu, mon âme se reposa et goûta une telle paix dans le parfum du sang que je n'ai pu souffrir qu'on enlevât celui qui avait jailli sur moi de sa blessure.

Hélas! malheureuse, misérable! je ne veux rien dire de plus. Je demeure sur la terre avec un regret extrême. Il me semble que la

première pierre est déjà posée. (1) Ne vous étonnez donc pas si mon seul désir est de vous voir plongé dans le Sang et dans le feu que verse le côté du Fils de Dieu. Plus de négligences, mes doux fils, puisque le sang commence à répandre la vie et à la recevoir. (2)

Doux Jésus. Jésus Amour.

---

(1) La première pierre d'un temple de sacrifices et de martyre où sera apaisée la Justice de Dieu.

(2) Le sang de Nicolas Tuldo, répandu si généreusement, sera une féconde semence de vie chrétienne et reçoit pour récompense la vie éternelle.

X

Depuis deux ans, la guerre se poursuivait entre les troupes à la solde du Pape et les Florentins, avec des succès divers. L'Italie était ravagée. Catherine se multipliait pour procurer la paix, intervenant auprès des révoltés pour les amener à de justes sentiments et d'autre part suppliant le Pape de pardonner : « La paix ! La paix ! Très Saint Père, » s'écriait-elle. On avait tenté des deux côtés bien des démarches qui toutes avaient échoué.

C'est alors que, pour réussir enfin, Grégoire XI eut la pensée de prendre de nouveau Catherine pour arbitre de la paix et de la guerre et, comme il le disait lui-même, « de lui confier l'honneur et l'intérêt de l'Eglise. »

Catherine se rendit à Florence. Mais les passions y étaient tellement surexcitées qu'une émeute populaire éclata et que des gens de la lie du peuple parcoururent la cité en poussant des cris de mort contre Catherine qu'ils cherchaient « pour la couper en morceaux, » criaient-ils. Effrayés, ses hôtes la renvoyèrent et elle fut réduite à se retirer dans un jardin où elle se mit en prières, suppliant Dieu avec ardeur de lui donner la grâce de verser son sang pour la paix de l'Eglise. Les émeutiers la découvrirent et se précipitèrent sur elle les armes à la main. Calme et rayonnante « comme si on l'eut invitée à un délicieux festin, » elle s'avança : « Tuez-moi, leur dit-elle,

mais ne touchez pas aux miens ». Effrayés par une puissance surnaturelle, les assassins s'enfuirent, tandis qu'elle se désolait de n'avoir pas été jugée digne du martyre.

Dans la lettre suivante, elle raconte ces faits qui eurent lieu le 22 juin 1378.

Au nom de Jésus-Christ crucifié et de la douce Marie

Père très cher dans le Christ, le doux Jésus,

Moi, Catherine, servante et esclave des serviteurs de Jésus-Christ, je vous écris dans son précieux Sang, avec le désir de vous voir serviteur et époux fidèle de la Vérité et de la douce Marie. Ne tournons jamais la tête en arrière, pour quoi que ce soit, pas même à cause des persécutions du monde. Avec une espérance ferme et à la lumière de la très sainte foi, dans la constance, la persévérance et en toute loyauté, traversez cette mer orageuse. Glorifions-nous dans la souffrance. Ne cherchons pas notre gloire, mais la gloire de Dieu et le salut des âmes, comme les glorieux martyrs, qui, pour la vérité, supportaient toutes sortes de tourments et

la mort. Avec leur sang versé pour l'amour du Sang, ils affermissaient l'édifice de la sainte Eglise.

O doux Sang, tu ressuscitais les morts! O Sang, tu donnais la vie, tu dissipais les ténèbres dans les esprits aveuglés des créatures raisonnables et tu répandais la lumière. O doux Sang, tu refaisais l'union entre les ennemis. Ceux qui étaient nus, tu les revêtais. Tu rassasiais les affamés et tu désaltérais ceux qui avaient soif. Du lait de ta douceur tu nourrissais les enfants, ceux qu'une humilité sincère faisait petits, et une pureté véritable, innocents. O Sang, qui ne s'enivre de toi, sinon ceux qui s'aiment eux-mêmes parce qu'ils ne respirent pas ton parfum?

Mon très cher et doux Père, dépouillons-nous de nous-même et revêtons-nous de la vérité: nous serons alors des époux fidèles. Aujourd'hui, je vous l'assure, je commence une vie nouvelle afin que mes péchés ne me privent plus du grand bonheur de mourir pour le Christ crucifié. Si je ne l'ai pas eu jusqu'ici, je vois bien que c'est par ma faute.

J'avais désiré, d'un désir nouveau qui grandissait en mon âme au-delà de toute mesure, de souffrir sans l'avoir mérité pour l'honneur de Dieu, le salut des âmes, la réforme et le progrès de la sainte Eglise. Mon cœur se

fondait d'amour et du désir de sacrifier ma vie. Ce désir était agréable et douloureux: agréable parce que mon âme était unie à la vérité; douloureux parce que mon cœur souffrait de l'offense faite à Dieu et de la multitude de démons qui obscurcissaient la cité entière et aveuglaient les intelligences. Dieu les laissait faire, semblait-il, pour exercer une juste châtiment. Aussi ma vie ne pouvait être sacrifiée autrement qu'en gémissements. Je redoutais le malheur près d'arriver parce qu'il pouvait empêcher la paix. Mais il fut écarté par Dieu qui ne méprise pas les désirs de ses serviteurs et par notre douce Mère Marie dont nous avions invoqué le nom au milieu de nos douloureux désirs pleins d'amour: dans tout ce tumulte et ce soulèvement, il n'y eut d'autres morts que ceux que frappa la Justice.

Ainsi mon désir de voir la providence de Dieu ôter aux démons la puissance d'achever le crime qu'ils préparaient fut satisfait; mais il ne fut pas satisfait, mon désir de donner ma vie pour la Vérité et pour la douce Epouse du Christ. L'éternel Epoux m'a bien trompée. Christofano vous le racontera en détail de vive voix. Combien j'ai motif de pleurer! Si grande est la multitude de mes péchés qu'ils ont empêché mon sang de donner la vie, d'éclairer les âmes aveuglées, de récon-

cilier le fils avec son père, (1) de cimenter une pierre dans le corps mystique de la sainte Eglise. Il semblait que les mains de celui qui voulait me frapper fussent liées. J'avais beau dire: « C'est moi. Prends-moi, mais ne touche pas aux miens. » Mes paroles étaient un poignard qui lui perça le cœur.

O mon Père, tressaillez en vous-même d'une vive allégresse car jamais je n'ai expérimenté semblables mystères avec tant de joie. Il y avait en moi la douceur de la Vérité,. l'allégresse d'une conscience loyale et pure, le parfum de la douce providence de Dieu; c'était l'aurore des temps nouveaux, l'ère des martyrs annoncée, comme vous le savez, par l'éternelle Vérité. Impossible de raconter tout le bonheur de mon âme. Et il me semble avoir contracté de si grandes obligations envers mon Créateur que, même en livrant mon corps aux flammes, ce serait peu de chose en retour des immenses grâces que nous avons reçues, moi, mes fils et mes filles bien aimés.

Tout cela, je ne vous le raconte pas pour vous affliger, mais pour exciter en vous une grande joie, une très suave allégresse et pour

---

(1) De réconcilier Florence avec le Pape.

qu'ensemble nous nous mettions à déplorer mon imperfection, car ce sont mes péchés qui m'ont privée d'un si grand bien. Oh! qu'elle serait heureuse, mon âme, si pour la douce Epouse et le salut des âmes, si par amour du Sang j'avais donné mon sang! Réjouissons-nous et soyons des époux fidèles.

Je ne veux plus rien dire de ces événements. Christofano vous racontera cela et d'autres choses. Je veux seulement vous dire de supplier le Christ de la terre de ne pas retarder la paix pour ce qui vient d'arriver. Au contraire, qu'il la fasse plus vite afin qu'il puisse poursuivre ses grands desseins pour l'honneur de Dieu et la réforme de la sainte Eglise. Ces événements n'ont pas changé l'état de la cité, aujourd'hui revenue à un calme suffisant. Dites-lui de se hâter: je le lui demande en grâce. C'est le moyen d'arrêter une infinité d'offenses dont cette situation est la cause. Dites-lui de prendre en pitié et compassion ces âmes plongées dans de profondes ténèbres. Dites-lui de me tirer vite de prison car si la paix ne se fait pas, pourrai-je sortir d'ici? Je voudrais pourtant aller goûter le sang des martyrs, visiter Sa Sainteté. Je voudrais me retrouver auprès de vous et vous raconter les admirables mystères que Dieu a opérés en ces temps pour réjouir

notre esprit, pour enivrer notre cœur et accroître notre espérance, à la lumière de la très sainte foi. Je termine.

Demeurez dans la douce et sainte dilection de Dieu.

Doux Jésus. Jésus Amour.

***

Cette émeute ne découragea pas le zèle de Catherine qui refusa de quitter Florence avant que la paix ne se fit. En effet, elle réussit, à force de dévouement et d'éloquence, à apaiser les passions et à faire signer la paix entre les Florentins et Urbain VI qui venait de succéder à Grégoire XI. Alors seulement Catherine rentra à Sienne (août 1378) où bientôt elle dictait le Dialogue (octobre 1378).

XI

Le 20 septembre 1378, les cardinaux, réunis à Fondi, avaient déclaré Urbain VI intrus, et avaient élu, à sa place, Robert de Genève, qui prit le nom de Clément VII. Le grand Schisme commençait. Sur l'ordre d'Urbain VI, le Frère Raymond avait annoncé cette lamentable nouvelle à Catherine par une lettre qu'elle reçut avant le 5 octobre. Elle répondit par l'admirable lettre qui suit. On ne s'étonnera pas d'y trouver de fréquentes allusions à la poignante situation de l'Eglise, à la perte des âmes et à l'honneur de Dieu méprisé.

Il y a des ressemblances frappantes entre cette longue lettre et le Dialogue. S'ils ne furent pas écrits en même temps, ils le furent sans aucun doute l'un immédiatement après l'autre, en octobre 1378. Dans le Dialogue et dans la lettre, les mêmes demandes, à propos des mêmes circonstances, sont adressées à Dieu qui donne les mêmes réponses, et souvent, en termes identiques.

Catherine raconte comment, ravie en extase et fixant le regard de son intelligence sur la souveraine Vérité, elle Lui adressa quatre demandes qui ont pour objet: 1) la réforme de la sainte Eglise — 2) le salut du monde entier — 3) son père spirituel — 4) la divine Providence et son intervention dans un cas particulier. Elle expose ensuite les réponses de la souveraine Vérité.

AU NOM DE JÉSUS-CHRIST CRUCIFIÉ ET DE LA DOUCE MARIE

PÈRE TRÈS CHER ET TRÈS DOUX DANS LE CHRIST, LE DOUX JÉSUS.

Moi, Catherine, servante et esclave des serviteurs de Jésus-Christ, je vous écris dans son précieux Sang, avec le désir de vous voir disciple et amant de la Vérité afin que vous soyez un vrai fils du Christ crucifié, la Vérité même, et une fleur odoriférante dans notre saint Ordre et dans le corps mystique de la sainte Eglise. Vous y êtes obligé. Il ne faut ni se décourager ni tourner la tête en arrière à cause des épines de la persécution: ne serait-il pas trop insensé celui qui laisserait la rose par crainte de l'épine? Mon désir est de vous voir, homme d'énergie, ne craindre aucune créature. Et je sais que l'infinie bonté de Dieu exaucera mon désir.

Père très cher, fortifiez votre confiance en la douce Epouse du Christ. C'est selon l'abondance de ses tribulations et de ses amertumes que la divine Vérité promet de lui distribuer l'abondance de la douceur et des consolations. Sa douceur, ce sera le renouvellement des bons et saints pasteurs, fleurs de gloire qui répandent devant Dieu

le glorieux parfum des vertus. C'est dans sa fleur, dans les ministres et les pasteurs, qu'elle sera réformée. Elle-même, l'Epouse, n'a pas besoin de réforme, car les fautes de ses ministres ne diminuent ni ne gâtent le fruit qu'elle porte. Réjouissez-vous donc dans son amertume, puisque la Vérité a promis de donner ensuite l'adoucissement.

C'est la consolation que m'a donnée la lettre du doux Père (1) et la vôtre. Affligée de ce qui arrive à l'Eglise (2) et de votre propre affliction, que j'ai intimement partagée le jour de saint François, j'ai ensuite éprouvé de l'allégresse, car vous m'avez délivrée de graves préoccupations. Après avoir reçu votre lettre et tout compris, j'ai prié une servante de Dieu de Lui offrir ses larmes et ses peines pour l'Epouse et pour la faiblesse de son père.

Aussitôt la grâce de Dieu fit croître en son âme un désir et une allégresse au-delà de toute mesure. Elle attendait le matin pour avoir la messe. C'était le jour de Marie (3). L'heure de la messe venue, elle alla à sa place, plongée dans une vraie connaissance d'elle-même, honteuse devant Dieu, de son imperfection. Elevée au-dessus d'elle-mê-

---

(1) Le Pape.
(2) Le schisme.
(3) Probablement le samedi 9 octobre 1378.

me par l'ardeur de son désir, l'œil de l'intelligence fixé sur la Vérité éternelle, elle adressait quatre demandes en se tenant, elle-même et son père, devant la Vérité, épouse du genre humain.

D'abord la réforme de l'Eglise.

Alors Dieu se laissant vaincre par ses larmes et lier par la chaîne de son désir, répondait :

« Ma très douce fille, vois sa face, comme elle est souillée par l'impureté et l'amour-propre, et enflée par l'orgueil et l'avarice de ceux qui se nourrissent à son sein! Mais prends tes larmes et tes sueurs, puise-les à la fontaine de ma charité divine et lave sa face. Je te l'assure, ce n'est ni le glaive, ni la violence, ni la guerre qui lui rendront sa beauté, mais la paix, les oraisons humbles et continuelles, les sueurs et les larmes que mes serviteurs répandront dans l'ardeur de leurs désirs. Ainsi je remplirai ton désir de beaucoup souffrir. Jamais ma Providence ne vous manquera. »

Bien que ces paroles promissent le salut du monde entier, cependant la servante de Dieu étendit sa prière et demanda spécialement ce salut du monde.

Alors Dieu, lui montrait avec quel amour il a créé l'homme. Et il ajoutait:

« Vois, comme chacun me frappe. Vois, ma

fille, la gravité, la perversité et la multitude des péchés dont ils me poursuivent, spécialement ce misérable et abominable amour-propre, source de tout mal. C'est cet amour de soi-même qui empoisonne le monde entier. Préparez-vous donc, ô vous, mes serviteurs, et paraissez devant moi avec de nombreuses prières : vous apaiserez la colère du jugement divin.

« Sache, ma fille, que personne ne peut échapper à ma main. Ouvre l'œil de l'intelligence et regarde ma main. »

Elle regardait et voyait, renfermé dans la main divine, l'univers entier. Et Dieu disait :

« Je veux que tu saches que personne ne peut m'échapper. Tous dépendent de Moi: ou de ma justice ou de ma miséricorde. Tous sont à Moi. Parce qu'ils sont sortis de Moi, je les aime d'un amour ineffable et je leur ferai miséricorde par le moyen de mes serviteurs. »

Alors, le feu du désir croissait dans la servante de Dieu, plongée à la fois dans la joie et dans la douleur. Elle rendait grâces à la divine Bonté et il lui semblait comprendre que Dieu lui avait manifesté les défauts des créatures pour la contraindre à augmenter son zèle et son désir. Si vif devenait ce feu sacré de l'amour que la sueur

d'eau qui sortait de son corps, elle la méprisait et désirait ardemment de la voir se changer en sueur de sang. Elle se disait à elle-même: « Mon âme, tout le temps de ta vie, tu l'as perdu. Et c'est pour cela que tant de maux, universels et particuliers, accablent, en si grand nombre, le monde et la sainte Eglise. Je veux que maintenant tu les répares par une sueur de sang. »

Alors, cette âme, éperonnée par un saint désir, s'élevait beaucoup plus haut, elle ouvrait l'œil de l'intelligence et se contemplait dans la divine Charité. Elle y voyait et goûtait combien nous sommes strictement obligés de chercher la gloire et l'honneur du nom de Dieu dans le salut des âmes.

C'est à cela que vous appelait (1) et vous élisait la Vérité éternelle lorsqu'elle répondait à la troisième demande inspirée par la faim de votre salut et disait :

« Ma fille, cela, je veux qu'il le cherche avec tout son zèle. Mais ni lui ni toi ni personne ne le pouvez obtenir sans beaucoup de persécutions, dans la mesure où je vous les ménagerai. Par conséquent, s'il désire mon honneur dans la sainte Eglise, dis-lui

---

(1) La troisième demande avait pour objet le Frère Raymond, son confesseur: Dieu répond en l'appelant spécialement à travailler à la gloire divine et en lui promettant son secours.

qu'il doit avoir l'amour des souffrances et la volonté de les supporter avec une vraie patience. C'est à cela que je connaîtrai que lui et mes autres serviteurs cherchent vraiment mon honneur. C'est alors qu'il sera mon fils très cher et qu'il reposera sur la poitrine de mon Fils unique dont j'ai fait le pont par lequel vous puissiez parvenir à goûter et à posséder le fruit de vos peines.

« Sachez, mes enfants, que le chemin fut coupé par le péché et la désobéissance d'Adam de telle sorte que nul ne pouvait plus atteindre sa fin. Ainsi ne pouvait s'accomplir ma volonté qui a créé l'homme à mon image et ressemblance pour qu'il ait la vie sans fin, pour qu'il me possède et me savoure, Moi qui suis la Bonté souveraine et éternelle. Cette faute fit germer les épines et les ronces de tribulations multiples et couler un fleuve dont les eaux sont toujours agitées. Et j'ai dû vous donner mon Fils comme un pont sur lequel vous puissiez passer le fleuve sans vous noyer.

« Mais ouvrez l'œil de l'intelligence et regardez: ce pont s'étend du ciel à la terre. Avec de la terre, on n'aurait pu le faire d'une grandeur suffisante pour franchir le fleuve et rejoindre la vie. Il unit donc les hauteurs du ciel, c'est-à-dire la nature divine, à la terre de votre humanité. Il vous

'aut donc passer sur ce pont en cherchant 'honneur de mon nom dans le salut des ames, en supportant vaillamment beaucoup l'adversités, en suivant les traces du doux Verbe d'amour. Vous êtes mes ouvriers: je vous ai envoyés travailler dans la vigne de a sainte Eglise parce que je veux faire miséricorde au monde. Mais prenez garde de ne point passer sous le pont, car ce n'est pas le chemin de la vérité.

« Sais-tu quels sont ceux qui passent sous le pont? Ce sont les pécheurs pervers pour lesquels je réclame vos prières, vos larmes et vos sueurs, car ils gisent dans les ténèbres du péché mortel. Ils vont par le fleuve et tombent dans l'éternelle damnation s'ils ne prennent et portent mon joug.

« D'autres, par crainte du châtiment, s'approchent de la rive et quittent le péché mortel. Ils sentent les épines de beaucoup de tribulations quand ils sont sortis du fleuve. S'ils ne se laissent pas aller à la négligence et s'ils ne s'endorment pas dans l'amour-propre, ils se cramponnent au pont et avec l'amour de la vertu ils commencent à monter. Mais s'ils demeurent dans l'amour-propre et la négligence, tout leur nuit, ils ne persévèrent pas et le moindre vent contraire les fait revenir à leur vomissement. ».

Quand elle eut vu de combien de manières

les hommes se noient, elle se disait à elle-même:

« Je veux contempler ceux qui vont par le pont du Christ crucifié. »

Et elle en voyait beaucoup qui couraient sans aucune peine parce qu'ils n'étaient pas alourdis par le fardeau de la volonté propre: c'étaient les vrais fils qui, s'abandonnant eux-mêmes, cherchaient uniquement et avec un ardent désir l'honneur de Dieu et le salut des âmes. L'amour les poussait et ils marchaient sous le pont, le Christ crucifié; l'eau courait dessous; les épines qu'ils foulaient aux pieds ne leur faisaient aucun mal, je veux dire que leur amour les empêchait de faire attention aux épines des nombreuses persécutions et qu'avec une vraie patience, ils supportaient la prospérité du monde, véritable fagot d'épines blessant à mort l'âme trop attachée à ce monde. Ils les méprisaient comme si c'eut été du poison. Ils ne pouvaient goûter de délices que dans la croix avec le Christ, seul objet de leur amour.

Il y en avait d'autres qui avançaient lentement. Pourquoi lentement? Parce que le regard de leur intelligence s'attachait, non pas au Christ crucifié, mais aux consolations qu'ils trouvaient dans le Christ crucifié. Cette préoccupation rendait imparfait

leur amour et arrêtait fréquemment leur marche en avant. Ainsi faisait Pierre avant la Passion lorsqu'il ne voyait que le bonheur de vivre avec Jésus: il tomba quand cette consolation lui fut ôtée, mais il devint fort quand il se fut renoncé et qu'il ne voulut rien connaître ni chercher en dehors du Christ crucifié.

Ainsi ceux-là deviennent faibles et tièdes dans leurs saints désirs lorsqu'ils se voient privés de celui qu'ils aiment, et des consolations. S'il vient encore s'ajouter les souffrances provoquées par les tentations du démon ou les créatures ou la fragilité de leur propre cœur, privé de ce qu'il aime, ils chancellent et défaillent sur la voie du Christ crucifié. C'est que dans le Christ crucifié ils ont voulu suivre le Père et goûter la douceur de beaucoup de consolations. Il n'y a pas de souffrance dans le Père, mais bien dans le Fils. C'est ce qui me fait dire qu'ils suivent le Père. Ils ne pourront porter remède à leur faiblesse qu'en suivant le Fils (1).

---

(1) « Ceux-là ne donnent pas à Dieu une louange parfaite, mais imparfaite ; ils donnent peu et ils reçoivent peu. Pourquoi ? Parce que leurs désirs ne sont pas encore bien purs et qu'ils considèrent seulement les rayons de la consolation et non le disque du soleil, c'est-à-dire l'éternelle volonté de Dieu, sa vérité éternelle, le Verbe éternel, soleil de justice qui éclaire toutes les âmes qui veulent recevoir sa lumière. » *(Lettre à D. Pierre de Milan, 315).*

La Vérité éternelle ajoutait :

« Personne ne peut venir à moi, sinon par mon Fils unique, car c'est lui qui vous a tracé le chemin à suivre. Il est la voie, la vérité et la vie. Ceux qui marchent dans cette voie, connaissent la vérité et goûtent l'amour ineffable dont je vous ai donné la preuve dans les peines qu'il a supportées pour vous. Tu sais bien que si je ne vous avais pas aimés, je ne vous aurais pas donné un tel Rédempteur. C'est parce que je vous aime d'un amour éternel, que j'ai livré à l'ignominieux supplice de la Croix mon Fils unique, dont l'obéissance et la mort ont détruit la désobéissance d'Adam et la mort du genre humain. Ils connaissent ainsi ma vérité, et parce qu'ils la connaissent, ils la suivent; et ils reçoivent la vie immortelle parce que, après avoir suivi la voie du Christ crucifié, ils sont entrés par la porte de la Vérité dans l'océan de paix, en pleine joie.

« Tu vois donc, ma fille, qu'ils n'ont pas d'autre moyen pour être forts et que l'homme ne peut devenir l'époux de ma vérité et atteindre la perfection à laquelle je l'ai prédestiné qu'en suivant cette voie. Toute autre voie est douloureuse et imparfaite parce que la volonté propre, qu'elle soit spirituelle ou temporelle, est la cause de nos tourments.

Aussi celui qui est dépouillé de sa volonté ne connaît aucune peine personnelle, mais seulement l'intolérable peine de me voir offensé. Douleur réglée, sans désordre, car elle est tempérée par la charité qui rend l'âme prudente et capable de supporter toute épreuve sans briser son accord avec ma douce volonté. »

Il y en avait d'autres qui commençaient à monter: c'étaient ceux qui commençaient à connaître leurs fautes, mais seulement par crainte de la punition; s'ils sortaient du péché, c'était poussés par la crainte imparfaite du châtiment. Cependant, de cette crainte imparfaite beaucoup couraient à la crainte parfaite, et le zèle les faisait monter au second et jusqu'au dernier degré. Mais beaucoup d'autres, négligents, s'asseyaient à l'entrée du pont, arrêtés par cette crainte servile: ils y mettaient tant de nonchalance et de lâcheté, qu'ils n'arrivaient pas à allumer le feu de la connaissance d'eux-mêmes et de la bonté divine pour eux, et ils demeuraient dans leur tiédeur.

De ceux-ci, la douce Vérité disait :

« Vois, ma fille, combien il est impossible à ceux qui n'avancent pas dans la pratique de la vertu, de ne pas reculer. En voici la raison: l'âme ne peut vivre sans amour, et ce qu'elle aime, elle s'étudie à le con-

naître et à le servir de mieux en mieux Si elle ne s'applique pas à se connaître elle-même, comment pourra-t-elle avoir une vraie connaissance de la largeur et de l'abondance de ma charité? Ne me connaissant pas, elle ne m'aime pas; ne m'aimant pas elle ne me sert pas. Alors, privée de Moi, et ne pouvant demeurer sans amour, elle tombe dans le misérable amour de soi-même.

« Ceux-là font comme le chien qui, après avoir vomi ce qu'il a mangé, considère son vomissement et reprend cette immonde nourriture. A ces négligents, engourdis dans une tiédeur immense, la peur du châtiment avait fait vomir dans la sainte confession la pourriture des péchés et donné des velléités d'entrer dans la voie de la vérité. Mais, parce qu'ils n'avançaient pas, ils ont dû revenir en arrière. Alors, jetant le regard de leur intelligence sur leur vomissement, ils oublient de regarder le châtiment pour considérer de nouveau le plaisir de leurs sens; ils en perdent la crainte, ils avalent leur vomissement et nourrissent leurs sentiments et leurs désirs de leurs propres immondices. Ils sont bien plus coupables que les autres.

« Voilà comment je suis iniquement outragé par mes créatures. Aussi, mes fils bien-aimés, je veux que vous ne modériez pas vos

désirs; qu'ils croissent, au contraire! Nourrissez-vous à la table du saint désir (1). Debout, ô vous mes vrais serviteurs! Apprenez de Moi, le Verbe, à charger sur vos épaules, les brebis perdues et à les rapporter au prix de vos peines, de nombreuses veilles et prières. C'est ainsi que vous passerez par Moi qui suis le pont. Vous serez fils et époux de ma vérité. Et je répandrai en vous une sagesse et une lumière de foi, qui, en vous donnant la parfaite connaissance de la vérité, vous permettront d'acquérir toute perfection. »

Ensuite, il plut à la bonté et à l'amour de Dieu de me manifester Lui-même et ses secrets Ces secrets, très doux Père, la langue est incapable de les dire, l'intelligence en

---

(1) Sainte Catherine a expliqué cette expression dans une autre lettre : « L'âme, éprise d'amour, ne cherche pas sa propre consolation, ni spirituelle, ni temporelle, mais comme quelqu'un qui a renoncé à sa propre volonté, elle ne refuse aucune fatigue d'où qu'elle vienne, au milieu des peines et des opprobres, de beaucoup d'attaques du démon et des murmures des hommes, elle prend sur la table de la croix la nourriture de l'honneur de Dieu et du salut des âmes. Elle ne demande aucune récompense ni à Dieu ni aux créatures. Elle ne sert pas Dieu pour son propre plaisir, ni le prochain pour son propre intérêt, mais par pur amour. Elle se perd elle-même, elle se dépouille du vieil homme, c'est-à-dire de la sensualité, pour revêtir l'homme nouveau, le doux Christ Jésus. Voilà ceux qui se nourrissent à la table du saint désir. (*Lettre à Guillaume d'Angleterre*, 64).

est éblouie tant son regard est étroit; ils enflamment tellement le désir que toutes les puissances de l'âme crient d'une seule voix qu'elles veulent quitter la terre si pleine d'imperfection et qu'elles s'élancent pour rejoindre leur fin et goûter avec les élus la souveraine et éternelle Trinité, là où l'on donne à Dieu gloire et louange, où brillent les vertus, le zèle affamé et le désir des ministres véritables et des parfaits religieux, qui, pendant cette vie, ont paru sur le candélabre de la sainte Eglise comme des flambeaux ardents et éclairant le monde entier.

Hélas! mon Père, combien différents, ceux d'aujourd'hui! Poussé par son infinie justice, Dieu se plaignait de ceux-ci :

« Ils se sont rendus, disait-il, semblables aux mouches, bêtes si grossières qu'après s'être posées sur des choses douces et odoriférantes, elles courent sur d'autres dégoûtantes et immondes. Ainsi ces iniques: ils sont à même de savourer la douceur de mon Sang, ils mangent à la table de l'autel où ils conservent et administrent mon Corps et les autres sacrements de la sainte Eglise — Sacrements si pleins de parfums, si doux et si suaves, que l'âme sincère qui les goûte reçoit la vie et ne peut vivre sans eux. — Mais à peine levés de cette table de

l'autel, ils se plongent dans une telle impureté et souillent tellement leur âme et leur corps, que non seulement j'ai horreur de tant d'iniquité, mais que les démons même prennent à dégoût un aussi misérable désordre. »

Lorsque la divine Bonté, Père très cher, eut ainsi répondu à ces trois demandes, elle répondit à une quatrième qui implorait le secours de la divine Providence en faveur d'une âme dans une circonstance particulière. Je ne peux vous le raconter par lettre, mais je vous le dirai de vive voix, si la grâce et la miséricorde de Dieu ne séparent pas mon âme de mon misérable corps avant que je vous voie. Ce corps est un mauvais ennemi qui mène un combat constant contre l'esprit, et vous savez que je dis la vérité lorsque je regarde comme une grâce d'en être délivrée.

Je vous disais donc que la Vérité éternelle a daigné répondre à ma quatrième demande et satisfaire mon ardent désir. Elle disait:

« Ma fille, ma providence ne manquera jamais à qui voudra l'accepter, c'est-à-dire à ceux qui ont pleine confiance en Moi et m'appellent en vérité, non seulement des lèvres, mais du cœur, dans la lumière de la très sainte foi. Ils ne me goûteront pas dans ma très sainte providence ceux qui se contentent de crier: Seigneur! Seigneur! S'ils

n'ont d'autre vertu pour appuyer leur prière, je ne les connaîtrai pas d'une connaissance de miséricorde, mais de justice. Mais s'ils ont confiance en moi, ma providence ne leur manquera pas.

« Je veux que tu voies quelle patience il me faut pour supporter mes créatures, elles, que j'ai créées à mon image et ressemblance avec une si grande douceur d'amour. »

Alors, pour obéir à l'ordre divin, cette âme plongea le regard de son intelligence dans l'abîme de la Charité: elle voyait comment Dieu est la souveraine Bonté, comment, par pur amour, il a créé et puis racheté avec le sang de son Fils toutes les créatures raisonnables et comment ce même amour est la source de tous ses dons, épreuves et consolations, tous procédant de l'amour et ordonnés par lui à un seul but, le salut de l'homme.

Et Dieu disait :

« Le Sang répandu par vous, manifeste cette vérité (1). Mais ceux qu'aveugle l'amour d'eux-mêmes se scandalisent et se révoltent: ils prennent en mal et croient voulu par la haine pour leur malheur et leur ruine ce que je fais par amour et pour leur bien en vue de les sauver des peines éter-

---

(1) Cette vérité que tout vient de l'Amour infini.

nelles et de leur faire gagner la vie qui ne passe pas. Pourquoi donc se plaignent-ils de moi et haïssent-ils ce qu'ils devraient vénérer ? Pourquoi jugent-ils mes jugements secrets qui sont la droiture même ?

« Ils ressemblent à des aveugles qui par le toucher ou par le goût ou le son de la voix, voudraient juger de la nature des choses, en s'en tenant à ces sens inférieurs et bornés. Ils ne veulent pas s'en rapporter à celui qui a la lumière. Dans leur folie, ils ne veulent se conduire qu'en touchant de la main. Mais le toucher est trompeur: il n'a pas la lumière pour distinguer les couleurs. Pareillement, le goût peut être induit en erreur: il ne voit pas l'insecte immonde qui se pose sur les aliments. L'oreille se laisse séduire par la douceur du son parce qu'elle ne voit pas le chanteur dont le chant peut donner la mort à qui s'abandonne à son charme.

« Ainsi font ces aveugles qui ont perdu la lumière de la raison (1): ils tâtent, avec la main des sens, les plaisirs du monde et les jugent bons. Mais comme ils ne voient pas, ils ne se rendent pas compte que ces plaisirs sont une étoffe garnie d'une telle

(1) Non pas la lumière naturelle qui éclaire la raison, mais la lumière surnaturelle qui éclaire la raison des chrétiens, c'est-à-dire la foi.

quantité d'épines, de misères et de chagrins que le cœur qui les possède est insupportable à lui-même.

« La bouche du désir désordonné convoite ces plaisirs qu'elle croit doux et agréables : elle ne voit pas que, sur eux, grouille un essaim immonde de péchés mortels qui infectent l'âme. Si cette âme n'ouvre les yeux à la lumière de la foi pour aller se purifier dans le Sang, c'est la mort éternelle.

« La voix de l'amour-propre est une chanson bien douce, car l'âme suit d'elle-même l'amour de la sensualité, mais chanson qui l'abuse: l'âme se trouve bientôt dans l'abîme, prise dans les liens du péché et livrée à ses ennemis. Car ceux qu'aveugle l'amour-propre et la confiance en leur propre sagesse, ne s'attachent pas à Moi qui suis leur voie et leur guide, la vie et la lumière, Moi que ne trompe jamais et qui préserve des ténèbres ceux qui marchent en Moi. Ils n'ont pas confiance en Moi qui ne veux que leur sanctification. Je leur donne ou je permets tout par amour et ils ne cessent de se scandaliser de Moi. Je les supporte avec patience et je les conserve; je les aime malgré qu'ils ne m'aiment pas. Eux, cependant, ils me poursuivent sans relâche de leurs révoltes, de leur haine, de leurs mur-

mures et d'une multitude d'infidélités. Mes desseins les plus secrets, tous ordonnés suivant la justice et inspirés par l'amour, ces aveugles qui ne se connaissent pas eux-mêmes, veulent les scruter ! Leurs vues sont fausses car qui ne se connaît pas soi-même ne peut en vérité me connaître ni comprendre mes jugements.

« Veux-tu savoir, ma fille, combien le monde se trompe sur les mystères de ma providence ? Ouvre l'œil de l'intelligence et regarde en Moi. »

Je fixais mon regard, avec un ardent désir. Il me montra quelle aurait été la damnation de celui qui était le sujet de cet accident et pour lequel j'avais prié et il me dit :

« Je veux que tu le saches: c'est pour le sauver de cette damnation éternelle que j'ai permis cet accident. J'ai voulu qu'avec son sang, il trouvât la vie dans mon Sang. Je n'avais pas oublié le respect et l'amour qu'il portait à Marie, ma très douce Mère. C'est donc par miséricorde que j'ai procuré cet accident. Or, les ignorants le qualifient de cruauté. Mais leur jugement procède de l'amour d'eux-mêmes qui les aveugle. Ils ne connaissent pas la Vérité. Ils la connaîtraient s'ils voulaient dissiper cette nuée et ils l'aimeraient; ils n'auraient que du respect pour

tout ce qui leur arrive et, au moment de la moisson, ils en recueilleraient le fruit.

« Toujours, en cette occasion comme en d'autres, ô mes fils, j'exaucerai vos désirs persévérants. Ma providence sera près de vous, peu ou beaucoup, selon la mesure de votre confiance en Moi. Je dépasserai même cette mesure pour satisfaire le désir de mes serviteurs qui me prient pour le prochain. Je ne méprise pas ceux qui m'implorent humblement pour eux ou pour les autres. C'est pour cela que je t'invite à me demander miséricorde pour le prochain et pour le monde entier. O ma fille, conçois et enfante ! Enfante une race d'hommes qui haïssent le péché et m'aiment d'un amour qui défaille et qui meurt ! »

Alors, ô très cher et très doux Père, à contempler et à entendre de si grands secrets de la douce Vérité première, il me parût que mon cœur s'en allait. Je meurs et je ne puis mourir. Ayez compassion de votre malheureuse fille qui souffre cruellement de voir tant offenser Dieu et n'a personne devant qui épancher son cœur. Mais le Saint-Esprit m'a donné au-dedans le soutien de sa clémence et au dehors la consolation de vous écrire. Tous ensemble, fortifions-nous dans le Christ, le doux Jésus. et les peines nous seront un rafraîchissement.

Acceptons sans négligence, avec un vif empressement, la douce invitation divine. Mon doux Père, réjouissez-vous d'être si tendrement appelé. Souffrez sans vous affliger, avec patience et allégresse: vous serez l'époux de la Vérité et la consolation de mon âme. Autrement vous n'auriez pas la grâce et vous me tiendriez dans une grande amertume. Aussi vous ai-je dit que je désire vous voir disciple et amant de la Vérité. Je termine.

Demeurez dans la douce et sainte dilection de Dieu.

† † †

A la suite de cette lettre évidemment achevée les diverses éditions ajoutent quelques lignes qui appartenaient peut-être à une autre lettre perdue. Ici elles ne sont manifestement pas à leur place. Elles ont été écrites à la Rocca d'Orcia, où Catherine était l'hôte des Salimbeni, après que le Frère Raymond eut quitté Sienne pour Rome, en octobre 1377, c'est-à-dire un an avant la lettre précédente. Catherine y raconte comment elle apprit miraculeusement à écrire. Les voici:

Bénissez le Frère Matthieu dans le doux Christ Jésus. Cette lettre, et une autre que je vous ai envoyée, ont été écrites de ma main dans l'île de la Rocca, avec beaucoup

de soupirs et une telle abondance de larmes que mes yeux n'y pouvaient plus voir. Mais j'étais remplie d'admiration de ce que la bonté de Dieu accomplissait en moi, dans la contemplation de sa miséricorde envers les créatures raisonnables et les largesses de sa providence à mon égard. Alors que mon ignorance me privait de la consolation de vous écrire, il m'en a donné la faculté afin qu'en descendant de l'extase, j'eusse quelqu'un avec qui soulager un peu mon cœur et l'empêcher d'éclater. Ne voulant pas encore me retirer des ténèbres de cette vie, il a formé cette science dans mon esprit d'une manière merveilleuse, comme fait le Maître pour l'enfant auquel il présente un modèle. A peine m'aviez-vous quittée, je commençai ainsi d'apprendre comme en sommeil, avec le secours du glorieux évangéliste Jean et de Thomas d'Aquin. Pardonnez-moi de trop vous écrire: la main et la langue sont d'accord avec le cœur. Doux Jésus. Jésus Amour.

XII

La lettre suivante montre, mieux que tout autre peut-être, la nature des relations qui unissaient sainte Catherine et le bienheureux Raymond. Notre-Dame de lui avait donné comme confesseur : à cause de ce titre, elle avait pour lui un pieux respect et elle l'appelait « son très doux Père. » Mais il était en même temps son disciple dans la science surnaturelle : aussi le regardait-elle comme son fils et lui adressait-elle, affectueusement mais énergiquement, les reproches que ce saint religieux a pu parfois mériter.

La lettre suivante est adressée « au fils négligent » pour lui rappeler les obligations de son état religieux : le zèle inlassable, la charité effective envers le prochain sans distinction d'amis ou d'ennemis, la patience pour supporter les fatigues du ministère, l'amour du silence et des exercices réguliers. Avec une franchise toute pleine d'affection, Catherine pousse « son fils » à acquérir la perfection de son état « en ne cherchant que Jésus crucifié, sans s'arrêter à une créature. » (1)

---

(1) Cette lettre contient plusieurs passages d'une ressemblance marquée avec certaines pages du Dialogue ; ce qui nous porterait à croire qu'elle a été écrite après le Dialogue, lorsque le Frère Raymond était à Rome, comme le laisse supposer le mot de la fin : Priez les glorieux Apôtres Pierre et Paul. Si cette conjecture était juste, la lettre aurait été envoyée entre le 15 octobre et le 25 novembre 1378.

Au nom de Jésus-Christ crucifié et de la douce Marie

Père très cher et très doux, Fils négligent et ingrat dans le Christ, le doux Jésus (1).

Moi, Catherine, servante et esclave des serviteurs de Jésus-Christ, je vous écris dans son précieux Sang, avec le désir de vous voir plein de zèle pour acquérir et conserver la vertu, car, sans zèle, l'âme est aussi incapable de l'acquérir que de la conserver.

Qu'est-ce qui remplit le cœur de zèle? l'amour. C'est lui qui pousse le cœur à aller là où s'acquiert la vertu. Le défaut de zèle dans une âme prouve donc qu'elle est vide d'amour. Il faut aimer fortement et franchement, sans recherche de soi-même ou de quelque créature raisonnable. Mais comment avoir ce précieux amour? En ouvrant l'œil de l'intelligence pour voir et comprendre combien Dieu nous aime. Et comment obtenir cette connaissance de l'amour de Dieu? En nous laissant mener par l'amour dans la

---

(1) Elle écrivit de même à Dom Jean Sabbatini : « Père très cher et bien aimé, par respect pour le sacrement du corps adorable du Fils de Dieu, je vous dirai et vous appellerai aussi mon fils, car, par de continuelles prières et mes désirs, je vous enfante devant Dieu comme une mère enfante son fils. »

cellule de la connaissance de soi-même car la connaissance de nous-même nous fait concevoir et la haine contre notre sensualité et l'amour pour Dieu qui nous porte une charité ineffable, charité que l'âme découvre en elle-même.

Alors, le cœur stimulé par un désir de feu, le chrétien se lève et s'en va, cherchant le plus parfait moyen d'employer le temps toujours si précieux, puisqu'il nous permet d'amasser un trésor ou de le dilapider suivant notre bon plaisir. Il voit qu'un seul chemin mène à la vertu véritable: la charité envers le prochain, laquelle jaillit de la connaissance de Dieu car dans la Bonté divine on voit clairement que l'Amour sans mesure s'étend non seulement à nous-même mais à toute créature raisonnable, aux amis et aux ennemis

Il est vrai, on aime tel plus que tel autre parce qu'en lui on peut aimer la vertu. Celui qui est vertueux, on l'aime et par amour de la vertu et parce qu'il est créature de Dieu. Le pécheur inique et injuste, on l'aime parce que Dieu l'a créé et pour qu'il sorte du vice et vienne à la vertu. Ainsi on se nourrit des âmes pour la gloire de Dieu. Afin de les arracher aux mains du démon on se livrerait à la mort; par zèle on se vole le temps à soi-même, c'est-à-dire on se refu-

se le temps de jouir de quelques consolations, anciennes ou nouvelles, et l'on donne tout au prochain. C'est pourquoi à une servante de Dieu qui s'écriait: « Mon Seigneur, que voulez-vous que je fasse? » il fut répondu: « A moi donne la gloire et au prochain tes labeurs. »

Quels labeurs? Ceux du corps et de l'âme. Et qu'est-ce que les labeurs de l'âme? Offrir de saints désirs, des prières saintes, humbles et continuelles (1) faites avec allégresse pour les vertueux, avec douleur pour les morts qui gisent dans le péché mortel; supporter avec une vraie patience les scandales, calomnies et plaintes des méchants; ne ralentir pour aucun motif l'ardeur de la prière et du désir, de la faim et du zèle de leur salut. C'est ainsi que l'âme devient

---

(1) Qu'est-ce que *la prière continuelle* d'après sainte Catherine? « La prière continuelle, que toute créature raisonnable est obligée de faire, est le feu du bon désir, alimenté par l'amour de Dieu et du prochain, qui fait accomplir pour l'honneur de Dieu toutes les œuvres en soi et dans les autres. Ce désir prie toujours parce que le zèle de la charité s'élève sans cesse devant le Créateur, en quelque lieu que l'homme soit et quoi qu'il fasse. » *(Lettre à François Tebaldi).* — « L'intelligence doit toujours s'appliquer à connaître son néant, la bonté de Dieu pour l'homme et la grandeur pour Celui qui seul est véritablement. La prière continuelle n'est autre chose qu'un saint désir et un doux mouvement d'amour qui suit l'intelligence. » *(Lettre à Martin de Passignano).*

conforme au Christ crucifié, en mangeant cette nourriture sur la croix du désir, croix de douleur et d'angoisse bien plus dure pour le Christ que celle où fut cloué son corps.

Dieu demande en outre pour le prochain les labeurs du corps. Il veut que notre corps se fatigue en lui rendant tous les services possibles, en endurant les incommodités et les peines. Parfois, Dieu permet que nous ayons à supporter des autres la violence, la faim, la soif et beaucoup de persécutions, à la suite des saints martyrs qui eurent tant à souffrir. Mais trop grande encore est notre imperfection pour que nous soyions dignes de l'immense bonheur d'être persécutés pour le Christ.

Voilà comment il faut donner au prochain le dévouement et à Dieu l'honneur, comment il faut accomplir toutes choses pour la gloire et la louange du nom de Dieu si nous ne voulons pas que nos œuvres soient stériles en fruits de vie et que déjà en ce monde nous ayons l'avant-goût de la mort éternelle. (1) Dans la connaissance de Dieu

---

(1) Ceux qui demeurent dans l'amour-propre ont un avant-goût de l'enfer, car ils deviennent insupportables à eux-mêmes en s'aimant d'une manière dérèglée ainsi que les créatures. » *(Lettre à Dom Jean de Vallombreuse).*

concevons l'amour qui nous fera chercher sa gloire et le salut des âmes, et donnons la preuve de cet amour dans nos rapports avec le prochain en pratiquant la patience.

O Patience, que tu es aimable! O Patience, de quelle espérance tu remplis ceux qui te possèdent! O Patience, tu es reine, toujours maîtresse, jamais servante de la colère! O Patience, tu fais justice de la sensualité lorsque la colère lui fait lever la tête: tu portes avec toi un glaive à deux tranchants, le glaive de la haine et de l'amour, avec lequel tu frappes et déracines la colère et l'orgueil, et aussi la moëlle de l'orgueil, l'impatience. Le soleil est ton vêtement, éclatant de la lumière de la vraie connaissance de Dieu, brûlant de la chaleur de la charité divine et dont les rayons, tombant sur ceux qui te persécutent, allument des charbons ardents d'un feu que la charité enflamme et qui brûle et consume la haine de leur cœur. Oui, douce Patience née de la charité, c'est toi qui produis du fruit dans le prochain et qui glorifies Dieu. Il est semé d'étoiles, ton vêtement: ce sont les diverses vertus, car tu ne peux habiter une âme, ô Patience, sans faire briller les étoiles de toutes les vertus dans cette nuit de la connaissance de soi-même qui ne paraît éclairée que d'une lumière lunai-

re. Et après cette nuit de la connaissance de soi-même se lève le jour avec la lumière et la chaleur du soleil, ton vêtement, ô Patience.

Qui ne s'éprendrait d'amour pour une aussi douce chose que la Patience? Qui n'aimerait souffrir pour le Christ crucifié?

Souffrons-donc, Père très cher et très doux. Ne perdez pas le temps. Tâchez à vous connaître vous-même pour que cette reine soit l'hôte de votre âme: sa présence vous est bien nécessaire. C'est le moyen de monter sur la croix avec Jésus crucifié et d'y partager sa nourriture. Voilà à quoi vous êtes appelé et élu. Il vous semblera n'être éclairé que par la lune lorsque vous souffrirez, mais la patience vous donnera la lumière du soleil. Votre âme ressuscitera dans la vertu que vous conserverez et développerez avec plus de zèle et de perfection que jamais jusqu'au jour où vous toucherez le but. Vous deviendrez conforme au Christ crucifié et accablé de peines, de tourments et d'opprobres.

Pourquoi le Christ a-t-il souffert ? Parce que la sagesse de Dieu vit que le châtiment devait suivre l'offense faite au Père. L'homme affaibli ne pouvant satisfaire, un amour de feu poussa Celui que n'a pas atteint le venin du péché à offrir la satisfaction. Vous

suivrez cet exemple si, après avoir pratiqué la vertu, vous supportez les injustices de ceux qui vous injurient sans que vous les ayez offensés. Mais quand elle vient de Dieu, l'épreuve est toujours juste puisque nous l'offensons toujours. Le Christ a souffert jusqu'à la mort et il est ressuscité glorieux. Ainsi ferons-nous: que tous les serviteurs de Dieu souffrent jusqu'à la mort de la sensualité. La sensualité morte, le péché est vaincu, et l'âme se lève, ressuscite à la grâce et va, glorieuse, avec la reine, la Patience qui la revêt de son vêtement, dont j'ai parlé plus haut, et lui donne de persévérer jusqu'au dernier jour où elle monte au ciel.

Seule la charité, vêtement de la patience, pénètre dans le ciel comme une reine. Toutefois, bien que les autres vertus demeurent dehors, la charité fait entrer avec elle le fruit de toutes les vertus et en particulier le fruit de la patience parce que celle-ci est incorporée à la charité; plus encore, elle est la moëlle de la charité; elle ne se montre jamais nue, mais vêtue d'amour. Sans la charité, la patience ne serait pas une vertu. L'amour véritable et parfait (1), quand il

---

(1) Qu'est-ce que *l'amour véritable et parfait?* « Aimer en vérité, c'est aimer, non par crainte du châtiment, qui atteint celui qui n'aime pas, ni pour l'utilité et le

est dans une âme, veut donner un signe de sa présence: le support des peines et des opprobres, des moqueries et des affronts, des tentations du démon et des révoltes de la chair, des critiques, des flatteries du cœur double, de celui qui a une pensée dans le cœur et une autre sur les lèvres. Tout cela, il le traverse, entraîné par une vraie et sainte patience et par un vif désir de servir Dieu et le prochain.

L'âme habite ainsi la cellule de la connaissance de soi-même dans laquelle est l'autre cellule de la connaissance en soi-même de la bonté de Dieu. Là, elle s'engraisse. Là, elle prend ses délices. Dans sa propre cellule, elle mange avec douleur les âmes comme nourriture, car sa table est sur la croix. Dans la cellule de la louange et de la gloire de Dieu, elle fait son lit de repos. Elle a donc la table, la nourriture, le serviteur qui est l'Esprit-Saint, et son lit de repos, l'honneur du Père éternel. Heureuse

plaisir que trouve l'âme dans l'amour, mais seulement parce que le souverain Bien est digne d'être aimé. Nous devrions l'aimer lors même que nous n'en retirerions aucun avantage; et si de ne pas l'aimer ne devait nous causer aucun dommage, nous devrions l'aimer tout de même. C'est ainsi qu'il a fait, Lui. Il nous a aimés sans être aimé de nous, sans en espérer aucun avantage, sans craindre de se nuire s'il ne nous aimait pas Il nous a aimés par sa bonté et nous devons l'aimer par sa même bonté. » (*Lettre à Nicolas di Ghida*, 35).

d'avoir trouvé au-dedans d'elle-même une si douce cellule, elle la défend contre le dehors de toutes ses forces.

Rappelez-vous, Père très cher et Fils négligent, la doctrine de Marie (1) et de la douce Vérité première. Vous savez qu'il vous faut demeurer dans la connaissance de vous-même, dans la prière humble et persévérante. Vous devez pratiquer la cellule, connaître la vérité et fuir toute conversation, excepté celles qui sont nécessaires au salut des âmes pour les arracher aux mains des démons par la sainte confession. Dans ce but, ayez plaisir à être avec les publicains et les pécheurs: les autres, aimez-les beaucoup et fréquentez-les peu. N'oubliez pas de célébrer l'office divin à son heure et en son temps. S'il y a quelque chose à faire pour Dieu ou pour le service du prochain,

---

(1) Voici ce qu'entendait la Sainte par *la doctrine de Marie :* « En tant qu'homme, le Fils de Dieu était revêtu du désir de l'honneur de son Père et de notre salut : et ce désir fut si grand qu'il courut dans son ardeur à travers les peines, la honte et l'outrage jusqu'à la mort ignominieuse de la croix. Or le même désir fut en Marie, car elle ne pouvait désirer autre chose que l'honneur de Dieu et le salut des créatures. Les Docteurs disent, pour faire comprendre la charité sans bornes de Marie, qu'elle aurait servi d'échelle pour mettre son Fils en croix : et il en était ainsi parce que la volonté du Fils était en Elle. » (*Lettre à Robert de Naples*).

faites-le sans lenteur ni négligence; mais l'œuvre finie, gardez pour vous la fatigue et réfugiez-vous dans votre cellule sans aller, sous couleur de zèle, vider votre âme dans les conversations. Si vous êtes vraiment zélé et que vous ayez faim de la vertu, je suis certaine que vous le ferez et que vous vous souviendrez de ce que je vous ai dit. Sans zèle, vous ne feriez rien dans l'avenir et vous ne conserveriez même pas ce que vous avez. Aussi vous ai-je dit que je désire vous voir rempli d'un zèle parfait. J'espère que Marie, la douce Mère, remplira mon désir. Perdez-vous vous-même, ne cherchez que le Christ crucifié et aucune autre créature.

Priez les glorieux apôtres Pierre et Paul de nous donner, à moi et à mes pauvres fils, la grâce de nous noyer dans le sang du Christ crucifié et de nous revêtir de la douce Vérité. Pour moi, si telle est sa volonté, que Dieu me retire de cette vie ténébreuse: la vie est la cause de ma peine, et la mort l'objet de mon plus grand désir. Prenez courage, réjouissons-nous et exultons car notre allégresse atteindra sa plénitude dans le Ciel. Je termine.

Demeurez dans la sainte et douce dilection de Dieu.

Doux Jésus, Jésus Amour.

TROISIÈME PARTIE

LETTRES

AU

FRÈRE RAYMOND

QUAND

IL ALLAIT EN FRANCE

CATHERINE A ROME ET LE FRÈRE RAYMOND AMBASSADEUR PONTIFICAL

Le schisme faisant des progrès rapides et personne ne se montrant capable de l'arrêter, Urbain VI tourna les yeux vers la vierde de Sienne comme vers son plus solide soutien et il lui demanda de venir à Rome. Catherine quitta Sienne et arriva auprès du Pape, le 28 *novembre* 1378, *avec un assez grand nombre de ses disciples qu'elle organisa en communauté.*

Elle ne devait plus quitter Rome. Les dix-sept mois qu'elle vécut encore furent employés à procurer la paix de l'Eglise, à l'extinction du schisme et à la réforme du clergé. Urbain VI s'appuyait sur elle et l'on pourrait presque dire, tant était grande son influence sur le Pape, que c'est Catherine qui gouverna l'Eglise en ces temps les plus sombres de l'histoire ecclésiastique. Ces dix-sept mois furent le temps de son dernier et plus rude combat en faveur de « la douce Epouse du Christ » en danger de périr.

Cependant Clément VII, élu par les cardinaux contre Urbain VI, s'était établi à Avignon. Qu'allait faire le roi de France, Charles V ? L'extinction du schisme dépendait beaucoup de sa décision qui serait cer-

tainement adoptée par son royaume et les états voisins. Le roi commença par se déclarer neutre entre les deux pontifes et soumettre la question à l'examen de l'Université de Paris. C'est afin d'obtenir une solution en sa faveur qu'Urbain VI proposa au Frère Raymond de se rendre à Paris en qualité de nonce pour exposer au roi les vraies circonstances de l'élection pontificale.

Avant d'accepter, Frère Raymond demanda à consulter Catherine. Celle-ci éprouva une grande douleur à l'idée d'une nouvelle séparation car elle aimait tendrement « son très doux Père et Fils » et elle sut surnaturellement qu'ils ne se reverraient plus ici-bas. Mais habituée à sacrifier ses affections même les plus saintes au bien de l'Eglise, elle lui dit: « Obéissez aux désirs du Pape. Je veux que vous vous exposiez pour défendre la vérité. »

Avant la séparation, comme autrefois Benoit et Scholastique, ils s'entretinrent longuement des choses éternelles. Puis Catherine voulut accompagner le Frère Raymond jusqu'au rivage. Lorsque le navire leva l'ancre, elle se mit à genoux et traça sur lui le signe de la croix; puis elle demeura là quelques moments, priant et pleurant.

C'était en décembre 1378.

XIII

Quelques jours après leur séparation, Catherine écrivait au Frère Raymond à Pise, en route pour la France. Elle lui enseigne, avec la lumière de vérité, à vaincre la sensibilité ; elle l'exhorte à remplir sa mission avec grand zèle et aussi avec prudence, en parlant peu et en agissant beaucoup ; de nouveau elle l'engage à donner sa vie, s'il le faut, pour l'Eglise.

AU NOM DE JÉSUS-CHRIST CRUCIFIÉ
ET DE LA DOUCE MARIE

PÈRE TRÈS CHER DANS LE CHRIST, LE DOUX JÉSUS,

Moi, Catherine, servante et esclave des serviteurs de Jésus-Christ, je vous écris dans son précieux Sang avec le désir de vous voir, éclairé d'une lumière vraie et parfaite, tout considérer dans la lumière de Dieu. Cette vue vous donnera la connaissance de la vérité; et cette connaissance, l'amour. Et vous serez le fidèle époux de la Vérité. Sans cette lumière vous marcheriez dans les ténèbres et vous seriez l'époux, non pas fidèle, mais infidèle de la Vérité. C'est cette lumière, en effet, qui donne à l'âme la fidélité; elle la délivre des mensonges de

la sensualité; elle la fait courir, morte à ses goûts naturels, à la suite du Christ crucifié, la Vérité même; par elle le cœur, devenu grave, ferme et inébranlable, ne se laisse point entraîner à l'impatience par l'épreuve, ni à la joie déréglée par la consolation et le succès, mais garde en toute occasion la juste mesure. Celui qu'elle éclaire agit toujours avec prudence, plus heureux d'écouter des discours nécessaires que d'en prononcer d'inutiles, car il a vu dans la lumière que ce que le bon Dieu aime, c'est peu de paroles et beaucoup d'œuvres. Sans cette lumière il n'aurait pas compris et il aurait fait tout le contraire: peu d'œuvres et beaucoup de discours. Son cœur aurait suivi le vent: dans la joie, livré sans retenue à la vanité; dans l'affliction, plongé en une tristesse exagérée. Il est prêt à tomber dans les pires fautes, celui qui est privé de cette lumière; au contraire, celui qui s'éclaire à la lumière de Dieu est capable d'une haute perfection qu'il atteint en s'exerçant avec zèle à la sainte haine de lui-même et à l'amour de la vertu. Sinon, rien: la vie est imparfaite et corrompue.

C'est en considérant combien nécessaire est cette lumière, très cher Père, que j'exprimais le désir de vous voir éclairé d'une

lumière vraie et parfaite. Voulez-vous savoir avec quelle ardeur mon âme le désire? avec la même ardeur qu'elle aspire à sortir elle-même des ténèbres, à s'unir et se conformer à la lumière. Par l'amour du Christ crucifié et de Marie, la douce Mère, je vous supplie d'employer toutes vos forces à accomplir la volonté de Dieu et le désir de mon âme qui alors sera bien heureuse.

Ce n'est plus le temps de dormir mais de secouer le sommeil de la négligence, de dissiper l'aveuglement de l'ignorance, d'épouser réellement la Vérité avec l'anneau de la très sainte foi, d'annoncer la Vérité sans jamais la taire par crainte, de la répandre largement, libéralement, d'être prêt à donner votre vie, s'il le faut, enivré que vous serez du Sang de l'humble Agneau sans tache que vous puiserez au sein de son Epouse la sainte Eglise. Cette Epouse, nous la voyons toute démembrée (1). Mais j'espère dans la souveraine et éternelle bonté de Dieu qui lui rendra sains ses membres infirmes, et odoriférants ses membres corrompus. Ils seront façonnés sur les épaules des vrais serviteurs de Dieu, ceux qui aiment la Vérité au milieu des labeurs pé-

---

(1) Par le schisme.

nibles, des sueurs, des larmes, des humbles et continuelles oraisons. Après ces fatigues nous recevrons le soulagement: la vive joie de voir le renouvellement de cette douce Epouse.

Tais-toi, mon âme, ne parle plus. Je ne veux pas essayer, Père très cher, de vous raconter ce que ni la plume, ni la langue ne pourraient exprimer (1). Mon silence vous fera comprendre ce que je voudrais dire. Je termine. J'ai un grand désir de vous voir revenir dans ce jardin pour en extraire les épines.

Demeurez dans la sainte et douce dilection de Dieu.

Doux Jésus, Jésus Amour.

(1) Ses extases et visions.

XIV

Les partisans de Clément VII, ayant eu vent de l'ambassade du Frère Raymond, firent tout pour l'empêcher d'aboutir car ils voulaient à tout prix éviter qu'Urbain VI put instruire le roi de France de la réalité des événements. La reine Jeanne de Naples lança ses corsaires dans le golfe de Gênes avec ordre de s'emparer du Frère Raymond. Celui-ci toutefois put arriver à Gênes en échappant à leurs pièges d'une façon qu'il crut miraculeuse. Il en eut une grande joie et il se hâta de l'annoncer à Catherine.

Mais celle-ci, s'élevant au-dessus des pensées humaines et entraînée par son habituel et toujours plus ardent désir du martyre, répondit en exprimant le regret que le Frère Raymond n'eût pas versé son sang pour le Christ. Uniquement préoccupée de la paix de l'Eglise, elle l'exhortait à poursuivre son voyage sans souci d'aucun danger.

AU NOM DE JÉSUS-CHRIST CRUCIFIÉ
ET DE LA DOUCE MARIE,

PÈRE TRÈS CHER DANS LE CHRIST LE
DOUX JÉSUS,

Moi, Catherine, servante et esclave des serviteurs de Jésus-Christ, je vous écris dans son précieux Sang avec le désir de vous

voir sortir enfin de l'enfance pour devenir un homme énergique, de vous voir renoncer à la douceur du lait pour vous nourrir de pain. L'enfant qui se nourrit de lait est incapable de résister sur le champ de bataille, il n'aime qu'à jouer avec d'autres enfants: ainsi l'homme qui se complait dans l'amour de soi-même ne désire que boire le lait des consolations spirituelles et temporelles; c'est un enfant qui s'amuse avec des enfants. Mais s'il devient un homme en se dégageant de la mollesse de l'amour-propre, il se nourrit de pain avec la bouche du saint désir, il le mâche avec les dents de la haine et de l'amour, et plus ce pain est dur et rassis, plus il l'aime. Oh! combien il s'estime heureux quand il voit ses gencives saigner! Devenu fort, il prend les mœurs des forts. Sérieux, grave, attentif, il court avec eux au combat. Désormais sa seule joie est de lutter pour la vérité. Son bonheur est de souffrir et, à l'exemple du doux saint Paul épris d'amour, de se glorifier des nombreuses tribulations qu'il supporte pour la vérité.

Ceux-là n'ont plus voulu de lait. Sur leurs membres brillent les stigmates du Christ dont ils suivent la douce doctrine. En pleine tempête ils sont dans le calme; dans l'amertume ils savourent une délicieuse dou-

ceur; avec une vile et mesquine marchandise ils acquièrent des richesses immenses. Quand il les frappe et les déchire, le monde ne fait que les aider à se recueillir et à s'unir plus intimement à Dieu. Plus la calomnie les poursuit, plus ils exultent dans la vérité. Quand ils souffrent de la faim, de la nudité, des injures, des mauvais traitements et des outrages, leur âme merveilleusement s'engraisse de la nourriture immortelle. Leur vêtement, c'est le feu de la divine Charité: ils ne rougissent plus de la nudité de l'amour-propre qui dépouille l'âme de toute vertu. C'est dans l'humiliation et les coups qu'ils trouvent leur gloire.

Le pain qu'ils mangent est rassis mais non pas sec. S'il était sec, les dents ne le pourraient mâcher qu'avec peine et petit profit: aussi le trempent-ils dans le Sang du Christ crucifié, à la fontaine de son cœur. Comme enivrés d'amour, ils courent tremper le pain rassis des tribulations dans ce précieux Sang. Ils cherchent seulement le meilleur moyen de donner gloire et louange à Dieu, et comme ils voient que le temps des tribulations abondantes permet à la vertu de donner les preuves les plus certaines et les plus glorieuses pour Dieu, eux et la tribulation s'embrassent. Ils savent d'ailleurs

que la douleur les conforme au Christ mieux que le plaisir.

Ainsi donc, mon doux et bien-aimé Père, levons-nous de sommeil de la négligence, le cœur contrit et en même temps reconnaissant des bienfaits et grâces nouvelles et anciennes reçues de Dieu et de Marie, la Mère: c'est d'Elle, je vous l'affirme, que vous avez reçu cette dernière grâce par laquelle Dieu vous a voulu manifester le feu de son amour. A cet amour, dans la lumière de la très sainte foi, abandonnez-vous plus entièrement, plus généreusement, pour la gloire de Dieu, pour l'exaltation de la sainte Eglise et du véritable vicaire du Christ, le pape Urbain VI. Dilatez-vous dans l'espérance. Mettez votre confiance à l'abri de toute crainte, non pas en l'homme ou en votre habileté humaine, mais en la providence et le secours divin.

Dieu vous a voulu faire connaître votre propre imperfection et il vous a fait voir que vous n'êtes encore qu'un enfant à la mamelle et non un homme qui se nourrit de pain. S'il avait vu que vous aviez des dents pour manger du pain, il vous en aurait donné comme il l'a fait à vos autres compagnons. Vous n'étiez pas digne de combattre sur le champ de bataille; comme un enfant, on vous a retiré en arrière, et vous, volontiers

vous avez fui et vous vous êtes réjoui comme d'une grâce de ce que Dieu accordait à votre faiblesse. O mon méchant petit Père, quel bonheur ç'aurait été pour votre âme et pour la mienne si avec votre sang vous aviez cimenté une pierre de la Sainte Eglise, par amour du Sang! Vraiment nous avons sujet de pleurer que notre peu de vertu nous ait privés d'un si grand bien!

Arrachons donc nos dents de lait pour prendre les fortes dents de la haine et de l'amour. Prenons la cuirasse de la charité et le bouclier de la très sainte foi. Comme des hommes faits, courons au champ de bataille; tenons ferme, avec une croix devant et une croix derrière pour ne pas fuir. Si nous sommes forts et armés, on ne nous éloignera pas du combat.

Et afin que Dieu nous accorde cette grâce, à vous, à moi et aux autres, aujourd'hui même, nous commencerons à offrir nos larmes et notre ardent désir: désir plein de douceur car nous le remercierons de ses récents bienfaits, mais aussi plein d'amertume à cause de notre imperfection qui nous a privés d'un si grand bonheur.

Noyez-vous dans le sang du Christ crucifié. Baignez-vous dans le Sang. Enivrez-vous du Sang. Revêtez-vous du Sang. Gémissez sur vous dans le Sang. Ré-

jouissez-vous dans le Sang. Croissez et fortifiez-vous dans le Sang. Perdez votre faiblesse et votre aveuglement dans le Sang de l'Agneau immaculé. Et dans la lumière courez, preux chevalier, chercher l'honneur de Dieu, la prospérité de la sainte Eglise et le salut des âmes dans le Sang. Je termine.

Demeurez dans la sainte et douce dilection de Dieu.

Doux Jésus, Jésus Amour.

XV

Si les ardentes lettres de Catherine donnaient du courage au Frère Raymond, elles ne supprimaient pas les obstacles à son entreprise. Les corsaires de Clément VII étant en embuscade autour de Gênes, force fut au Bienheureux de continuer la route par terre. Il alla ainsi de Gênes à Vintimille. Mais là, un Frère de son Ordre l'avertit qu'il ne pouvait aller plus loin sans tomber dans un piège et être massacré. Il rebroussa chemin et retourna à Gênes.

Catherine l'ayant appris, elle lui écrivit pour lui reprocher son retour et lui inspirer un plus complet mépris de la vie. Elle aurait voulu qu'il poursuivit sa route à tout prix car c'était le moment de mourir pour l'Eglise. A la fin de la lettre elle s'excuse de lui faire des reproches et elle le supplie d'y voir, non pas une diminution, mais un accroissement de son affection pour lui puisqu'elle lui désirait la plus grande des grâces, le martyre. Elle s'accuse d'être elle-même la cause de tous les maux de l'Eglise.

AU NOM DE JÉSUS-CHRIST CRUCIFIÉ
ET DE LA DOUCE MARIE,

PÈRE TRÈS CHER DANS LE CHRIST LE
DOUX JÉSUS,

Moi, Catherine, servante et esclave des serviteurs de Jésus-Christ, je vous écris dans son précieux Sang, avec le désir de voir en

vous la lumière de la très sainte foi. C'est cette lumière qui nous montre la voie de la vérité. Sans elle aucun désir, aucun exercice, aucune action ne porterait de fruit et n'atteindrait le but proposé, tout serait imparfait, nous n'avancerions pas dans la charité envers Dieu et le prochain. La raison, me semble-t-il, en est que à la mesure de la foi répond celle de l'amour, à la mesure de l'amour, celle de la foi. Celui qui aime demeure, toujours fidèle à celui qu'il aime et il le sert jusqu'à la mort.

Cela me fait comprendre que je n'aime pas vraiment Dieu ni les créatures pour Dieu. Si je l'aimais en vérité, ma fidélité irait jusqu'à me faire mourir mille fois par jour, si c'était utile et possible, pour la gloire et la louange de son nom; je ne manquerais pas de foi; par amour de Dieu, de la perfection et de la sainte Eglise, je m'appliquerais à souffrir. J'aurais confiance que Dieu se fera mon protecteur et mon défenseur comme il le fut des glorieux martyrs qui couraient avec allégresse aux tourments. Si j'étais fidèle, je ne craindrais rien, je tiendrais pour certain que Dieu est pour moi ce qu'il fut pour eux: sa puissance serait-elle affaiblie? Ne saurait-il plus pourvoir à mes besoins? C'est parce que je ne l'aime pas que je ne me confie pas en Lui en vérité. La crainte

de mes sens prouve la tiédeur de mon amour. La lumière de la Foi en mon âme est obscurcie par mes infidélités envers mon Créateur et ma confiance en moi-même. Je le confesse et je ne peux le nier, cette racine n'est pas extirpée de mon âme; et c'est l'obstacle aux œuvres que Dieu veut accomplir en moi et à celles dont il veut me confier l'opération, œuvres pour cela impuissantes à atteindre la glorieuse et utile fin que Dieu se propose.

Hélas! Hélas! mon Seigneur. Malheur à moi, misérable! Vais-je donc demeurer ainsi toujours et partout et en tout état? Mon infidélité continuera-t-elle à fermer le chemin à votre Providence? Oui certainement si votre miséricorde ne me détruit pour me refaire à neuf. Détruisez-moi donc, Seigneur, brisez la dureté de mon cœur: je ne veux plus être un obstacle à vos opérations.

Mon très cher Père, je vous supplie de prier instamment pour que tous deux nous nous noyions dans le Sang de l'humble Agneau qui nous rendra forts et fidèles. Nous brûlerons du feu de la divine Charité; nous serons, avec l'aide de la grâce, ouvriers utiles et non destructeurs et corrupteurs; fidèles à Dieu, nous donnerons la preuve que nous nous confions en son aide et non en notre habileté ou en celle des hommes.

Cette même foi nous fera aimer les créatures, car, comme la charité envers le prochain procède de la charité envers Dieu, la foi commune et particulière procède de l'amour; je veux dire de même qu'il y a une foi générale que nous donnons à l'ensemble des créatures, il y a en ceux qui s'aiment plus intimement une foi particulière qui, outre l'amour commun, a mis entre nous un amour spécial. Cet amour est la preuve de la foi, une preuve si éclatante, que l'un ne peut s'imaginer que l'autre veuille autre chose que son bonheur et qu'il demeure persuadé que son ami fait tout auprès de Dieu et des créatures pour le rendre heureux, pour procurer en lui la gloire divine et la sanctification de son âme et pour obtenir que Dieu l'aide et augmente sa constance et s'il vient à augmenter son fardeau. Un ami porte en lui-même cette foi que rien jamais ne peut diminuer, ni les accusations des hommes, ni les tromperies du démon, ni aucun changement de lieu. Agir autrement, c'est montrer qu'on n'aime Dieu et le prochain que d'un amour imparfait.

Si j'ai bien compris votre lettre, vous avez eu beaucoup à combattre contre des pensées trompeuses inspirées par le démon et par votre propre sensibilité. Vous avez

pensé que le fardeau est au-dessus de vos forces et que vous n'êtes pas de taille à être mesuré à ma mesure. Et vous vous êtes mis à douter et à vous demander si mon affectueuse charité pour vous n'était pas altérée. Votre erreur même montrait que mon affection croissait et que la vôtre diminuait. Car je vous aime comme je m'aime, en croyant ardemment que dans sa bonté Dieu suppléera à votre insuffisance. S'il ne l'a pas fait, c'est que vous vous êtes arrangé pour jeter le fardeau à terre. Quelles n'ont pas été vos habiletés pour masquer votre manque de foi et votre faiblesse? Mais vous n'avez pu me les cacher. Tant mieux si je suis seule à m'en apercevoir. Je vous montre ainsi que mon amour pour vous ne fait qu'augmenter.

Mais comment avez-vous pu assez méconnaître les choses pour admettre même le moindre de ces doutes? Auriez-vous jamais dû croire que je voulais autre chose que la vie de votre âme? Qu'avez-vous fait de la foi dont vous étiez toujours animé et que vous devez avoir? Pourquoi avez-vous perdu la certitude où vous étiez que tous les événements, ceux de minime importance comme les plus grands, sont à l'avance connus et déterminés par Dieu ?

Si vous aviez été fidèle, vous ne seriez pas

tombé dans de si graves hésitations et vous n'auriez douté ni de Dieu ni de moi; mais fils de fidèle et prompte obéissance, vous seriez allé de l'avant pour faire ce qui vous était possible. Et si vous n'aviez pu marcher debout, vous auriez marché sur vos mains et vos pieds; si vous n'aviez pu voyager en religieux, vous l'auriez fait en pélerin; et quand l'argent vous aurait manqué, vous auriez demandé l'aumône. Cette obéissance fidèle aurait porté plus de fruits devant Dieu et dans le cœur des hommes que toutes les précautions humaines. Ce sont mes péchés qui y ont mis obstacle.

Je sais bien cependant que malgré votre faiblesse vous avez toujours eu le bon et saint désir de mieux accomplir la volonté de Dieu et celle du Pape Urbain VI, le Christ de la terre. Mais j'aurais voulu que, sans vous arrêter, vous vous fussiez aussitôt mis en route par les moyens que vous aviez. Jour et nuit, Dieu me forçait à m'occuper de beaucoup d'autres affaires qui toutes échouent à cause de la négligence de ceux qui en sont chargés et surtout à cause de mes péchés, perpétuel obstacle au bien. Hélas! nous sommes noyés dans le flot montant des iniquités qui seront durement châtiées. Je vis dans la douleur. Que la miséri-

corde de Dieu m'arrache vite à cette vie ténébreuse !

Dans le royaume de Naples (1), le dernier effondrement est pire que le premier. Tant de maux se préparent que Dieu y portera remède car sa pitié le porte, en révélant le mal, à montrer le remède à prendre. Mais, je vous l'ai dit, l'abondance de mes péchés arrête tout bien. J'aurai là-dessus beaucoup à vous dire, si, avant votre retour, Dieu ne me fait pas la très grande grâce de m'enlever à la terre.

Oui, j'aurais voulu que vous fussiez allé de l'avant. Toutefois je demeure en paix car je suis sûre que rien n'arrive sans un secret dessein de Dieu et j'ai déchargé ma conscience en faisant tout pour qu'on éclairât le roi de France. Que la clémence de l'Esprit-Saint fasse ce que nous n'avons pas fait, nous, ses mauvais ouvriers.

Le Saint Père a bien goûté le projet d'ambassade auprès du roi de Hongrie et il avait décidé de vous en charger, vous et vos compagnons. Aujourd'hui, je ne sais pourquoi, il a changé d'avis et il vous demande de rester où vous êtes en y faisant

---

(1) La reine Jeanne de Naples, d'abord favorable au Pape d'Avignon, avait fait mine de se tourner vers Urbain VI. Mais c'était pure attitude politique. Bientôt elle se déclara ouvertement et violemment contre le Pape de Rome.

le plus de bien possible. Je vous pris d'être sans inquiétude.

Renoncez à vous-même, à toute joie et consolation personnelles. Gémissons sur ces morts. Avec les liens des saints désirs et des humbles oraisons enchaînons les mains de la Justice divine, le démon et la concupiscence. Nous nous sommes offerts comme des morts dans le jardin de la sainte Eglise au jardinier, le Christ de la terre : faisons donc comme les morts. Un mort ne voit pas, n'entend pas, ne sent pas. Avec le glaive de la haine et de l'amour, tâchez de vous tuer, pour ne pouvoir plus entendre les injures, les outrages et les reproches des persécuteurs de la sainte Eglise, pour ne plus voir les impossibilités de votre devoir, ni les épreuves probables. Mais voyez à la lumière de la foi que vous pouvez tout par le Christ crucifié et que jamais Dieu n'impose un fardeau au-dessus de nos forces. Sous les fardeaux pesants nous devons nous réjouir car nous recevons alors le don de force. L'amour des épreuves fait évanouir le sentiment de la douleur. Ainsi tout à fait morts, nous trouverons dans ce jardin notre nourriture. Que mon âme sera alors heureuse !

Je vous le dis, mon très doux Père, que nous le voulions ou non, le temps présent

nous invite à mourir. Ne soyez donc plus vivant. Faites expier les souffrances dans la souffrance; faites croître dans la souffrance la joie du saint désir qui fera s'écouler notre vie dans la soif de souffrir et donnera spontanément notre corps en pâture aux bêtes; je veux dire que l'amour de la perfection nous livrera volontairement aux mains et à la langue des méchants, à l'exemple de ceux qui, morts à eux-mêmes, ont cultivé ce jardin et l'ont arrosé d'abord de leurs larmes, de leurs sueurs et enfin de leur sang. Et moi, ô malheureuse vie, parce que je n'y ávais pas versé l'eau de mes larmes et de mes sueurs, je n'ai pas été jugée digne de l'arroser de mon sang. Je veux changer: il faut renouveler notre vie et accroître le feu du désir.

Vous me demandez de prier la divine Bonté d'allumer en vous l'ardeur de Vincent, de Laurent, du doux Paul et de l'aimable Jean: alors, assurez-vous, vous accomplirez de grandes choses. Faites-le et je serai heureuse. Il est bien vrai que sans ce feu intérieur vous ne ferez rien, ni petite ni grande chose, et aucune joie ne me viendra de vous. Et c'est parce que l'expérience me confirme que telle est bien la vérité que je me sens toujours plus stimulée par une vive sollicitude en la douce présence de

Dieu. Si vous aviez été près de moi, je vous l'aurais clairement montré et je vous aurais donné plus que des paroles.

Je me réjouis et je veux que vous vous réjouissiez: puisque ce désir augmente, c'est que Dieu, toujours favorable aux vrais et saints désirs, veut l'accomplir en vous et en moi, pourvu qu'en ouvrant l'œil de l'intelligence à la lumière de la très sainte foi, vous preniez une vraie connaissance de sa divine volonté. Cette connaissance suscitera l'amour; et l'amour, la fidélité; aucun artifice du démon n'assombrira votre cœur. La fidélité vous fera accomplir pour Dieu de grandes choses et mener à bien vos entreprises; s'il y a échec, ce ne sera pas de votre faute. Cette lumière vous rendra prudent, modeste et grave dans vos paroles, vos relations, vos œuvres et toute votre conduite; mais sans elle vous serez tout le contraire et vous échouerez partout.

C'est pour cela que je désire et que je veux voir en vous la lumière de la très sainte foi. Oui, je le veux; et parce que je vous aime plus que vous ne pouvez le comprendre pour vous sauver, parce que je désire d'un grand désir votre perfection, je vous le demande souvent mais plus volontiers je vous y forcerais, si je pouvais. C'est pour cela que je vous adresse des reproches

destinés à vous faire continuellement rentrer en vous même. Je m'applique et je m'appliquerai à vous faire prendre, pour la gloire de Dieu, le fardeau des parfaits et à obtenir de la divine Bonté qu'elle vous mène jusqu'au suprême degré de la perfection, je veux dire jusqu'à verser votre sang dans la sainte Eglise, que l'esclave sensibilité le veuille ou non. Perdez-vous dans le Sang du Christ crucifié. Supportez mes défauts et mes discours avec une bonne patience. Si l'on vous montre vos défauts, réjouissez-vous et remerciez la divine Bonté de vous avoir donné quelqu'un qui vous cultive et qui veille sur vous en sa présence.

Vous m'écrivez que l'Antéchrist et ses membres font tout pour s'emparer de vous. Ne vous en troublez pas: Dieu n'est-il pas assez puissant pour leur ôter la lumière et la force nécessaires à l'accomplissement de leur dessein ? Vous savez bien d'ailleurs que vous n'êtes pas digne d'un si grand bonheur. N'ayez donc pas peur. Confiance! La douce Marie et la Vérité seront toujours pour vous.

Vile esclave postée sur le champ où le sang des martyrs a coulé par amour du Sang (1) et où vous m'avez laissée pendant

---

(1) Aux débuts du Christianisme de nombreux martyrs furent sacrifiés à Rome.

que vous alliez à Dieu, je ne cesserai de travailler pour vous. Je vous en supplie, que votre conduite ne m'oblige pas à pleurer et à rougir de vous devant Dieu.

Quand il s'agit de promettre des œuvres et des souffrances pour la gloire de Dieu, vous vous montrez un homme: ne soyez donc pas une femme lorsque nous en venons à la réalisation. Je me plaindrais de vous au Christ crucifié et à Marie. Prenez garde que Dieu vous traite comme il a traité l'abbé de Saint-Anthime: sous couleur de ne pas tenter Dieu, la peur a poussé cet abbé à quitter Sienne; il est venu à Rome croyant fuir la prison et se mettre en sûreté; et voilà qu'il a été jeté en prison avec le châtiment que vous savez. Ainsi sont corrigés les cœurs pusillanimes. Soyez donc tout viril: digne de la mort.

Je vous prie de me pardonner si je vous ai dit quelque chose contre l'honneur de Dieu ou le respect que je vous dois: l'amour est mon excuse. Je termine.

Demeurez dans la sainte et douce dilection de Dieu. Je vous demande votre bénédiction.

Doux Jésus, Jésus Amour.

XVI

Rentré à Gênes, le Frère Raymond demanda à Urbain VI ce qu'il fallait faire. Le Pape lui ordonna de demeurer quelques temps à Gênes pour prêcher la croisade contre les schismatiques.

Sachant que sa fin approchait (elle devait mourir quelques semaines après) Catherine écrivit au Frère Raymond pour lui faire ses recommandations suprêmes. Elle lui raconte ses souffrances et ses consolations, elle lui confie sa famille spirituelle, elle le supplie de se dévouer sans réserve au service de l'Eglise et elle l'assure qu'elle ne cessera, après sa mort, de veiller sur lui.

Cette lettre, écrite le 15 février 1380, est son testament à la fois de mère et de fille spirituelle du Frère Raymond.

AU NOM DE JÉSUS-CHRIST CRUCIFIÉ
ET DE LA DOUCE MARIE.

TRÈS CHER ET TRÈS DOUX PÈRE DANS
LE CHRIST, LE DOUX JÉSUS,

Moi, Catherine, servante et esclave des serviteurs de Jésus-Christ, je vous écris dans son précieux Sang avec le désir de vous voir une colonne nouvellement fondée dans le jardin de la sainte Eglise, en étant ce

que vous devez être, le fidèle époux de la Vérité. Alors mon âme sera heureuse. Aussi je ne veux pas que vous tourniez la tête en arrière pour aucune adversité ou persécution, mais que l'adversité soit votre gloire. C'est la souffrance qui manifeste la constance de notre amour; elle est le moyen de rendre gloire à Dieu. Père très cher, voici le moment de se perdre totalement, de n'avoir plus une pensée pour soi, à l'exemple de ces glorieux ouvriers qu'un grand amour et un grand désir poussaient à donner leur vie, à arroser de leur sang le jardin de l'Eglise, à demeurer jusqu'à la mort dans les humbles oraisons et la souffrance. Je ne veux pas vous voir, timide, avoir peur de votre ombre. Soyez vaillant soldat. Désormais ne secouez plus le joug de l'obéissance que vous a imposé le Souverain Pontife. Faites aussi dans l'Ordre ce que vous verrez être à la gloire de Dieu. L'infinie Bonté de Dieu vous le demande et vous a placé là dans ce seul but. Considérez les immenses besoins de la sainte Eglise, en tout abandonnée, seule. La Vérité me l'a fait voir, comme je vous l'ai écrit dans une autre lettre. Et parce que l'Epouse est seule, seul aussi est l'Epoux.

O très doux Père, je ne vous cacherai pas les grands mystères de Dieu, je vous en

ferai le récit le plus bref possible, autant que ma pauvre langue le pourra. Je vous dirai aussi ce que je veux que vous fassiez. N'ayez pas de peine de mes paroles car je ne sais ce que la divine Bonté va faire de moi, si Elle me laissera ou me rappellera à Elle.

Mon Père, mon Père et mon très doux Fils, Dieu a accompli d'admirables mystères depuis le jour de la Circoncision jusqu'à aujourd'hui, si prodigieux que je ne pourrais jamais les raconter. Je les laisse pour vous écrire rapidement ce qui s'est passé le dimanche de la Sexagésime, mystères tels que jamais, me semble-t-il, je ne supporterais leur retour. Si grande était la douleur de mon cœur, que je déchirais violemment ma tunique et je m'agitais dans la chapelle comme une personne hors d'elle-même. Si on eût voulu me retenir, on m'aurait ôté la vie.

Le lundi soir, pressée d'écrire au Christ de la terre et à trois cardinaux, je me fis aider et j'allai dans la cellule. Mais quand j'eus fini la lettre au Christ de la terre, impossible d'écrire davantage tant augmentaient les souffrances de mon corps. Peu après commencèrent les attaques des démons si terribles que j'étais toute étourdie; ils laissaient aller leur rage contre moi comme

si c'était ce ver de terre qui leur arrachât ce qu'ils tiennent depuis si longtemps dans la sainte Eglise (1). Si fortes étaient cette terreur et la souffrance de mon corps que je voulus fuir de la cellule et retourner à la chapelle, comme si la cellule eut été cause de mes peines.

Je me levai donc et, ne pouvant marcher, je m'appuyai sur mon fils Barduccio. Aussitôt je fus jetée à terre et il me sembla que l'âme avait quitté mon corps; mais non pas comme autrefois, car alors mon âme goûta le bonheur des Bienheureux en participant avec eux à la jouissance du Bien Suprême (2); tandis qu'à présent elle était comme une chose isolée car elle ne paraissait pas être dans mon corps et je regardais mon corps comme appartenant à un autre. Voyant la peine de celui qui était avec moi, mon âme voulut savoir si elle pourrait se servir du

---

(1) Voir dans la *Légende* du B. Raymond (*III*e *Part. II*e *Chap.*) le récit du martyre que, par la permission de Dieu, les démons infligèrent à Catherine durant les dernières semaines de sa vie.

(2) Le B. Raymond raconte dans la *Légende* comment Cetherine réellement morte et goûtant déjà les joies célestes, fut ramenée à la vie par le Seigneur afin qu'elle accomplit jusqu'au bout la mission qu'il lui avait donnée. (*II*e *Part. VI*e *Chap.*) Ce fait était arrivé dix ans auparavant, en 1370.

corps pour lui dire: « Mon fils, ne crains pas». Mais ni la langue ni aucun membre ne purent remuer, comme si la vie eut quitté le corps.

Je laissai donc le corps où il était, et l'intelligence se fixa sur l'abîme de la Trinité. La mémoire était pleine du souvenir des besoins de la sainte Eglise et de tout le peuple chrétien. Je criais devant Dieu; en toute confiance je demandais son secours, je Lui offrais mes désirs et je Lui faisais violence par le sang de l'Agneau et par toutes les souffrances supportées par l'Agneau et les siens dont la voix s'élevait avec tant de force qu'il me paraissait impossible que Dieu ne l'écoutât pas.

Puis je le priais pour vous tous, le conjurant d'accomplir en vous sa volonté et mes désirs. Je le suppliais aussi de me délivrer de l'éternelle damnation. Je restai en cet état si longtemps que ma famille me pleurait comme morte. Mais la terreur des démons s'était complètement évanouie.

Ensuite l'humble Agneau se fit voir à mon âme: «N'aie pas de doute, me dit-il, j'accomplirai tes désirs et ceux de mes autres serviteurs. Vois si je ne suis pas un bon artisan: semblable au potier qui défait et refait à son gré ses vases, je sais défaire et refaire les miens. Je prends le vase de

ton corps et je le refais dans le jardin de la sainte Eglise sur un autre modèle qu'autrefois.» Et la Vérité me pressait de grâces et de paroles pleines d'attraits que je ne dis pas.

Le corps commença un peu à respirer et à montrer que l'âme était revenue dans son vase. J'étais alors remplie d'admiration, mais il me restait au cœur une douleur si vive que je la ressens encore. Toute joie, toute consolation, toute nourriture me fut enlevée. Et lorsqu'on me porta dans la chambre d'en-haut, elle me parut pleine de démons qui engagèrent un nouveau combat, plus terrible que tous les autres, pour me faire croire et reconnaître que je n'étais pas celle qui était auparavant dans mon corps mais une sorte d'esprit immonde. Je ne refusai pas la lutte, mais, j'invoquai alors le secours divin avec une tendresse extrême: « Mon Dieu, disais-je, venez à mon aide. Seigneur, hâtez-vous de me secourir puisque vous permettez, à cause de mon ingratitude, que je demeure, dans ce combat, seule, sans l'aide du Père de mon âme. »

Deux jours et deux nuits s'écoulèrent au milieu de ces tempêtes sans que mon esprit ni mon désir aient reçu aucune blessure. Mon âme demeurait fixée sur l'objet

de sa vision, mais le corps semblait réduit à rien. (1)

Le jour de la Purification, je voulus entendre la messe. Tous les mystères furent alors renouvelés. Dieu me montrait le grave danger alors menaçant comme il apparut ensuite: Rome, se livrant déjà à des calomnies misérables et à de graves outrages, était toute prête à la révolte. Heureusement Dieu a versé son baume sur les cœurs et j'espère que tout se terminera bien. Mais il m'a donné ses ordres: Il veut que, durant toute la sainte Quarantaine, ma famille lui offre ses désirs comme un sacrifice et assiste à la messe à la seule intention de la sainte Eglise. Pour moi, je dois entendre une messe tous les matins à l'aurore. Vous savez que c'était une chose impossible, mais l'obéissance rend tout possible.

Ce désir s'est tellement incarné en moi

---

(1) Le B. Raymond racontant ces dernières semaines dit ; « Les serpents infernaux déchaînés contre ce pauvre corps virginal firent éclater si cruellement leur fureur que les dires des témoins oculaires paraissent à peine croyables à ceux qui n'ont pas vu ces faits. Le corps de Catherine eut à souffrir chaque jour des douleurs extraordinaires et toujours croissantes si bien qu'il eut bientôt la peau collée aux os et l'apparence d'un cadavre plutôt que d'un corps vivant. La sainte n'en continuait pas moins à marcher, à prier et à travailler.» (*Légend.* III. 2.)

que la mémoire ne peut retenir, ni l'intelligence voir, ni la volonté souhaiter autre chose. Non pas que, pour cette raison, je néglige les choses d'ici-bas, mais ma vie se passe dans le ciel avec les habitants de la vraie Cité; mon âme ne peut ni ne veut participer à leur bonheur; mais je puis partager la faim qu'ils ressentent et qu'ils ressentaient au temps où ils étaient pèlerins et voyageurs sur cette terre.

C'est dans ces dispositions et beaucoup d'autres impossibles à exposer que se consume et se distille ma vie dans cette douce Epouse. Telle est ma voie; celle des glorieux martyrs était l'effusion du sang. Je supplie la divine Bonté de me faire voir bientôt la rédemption de son peuple.

A l'heure de Tierce, la messe finie, vous pourriez voir une morte aller à Saint-Pierre: pour travailler encore j'entre dans la barque de la sainte Eglise. J'y demeure presque jusqu'à l'heure de Vêpres. Je n'en voudrais sortir ni jour ni nuit, tant que je ne verrai pas ce peuple un peu apaisé et réconcilié avec son Père. Mon corps, privé de toute nourriture, même d'une goutte d'eau, doit supporter des tourments doux à mon âme mais si terribles à mon corps que jamais je n'en ai supporté de pareils et ma vie ne tient plus qu'à un fil.

J'ignore encore les desseins sur moi de la divine Bonté; je sens qu'il faut souffrir mais cela ne me dit pas ce que la divine Bonté veut faire de moi. Quant aux tourments de mon corps, il me semble que je dois les couronner par un nouveau martyre dans la douceur de mon âme, c'est-à-dire dans la sainte Eglise. Ensuite peut-être me fera-t-il ressusciter avec Lui et mettra-t-il le dernier terme à mes misères et à mes désirs crucifiés. ou bien usera-t-il de ses moyens ordinaires pour réparer mon corps. J'ai prié et je prie sa miséricorde d'accomplir sa volonté en moi et de ne pas vous laisser orphelins, vous et les autres, mais de vous maintenir toujours sur le chemin de la doctrine de la Vérité, dans la vraie et très parfaite lumière. Je suis sûre qu'elle le fera.

Maintenant, ô mon Père et mon Fils que m'a donné Marie, la douce Mère, je vous prie et vous conjure de comprendre que si Dieu abaisse sur moi le regard de sa miséricorde, c'est qu'il veut renouveler votre vie et vous faire mourir à tout sentiment personnel pour que vous vous jetiez tout entier dans la barque de la sainte Eglise. Soyez toujours réservé dans vos relations. Votre cellule conventuelle, vous en jouirez rarement; mais la cellule du cœur, je veux que vous l'emportiez toujours avec vous

car, vous le savez bien, tant que nous y demeurons l'ennemi nous peut nous nuire. Dirigez et réglez toutes vos actions selon Dieu. Je vous prie également de mûrir votre cœur dans une vraie et sainte prudence. Soyez un exemple aux séculiers sans jamais prendre leurs mœurs. Cette générosité envers les pauvres et cette pauvreté volontaire que vous avez toujours pratiquée, renouvelez-la et rafraîchissez-la dans une humilité véritable et parfaite: n'y renoncez jamais, en quelque état ou quelque honneur que Dieu vous élève mais descendez toujours plus bas dans la vallée de l'humilité. Cherchez vos délices à la table de la Croix: c'est là que vous vous nourrirez des âmes. Embrassez comme une mère l'oraison humble, pleine de foi et persévérante, aimez les saintes veilles. Tous les jours célébrez la messe, à moins d'impossibilité. Fuyez les conversations inutiles et frivoles. Vous devez être et paraître grave dans vos paroles et toute votre conduite. Jetez loin de vous toute tendresse pour vous-même et toute crainte servile, car la douce Eglise n'a pas besoin de telles gens, mais de personnes cruelles à elles-mêmes et compatissantes pour elle. Telles sont mes recommandations.

Je vous prie aussi, avec le Frère Barthélemy, le Frère Thomas, le Maître et mes-

sire Thomas, de prendre soin du Livre (1) et de tous mes écrits et d'en disposer au mieux pour la gloire de Dieu. Ce m'a été une consolation d'écrire ces choses.

Je vous demande encore, autant que vous le pourrez, d'être le pasteur, le chef et le père de ma famille, de la maintenir dans la ferveur de la charité et une union parfaite afin que mes fils ne se dispersent pas comme des brebis sans pasteur. J'espère faire plus pour eux et pour vous après ma mort que pendant ma vie. Je prierai l'éternelle Vérité que toute la plénitude de grâces et de dons qu'elle eût versée en mon âme, elle la répande sur vous tous afin que vous soyez des flambeaux brillant sur le candélabre.

Veuillez demander à l'éternel Epoux qu'il me fasse accomplir courageusement sa volonté et qu'il me pardonne la multitude de mes iniquités. Et vous aussi, pardonnez-moi toute désobéissance, irrévérence, ingratitude, peine et chagrin dont je suis coupable envers vous ainsi que mon peu de zèle pour le salut de chacun de nous deux. Je vous demande votre bénédiction. Priez instamment pour moi et faites prier, pour l'amour du Christ crucifié.

---

(1) Le Dialogue.

Pardonnez-moi de vous écrire des choses amères; ce n'est pas pour vous faire de la peine que je vous les écris, mais parce que je suis dans le doute sur ce que la bonté de Dieu fera de moi, et je veux avoir rempli mon devoir. Ne vous attristez pas de ce que nous sommes corporellement séparés. Votre présence m'eût été une bien grande consolation, mais de voir que vous portez du fruit dans la sainte Eglise me console bien plus et me remplit d'allégresse.

Maintenant je vous conjure de travailler avec plus de zèle que jamais parce que jamais les besoins de l'Eglise n'ont été si grands. Quoi qu'il advienne, ne quittez point votre poste sans l'autorisation de notre Seigneur le Pape. Réjouissez-vous sans aucune amertume dans le Christ, le doux Jésus. Je ne vous dis rien d'autre.

Demeurez dans la sainte et douce dilection de Dieu.

Doux Jésus, Jésus Amour.

XVII

Voici la dernière des lettres qui nous restent de celles que Catherine écrivit au Frère Raymond. Les autres sont perdues. Celle-ci est comme un supplément à la précédente. Écrite le lendemain, le 16 février, elle continue le récit des révélations reçues pendant une longue extase, révélations qui se rapportent aux tristes événements de l'époque, surtout au schisme. Comme toujours, dans ces terribles conjonctures, Catherine ne veut voir que les motifs d'espérer et de pousser ses disciples à une action surnaturelle et énergique. Avant de mourir, Elle veut surtout leur inspirer le sentiment qui lui paraît essentiel : la foi en l'Eglise.

Le désir crucifié (1) que j'avais nouvellement conçu en présence de Dieu me plongeait dans une douleur angoissée parce que mon intelligence fixée dans la Trinité voyait en cet Abîme, en même temps que la dignité de la créature raisonnable, la misère ou le péché mortel précipite l'homme et les be-

---

(1) Cette lettre ne porte pas les formules ordinaires d'introduction et de conclusion parce que le texte en a été emprunté à Ambrogio Politi lequel nous l'a conservé en l'insérant dans son *Compendium* de la vie de la Sainte sans ces formules.

soins de la sainte Eglise que Dieu me manifestait dans son sein. Mais comme personne ne peut goûter la beauté de Dieu dans l'abîme de la Trinité sans l'intermédiaire de cette douce Epouse, car tous doivent passer par la porte du Christ crucifié, porte qui se trouve seulement dans l'Eglise, je voyais que cette Epouse distribue la vie (et il y a en elle tant de vie que personne ne peut lui donner la mort); je voyais qu'elle donne force et lumière, que personne ne peut l'affaiblir ou l'obscurcir en elle-même et que le fruit qu'elle doit porter, loin de manquer jamais, augmente toujours.

Alors le Dieu éternel disait:

« Toute cette dignité que ton intelligence ne pourrait comprendre vous vient de Moi. Regarde donc avec douleur et amertume: on ne va à cette Epouse que pour son vêtement extérieur, c'est-à-dire pour ses biens temporels (1); personne ne recherche la moëlle de sa vie, c'est-à-dire le fruit du Sang. Celui qui ne l'achète pas avec le prix de la charité, avec une humilité vraie dans la lumière de la très sainte foi, celui-là a part à ce fruit du Sang non pas pour la vie mais pour la mort. C'est un voleur qui emporte le bien d'autrui car le fruit du Sang

(1) Allusion aux mauvais pasteurs qui se préoccupaient moins des âmes que des richesses de l'Eglise.

est à ceux qui l'achètent avec l'amour. L'Eglise, en effet, est fondée dans l'amour, elle-même est amour et c'est par amour, disait le Dieu éternel, que j'exige de mes serviteurs que chacun apporte ce prix de l'amour selon ce que chacun a diversement reçu à administrer. Hélas! je n'en trouve pas qui la servent ainsi, il semble même qu'elle soit abandonnée de tous. Mais j'y porterai remède. »

Ma douleur allait croissant et le feu de mon désir criait devant Dieu: « Que puis-je faire, ô Feu incompréhensible ? »

Sa bonté répondait:

« De nouveau offre ta vie et ne te donne jamais aucun repos. C'est pour ce ministère que je t'ai établie, toi et tous ceux qui te suivent ou te suivront. Appliquez-vous donc à ne jamais ralentir mais toujours accroître vos désirs. La tendresse de mon amour est attentive à vous donner mes secours spirituels et temporels: afin que vos âmes soient libres de toute préoccupation je pourvois à vos besoins en stimulant la personne que j'ai choisie pour votre gouvernante; elle servira l'Eglise avec ses biens temporels tandis que vous la servirez par la prière continuelle, humble et fidèle, et par les œuvres nécessaires que ma Bonté vous choisira, à chacun selon sa position. Consacre donc ta

vie, ton cœur et ton amour uniquement à cette Epouse pour Moi, sans penser à toi.

« Regarde en Moi et considère l'Epoux de cette Epouse, le Souverain Pontife et vois ses bonnes et saintes intentions qui sont sans mesure. De même qu'il n'y a qu'un Epoux. Je permets qu'il balaie la sainte Eglise avec des moyens violents et la crainte inspirée à ses sujets. (1) Mais une autre viendra qui la servira et l'enrichira par l'amour. Et il en adviendra de cette Epouse comme de l'âme qui est d'abord dépouillée des vices par la crainte et ensuite enrichie et revêtue des vertus par l'amour. Tout cela se fera avec la douce souffrance: douce, dis-je, et suave à ceux qui en vérité se nourrissent à son sein.

« Dis à mon vicaire qu'il s'efforce de s'adoucir et qu'il accorde la paix à tous ceux qui la demandent. Dis aux colonnes de l'Eglise (2) que, s'ils veulent réparer de si grandes ruines, ils doivent s'unir et être comme un manteau qui couvre les défauts de leur Père; qu'ils mènent une vie régulière, qu'ils me craignent et qu'ils

---

(1) Urbain VI avait un caractère violent et usait souvent de mesures de rigueur.

(2) Les Cardinaux.

M'aiment; qu'ils marchent ensemble en s'oubliant eux-mêmes. S'ils agissent ainsi, Moi qui suis la lumière, je leur donnerai la lumière nécessaire à la sainte Eglise. Puisqu'ils ont vu ce qu'il faut faire ensemble, qu'ils le proposent promptement et hardiment à mon Vicaire qui ne pourra alors résister à leurs justes demandes car il a bonne et sainte intention. »

La langue est incapable de raconter les grands mystères que vit mon intelligence et que goûta mon cœur. Je passai le jour ravie dans l'admiration. Le soir, mon amour était tellement entraîné par l'amour que je ne pouvais m'empêcher d'aller au lieu de la prière. Eprouvant la même sensation qu'autrefois au moment de la mort, je me prosternai en me reprochant amèrement de servir l'Epouse du Christ avec beaucoup d'ignorance et de négligence et d'être la cause que les autres font de même.

Au moment où je me relevai, l'âme pleine de ces pensées, Dieu me mit en sa présence. Il est vrai que je suis toujours devant lui puisqu'il contient tout en lui-même, mais c'était par un mode nouveau, comme si la mémoire, l'intelligence et la volonté n'avaient plus rien à faire avec mon corps. Et cette vérité se reflétait avec une si grande netteté dans mon esprit que je voyais dans cet

Abîme se renouveler les mystères de la sainte Eglise et toutes les grâces passées et présentes de ma vie, particulièrement le jour où Dieu épousa mon âme en Lui-même. Mais j'oubliais toutes ces grâces à cause du feu de l'amour qui s'était enflammé et je ne pensais qu'à ce que je pourrais faire pour me sacrifier à Dieu en faveur de la sainte Eglise et pour détruire l'ignorance et la négligence de ceux que Dieu m'a confiés.

Alors les démons se déchaînaient et criaient contre moi pour diminuer et empêcher par la terreur mon libre et brûlant désir. Ils frappaient sur l'écorce du corps, mais le désir ne s'enflammait que plus et je criais:

« O Dieu éternel, recevez le sacrifice de ma vie pour le corps mystique de la sainte Eglise. Je ne puis Vous donner que ce que Vous-même m'avez donné. Prenez le cœur (1) et pressurez-le sur la face de l'Epouse.»

Alors le Dieu éternel, abaissant le regard de sa clémence, m'arracha le cœur et le pressura sur la sainte Eglise. Il le saisit avec

---

(1) On se souvient que Notre-Seigneur avait un jour pris à Catherine son cœur pour lui donner en échange son Cœur sacré. C'est pour cela que Catherine n'ose plus dire « *mon* » cœur, mais « *le* » cœur.

une telle violence que si le secours de sa force n'avait pas tout de suite empêché le vase de mon corps de se briser, la vie m'abandonnait.

Les démons criaient de plus en plus, comme s'ils avaient supporté une intolérable douleur; ils s'efforçaient de me terrifier et me menaçaient de trouver le moyen d'empêcher ce que je faisais. Mais à la vertu d'humilité éclairée par la sainte foi, l'enfer ne peut résister. Je me recueillais donc davantage et je luttais avec des armes de feu, tandis que j'entendais de la divine Majesté des paroles pleines de charme et des promesses qui m'emplissaient d'allégresse. En vérité, j'étais dans un si grand mystère qu'il est tout à fait impossible d'en parler.

Et maintenant, je dis:

Grâces, grâces au Très-Haut, Dieu éternel qui nous a placés sur le champ de bataille pour combattre en chevaliers pour son Epouse avec le bouclier de la très sainte foi! La victoire est à nous par la vertu et la puissance qui ont écrasé le démon, maître du genre humain: ce n'est pas la puissance de l'humanité mais de la Divinité. Non, le démon n'est pas écrasé et ne sera pas écrasé par la souffrance de nos corps, mais par la puissance du feu de la divine et très ardente et inestimable charité.

*
**

Catherine mourut le 29 avril suivant en soupirant ces paroles : « Tu m'appelles, ô Seigneur, et je viens à Toi ! Je viens à Toi non pas à cause de mes propres mérites, mais uniquement grâce à ta miséricorde que j'implore en vertu de ton Sang !... O Sang !... O Sang ! »

A ce moment, le Frère Raymond était à Gênes. Il venait de dire la sainte messe. Soudain il entendit une voix qui s'élevait dans son âme et lui disait distinctement : « Sois sans crainte ! Je suis ici pour toi. Je suis au ciel pour toi. Je te protégerai, je te défendrai. Ne crains rien. Je suis près de toi. »

C'était Catherine qui, une dernière fois, encourageait et réconfortait « son bien-aimé fils et son très doux Père qui lui avait été donné par cette douce Mère Marie »...

TABLE DES MATIERES

Préface VII

I Lettres au B. Raymond quand il était à Avignon . . . 21

II Lettres au B. Raymond quand il était à Rome 55

III Lettres au B. Raymond quand il allait en France 131

—«»—

Imp. MOUTON & COMBE — TOULON

Le Paradis de l'Ame

NIHIL OBSTAT.

T. R. P. LEMONNYER,
R. P. ROLAND-GOSSELIN,
Cens. deput.

Imprimatur.

Pictavi, 21 Sept. 1921.

F. ANDRAULT,
Vic. gen.

Le
Paradis de l'âme
ou
Petit livre des Vertus

ATTRIBUÉ AU

BIENHEUREUX ALBERT LE GRAND

traduit et annoté

par le Père G. Vanhamme

LIBRAIRIE SAINT-THOMAS-D'AQUIN
SAINT-MAXIMIN
(Var)

PRÉFACE

On a attribué au B^x Albert le Grand et au B^x Humbert de Romans le *Livre des Vertus* ou le *Paradis de l'âme*. Il ne semble pas que cet ouvrage soit d'origine dominicaine, et il peut être postérieur au XIIIe siècle. Voici, je ne dis pas les preuves, mais certains indices qui font supposer que l'auteur de ce livre est un franciscain. Je les donne à titre d'*hypothèses*, en attendant qu'on résolve la question par l'étude des manuscrits, comme il a été fait récemment pour l'ouvrage *De l'union à Dieu* également attribué au B^x Albert le Grand.

L'auteur parle une fois de saint Dominique : *Et B. Dominicus*, etc. (ch. 26), et deux fois de saint François, auquel il donne, au ch. 3, le titre de Père : *sanctissimo Patri Francisco*, et dont il semble bien rapporter un passage de la légende par saint Bonaventure, sans nommer cependant celui-ci (voir ch. 23).

On trouve, dans un opuscule de Saint Bonaven-

TURE (1), des ressemblances avec certains passages du *Paradis de l'âme*. Les voici :

« Jesu Christi exemplum, cujus anima tristis fuit a principio vitae suae usque ad mortem. » (*Par.*, ch. 24).	« Mors et passio Christi fuit diuturnissima. A prima enim die nativitatis suae usque ad ultimum diem mortis semper fuit in passionibus et doloribus. » (*S. Bonav.*, t. 8, p. 122, n. 8.)
« Qui etiam sitiens in cruce, haustum aquae habere non potuit, nec lapidem nec asserem in quo moriens crucifixum caput reclinaret. » (*Par.*, ch. 5.)	« Nec habuit illud reverendum divinum caput, ubi ad dimissionem animae se inclinaret. » (*S. Bonav.* t. 8, p. 121, n. 5.)

Ici et là, on utilise grandement saint Bernard, et on lui attribue le même passage que les éditeurs des Œuvres Complètes de saint Bonaventure avouent n'avoir pas retrouvé dans saint Bernard : « Vide caput inclinatum ad osculandum, etc. », *Par.* ch. 36, et *S. Bonav.* t. 8, p. 123, n. 10 (2).

Je signale d'autres ressemblances, qui ont, sans

(1) Œuvres Complètes de S. Bonaventure, tome 8 de l'édition de Quaracchi, *De la Perfection de la Vie Religieuse*, p. 122, n. 8.

(2) S. Bonaventure s'approprie le même texte à un autre endroit : *Soliloque*, t. 8, p. 41, n. 39 (et note 3, où les éditeurs font remarquer qu'on a attribué ce texte, sans plus de raison, à S. Augustin).

doute, moins de valeur, parce qu'elles se rapportent à un opuscule *attribué* à saint Bonaventure, et publié comme une œuvre douteuse dans l'édition de Quaracchi (1).

Il s'agit de la *Somme sur les Degrés des Vertus*. Il y a 30 vertus. La charité (on y retrouve la même glose : « il est naturel d'aimer son ami ») ; l'obéissance (passage parallèle à la tristesse du Christ, *Par.* ch. 24 ; « Christus... obedivit Patri suo usque ad mortem, *a principio vitae* turpissima sustinendo » [*Somme*, p. 647]) ; l'humilité (même citation de l'Ecclésiastique) :

gratia... quam deturpavit, (*Par.*)	humiliare se... de bonis gratiae deturpatis. (*Somme*, p. 647.)

la chasteté, la patience (ressemblance de certaines formules et des exemples) ; la miséricorde (mêmes exemples : Jésus, S. Etienne, David) ; la vérité, la pauvreté :

oblata respuit, (*Par.*)	oblata respuere (*Somme*, p. 649)
gloria assessionis Domini, (*Par.*)	ut in sessione sua... Christus... in judicio glorificetur. (*Somme.*)

la prudence, la force, la justice (« Christus... dans corpus suum Judae traditori », idée et expression

(1) Tome 8, p. 646 à 654.

semblables au ch. 1er du *Par.*), la tempérance, la paix, la générosité :

res temporales... hilariter administrat (*Par.*)	hilariter dare temporalia (*Somme*, p. 650).

dans les deux ouvrages, il y a « dat sine spe recompensationis » ; le même texte de saint Jean Chrysostome : « pour tous vos bienfaits, ô Christ », etc. [*Par.*, ch. 25] (1), la compassion (même expression « medullitus condolere », même glose, mêmes exemples), la congratulation, l'abstinence :

vitat... delectabilia quae habet et quae habere potest, quibus licite et meritorie uti posset. (*Par.*, ch. 7.)	vitare licita delectabilia quae habet et quibus meritorie uti potest. (*Somme*, p. 651)

« Magdalena quae non curavit videre Angelos propter Christum quem amiserat » ressemble à ce que l'auteur du *Paradis de l'âme* dit de sainte Marie-Madeleine, au ch. 32 : De la solitude), la concorde (même expression : « divinis se moribus conformando »), la reconnaissance, la religion, la contrition, la confession, la satisfaction, la contemplation, la discrétion, l'espérance (ressemblance avec le ch. 23 du *Par. de l'âme*), la crainte (mêmes mots :

(1) L'édition de Quaracchi donne cette référence : 11e (ou 10e) homélie sur S. Jean. On n'a pas trouvé ce texte dans *Patr. Grecq.* t. 59, col. 77-80.

« quae elongavit a familiaritate Dei »), la douleur (ou la tristesse) et la joie.

Ces 30 vertus se retrouvent dans le *Paradis de l'âme*, avec 12 en plus ; mais ici et là, il n'y a pas d'ordre ; et c'est peut-être par hasard que dans les deux ouvrages le chapitre de la contemplation précède celui de la discrétion et que l'espérance, la crainte, la douleur et la joie vont ensemble. On dirait que ces deux ouvrages se complètent. Si la Somme sur les Degrés des Vertus est d'inspiration franciscaine — puisqu'elle a trouvé place parmi les œuvres de saint Bonaventure —, il est intéressant de noter ses nombreuses ressemblances avec le *Paradis de l'âme* ; et on peut se demander si celui-ci ne dépend pas de celle-là ; dans quelle mesure ? il serait difficile de le préciser. L'explication, donnée par l'auteur du *Paradis de l'âme*, d'un texte de Jérémie, ressemble à l'exposition de ce même texte par Jean Peckam, disciple de saint Bonaventure. Le premier l'applique directement à la confession ; c'est moins clair chez celui-ci :

« Effunde sicut aquam cor tuum ante conspectum Domini... Argumentum verae confessionis habet, qui omnia peccata sicut aquam effundit. Non ut remaneat color sicut in effusione lactis ; nec pinguedo vel sapor ut in effusione olei vel

« Sicut aquam cor effundere est ex intimo lacrymas producere. Effundendum est ut aqua, non sicut oleum quod effusum relinquit pinguedinem ; item non sicut mel quod effusum relinquit dulcedinem ; item non sicut vinum quod re-

sanguinis; nec odor ut in effusione vini vel aceti. » (*Par.*, ch. 40).

linquit odorem; nec sicut lac quod relinquit colorem, sed sicut aquam... Vel, consurge, per contritionem, effunde, per confessionem, leva, per satisfactionem (JEAN PECKAM) (1).

Les gloses ordinaire et interlinéaire n'ont pas ce commentaire, saint Thomas non plus, Hugues de Saint-Cher pas davantage. Que faut-il en conclure ? N'y a-t-il là qu'une ressemblance purement matérielle, ou cela ne rend-il pas vraisemblable l'hypothèse que l'auteur du *Paradis de l'âme* s'est inspiré de Jean Peckam ? et, s'il le connaît, ne serait-ce pas qu'il est, lui aussi, de l'ordre des Frères Mineurs ?

Il n'y a, dans le *Paradis de l'âme*, aucune allusion à un événement connu qui permette de déterminer l'époque à laquelle cet ouvrage a été composé.

Et la manière d'écrire de l'auteur nous apprendrait-elle quelque chose ? peut-être. Presque toutes les fois qu'il cite un Père de l'Église, il fait précéder son nom de la lettre D. : le Divin Grégoire a dit... le Divin Jérôme atteste..., etc. Saint Thomas, le B^x^ Albert le Grand, le B^x^ Humbert de Romans, saint Bonaventure ne connaissent pas cette manière

(1) Œuvres Complètes de S. Bonaventure, t. 7, *Commentaire sur les Lamentations de Jérémie*, p. 635, n. 40.

de citer les Docteurs. L'auteur du *Paradis de l'âme* en fait un usage presque continuel. Si c'est bien de lui, et s'il n'y a pas lieu de croire à des additions postérieures de copistes (exemple probable d'une addition de ce genre : « Dicit enim D. Joannes episcopus, *id est Chrysostomus* », ch. 15), cela nous éloignerait du siècle de saint Thomas ; faudrait-il même y voir l'influence de la Renaissance ? Si oui, l'auteur ne s'en ressent guère qu'en cela, car son latin est négligé, difficile et irrégulier.

Enfin, la différence entre la contemplation, la méditation et la simple pensée est exprimée, presque dans les mêmes termes, par l'auteur du *Paradis de l'âme*, et par DENYS LE CHARTREUX. Y a-t-il dépendance, lequel des deux s'inspire de l'autre, ou n'ont-ils pas puisé à la même source ? Denys affirme qu'il n'a pas d'autre intention que celle de donner l'enseignement des Pères : Denys l'Aréopagite, Augustin, Anselme, Bernard, Hugues et Richard de Saint-Victor, Thomas Gallus, Robert Grosse-Tête, Bonaventure, Gerson, etc. C'est leur sentiment qu'il rapporte, non leurs paroles : « non quidem quantum ad verborum formam, sed quantum ad sententiam », p. 347 (1).

« Differunt autem contemplatio, meditatio et co-	« Cogitatio vagatur et serpit sine labore et sine

(2) Œuvres Complètes de Denys le Chartreux, Tournai, 1912, tome 41.

gitatio. Nam, in cogitatione, mentis est evagatio; in meditatione, investigatio; in contemplatione, mentis admiratio. Cogitatio est sine labore et fructu, meditatio est cum labore et fructu, contemplatio est sine labore et cum fructu » (*Par.*, ch. 33).

fructu; meditatio nititur et incedit cum labore et fructu : ita quod in cogitatione est evagatio mentis, in meditatione inquisitio mentis, sed in contemplatione est mentis admiratio » (DENYS LE CHARTREUX, *Dialogue sur la perfection de la charité*, art. 41, tome 41, p. 400).

Denys connaissait-il le *Paradis de l'âme*? Lui aussi donne à certains Docteurs le qualificatif de divin : (« divinus dominus Bonaventura », t. 41, p. 168; « divinus devotissimusque Bernardus », p. 236). Et du verset de Jérémie, il a un commentaire à peu près semblable à celui de l'auteur du *Paradis de l'âme*, mais sans application directe à la confession : « Vel : effunde sicut aquam cor tuum, id est quantum ad suam malitiam, projice istud omnino a te, ita quod nihil peccati remaneat, sicut dum aqua de vase effunditur, nec saporis nec coloris vestigium in illo manere videtur », t. 9, p. 340.

Denys le Chartreux est mort en 1471. Faudrait-il reculer, jusqu'à cette date, la composition du *Paradis de l'âme*? L'étude des manuscrits pourrait décider la question ; apparemment, les indications qui précèdent serviront à celui qui entreprendra ce travail.

Le Saulchoir, Kain,
24 janvier 1921.

PROLOGUE [1]

Il y a des vices qui présentent souvent l'apparence de la vertu, et on les prend pour des vertus, alors qu'ils sont véritablement des vices. C'est ainsi que la sévérité est réputée justice, la sécheresse du cœur se dit maturité, un agréable bavardage s'appelle de l'affabilité, la dissipation est estimée joie spirituelle; la paresse ou une tristesse désordonnée, on juge que c'est de la gravité; la tiédeur ou la noncha-

---

Ce prologue est très important. L'auteur veut nous mettre en garde contre les fausses vertus, et cette intention première commande et explique toute son œuvre. Il a peur que nous nous laissions prendre aux apparences de la vertu ; la distinguer du vice n'est pas chose facile, il faut y regarder de près et attentivement, d'autant plus qu'il y a, à côté des vertus apparentes, les vertus naturelles; l'auteur ne les estime pas beaucoup, puisqu'elles n'ont aucune valeur pour le ciel.

Il n'y a de vertu, d'après lui, que la vertu véritable et parfaite, la vertu surnaturelle. Et il ne paraît pas donner au mot de vertu son sens strict; en tout cas, son traité n'est pas complet. Toutes les vertus n'y sont pas; ainsi, il manque la vertu de Religion (au chap. 28, l'auteur

---

(1) Ce prologue a beaucoup de ressemblance avec le ch. 35 du 2e livre des Sentences de saint Isidore : les vertus apparentes ou simulées. (*Patr. Lat.*, t. 83, col. 636.)

lance, c'est de la discrétion. Une parure excessive, on croit que c'est de la décence, et le luxe dans le train ordinaire de la vie s'appelle bienséance. On dit de la prodigalité qu'elle est générosité ; l'avarice est réputée prévoyance ; on juge de l'entêtement que c'est de la fermeté. La ruse s'appelle prudence, et l'hypocrisie, sainteté. L'insouciance, c'est de la douceur ; un curieux ! on le dit circonspect ; un vaniteux ! c'est un homme distingué. La présomption passe pour espérance, l'amour charnel pour charité, l'âpreté à accuser les autres ou à les corriger, c'est du zèle pour la justice. Celui qui dissimule, on le dit patient ; le manque de courage dans la réprimande, c'est de la bonté douce et pacifique ; et ainsi du reste.

Or, de même qu'on n'achète rien de bon avec

---

entend par religion la vie spirituelle), et il y a autre chose que des vertus (ainsi : la Contemplation, la Confession).

Le point de vue de l'auteur est restreint. Sa doctrine, bonne, impersonnelle, habituellement exacte, est parfois un peu exagérée (quand il a fallu, une note corrige et précise), austère et empreinte d'une certaine tristesse, comme s'il sentait la difficulté, plus grande encore, de parvenir à la véritable vertu : une vertu parfaite exige tellement de perfections !

L'auteur veut nous aider à distinguer les *vraies* vertus des *fausses*. Pour cela, il suffit de noter, en termes forts et nettement appuyés, ce qui imprime à chaque vertu sa physionomie particulière.

Les 42 chapitres se suivent les uns les autres sans ordre

de faux deniers, ce n'est pas non plus avec de fausses vertus qu'on gagne le royaume des cieux.

Il y a aussi des vertus naturelles, inhérentes, pour ainsi dire, à notre nature : ainsi, l'humilité, la douceur, la modestie, la générosité, la pitié, la patience. Ces vertus-là et leurs semblables ne méritent pas la récompense éternelle ou le royaume de Dieu, mais seulement les vertus surnaturelles, que Dieu nous donne gratuitement.

Parmi ces dernières, il en est que les insensés regardent comme des vices. Ainsi jugent-ils que la justice est sévérité ; la gravité s'appelle chez eux dureté de cœur, la prévoyance est dite avarice, la constance s'appelle opiniâtreté, et ainsi des autres vertus dont on a parlé plus haut. Pareillement, ce qu'on fait par humilité, ils disent que c'est fait par vaine gloire ; ce qui est fait saintement, ils y voient hypocrisie ou ostentation ; ce qu'inspire le zèle de

---

apparent. Au début du chapitre, l'auteur affirme, de la façon la plus simple et la plus directe, en quoi consiste telle vertu, ce qu'elle exige précisément dans sa vérité et sa perfection. C'est une description brève plutôt qu'une définition.

Mais encore, une description demeure toujours théorique ; voici un exemple qui illustrera la doctrine et la rendra vivante. Et l'auteur, d'une manière presque uniforme, après avoir indiqué l'essentiel d'une vertu, la montre réalisée dans le portrait du vertueux.

Puis viennent les paragraphes où l'auteur nous parle des motifs de pratiquer la vertu, et des signes auxquels on peut reconnaitre que l'on possède telle vertu (pour

la justice, ils le disent inspiré par souci de vengeance. Ce que fait la charité procède, d'après eux, de la haine ou de la rancune ; ce qui est un acte de dilection spirituelle, ils l'attribuent à un amour charnel ; ce qu'on fait dans une intention pure, ils le disent accompli en vue d'avantages temporels ; et ainsi du reste.

Il est donc difficile de distinguer entre le vice et la vertu. D'autre part, il y a des degrés en chacune de ces vertus : elles sont d'abord données à l'âme par la pure libéralité de Dieu ; une fois infuses, elles s'enracinent et s'accroissent, et en grandissant elles se perfectionnent. Aussi importe-t-il d'examiner, avec le plus grand soin, quelles sont les vertus de l'âme, véritables et parfaites, qui, seules, rendent l'homme agréable à Dieu.

Commençons par la charité, mère et joyau de toutes les vertus.

---

certaines vertus, leur fonction ou leur office tiennent lieu de signe distinctif ou s'y rattachent).

Presque toujours, l'auteur réserve, pour la fin de chaque chapitre, les signes ou les preuves de ce qu'il appelle souvent la fausse vertu : il rapproche ainsi le signe de telle vertu et la preuve du vice qui lui est opposé. Le contraste est frappant et instructif.

On jugera de la valeur du livre en le lisant. Chacun de ses chapitres fournit ample matière à réflexion.

Les paragraphes sont numérotés : 1. Description abstraite de la vertu. 2. Portrait du vertueux. 3. Motif d'aimer la vertu. 4. Preuves ou signes de la vertu. 5. Le vice qui lui est opposé.

CHAPITRE I

La Charité

La charité envers Dieu.

1. « La charité envers Dieu est véritable et parfaite, quand l'âme s'unit à Dieu avec toutes ses facultés et toute l'ardeur de son amour, sans chercher en lui aucun avantage temporel ou éternel, mais uniquement éprise de sa bonté, de sa sainteté, de sa perfection, de sa béatitude essentielles. (1) »

2. Pour une âme délicate, en effet, la seule idée d'aimer Dieu, comme on aime un avantage ou une récompense, est un sujet d'horreur. Elle ressemble à Dieu qui se répand en notre âme avec toute sa puissance, sans en attendre jamais aucune utilité ; mais simplement parce qu'il veut nous associer à son propre bonheur. Au contraire, celui qui aime Dieu parce que Dieu est bon pour lui, c'est-à-dire principalement afin que Dieu lui communique sa béatitude, celui-là est convaincu de n'avoir qu'une charité naturelle et imparfaite (2).

(1) Traduction du P. Truillet, p. 45 (Arcachon, 1875).

(2) La charité imparfaite, c'est celle qui se replie sur elle-même. L'auteur la qualifie de *naturelle*, non qu'elle

3. Le moyen de parvenir à une charité vraie, c'est la connaissance vraie de Dieu. Car en Lui se trouve tout ce que l'on peut aimer, à savoir : la noblesse, la sainteté, la puissance, la sagesse, la bonté, la beauté, la providence, etc. De même, l'amour de Dieu pour nous, amour éternel, immense, sans interruption et très fidèle, nous attire à la vraie charité (1).

soit le fruit de notre nature seule, sans le concours de la grâce, mais parce que dans l'amour de Dieu nous cherchons notre avantage, notre profit personnels. Sans doute, cette charité imparfaite est permise et utile au salut. Mais notre nature, si elle s'y arrête, est exposée, au fond, à n'aimer que soi, en aimant Dieu pour le bien qu'elle en tire, — ce qui, en soi, est légitime (nous ne pourrions pas aimer Dieu s'il n'était pas notre bien, s'il n'était pas bon pour nous). Notre âme ne sort pas d'elle-même, elle ne « s'écoule pas en Dieu », pour se perdre et s'oublier en sa perfection souveraine, comme cela est juste. Les âmes délicates ne s'attardent pas à ce stade imparfait de l'amour. Leur raison d'aimer Dieu vient de Lui, de ses infinies perfections. Elles aiment Dieu pour Dieu, parce qu'il est Dieu ; donc il est bon, en soi, absolument. L'amour imparfait tend à s'achever dans l'amour désintéressé du Dieu cher à l'âme et aimé pour Lui-même, comme ami. Or on n'aime pas un ami pour le profit qu'on en tire, cela vient ensuite ; c'est la récompense, non le motif de l'amitié.

(1) Il faut entendre tout cela : l'amour de Dieu pour nous et ses qualités, non par le côté où il nous apporte du bien, mais par le côté où il nous manifeste les perfections de Dieu ; ce n'est pas le fait qu'il est bon pour nous (on reviendrait à la considération de l'amour imparfait), mais le fait que Dieu a cette bonté de nous être bon. Dieu aime à nous aimer, et cela par bonté pure ; il nous aime

4. Comment se prouve la vraie charité, Notre-Seigneur nous l'apprend par ces paroles : « Celui qui a mes commandements et les garde, c'est celui-là qui m'aime » (*Jean, ch. 14, v. 21*). Saint Augustin atteste aussi que « la mesure de notre amour de Dieu est celle même de notre obéissance à ses commandements » (1). Ce qu'il faut entendre aussi des engagements volontaires ou des vœux qui obligent autant que les commandements (2).

Le bienheureux Grégoire rend ainsi témoignage à la parole de Notre-Seigneur : « Rentrez en vous-mêmes, frères très chers, et demandez-vous si vous

depuis toujours, sans attendre pour cela notre fidélité ; et c'est son amour gratuit et tout-puissant qui crée le nôtre et lui donne quelque chose de la force fidèle et immuable du sien. — L'auteur, ici, se sert du mot de *dilection* qui désigne un amour de choix. Dieu aime tout ce qu'il a fait, mais il chérit les hommes d'un amour spécial, amour de préférence.

(1) S. Augustin, traité 82 sur S. Jean. P. L. t. 35, col. 1843.

(2) Les vœux de religion, pour ceux qui les ont émis de plein gré, rendent la pratique des conseils obligatoire au même titre que les commandements. Cette remarque de l'auteur fait penser qu'il destine son ouvrage à des religieux. D'autres indices viennent confirmer cette opinion. Telle obligation de charité, notera-t-il plus loin, regarde surtout les prélats (ou supérieurs religieux) ; et le chapitre 3 est presque exclusivement consacré à l'obéissance aux supérieurs. Cependant, plusieurs autres considérations et certains détails, qui ne s'appliquent pas directement aux religieux, prouvent aussi que l'auteur n'écrivait pas seulement pour ses confrères en religion ; il espérait bien atteindre d'autres âmes.

aimez vraiment Dieu. Ne croyez pas cependant à la réponse que votre cœur peut vous faire, si vos œuvres ne la confirment. Touchant l'amour de votre Créateur, interrogez tout ensemble votre langue, votre âme et votre vie. Jamais l'amour de Dieu ne se repose : il fait de grandes choses, s'il existe ; s'il refuse d'agir, c'est qu'il n'est pas un amour (1). »

Encore faut-il que l'accomplissement des œuvres et l'observation des commandements soient purifiés dans leur intention même. On ne doit pas les entreprendre par crainte d'un châtiment ni les accomplir par amour de la récompense (2). C'est la

(1) S. Grégoire le Grand, 36e Hom. sur S. Jean. P. L. t. 76, col. 1221. — Le seul témoignage du cœur est insuffisant, et ses sentiments doivent être actifs, s'ils sont réels. Ils influenceront donc nos paroles (la bouche parle de l'abondance du cœur, *Matt.*, *ch. 12*, *v. 34*), notre âme (principe directeur de l'activité), notre vie (activité exercée) ; il faut que tout cela assure que nous aimons Dieu.

(2) Ce ne sont pas les actes extérieurs qui ont du prix, et il faut éviter de réduire la vie spirituelle à un matérialisme et à une multiplicité d'actions sans âme ; on a l'impression d'être actif, on se disperse simplement et l'on ne s'enrichit point, parce qu'on néglige l'élément intérieur qui donne aux œuvres leur valeur de vie. Ce principe intérieur, c'est l'intention, qu'il faut purifier avec soin, quoique sans anxiété, de toute considération d'intérêt personnel. Une œuvre d'amour doit être faite par amour. L'ami de Dieu n'agit pas pour le même motif que le serviteur. Que celui-ci fasse attention au châtiment ou à la récompense, c'est normal : il est mercenaire, il travaille pour gagner. L'ami de Dieu travaille pour aimer et parce qu'il aime. Sa charité trouve en Dieu et dans l'excellence des ordres divins le vrai motif déterminant de ses actions.

pensée de saint Augustin : « Celui-là aime Dieu qui ne garde pas ses commandements en considération de la grandeur du châtiment ou parce qu'il est poussé à le faire par son désir avide de la récompense, mais simplement parce que ce que Dieu ordonne est très bon et très juste. »

Il existe encore deux autres signes à quoi l'on reconnaît la vraie charité. Voici le premier : se réjouir avec Dieu de tout ce qui Lui plaît, quels qu'en soient l'auteur, le temps et le lieu. Seul, en effet, l'amour désintéressé, toujours en tendance vers autrui, vers ce qu'il aime, mérite des louanges de la part de Dieu ; mais non l'amour intéressé, parce qu'il revient sans cesse sur lui-même et cherche son intérêt particulier.

Et voici le second signe : s'attrister avec Dieu de tout ce qui Lui déplaît, par quelque personne, en quelque temps, heure ou lieu que cela se produise (1).

(1) Le deuxième chapitre de l'opuscule *Des mœurs divines*, attribué à saint Thomas, contient et précise la même doctrine. Le bien plaît à Dieu en tout temps et partout, et tout bien : tout ce qui est bien dans la nature, tout ce qui est bon dans l'ordre de la grâce. Semblablement, tout bien doit nous plaire en tout temps et en toute créature, comme nous devons détester le mal partout et toujours. Le bien plaît à Dieu : cela suffit pour qu'il me plaise aussi. La charité vraie fait que je m'associe aux intentions divines, aux mœurs divines, et que je trouve bien, toujours, ce que Dieu même approuve. L'amour de charité imparfaite, avec son fond de souci personnel, ne va pas jusque-

La charité véritable envers le prochain

1 et 2. La vraie charité envers le prochain consiste à aimer comme soi-même son prochain, ami et ennemi, en la manière indiquée par saint Augustin : « Aimer le prochain comme soi-même, c'est l'aimer en Dieu et à cause de Dieu. Telle est la manière dont chacun doit aimer comme soi-même son prochain. Et parce que pour soi on désire tout bien et on fuit tout mal, qu'on n'agisse pas différemment pour le prochain. »

Voici une autre façon d'expliquer ce commandement. Tout homme aime son bien propre dans son corps et dans son âme, dans ses richesses et dans son honneur, et en ces différentes espèces de biens il fuit tout mal et il hait tout dommage personnel ; ainsi, en ce quadruple domaine, chacun doit aimer tout bien d'un ami comme d'un ennemi, et haïr tout dommage. Cependant le commandement de la charité n'oblige pas de se porter vers le prochain

là ; il peut s'y mêler quelque sentiment inavoué de jalousie, et je m'attristerais plutôt du bien d'autrui, comme si la grâce donnée aux autres diminuait la mienne, comme si le bien fait par d'autres n'était pas bien fait ! Mais la charité vraie d'une âme qui tend vers Dieu pour s'écouler en Lui goûte et apprécie les choses comme Dieu Lui-même les juge (don de sagesse); et le bien, tout bien, lui plaît partout et toujours, parce qu'il plaît à Dieu.

autant et aussi ardemment qu'on est affecté vis-à-vis de soi-même.

On ne peut pas juger de la véritable charité d'après l'amour que l'on a pour ses amis. Car les païens aussi aiment ceux qui les aiment (*Matt.*, *ch.* 5, *v.* 46, 47). Mais c'est à l'amour de l'ennemi que l'on estime la vraie charité. Aimer un ami, c'est naturel et ce n'est pas méritoire ; aimer, au contraire, quelqu'un qui n'aime pas, cela vient de la grâce (1).

Il y a un moyen plus excellent encore d'apprécier la vérité de l'amour envers le prochain, il est fourni par la Glose sur saint Matthieu : « Aimer un ami, cela relève de la nature ; mais celui qui n'aime pas, par des bienfaits l'amener à aimer, c'est le propre de la perfection (2). » Sans doute, personne

(1) Nous n'avons aucune inclination naturelle à aimer nos ennemis ; nous ne pouvons les aimer que pour Dieu. L'amour de l'ennemi procède uniquement de la charité, et il en procède toujours. Il nous est naturel, au contraire, d'aimer ceux qui nous aiment ; mais il ne faudrait pas en conclure que nous ne pouvons pas faire, en les aimant, un acte méritoire d'amour surnaturel. Quand nous aimons nos parents ou nos amis, à la poussée instinctive qui nous porte à leur montrer notre affection, s'ajoutent des motifs d'ordre plus élevé, et nous les aimons, ainsi que le dit saint Augustin, en Dieu, par rapport à Dieu et à cause de Dieu.

(2) La Glose de Walafrid Strabon, mort en 849, est un commentaire de l'Ecriture Sainte, composé en partie de textes des Pères. On trouve le passage rapporté ici dans la Glose sur le ch. 7, v. 12, de saint Matthieu. La Glose, telle qu'elle est reproduite dans l'édition de Migne, P. L. t. 114, col. 109, est plus expressive encore ; il ne s'agit pas simplement d'*attirer* à l'affection, mais d'y *contrain-*

n'est tenu, en vertu du commandement, d'aimer autant qu'un ami et aussi chaudement son ennemi ; bienheureux serait-il, cependant, et souverainement parfait, celui qui pourrait avoir de l'affection et faire des œuvres de charité autant, plus même, pour un ennemi que pour un ami, pour celui qui le reprend et le corrige que pour celui qui le flatte, pour celui qui le blâme que pour celui qui lui adresse des louanges. C'est que « rien, au témoignage de saint Jean Chrysostome, ne rend aussi semblable à Dieu que d'être indulgent à ceux qui font du tort et aux méchants » (1). On obtiendrait certainement de la persécution, si on savait l'utiliser comme il faut, bien plus de grâce et de gloire, que de la faveur des hommes. Ainsi, beaucoup plus que leurs amis, les bourreaux ont été utiles aux saints martyrs pour la gloire éternelle.

3. La nature elle-même doit nous porter à aimer notre prochain. « Tout vivant aime son semblable : tout homme aussi aime son prochain » (*Eccli.*, *ch. 13, v. 19*). Ce qui nous pousse encore à l'aimer, c'est qu'il a en lui l'image de Dieu. De plus, c'est commandé dans l'Écriture.

4. Les preuves d'une charité véritable envers le prochain sont de s'affliger sincèrement avec un

dre, pour ainsi dire, par toutes sortes de bienfaits. « Que celui qui n'aime pas soit contraint d'aimer, c'est le propre de la perfection chrétienne. »

(1) Saint Jean Chrysostome, 19e Hom. sur S. Matt. P. G. t. 57, col. 283.

ennemi comme avec un ami, dans toute adversité ; de se réjouir avec eux de tout leur bonheur, vraiment et du fond du cœur. Ces deux sentiments sont excessivement rares dans le monde.

5. Ceci révèle une véritable haine pour le prochain : quand on ne peut penser à lui sans avoir l'esprit accablé ; quand on le voit avec une tristesse de cœur ; quand c'est avec des sentiments amers qu'on lui parle, qu'on parle de lui ou qu'on en entend parler ; quand on empêche aussi ses avantages et son bonheur ; lorsque le bien qui est en lui, on l'amoindrit et on le dénature (1).

Le Seigneur Jésus n'a pas agi de la sorte avec le traître Judas. Au moment où celui-ci le trahissait, il le nourrissait de son corps et de son sang avec ses autres chers disciples ; et sur les lieux de la trahison, loin de se dérober à son baiser, il le salua avec une bienveillance extrême, plus affligé, au dire de saint Jérôme, du crime de ce malheureux que de sa propre souffrance.

Mais, ô merveille, parfois on se vante d'aimer ses frères, et l'on porte dans le cœur ces marques de la haine. Par ailleurs, il semble à beaucoup qu'il suffit de désirer pour le prochain la vie éternelle. Cette vie éternelle, ils ne peuvent ni la donner ni

(1) Ce bien que l'on déteste vient de Dieu, c'est ce qui fait de la haine un grand péché : elle s'attaque à ce qu'il y a de meilleur en l'homme. La grâce, la vertu, l'image de Dieu dans l'âme ; tout cela a droit au respect et à l'amour.

la ravir ; et ils la souhaiteraient aussi bien aux Juifs et aux païens (1). Non, ils ne veulent pas se rappeler que nous aussi, puisque le Seigneur a donné sa vie pour ses ennemis, nous sommes tenus, non seulement d'aimer nos frères dans le Christ, mais encore d'exposer pour eux nos biens, notre vie même, si c'est nécessaire. Cette obligation atteint surtout les supérieurs.

La charité envers Dieu s'entretient par l'accomplissement de ses ordres, selon cette parole : « Si vous gardez mes commandements, vous demeurez dans mon amour, comme j'ai gardé moi-même les commandements de mon Père et comme je demeure en son amour. » (*Jean, ch. 15, v. 10*).

Ce qui favorise la charité envers le prochain, c'est la compassion, d'après ce que dit l'*Ecclésiastique, ch. 7, v. 34, 35* : « Ne faites pas défaut à ceux qui pleurent, pour les consoler ; et allez de concert avec les affligés. Ne négligez pas de visiter les malades : car cela vous affermira dans la charité. »

(1) Le plus grand commandement exige tout de même autre chose que le seul désir inefficace d'un bien qu'on ne peut pas procurer à autrui. La charité vraie se manifeste par des œuvres : prier pour le prochain, lui venir en aide, lui faire l'aumône, ne pas lui refuser le secours d'un conseil, lui adresser quelques paroles d'édification ou d'encouragement ; « tout ce que vous voulez que les hommes vous fassent, faites-le aussi pour eux. » (*Matt., ch. 7, v. 12*), jusqu'à perdre vos biens, votre vie même, si c'était nécessaire pour le salut de vos frères.

CHAPITRE II

L'Humilité

1. L'humilité vraie et parfaite consiste à mépriser l'honneur que l'on vous rend et à ne point souhaiter d'être glorifié. Êtes-vous vraiment humble, vous redoutez toujours qu'on ne vous honore quelque peu ! Et si cela arrive, au fond, vous en avez peur et vous vous attristez. Vous savez bien qu'à Dieu seul sont dus honneur et gloire.

2. Celui qui a la véritable humilité ne se vante jamais d'aucune grâce ni d'aucun titre de gloire, à moins qu'il ne veuille, par là, donner confiance en Dieu à ceux qui l'écoutent (1). Supposez qu'on raconte de lui, quelque action d'éclat ou les grâ-

(1) Parler de soi, en bonne part, est difficile et dangereux. On risque de s'enorgueillir, et pour si peu de chose !... La charité ne nous fait pas manquer à l'humilité (la vanité n'entre plus dans une âme qu'occupe tout entière la charité, disait saint Vincent Ferrier), si nous publions à nos frères, pour exciter leur confiance en Dieu, les grâces que ce Dieu nous a libéralement accordées, et qu'il peut départir, à eux comme à nous, par pure bonté : « Venez, écoutez, et je vous raconterai, à vous tous qui craignez Dieu, ce qu'il a fait à mon âme. » (*Ps. 65, v. 16.*)

ces dont il est l'objet, il ne peut l'entendre sans que son cœur en souffre et il s'abaisse lui-même : il n'ignore pas que ce qu'on lui attribue est la propriété exclusive de Dieu, à qui seul aussi toute gloire doit revenir (1).

Il ne se compare non plus à personne, ni à un supérieur, ni à un inférieur, ni à un égal. Il croit plutôt qu'aucun homme n'est plus petit que lui ; et lui-même, il n'a de mépris pour personne. Dans son cœur, il ne méprise que soi ; il a un désir ardent que tous le méprisent, et il se réjouit grandement d'avoir été méprisé. Un tel homme n'appréhende plus aucun outrage, parce qu'il est au-dessus de toute gloire. « Il en est qui s'humilient faussement et dont le cœur est rempli de fraude. » (*Eccli., ch. 19, v. 23*). Mais lui, au témoignage de saint Bernard, veut qu'on le tienne pour vil, et non pas qu'on dise de lui qu'il est humble (2).

Celui qui aime l'humilité doit planter en son cœur la racine de cette vertu, qui est la connaissance de sa propre fragilité. Puisse-t-il voir, non seulement à quel point il est vil et méprisable, mais encore jusqu'à quelle extrémité il le pourrait

(1) Presque chaque jour, à la première heure, les prêtres récitent cette prière de louange, qui est un bon acte d'humilité : « Au Roi des siècles, immortel, invisible, seul Dieu, honneur et gloire dans les siècles des siècles. Amen. » (I *Tim., ch. 1, v. 17.*)

(2) Serm. 16e sur les Cantiques. P. L., t. 183, col. 853.

être, et il le serait, aujourd'hui même, si Dieu ne l'avait retiré, de vive force, de ses péchés, et s'il ne lui épargnait pas, actuellement, des tentations (1). C'est là, au fond de son cœur, que tout homme apprend à se connaître, et à reconnaître aussi que sa faiblesse le dispose à l'abîme dévorant de tous les vices (2). Le prophète Michée ne dit-il pas : « Votre humiliation est au-dedans de vous-mêmes ! » *ch. 6, v. 14*.

3. On fait l'éducation de l'humilité en s'exerçant, souvent, à des œuvres que personne ne remarque, qu'on méprise même. La Sainte Écriture nous enseigne que celui qui se refuse aux œuvres de l'humilité ne parviendra jamais jusqu'à cette vertu.

(1) Dieu ne violente jamais la liberté de l'homme, et celui-ci peut s'opposer à la grâce, méchamment et délibérément. Quand Dieu veut sauver une âme, malgré sa faiblesse ou sa mauvaise volonté, il réduit victorieusement toutes ses résistances et il l'amène, par une douce violence, à se rendre aux avances souverainement attrayantes de son amour. « Il te serait dur de regimber contre l'aiguillon », disait Notre-Seigneur à Saul encore persécuteur (*Act., ch. 26, v. 14*). On trouve, dans le Missel (4e dimanche après la Pentecôte), cette belle Secrète : « Recevez, Seigneur, nos offrandes, laissez-vous apaiser par elles, nous vous en prions; et, dans votre bonté, ramenez à vous, en les forçant (plus exactement : forcez vers vous) nos volontés même rebelles. »

(2) Nous avons toujours raison de nous défier de nous. Et si la grâce de Dieu nous a préservés jusqu'ici, la possibilité de déchoir et d'expérimenter, par nous-mêmes, cette « humiliation » du péché, suffit à nous maintenir dans l'humilité.

Ce qui favorise l'humilité, c'est de reconnaître en toute vérité que, par soi-même, on ne peut vaincre aucune tentation de la chair ou de l'esprit ; encore moins peut-on faire œuvre bonne et agréable à Dieu sans un secours spécial de Jésus-Christ.

4. Si quelqu'un s'abaisse au point de se sentir indigne de toute grâce, c'est une preuve que son humilité est vraie. De grâce, il n'ose même plus en souhaiter aucune (1). Dieu en laisse-t-il cependant tomber sur son âme sans qu'il le désire, c'est avec inquiétude qu'il la reçoit. Il va même jusqu'à penser qu'il vaudrait mieux être privé de cette grâce que de l'avoir, parce que, tant de fois et de diffé-

(1) Cette doctrine nous surprend, au premier abord. L'humilité, c'est la conscience d'une misère dans laquelle nous ne voulons plus rester. Et nous nous souvenons de la prière du publicain : « O Dieu, ayez pitié de moi, qui suis un pécheur » (*Luc*, *ch. 18*, *v. 13*). Or la pitié de Dieu descend sur une âme avec la grâce et tous ses dons. Aurons-nous donc peur des dons de Dieu ? Mais non ; ce ne sont pas des pièges. Mais nous devons nous rappeler que toute grâce exige une fidélité plus grande, et « l'on demandera beaucoup à celui à qui on a beaucoup donné » (*ch. 12*, *v. 48*). Par ailleurs, souvent, nous n'avons fait que démériter. Alors il serait plus juste que Dieu nous prive de sa grâce; nous aurions un compte moins chargé à lui rendre... Cependant, une autre parole de Jésus nous revient à la mémoire : « On donnera à celui qui a, et il sera dans l'abondance » (*Matt.*, *ch. 13*, *v. 12*). Et lui-même nous invite à prier : « Votre Père céleste donnera l'Esprit-Saint à ceux qui le lui demandent » (*Luc*, *ch. 11*, *v. 13*). L'humilité ne nous empêche donc pas de solliciter les grâces de Dieu ; elle reconnaît, simplement, que nous ne méritons pas d'être exaucés.

rentes manières, au lieu de la mériter, il n'a eu que des démérites ; et combien de fois n'a-t-il pas déshonoré cette grâce en ne s'en servant jamais selon les dispositions de Dieu !

Une autre marque de la véritable humilité, c'est de rechercher toujours la dernière place, de prendre en amitié les plus petits, de désirer comme offices les fonctions les plus simples et de demander toujours les vêtements les plus ordinaires.

5. L'orgueil de l'esprit se manifeste de deux manières. Par des indices extérieurs, d'abord, selon cette parole de l'Ecclésiastique : « le vêtement, le rire des lèvres et la démarche d'un homme révèlent ce qu'il est » (*ch. 19, v. 27*). Est-ce qu'on ne juge pas un arbre, bon ou mauvais, à ses fruits ? Et toutes nos actions ne procèdent-elles pas du cœur ou de la pensée ? De même, dit saint Jérôme (1), qu'une odeur bonne ou mauvaise s'exhale de la bouche selon la qualité des aliments que l'estomac conserve, aussi bien que des sachets d'épices plus ou moins parfumées que l'on porte sur la poitrine ; et comme un œil impur annonce, au témoignage de saint Augustin (2), que le cœur est impudique ; ainsi, des signes extérieurs trahissent les intentions de l'homme.

L'orgueil se reconnaît aussi à ces preuves intérieures, lorsque, au fond de votre cœur, vous êtes

(1) Lettre à la vierge Principia, P. L. t. 22, col. 626.
(2) Lettre 211, P. L. t. 33, col. 961.

content de vous-même, vous vous préférez aux autres et vous désirez leur être préféré ; quand vous souhaitez également de plaire aux hommes par vos actions et qu'en effet, vous apportez tous vos soins à leur plaire.

Une telle conduite est loin d'être conforme à celle de l'humble Maître, Jésus-Christ, lui qui, selon la doctrine de saint Paul (1), ne s'est même pas complu en soi-même, mais qui « attendait, de la part des hommes, l'opprobre et le malheur » (*Ps. 68, v. 21*). Il ne venait pas non plus pour commander, mais pour se soumettre. Croyons-en son témoignage : « le Fils de l'homme n'est point venu pour être servi, mais pour servir. » (*Matt. ch. 20, v. 28.*) Un tel Maître que fait-il de serviteurs qui cherchent à plaire, non pas à Dieu, mais aux hommes ? il disperse les ossements de leurs vertus ; et ces orgueilleux, à la fin, seront confondus, parce que Dieu les a rejetés (2).

(1) Il s'agit, sans doute, de ce passage connu de l'épître de saint Paul aux *Philippiens* (*ch. 2, v. 5-9*) : « Ayez en vous les mêmes sentiments qui furent dans le Christ Jésus, lequel, alors qu'il subsistait dans la forme de Dieu, ne s'attacha pas jalousement à l'égalité avec Dieu, mais s'anéantit lui-même en prenant la forme d'esclave, devenant semblable aux hommes. Et, se présentant avec l'extérieur d'un homme, il s'humilia lui-même en devenant obéissant jusqu'à la mort, la mort de la croix. »

(2) L'auteur utilise, en l'adaptant, un verset du *Ps. 52* : « Dieu a dispersé les os de ceux qui veulent plaire aux hommes », *v. 6*. Les orgueilleux n'ont pas de vertu ; ils n'en ont que les dépouilles, les cendres, les os. Dieu dissipera tout cela ; et, eux-mêmes, il les perdra.

CHAPITRE III

L'Obéissance

L'obéissance a Dieu

Un homme obéit vraiment et parfaitement à Dieu, lorsqu'il repasse dans son esprit, fréquemment et avec soin, ce qui peut plaire davantage à Dieu, en tout temps et en tout lieu ; il pense aussi, sans cesse, aux desseins particuliers de la Providence sur lui ; et tout cela, il s'efforce de l'accomplir toujours (1).

L'obéissance aux Supérieurs

1. L'obéissance véritable aux Vicaires de Jésus-Christ ou aux Supérieurs existe, dès qu'un inférieur exécute ce qui lui est le plus contraire, exactement

(1) Le *Psaume* 118 développe et réalise ce court programme de la parfaite obéissance. Continuellement, il fait passer devant nos yeux la loi sainte et justifiante de Dieu. Nous faisons nos délices de sa loi, et notre fonction, c'est de garder ses commandements. Nous nous excitons aussi à le faire toujours et généreusement. « Combien j'aime votre loi ! Elle est tout le jour l'objet de ma méditation. » (*v.* 97.)

et volontiers, sans manifester jamais, par signe, par parole ou action, qu'un ordre ne lui va pas du tout. Mais c'en est fini de l'obéissance vraie, lorsque celui qui est soumis imagine lui-même les commandements et désigne les œuvres qui lui plairaient. Ecoutez ce que dit saint Augustin : « Seigneur, quel excellent serviteur vous avez en celui qui s'applique moins à vous entendre lui commander ce qu'il veut, qu'à vouloir ce qu'il apprend que vous lui ordonnez (1). »

2. Le véritable obéissant n'attend jamais qu'on lui commande. Il suffit qu'il sache ou qu'il croie que telle est la volonté de son supérieur pour qu'il mette toute son ardeur à l'exécuter : c'est comme s'il y avait eu un ordre ; et cela, à l'exemple de Notre-Seigneur Jésus-Christ, auquel la volonté et le bon plaisir de son Père tenaient lieu de commandement souverain.

Le véritable obéissant ne dispose jamais de ses propres actions. Il n'en juge pas à son sens, il ne dit ce qu'il en pense à personne ; puisqu'il n'a pas de volonté propre, il n'y a pas non plus quelque chose qu'il ne veuille pas (2). Il confie à Dieu et à

(1) *Conf.*, Livre 10, chap. 26. P. L. t. 32, col. 795.

(2) Celui qui obéit ne veut que ce qui lui est commandé. Il exécute n'importe quel ordre, il n'a garde de distinguer entre ce qui lui plaît ou ce qui ne lui plaît pas. De lui-même, on ne peut pas dire qu'il veut ou qu'il ne veut pas. Il veut simplement, mais volontiers, ce qu'on lui ordonne, et parce que cela lui est ordonné. Il ne veut

ses supérieurs, simplement et sans inquiétude, le soin de disposer de lui-même, en toutes choses (1).

Le véritable obéissant ne se demande pas si c'est bien ou mal (2); Abraham non plus n'a pas jugé si c'était bien ou mal d'immoler son fils : Dieu le lui ordonnait !... Il ne distingue pas davantage le bien du mieux. Il estime, même dans le doute, que ce qu'on lui commande est toujours le meilleur ; excepté le cas où il apparaîtrait manifestement que l'ordre est injuste. Alors, « sachez, dit saint Grégoire, qu'on ne peut jamais faire le mal par obéissance ; mais le bien que vous faites, quelquefois par obéissance vous devez l'interrompre ».

Et saint Grégoire continue : « On nous impose parfois ce que le monde estime un bonheur, et parfois ce qu'il regarde comme une adversité. Il faut donc remarquer, avec le plus grand soin, que, tantôt, l'obéissance est nulle, si elle met un peu du

pas, simplement aussi et sans regret, ce que son supérieur ne veut pas qu'il fasse. Pour pratiquer l'obéissance jusque-là, il faut un degré de vertu plus qu'ordinaire, et une perpétuelle abnégation de soi-même.

(1) Le religieux (c'est à lui que l'auteur s'adresse plus directement) a perdu, par son vœu d'obéissance, le pouvoir de donner à sa vie et à son activité une direction personnelle.

(2) Dans le plus grand nombre des cas, ces questions ne se présentent pas à l'esprit du religieux. Il sait bien que si lui-même se dirige sous l'obéissance, son supérieur le conduit, raisonnablement et vertueusement, par la prudence.

sien ; et, tantôt elle est très réduite, si elle n'a pas quelque chose d'elle-même. Ainsi, on ordonne à celui-ci de monter, on lui impose une place plus élevée : il obéit afin d'en prendre possession ; mais il supprime pour soi-même la vertu d'obéissance, si ses propres désirs le faisaient aussi soupirer après cet avancement. Est-ce se diriger par obéissance que d'accepter les honneurs et les succès de ce monde pour ne servir que les envies de sa propre ambition ? Mais voici, d'autre part, qu'on lui commande ce que le monde méprise, on lui ordonne d'aller au-devant des injures et des opprobres : alors, si son cœur, de lui-même, ne les souhaite pas, il diminue le mérite de son obéissance. Il descend, il s'abaisse sans doute jusqu'à ce qui est méprisé en cette vie, mais c'est malgré lui et sans le vouloir..... Ainsi donc, l'obéissant doit avoir quelque chose du sien, en ce qui lui déplaît ; et ne rien avoir de lui-même en ce qui le rend heureux (1), pour que, dans le premier cas, son obéissance soit d'autant plus glorieuse qu'elle rejoint aussi par ses désirs l'ordre même de Dieu ; et dans l'autre cas,

(1) L'obéissance toute seule rend méritoire l'acceptation de ce que saint Grégoire appelle ici « prospérité, succès et agréments de ce monde ». En pareille matière, il n'y a pas d'obéissance, si elle n'est pas obéissance pure. On ne doit rien y mettre du sien. C'est tout le contraire, si l'on nous commande ce à quoi nous répugnons par nature : l'obéissance extérieure et passive ne suffit plus ; il faut l'activer par nos désirs en voulant l'œuvre à réaliser.

d'autant plus vraie qu'elle se sépare entièrement, dans son intention, de la gloire présente en ne la recevant que par la volonté divine » (1).

3. Ce qui nous pousse à obéir, c'est l'obéissance entière de Jésus-Christ. Non seulement, il obéit en toutes choses à Dieu son Père, puisqu'il disait : « Que ce ne soit pas ma volonté, mais la vôtre qui se fasse » (*Luc, ch. 22, v. 42*), mais encore il se soumit à des hommes bons, et à des méchants, et même aux démons (2).

Le fait aussi que toutes les créatures, sensibles et insensibles, obéissent à Dieu, doit nous conduire à la véritable obéissance ; et si Dieu lui-même les a assujetties à l'homme, c'est pour que l'homme reconnaisse qu'il doit se soumettre à Dieu. Ainsi, le soleil et la lune ont obéi à Josué ; la terre, à Moïse, quand elle engloutit Coré, Dathan et Abiron ; la mer obéit à saint Pierre, et il marcha sur ses eaux ; elle obéit à Moïse pour submerger Pharaon et son armée. En Égypte, les serpents obéissaient aux magiciens ; et

(1) 35e livre des Morales, ch. 14. P. L. t. 76, col. 766.

(2) Notre-Seigneur affirmait à Pilate : « Tu n'aurais aucun pouvoir sur moi, s'il ne t'avait pas été donné d'en haut » (*Jean, ch. 19, v. 11*). Lui-même permit à Satan de s'approcher de lui pour le tenter ; et lorsque le moment de sa passion fut venu, de lui-même encore il s'offrit à Judas et à ses bourreaux qui étaient des membres du démon ; et il s'abandonna à leur fureur, parce qu'il le voulait, pour notre rédemption. Il se soumit aux démons, en ce sens seulement qu'il leur donna, d'en haut, pouvoir d'agir sur lui.

les bêtes, aux ermites et aux Pères du désert (lisez les Vies des Pères). L'air, la grêle et la neige obéirent à Samuel ; la pluie, à Élie, le feu aussi, quand il consuma deux groupes de cinquante hommes. Les oiseaux obéirent au très saint patriarche François ; les démons aux Apôtres qui les chassaient, et les maladies, aux Saints, puisqu'ils en délivrèrent les hommes. Que de créatures se soumettaient à Moïse, en Égypte ! Enfin, parce que tout obéit à Dieu, dans le ciel, et, sous le ciel, au purgatoire et en enfer, l'homme devrait bien aussi lui obéir en toutes choses, et accomplir ses ordres et sa volonté.

4. Voici, d'après saint Bernard, la marque de la véritable obéissance (1) : « Celui qui obéit fidèlement ne sait pas différer, il ne remet rien au lendemain, il ignore la lenteur, il devance même les ordres. Ses yeux sont tout prêts à voir ; ses oreilles, à entendre ; sa langue, à parler ; ses mains, à agir ; ses pieds, à marcher : il se rassemble tout entier pour recueillir la volonté de son maître. » « Celui qui obéit bien remet son vouloir et son non-vouloir aux mains de son supérieur, afin de pouvoir dire : « Mon cœur est prêt, Seigneur, oui, il est prêt (*Ps. 56, v. 8*), prêt à faire tout ce que vous commanderez, prêt à obéir au moindre signe,

(1) J'ai traduit largement. C'est le paragraphe 4 consacré au signe de la vertu. L'auteur commence ainsi : « Argumentum verae obedientiae habet D. Bernardus : Fidelis obediens », etc. Serm. 41, P. L. t. 183, col. 657.

à obéir même avant le commandement, prêt à s'occuper à loisir de vous ou à servir le prochain, prêt à garder mon âme et à se reposer dans la contemplation du ciel (1) ».

5. Et voici les marques de la désobéissance. Celui-là prouve qu'il n'est pas un sujet obéissant, s'il regarde comme injuste l'ordre de son supérieur ; de là, des murmures qui s'élèvent en son âme ; puis, il prétexte qu'il ne peut ni ne doit faire ce qu'on lui commande, et il imagine habilement différents moyens d'échapper ; il en arrive enfin à séduire ceux qui, par insinuation ou prière, pourraient empêcher l'exécution du commandement ou rappeler l'ordre donné. Telle ne fut point la conduite d'Abraham ! Pour obéir immédiatement, il s'en alla, de grand matin, et il avait eu soin de laisser au pied de la montagne ses serviteurs : ils se seraient opposés à l'immolation de son fils tant aimé. C'est ainsi qu'il mérita, pour lui-même et pour sa postérité, d'abondantes bénédictions.

(1) Méditations sur la condition de l'homme, ch. 4. P. L. t. 184, col. 494. Ces « *dévotes méditations sur la connaissance de la nature de l'homme* » ne sont pas de saint Bernard.

CHAPITRE IV

La Patience

1. Il y a patience vraie et parfaite à supporter des dommages avec résignation, non seulement lorsqu'on est coupable, mais encore si l'on est innocent; à l'exemple de Job qui disait : « Je n'ai point péché, et cependant mes yeux s'attachent à la peine et à l'amertume » (*ch. 17, v. 2*). Sans doute, un mauvais traitement est plus intolérable à un innocent qu'à un homme coupable; néanmoins il est possible et il faut que cela soit plus doux à supporter, quand la conscience n'a le remords d'aucun péché, que si quelque faute précédente avait mérité ce châtiment.

Saint Pierre le déclare en disant : « Que personne parmi vous ne souffre comme meurtrier, voleur ou malfaiteur, ou comme avide du bien d'autrui. Mais si c'est comme chrétien, qu'il n'en ait pas honte; qu'il glorifie plutôt Dieu pour ce nom même. » (*Ire lettre, ch. 4, v. 15*). « En effet, il vaut mieux souffrir, si Dieu le veut, en faisant le bien qu'en faisant le mal » (*ch. 3, v. 17*). « Quel mérite y a-t-il, si, après avoir péché, vous supportez d'être frappés?

Mais si, tout en faisant le bien, vous supportez d'avoir à souffrir, voilà ce qui est agréable à Dieu » (*ch. 2, v. 20*).

Quelle patience digne d'éloge que celle qui supporte avec résignation, non seulement en punition d'œuvres mauvaises, mais encore comme prix de bienfaits, les préjudices causés soit par des hommes méchants, soit surtout par ceux qui paraissent bons et amis? Alors l'âme est vraiment chère à Dieu entre beaucoup d'autres, et elle ressemble au lis parmi les épines. Le lis, blessé par les épines, conserve sa blancheur éclatante, évidemment; mais il répand une odeur plus forte que s'il n'était pas déchiré (1). Ainsi, l'âme, épouse de Dieu, est-elle blessée par ceux qui semblent du nombre et de la société des enfants de Dieu? cela ne l'excite pas à

(1) L'auteur qui fait de fréquents emprunts à la Glose n'y renvoie pas ici; il semble bien cependant qu'il s'en inspire, et il y puise cette opinion que le lis répand plus d'odeur, lorsque les épines le piquent. Cela se trouve en toutes lettres au commentaire de ce texte du *Cantique des Cantiques*, *ch. 2, v. 2* : « Comme un lis au milieu des épines, telle est ma bien-aimée parmi les jeunes filles. » Ce n'est plus la Glose ordinaire de Walafrid Strabon, mais la Glose interlinéaire d'Anselme de Laon (mort en 1117), ainsi appelée parce que le commentaire est écrit entre les lignes du texte sacré. Les deux Gloses sont éditées dans « La Sainte Bible avec la Glose ordinaire, enrichie de nouvelles explications des Pères grecs et latins, et des postilles (ou commentaires ajoutés, « post illa » verba), du franciscain Nicolas de Lyre. » 6 vol. in-fol. Douai, 1617. — Voir tome 3, col. 1831, 1832.

l'impatience, elle s'efforce simplement de garder avec le plus grand soin la blancheur d'une conscience innocente et le parfum d'une bonne réputation.

2. Celui-là est véritablement patient qui ne se contente pas d'endurer vertueusement les peines et désagréments qu'on lui cause, mais qui souhaite qu'on lui en fasse d'autres encore; semblable, en cela, au Christ qui disait : « Mon cœur a attendu l'opprobre et le malheur » (*Ps. 68, v. 20*). Le vrai patient ne murmure pas quand il est frappé ; ainsi Job, au milieu de ses épreuves et de ses tribulations, ne dit rien d'insensé contre Dieu, *ch. 1, v. 22*; mais, d'une âme joyeuse, il se réjouit de ses peines et de tout cœur il en rend grâces. Devant les torts qu'on lui fait, le vrai patient ne se justifie jamais, même si on le lui demande. Il se confie, en toutes choses, à la grande fidélité de Dieu qui saura bien manifester, en son temps, l'innocence de tous ceux qui souffrent injustement. Notre-Seigneur, interrogé par Pilate, ne répondit pas non plus. Enfin, celui qui est patient ne se plaint à personne de l'injustice que l'on commet à son endroit. De se plaindre et se justifier, cela soulage l'âme parfois ; il ne prend pas garde à ce soulagement. Seul avec Dieu, il porte sa peine, jusqu'à ce que le Seigneur, compatissant et fidèle, remplace son chagrin par des consolations intérieures.

3. Pour nous exciter à la patience, reconnaissons, premièrement, que nos péchés nous ont valu la peine

éternelle et excessivement dure de l'enfer ; a la place de cela, nous n'avons que le tourment d'une peine corporelle. De plus, Notre-Seigneur, par ses souffrances nombreuses, variées, et qui ont duré longtemps, a mérité qu'en retour, nous ne soyons affligés que pour un peu de temps. Enfin, Dieu, dans sa justice, à la mesure de l'étendue et de la rigueur de nos peines, répondra par toute l'étendue et la longue durée des joies délicieuses et suaves du ciel. L'apôtre saint Paul nous l'affirme : « Le fardeau momentané et léger de la tribulation produit, pour nous, en dehors de toute proportion, un poids éternel de gloire » (*IIe aux Cor., ch. 4, v. 17*).

4. Une preuve de la vraie patience, c'est de ne pas se venger, quand on le pourrait ; et même, d'empêcher le châtiment par autrui. Exemple : David défendit de tuer Sémeï, qui lui jetait (de la terre et) des pierres et l'avait appelé « homme de sang » (*IIe livre des Rois, ch. 16, v. 7*). Au lieu de se venger, le vrai patient fait de pieuses supplications en faveur de ceux qui le maltraitent : ainsi, le Seigneur Jésus pria avec succès pour ses bourreaux (*Luc, ch. 23, v. 34*), et saint Étienne, pour ceux qui le lapidèrent (*Act., ch. 7, v. 60*). Et même, il force le Seigneur d'avoir compassion pour les méchants. C'est ce que fit Moïse. « Pardonnez leur péché (1), disait-il à Dieu : ou bien, effacez-moi de

(1) Il s'agit du grand péché d'idolâtrie ; les enfants

votre livre, de ce livre que vous-même avez écrit » (*Exode, ch. 32, v. 32*). Dieu entend volontiers des prières de ce genre, et il les exauce; aussi David, le Christ Jésus, Étienne, furent exaucés en faveur de leurs ennemis.

5. C'est une preuve d'impatience que d'omettre, par trouble intérieur à cause d'un désagrément, les œuvres bonnes qu'on pourrait très bien faire et qu'on devrait accomplir. Alors, c'est comme si on voulait faire payer à Dieu un mauvais traitement infligé par des hommes ! D'ailleurs, ces agitations intimes peuvent difficilement rester cachées, et elles finissent par éclater sur le visage, ou en gestes violents ou par des paroles de colère. Impatience fort périlleuse ! sa vengeance se tourne contre Dieu même, qui n'en est pas cause.

d'Israël, parce que Moïse ne revenait pas du Sinaï où il s'attardait à parler avec Dieu, se firent un veau d'or et ils l'adorèrent en disant : Voici ton dieu, Israël. *Exode, ch. 32, v. 4.*

CHAPITRE V

La Pauvreté

1. La pauvreté vraie et parfaite abandonne tout à cause de Dieu, spontanément et volontiers. Elle n'a rien en dehors de ce qui est vraiment nécessaire; et même le nécessaire, elle pense qu'elle ne mérite pas de l'avoir, et elle en manque parfois volontiers, pour Dieu et par amour de la pauvreté. Peut-on parler de pauvreté véritable, là où aucune nécessité ne se fait sentir? Mais Notre-Seigneur Jésus-Christ a manqué de la nourriture nécessaire : il n'avait pas de pain ni pour lui ni pour ses disciples qui froissaient des épis. Il fut aussi privé des vêtements nécessaires : saint Bernard (1) affirme

(1) Les éditeurs du texte latin du *Paradis de l'âme* renvoient au ch. 5 du traité de saint Bernard sur *la Passion du Seigneur*. Cet opuscule, appelé aussi « *Vigne Mystique* », est publié dans les Œuvres Complètes de saint Bonaventure, qui paraît bien en être l'auteur (édit. de Quaracchi, t. 8). On trouve à la page 169 le passage auquel il semble qu'il soit fait allusion ici; mais saint Bonaventure dans un autre opuscule, « *L'arbre de la vie* », au mystère de la Passion, dit que Notre-Seigneur, après avoir été dépouillé de tous ses vêtements, portait cependant un suaire autour des reins (t. 8, p. 77).

qu'on le dépouilla de tous ses vêtements avant de le crucifier. Et sur la croix, quand il eut soif, il n'eut pas une gorgée d'eau. En mourant, il n'eut pas une pierre (1) ni un morceau de bois pour y reposer sa tête crucifiée. Hélas ! que de superflu, souvent, là où l'on croit qu'il y a vraie nécessité !

2. Le vrai pauvre ne désire aucun des biens qui passent. Si on lui en offre, il refuse ; tel Elisée, qui ne voulut point recevoir les présents de Naaman (*IVe livre des Rois, ch. 5, v. 16*). Daniel méprisa, de même, les dons du roi Balthazar (*Dan., ch. 5, v. 17*). Celui-là aime vraiment la pauvreté qui accepterait de mériter, dans le royaume céleste, un peu de gloire seulement par la pauvreté plutôt que beaucoup par les richesses ; et cela, pour ressembler à Notre-Seigneur.

3. Voici, d'après saint Bernard, trois raisons d'aimer la vraie pauvreté : c'est que rien n'est plus

(1) Serait-ce là l'origine d'une inexactitude dans la citation d'un texte de l'Evangile : « Les renards ont leur tanière, et les oiseaux du ciel leurs nids ; mais le Fils de l'homme n'a pas (on ajoute à tort : une pierre) où reposer sa tête » (*Matt., ch. 8, v. 20*) ? Notre-Seigneur, avec un peu de tristesse, semble-t-il, reconnaît qu'il n'a pas de maison, de foyer à lui ; il n'a pas cet intérieur de famille qui protège et réchauffe, et où il fait si bon se retrouver... Pourquoi l'auteur pense-t-il que Jésus crucifié n'avait pas une planche de bois pour y pencher sa tête ? La croix elle-même pouvait servir d'appui. Peut-être, sur la croix, Notre-Seigneur n'a pas voulu avoir « où reposer sa tête ». Nu, la gorge altérée, mourant sur la croix sans appui extérieur, il est le pauvre des pauvres.

cher à Dieu ni plus agréable aux anges ni plus avantageux à l'homme que d'achever sa vie dans la pauvreté par obéissance. Que la pauvreté plaise à Dieu, c'est encore saint Bernard qui en témoigne de la sorte : « Dieu a, dans sa droite, la longue durée de la vie, dans sa gauche, les richesses et la gloire (*Prov., ch. 3, v. 16*). Tout cela affluait abondamment et éternellement au ciel ; mais la pauvreté ne s'y trouvait pas, tandis que sur terre, beauté inconnue, elle abondait et surabondait ; et l'homme en ignorait le prix ! C'est pourquoi le Fils de Dieu, qui la convoitait, descendit du ciel, et c'est elle qu'il choisit, afin de nous la rendre précieuse à nous aussi par l'estime qu'il en fit lui-même (1). »

La gloire d'être assis avec Notre-Seigneur nous excite également à la pauvreté véritable : les pauvres, les inconnus, au jugement siégeront à côté du Fils de l'homme pour juger les nobles et les riches (*Matt., ch. 19, v. 28*). C'est vraiment louer Dieu que de tout quitter à cause de lui, de se faire pauvre, spontanément, par amour pour lui, et d'avoir en lui cette confiance qu'il est bien capable de nourrir, une ou deux fois par jour, ses serviteurs (cela a si peu d'importance à ses yeux que ce qui est nécessaire au corps, il l'accorde moins abondamment à ses amis qu'à ceux qui ne l'aiment pas), lui dont la

(1) 1er Sermon pour la veille de Noël, P. L. t. 183, col. 89.

puissance généreuse réserve, et le jour et la nuit et à chaque minute, à l'âme de ses serviteurs, l'abondance de ses dons spirituels : ce qu'il y a de meilleur, vraiment, puisqu'il n'en distribue rien aux méchants, mais seulement aux bons, à ceux qui sont ses amis.

4. On montre que l'on est vraiment pauvre, lorsque, sans s'inquiéter aucunement de tout ce qui passe, on s'en remet à Dieu, avec une confiance simple et tranquille, à ce Dieu qui toujours abondamment nourrit les oiseaux et les vermisseaux. Admirez spécialement sa providence à l'égard des petits du corbeau tout noir qui les abandonne, affamés, dans leur nid, comme s'ils n'étaient pas ses petits, parce qu'ils sont blancs (1). Jusqu'à ce

(1) Saint Grégoire le Grand commente (au ch. 9 du 30e livre des *Morales*, P. L. t. 76, col. 542), ce verset de *Job, ch. 38, v. 41* : « Qui prépare au corbeau sa pâture, quand ses petits crient vers Dieu, et qu'ils errent çà et là, sans nourriture ? » et raconte que les petits corbeaux sont délaissés par leur père, tant qu'ils n'ont pas de plumes noires et qu'ils errent çà et là dans leur nid, en quête de nourriture. Saint Isidore, au 12e livre de ses *Etymologies*, P. L. t. 82, col. 465, le répète. Guillaume de Paris dit également, dans son ouvrage sur *la Trinité*, ch. 25 (Rouen 1674, t. 2, p. 30), que le corbeau repousse ses petits s'il ne leur voit pas un plumage noir. Quoi qu'il en soit de cette légende, nous avons mieux pour croire à la Providence. « Regardez les oiseaux du ciel, disait Notre-Seigneur, ils ne sèment ni ne moissonnent,... et votre Père céleste les nourrit... Dieu ne fera-t-il pas bien plus pour vous ? » (*Matt., ch. 6, v. 26... 30.*)

qu'ils deviennent noirs et que le vieux corbeau consente à les secourir, Dieu les nourrit bénévolement avec la rosée du ciel, et avec des insectes et des mouches qui s'attachent à l'écume de leur bec, parce que, comme ils ont toujours faim, ils crient très fort et ils ont constamment le bec ouvert.

5. Celui-là prouve que, loin d'être pauvre, il est avare, lorsqu'il demande des présents sans nécessité, ou s'il en reçoit fréquemment et avec plaisir. Il ne sait pas qu'il vend sa liberté. C'est vendre sa liberté que de recevoir des présents, a dit un philosophe (1). Et le Deutéronome nous défend d'en recevoir, parce que « les présents aveuglent les yeux des sages et corrompent les paroles des justes » (*ch. 16, v. 19*).

Comment aimerait-il la pauvreté, celui qui n'est pas capable de manquer de quelque chose et à qui il ne suffit pas d'accepter des cadeaux, mais qui en demande, qui les extorque habilement, et qui les garde sans aucune nécessité ?

(1) Publius Mimus (que le P. Robert, dans « *Aurifodina* », t. I, p. XII, appelle Mimus Publianus) — il vivait au 5e siècle avant Notre-Seigneur.

CHAPITRE VI

La Chasteté

1. Il ne suffit pas, pour que la chasteté soit vraiment parfaite, que l'on préserve son corps de toute souillure; il faut aussi garder son âme de tout désir mauvais. Sara (qui devait être l'épouse de Tobie) disait : « Vous le savez, mon Dieu, je n'ai pas eu de mauvais désir, et j'ai gardé mon âme pure de toute convoitise » (*Tobie, ch. 3, v. 16*). De plus, la chasteté parfaite évite tout ce qui pourrait donner lieu à la concupiscence. « Jamais je n'ai fréquenté les jeux folâtres ni les compagnies légères » (*ch. 3, v. 17*).

2. Il aime vraiment la chasteté, celui qui choisirait moins de grâce actuellement et moins de gloire future (si c'était possible), mais par la chasteté virginale — et cela, pour ressembler à Jésus-Christ — plutôt qu'une grâce et une gloire plus grandes dans l'état de mariage.

3. L'exemple de Notre-Seigneur Jésus-Christ nous excite à aimer la chasteté, celui de sa mère aussi, et des vierges saintes, qui, pour garder leur pureté,

méprisèrent les royaumes de ce monde, et moururent volontiers : ainsi sainte Agnès, sainte Catherine, sainte Agathe et beaucoup d'autres qui leur ressemblent. Mais ce qui doit nous y pousser davantage (1), c'est la chasteté des femmes ou des jeunes filles païennes, dont saint Jérôme rapporte qu'elles ont préféré la mort au déshonneur.

La pureté et la liberté, compagnes de la chasteté, doivent également nous conduire et nous inviter à cette vertu ; de même, la gloire que Notre-Seigneur Jésus-Christ lui a promise : « Celui qui vaincra (les convoitises de la chair), je le ferai asseoir avec moi sur mon trône, comme moi aussi j'ai vaincu et me suis assis sur son trône avec mon Père » (*Apoc. ch. 3, v. 21*), parce que « c'est la pureté qui nous donne une place tout près de Dieu » (*Sag., ch. 6, v. 19*).

« Voulez-vous conserver la chasteté ? Ayez une table frugale, une mise modeste, mortifiez votre corps et fuyez les lieux et les temps favorables à l'impureté » (2). Si Dina, la fille de Jacob, avait été sur ses gardes, elle n'eût pas été surprise, lorsqu'elle se rendit à une fête pour voir les femmes de la

(1) L'auteur dit plus : c'est *surtout* la chasteté des femmes païennes qui doit être pour nous un motif de pratiquer cette vertu. Si elles ont choisi la mort pour conserver intacte leur chasteté, nous autres, chrétiens, nous y sommes plus obligés encore. (Lettre 123, P. L. t. 22, col. 1051.)

(2) Traduction du P. Truillet, p. 82.

région de Chanaan (*Genèse, ch. 34, v. 1*). Évitez aussi toutes les personnes suspectes ; or, aux femmes, tout homme doit être suspect. Hélas ! Thamar, fille de David, eut le grand tort de ne pas se défier d'Ammon et lui donna imprudemment ses soins pendant la maladie qu'il simulait pour être seul avec elle (*IIe livre des Rois, ch. 13, v. 1*). Et les hommes doivent se défier de toute femme, si sainte qu'elle paraisse. C'est le conseil de saint Jérôme : « Si vous voulez conserver la chasteté, même les personnes de vie irréprochable que vous rencontrerez, ne les aimez qu'en esprit, sans rechercher leur présence. »

Mais le principal moyen de garder la chasteté, c'est de faire ses délices du Seigneur. Alors tout le reste devient vil et abject. Une fois qu'on a goûté aux joies spirituelles, on n'a plus de goût pour les autres plaisirs. « Et celui que retient captif un amour terrestre, ne peut se réjouir en Dieu. Il nous est impossible, en vérité, de rester sans plaisir ; et nous en prenons ou d'inférieurs à nous-mêmes ou au-dessus de nous. Si nous nous exerçons, avec une application plus grande, aux joies supérieures, nous devenons insensibles aux autres pour lesquelles nous n'avons que du dégoût, et ce dégoût augmente sans cesse. Mais, plus nous recherchons, avec ardeur et violence, les plaisirs d'en bas, plus aussi, pour notre malheur, nous sommes de glace pour les joies souveraines et divines. Aimer celles-

ci et ceux-là en même temps et également, c'est impossible » (1).

4. Une preuve de la vraie chasteté, c'est de réprimer ses sens, de les soustraire aux séductions de la chair, c'est en outre de refuser à son cœur toutes les vanités, les pensées et les délectations mauvaises. Car les plaisirs de la vue, du goût, de l'odorat, du toucher, ainsi que les paroles joyeuses et les rires, tout cela engendre habituellement les désirs charnels ; et ceux-ci enlèvent à l'âme toute sa force et l'inclinent à l'impureté.

5. Une preuve de l'impureté, et ce qui y conduit aussi, c'est l'intempérance dans le boire et dans le manger. Parce qu'ils étaient ivres, Noé, contre toute décence, rejeta ses vêtements, et Loth commit son déplorable inceste (*Genèse, ch. 9, v. 21 ; ch. 19, v. 31*). Comprenez donc la défense de saint Paul : « Ne vous enivrez pas de vin, c'est la source et l'occasion de la luxure » (*Eph., ch. 5, v. 18*).

Les regards impudiques dénoncent aussi l'impureté du cœur (2), de même que les paroles mauvaises, les démarches lascives, les conversations avec les femmes. « A cause de la beauté de la femme, beaucoup ont succombé ; la passion s'allume comme un feu » (*Ecclésiastique, ch. 9, v. 8*). Regarder attentivement la démarche ou les formes d'une personne

(1) S. Grégoire, livre 18e des *Morales*, ch. 9, P. L. t. 76, col. 46.

(2) S. Augustin, P. L. t. 33, col. 961.

est encore une excitation au péché. « N'arrêtez pas votre regard sur une jeune fille ; sa beauté pourrait vous être un scandale » (*ch. 9, v. 5*). De même, la femme doit se défier de l'homme, ne pas le regarder ni penser à lui ; l'homme se défiera semblablement de la femme. Job suivait ces conseils salutaires, lui qui disait : « J'avais fait un pacte avec mes yeux et je n'aurais pas arrêté mes regards sur une vierge » (*ch. 31, v. 1*) ; ce qui est bien plus que d'éviter seulement la compagnie des femmes.

CHAPITRE VII

L'Abstinence

1. L'abstinence véritable et parfaite se contente de la nourriture et du vêtement vraiment nécessaires; elle supprime totalement ce qui plaît, ce qui est superflu, ce qui se prépare avec trop de soin et exige de grandes dépenses. Vous avez l'exemple de saint Jean-Baptiste : il ne mangeait que des sauterelles et des feuilles d'arbre (1) à goût de miel, il buvait de l'eau, il portait un vêtement de poils de chameau. Et l'apôtre saint Paul ne dit-il pas : « Si nous avons de quoi nous nourrir et nous couvrir, nous sommes content » (*Ire lettre à Timothée, ch. 6, v. 8*). C'est qu'en effet, « un serviteur de Dieu ne doit avoir de vêtements que pour se couvrir, et non pour s'embellir ou pour charmer » (2).

(1) Saint Matthieu et saint Marc disent simplement que Jean-Baptiste se nourrissait de miel sauvage. L'interprétation qu'en donne l'auteur s'inspire de Raban Maur et de Nicolas de Lyre (Bible de Douai, t. 5, col. 71).

(2) Walafrid Strabon, glose sur S. Matt., ch. 3, v. 4. P. L. t. 114, col. 79 (à propos du vêtement de S. Jean-Baptiste).

2. Il garde avec amour la véritable abstinence, celui qui, non content de ne pas désirer les plaisirs qu'il n'a pas et qui lui sont défendus, se prive, spontanément et uniquement à cause de Dieu, des jouissances qui sont à sa portée, ou qu'il peut rechercher licitement et dont l'usage serait méritoire; peu importe que ce dont il s'abstient soit précieux ou ordinaire, et plus ou moins délectable. Ainsi celui qui aimerait plus l'eau que le vin, ou qui préférerait aux perdrix une bouillie quelconque de légumes, celui-là serait plus agréable à Dieu en se privant de ce qu'il aime mieux, qu'en s'abstenant de vin ou de ces viandes recherchées. « Ce qui est délicieux, dit saint Augustin (1), à le prendre simplement et sans grand désir, cela ne nuit pas; tandis qu'une nourriture très ordinaire, mais que l'on prend avec avidité et bonne chère, est un obstacle au progrès de l'abstinence. » David n'osa pas boire de l'eau, parce qu'il l'avait désirée trop vivement; et il la répandit en libation au Seigneur (*IIe livre des Rois, ch. 23, v. 15, 16*). Au contraire, Élie ne refusa pas de manger de la viande qu'il n'avait

(1) Ce texte n'est pas de saint Augustin. On le trouve au chapitre 22 du second livre sur « *la Vie Contemplative* », ouvrage attribué pendant longtemps à saint Prosper d'Aquitaine, et qui a pour auteur Pomérius (fin du 5e siècle). Les deux exemples de David et d'Elie sont encore de lui, mais le texte du *Paradis de l'âme* diffère notablement de celui de Pomérius dans Migne, P. L. t. 59, col. 467-468.

point désirée et que Dieu lui envoyait par des corbeaux (*III*e *liv. des Rois, ch. 17, v. 6*) ; tandis qu'Esaü, pour un plat de lentilles, et non pour une viande délicate (1), perdit, irréparablement, la bénédiction de l'aîné (*Genèse, ch. 25, v. 33*).

C'est peu d'écarter loin de soi ce qui fait plaisir au corps ; il faut bien plus se priver de ce qui réjouit l'âme, à savoir : toutes les vanités, les conversations inutiles, les plaisirs de ce monde, les jouissances du péché mortel, les amitiés sensibles. Cette abstinence vaut mieux que l'autre et elle mérite plus de louange.

3. Pour nous exciter à l'abstinence, pensons, premièrement, que jamais nous n'avons reçu les bienfaits de Dieu avec la reconnaissance qu'ils exigent ; nous n'en usons jamais conformément à leur fin et aux dispositions de la Providence ; de là vient que Dieu est irrité contre nous. Rappelons-nous, en second lieu, que nous devons rendre rigoureusement compte de tous les bienfaits de Dieu et dire à quelle fin nous les aurons employés, pour notre utilité personnelle ou pour le bien commun ; or de ce dont on s'abstient, il n'y a pas de compte à rendre.

L'abstinence a deux conséquences fort utiles. Grâce à elle, on connaît quelque chose des secrets

(1) Textuellement : non pas pour une poule, mais pour des lentilles.

de Dieu, et les prières sont exaucées. C'est frappant dans la personne de Daniel : il refusait les mets et le vin de la table du roi, et il ne prenait que de l'eau et des légumes ; mais il surpassait dans l'intelligence des visions et des songes tous les devins et tous les magiciens (*Daniel, ch. 1, v. 8 ; v. 20*). A sa prière, les sept années (*ch. 4, v. 13*), pendant lesquelles Nabuchodonosor aurait dû vivre comme une bête furent changées en sept mois. C'est encore lui qui obtint de Dieu, pour les rois de Babylone, la pensée de laisser partir à Jérusalem les Israélites, et pour son peuple qui tardait à revenir, la volonté du retour. Si ses nombreux désirs ont été exaucés, et s'il lui fut révélé beaucoup de mystères, il assure lui-même que c'est à cause de son abstinence. « En ces jours-là, moi, Daniel, je fus dans le deuil et les larmes durant trois semaines, sans prendre de pain, ni viande ni vin, et mon corps ne connut pas d'onctions. » (*ch. 10, v. 3*). Et voici la réponse de l'ange : « Dès que vous avez pris à cœur de comprendre et de vous humilier devant Dieu, vos paroles, ô Daniel, ont été exaucées » (*v. 12*).

L'abstinence a, de plus, le grand avantage d'obtenir que Dieu nous fasse miséricorde. Ainsi, les habitants de Ninive, à la prédication de Jonas, obtinrent la miséricorde de Dieu par l'abstinence (*Jonas, ch. 3, v. 5*).

Admirons, puisque nous ne pouvons pas l'imiter,

la vertu de ces prêtres d'Égypte (1), dont parle saint Jérôme au second livre contre Jovinien (2), qui s'abstinrent toujours de viande et de vin, pour garder la finesse de leur sensibilité, et à cause des vertiges qu'un peu de nourriture leur causait; mais surtout parce que ce genre d'aliments excite ordinairement la concupiscence. Du pain, ils en mangeaient rarement, de peur de se charger l'estomac, et si parfois ils en mangeaient, ils prenaient aussi de l'hysope pilée (3), afin de faciliter, par sa chaleur stimulante, la digestion de leur nourriture plutôt indigeste. L'huile, ils ne la connaissaient que dans les légumes, et encore fort peu, de quoi n'avoir pas la nausée et pour enlever à leur goût toute

(1) Ces prêtres sont païens. Leur abstinence est extraordinaire. L'auteur nous laisse le soin de conclure ce paragraphe par une réflexion semblable à celle qui termine au chapitre suivant, ce qu'il nous raconte de la prudence des philosophes : combien plus, nous qui connaissons le vrai Dieu, nous faut-il pratiquer la véritable vertu d'abstinence! J'ai eu recours, pour traduire ce passage, au texte de saint Jérôme édité dans la Patrologie de Migne. La différence est sensible à la fin de la citation. « Que dire de la volaille ? traduit le P. Berthier (il a réédité, en 1893, Paris, librairie de l'Œuvre de Saint-Paul, la traduction du P. Truillet, en rétablissant certains passages supprimés, et il suit ici le texte reproduit par l'auteur), puisqu'ils refusaient un œuf par aversion du lait et de la chair. » D'après Migne, on peut traduire : ils refusaient les œufs et le lait autant que la chair.

(2) P. L. t. 23, col. 302-303.

(3) L'hysope est une herbe aromatique qui jouit de propriétés stimulantes.

âpreté. Pourquoi parler des oiseaux? alors qu'ils se privaient d'œufs et de lait à l'égal de la viande : les œufs, c'est de la chair liquide, disaient-ils; le lait, c'est du sang dont la couleur seule est changée.

4. Une preuve que vous avez la véritable abstinence, c'est que vous ne voulez pas vous servir de mets ou d'autres choses précieuses et délicates quand vous êtes en bonne santé, et lorsque vous souffrez, dans votre âme, d'avoir à en user, chaque fois que la maladie ou une autre nécessité vous y obligent. A plus forte raison, lorsque, non content de vous abstenir du superflu, vous vous retranchez quelquefois même le nécessaire pour en faire part aux malheureux. — Saint Jérôme disait : Donnez donc aux pauvres ce que vous mangeriez si vous ne jeûniez pas; de la sorte, le jeûne corporel, au lieu de remplir votre bourse, guérit votre âme (1).

5. Celui-là prouve, au contraire, qu'il n'a pas la véritable abstinence, qui se passe, mais forcément, de tout ce qu'il y a de précieux et de délicat, au seul temps où cela lui manque ; ou qui s'en prive par vaine gloire : on le louera de son abstinence ; ou par économie : il a peur de s'appauvrir ; ou par ava-

(1) Ce passage de saint Jérôme est transcrit d'une manière un peu différente, dans la Patrologie Latine de Migne : « Que votre jeûne rassasie votre âme au lieu de vous enrichir » ; il y a « *saturitas* », rassasiement, et non « *sanitas* », santé, guérison. Laquelle des deux leçons est la vraie ? (Commentaire sur le ch. 68 d'Isaïe, P. L. t. 24, col. 566.)

rice, afin de devenir plus riche; ou pour éviter des maladies, ou un déshonneur, ou des médisances; ou encore pour obtenir quelque dignité ou un avantage d'un moment, et non pour mériter la grâce actuellement, et, plus tard, la gloire.

CHAPITRE VIII

La Prudence

1. La prudence parfaite et véritable s'applique constamment à la connaissance de la nature divine et de la grande misère de l'homme. Saint Augustin soupirait après elle quand il s'écriait : « O Dieu toujours le même, puissé-je vous connaître et me connaître moi aussi ! » (1)

2. Celui qui possède la vraie prudence travaille à reconnaître avec soin ce qu'il y a de meilleur, et il s'y attache de toutes ses forces ; ce qu'il y a de plus mauvais aussi, et c'est de tout cœur qu'il le déteste. Fréquemment il examine et compare le sort futur des bons et des méchants : quelle jouissance ce sera pour les uns que d'être unis à jamais au Souverain Bien, quelle peine amère pour les autres que d'en être séparés éternellement ! De tous ses efforts, il évite tout ce qui éloigne, même pour un temps, de la familiarité avec Dieu, autrement dit :

(1) Livre second des *Soliloques*, ch. 1, P. L. t. 32, col. 886.

le péché véniel ; et ce qui exclut, pour toujours, de la jouissance de Dieu : le péché mortel. Faire usage de la vraie prudence, c'est encore aimer tout ce qui rapproche de Dieu : je veux dire les bonnes œuvres, et ce qui unit perpétuellement à Dieu : les vertus et les dons du Saint-Esprit.

3. Même l'exemple des Philosophes peut nous conduire à la véritable prudence. Par amour de la science, ces Sages se mettaient tellement en peine, raconte saint Jérôme (1), « qu'ils fuyaient toute société, les hommes, les villes et les maisons de campagne où il y a trop de charmes pour la vue et l'ouïe : un jardin arrosé d'eaux courantes, le feuillage — qui tombe comme une chevelure — des arbres, le chant des oiseaux, le miroir d'une source et ses eaux qui murmurent. Peut-être la splendeur et la profusion de ces richesses auraient-elles énervé leur force d'âme, et souillé la pureté et l'intelligence de leur esprit! A quoi bon, vraiment, regarder souvent ce qui nous a parfois captivés, et pourquoi tenter l'expérience de ce dont nous ne nous passerions que difficilement ? Les disciples de Pythagore, eux aussi, restaient, habituellement, en des endroits solitaires. Et nous savons que certains se sont crevé les yeux, afin qu'aucun objet visible ne les détournât plus de la contemplation philosophique... Il se trompe, celui qui s'imagine pouvoir s'adonner aux

(1) *Contre Jovinien,* livre 2e, P. L. t. 23, col. 298.

plaisirs de la table, et se livrer à l'étude de la sagesse; ce serait vivre dans les délices sans être l'esclave de leur corruption!... Nous pensons, en effet, à ce que nous voyons et entendons, à ce que nous sentons, à ce que nous goûtons ou atteignons par le toucher; et ce qui attire notre volonté, c'est le plaisir qui la captive (1) »... Et nous, ne devons-nous pas faire davantage, pour nous appliquer à la divine sagesse!

L'imprudence a perdu bien des hommes, et c'est un motif de plus qui nous conduit à la prudence. Isaïe ne dit-il pas : « Mon peuple est allé en exil, parce qu'il n'avait pas la science » (*ch. 5, v. 13*), et Baruch (*ch. 3, v. 28*) : « Parce qu'ils n'avaient pas la sagesse, ils ont péri, à cause de leur folie. »

4. Voici ce que fait la prudence : elle dispose les pensées du cœur et les empêche de se répandre en dehors de Dieu, elle règle les affections de l'âme pour qu'elles ne s'arrêtent pas aux créatures, et ses vouloirs afin qu'ils ne s'écartent pas de Dieu. Les

(1) L'auteur donne, en raccourci, le passage de saint Jérôme, et son texte diffère encore de celui de l'édition de Migne. Et il conclut plus brusquement que je n'ai fait dans la traduction : « Combien plus nous qui devons vaquer à la Divine Sagesse ! » (sommes-nous obligés de nous arracher à ce dont les philosophes se sont volontairement séparés)

La sagesse, c'est la connaissance la plus élevée ; pour les philosophes, c'était connaître toutes choses par leurs causes; pour nous, c'est la connaissance du vrai Dieu et de celui qu'il a envoyé : Jésus-Christ.

intentions, elle les dégage de tout mélange et les purifie, et elle dirige au mieux les soupçons et les jugements. Elle doit aussi régler et ordonner les paroles, actions et démarches, pour que tout se fasse conformément à une fin raisonnable, en vue du perfectionnement de tous et pour l'utilité commune. C'est qu'en effet, au témoignage de Salomon (*Ecclésiaste, ch. 8, v. 1*), la sagesse de l'homme resplendit sur son visage, c'est-à-dire à l'extérieur, par sa manière de vivre. Celui dont la conduite est ainsi réglée a la preuve de la vraie sagesse. « Chaque jour, disait saint Bernard (1), examinez et contrôlez votre vie. Remarquez, avec beaucoup d'attention, vos progrès et vos défaillances ; quelle est votre conduite ? quels sont vos sentiments ? ressemblez-vous à Dieu, oui ou non ? Appliquez-vous, avec le plus grand soin, à vous connaître vous-même : vous valez beaucoup mieux à vous connaitre qu'à vous ignorer, tout en connaissant le cours des astres et les propriétés des plantes. »

5. S'appliquer à connaître, — simplement pour gagner de l'argent, — le cours des astres, les propriétés des herbes médicinales et la valeur des pierres précieuses, — (une telle science enfle, sans édifier, *Ire aux Cor., ch. 8, v. 1*) cela révèle une prudence fausse ; de même, être rusé dans les affaires

(1) Méditations sur la nature de l'homme, ch. 5, P. L. t. 184, col. 494. Ouvrage inauthentique.

de ce monde; et alors, cette prudence est plus que fausse, elle est insensée : « la sagesse de ce monde est folie devant Dieu » (*ch. 3, v. 19*). Hélas, ils sont en grand nombre, ces insensés. Notre-Seigneur se plaignait avec raison de ce que « les enfants de ce siècle sont plus habiles entre eux que les enfants de la lumière » (*Luc, ch. 16, v. 8*). Vous en avez d'autres qui sont ingénieux quand il s'agit de penser au mal ou de trouver des nouveautés, mais qui sont aveugles pour considérer la volonté de Dieu, « habiles à faire le mal, ils ne savent pas faire le bien » (*Jérémie, ch. 4, v. 22*), « ils disent et croient qu'ils sont sages, et ils sont devenus insensés » (*Rom., ch. 1, v. 22*) (1).

(1) La prudence, d'après l'auteur, a une portée générale et un sens très étendu. On ne voit plus bien comment elle se distingue encore de la sagesse et de la science. Elle apparaît à peine comme cette vertu qui sauvegarde, dans toutes les actions humaines, le juste milieu raisonnable, et qui dispose sagement, au bénéfice des autres vertus morales, des moyens d'atteindre, chacune, leur fin spéciale et leur bien propre; c'est elle la règle de toute l'activité vertueuse. L'auteur en parlera, d'une manière plus explicite, au chapitre 34 où il traite de la discrétion. Il attribue à la discrétion le rôle et la fonction de la prudence. En réalité, la discrétion n'est que le jugement prudentiel; la prudence, elle, va jusqu'à l'action.

CHAPITRE IX

La Force

1. La force véritable et parfaite consiste à être maître de son âme quand on est tenté par l'orgueil ou l'envie, la colère, la luxure ou l'avarice, la vaine gloire et la complaisance en soi-même, ou par les plaisirs inférieurs : l'âme raisonnable ne consent jamais à toutes ces tentations qu'elle réprime aussitôt. Voilà pourquoi il est dit au livre des *Proverbes* (*ch. 16, v. 32*) : « Celui qui supporte patiemment vaut mieux qu'un héros, et celui qui se domine soi-même est supérieur au guerrier qui prend des villes ». Cette force-là, Samson, très courageux cependant, ne l'a pas eue ; sans doute, il mit en pièces un lion (*Juges, ch. 14, v. 6*), et avec une mâchoire d'âne il terrassa un millier de Philistins (*ch. 15, v. 15, 16*). mais ensuite, parce qu'il aimait une femme, Dalila, toute force lui fut retirée (*ch. 16, v. 4, 17, 20*).

2. Il a la vraie force, celui qui préserve ses membres et ses sens de tout ce qui est défendu. David

ne fut point vraiment fort, lui qui, après avoir tué le lion comme l'ours, et aussi Goliath (*Ier Livre des Rois, ch. 17, v. 36, v. 50*), n'eut pas la force de retenir ses yeux et de réprimer des regards coupables (*IIe liv. des Rois, ch. 11, v. 2*). Quoi donc! certains ont de la force, et ils en ont beaucoup, quand il s'agit de jeûner, de veiller, de châtier leur corps par des cilices et des disciplines ; et ils sont impuissants à arrêter leurs pas sur le chemin du vice, à préserver leurs mains, d'œuvres mauvaises; ils ne peuvent se retenir d'entendre des paroles nuisibles, et beaucoup moins encore d'en proférer eux-mêmes! Saint Jacques avait raison de dire : « Toute espèce d'animaux, d'oiseaux, de reptiles, etc., peut se dompter, et a été domptée, en fait, par l'homme ; mais la langue, personne ne peut la dompter : c'est un fléau qu'on n'arrête pas ; elle est remplie d'un venin mortel » (*ch. 3, v. 7-8*). Et cependant, si on ne maîtrise pas sa langue, il n'y a pas de religion véritable. « Quelqu'un s'imagine-t-il être religieux sans mettre un frein à sa langue ? il se trompe lui-même, et sa religion est vaine » (*ch. 1, v. 26*).

3. Le fait de savourer les douceurs spirituelles conduit à la vraie force ; car l'âme en est fortifiée en vue du bien à faire, pour supporter aussi les adversités, et pour être victorieuse du vice et de tout ce qui lui est nuisible. Jonathas a figuré à l'avance ce goût des délices de l'esprit ; après avoir mangé un peu de miel, ses yeux furent illuminés

et il eut la force de poursuivre ses ennemis (*1er liv. des Rois, ch. 14, v. 28*). Et Moïse fut tellement réconforté par la suavité que son âme éprouvait de la vision de Dieu et de son entretien avec lui, que, durant quarante jours, il n'eut pas besoin de nourriture (*Exode, ch. 24, v. 18*).

4. La fonction de la force, c'est d'affermir l'intelligence dans la connaissance de Dieu, et la volonté dans l'amour de Dieu et du prochain, de fortifier l'âme au milieu des adversités pour qu'elle ne s'en effraie pas, et en plein succès, afin qu'elle ne s'y laisse pas amollir ; de même, la force excite l'âme à l'exercice continuel du bien, et elle la soutient au point que le mal ne la domine jamais. Cette dernière force, Tobie l'avait en partage ; l'autre était celle de Mathathias et d'Eléazar, de Job et de Daniel. Saint Paul et saint Etienne eurent la première. Celui qui reconnaît en soi-même quelque chose de cela, peut être sans inquiétude : il a la preuve qu'il possède la vraie force.

5. Et une preuve, au contraire, d'une force qui n'est pas la vraie, mais qui est très mauvaise, c'est de commettre contre Dieu quantité de gros péchés. Saint Anselme dit à ce propos : « Pécher, ce n'est pas être libre, ce n'est pas non plus une partie de la liberté », pécher, c'est bien plus une impuissance qu'un pouvoir, car le malheur et le mal ont sur une personne d'autant plus d'empire qu'elle est

capable de faire ce qui n'est pas de son intérêt (1). « Malheur à vous qui pouvez boire beaucoup de vin, disait le prophète Isaïe, et qui n'êtes forts que pour vous enivrer » (*ch. 5, v. 11*). Les persécuteurs de l'Église, rois et princes, ont eu jadis cette puissance ; elle est aujourd'hui encore, et elle sera toujours celle de l'Antéchrist et de ses associés.

(1) *Dialogue sur le libre arbitre*, ch. 1er. P. L. t. 158, col. 490 (la première phrase seule est textuelle).

CHAPITRE X

La Justice

1. La justice véritable et parfaite à l'égard de Dieu consiste à rendre les louanges qui sont dues, en toutes choses, à la nature divine ; elle nous fait rendre à Dieu les actions de grâces que nous lui devons pour tout ce qu'il nous donne, pour tous ses bienfaits, et pour tous les maux supportés avec courage ; elle nous fait rendre à Dieu la satisfaction qui lui est due pour tous les péchés d'omission ou de commission ; elle nous fait concevoir la douleur ardente que nous devons à Dieu pour toutes les grâces que nous avons négligées.

2. Il exerce la vraie justice à l'égard de Dieu, celui qui lui est fidèle, partout et toujours, dans l'accomplissement de ses vœux et de tous les commandements, et qui apporte à toutes ses œuvres et à chaque minute une application aussi grande que si son salut dépendait de chacune d'elles ; celui-là aussi qui fait toutes ses bonnes actions uniquement pour le bon Dieu, et non pour une faveur ou un avantage en ce monde ou en l'autre, et qui reçoit avec la reconnaissance convenable tous les

bienfaits dont il use toujours et partout selon la volonté de Dieu.

La vraie justice à l'égard du prochain consiste en deux choses. Premièrement, ne jamais faire aux autres ce qu'avec raison on ne veut pas pour soi, c'est-à-dire : ne jamais blesser le prochain ou l'offenser par parole ou action, par commandement ou par conseil, dans ses biens, dans son corps, dans son honneur ; ne jamais penser du mal de lui, et n'en point dire, ne pas dénaturer ce qu'il y a de bien en lui ni l'amoindrir, et ne jamais l'entraver lui-même dans ce qui regarde son bien. Quel est l'homme, en effet, qui voudrait, en justice, qu'on lui fasse subir tout cela? Personne !

En second lieu, la justice à l'égard du prochain commande de lui faire ce que nous voudrions qu'on nous fasse à nous-mêmes, c'est-à-dire : il nous faut l'honorer, avoir une bonne opinion de lui, interpréter en bonne part toutes ses actions, même les mauvaises (1), se réjouir avec lui de son bien et s'affliger aussi avec lui dans l'adversité ; enfin, justifier son innocence et le défendre toujours lorsqu'il est absent : toutes choses qu'en justice, chacun désire qu'on fasse pour soi-même. Je dis : en justice, car un juge, par exemple, ne voudra pas être pendu à la place d'un voleur ; il doit cependant châtier ce voleur. Qu'il ne veuille pas être puni à

(1) Est-ce encore de la justice ?... Cela semble très bien entrer dans le domaine plus vaste de la charité.

sa place, c'est conforme à la justice. Par contre, un brigand voudrait bien qu'on le vole afin qu'il lui soit à lui-même permis de voler ; — ce qui lui est défendu ; — un tel vouloir, en effet, est contraire à la justice.

Il y a, de même, une justice à l'égard des morts, justice qui s'observe par l'exécution rapide de leurs testaments, selon ce qu'ils ont eux-mêmes ordonné ; et par des jeûnes, des prières et des aumônes, — ils comptaient bien là-dessus pour alléger, autant que possible, leurs peines et les abréger. Le jeûne, la prière, l'aumône, saint Bernard nous l'affirme, abrègent les châtiments de ceux qui sont au purgatoire (1).

Enfin, celui-là observe la justice à l'égard des Anges, qui acquiesce à leurs inspirations salutaires et, par conséquent, ne les prive pas de la gloire qui leur revient pour les bons services qu'ils nous rendent.

3. Ce que dit David, à savoir : « Le Seigneur est juste, il aime la justice » (*Ps. 10, v. 7*), cela conduit à la justice véritable. Ce qui y conduit également, c'est qu'aux justes on promet dès à présent

(1) Les deux seules éditions du texte latin dont je dispose (celle de Lyon 1651, et celle de Paris, Vivès, 1898) donnent comme référence le *66e Sermon sur les Cantiques*. Au passage indiqué P. L. t. 183, col. 1099, saint Bernard dit seulement : « Les morts qui en auraient besoin et qui l'auraient mérité, recevront, par le ministère des Anges, les prières et les sacrifices des vivants. »

la joie et l'espérance : « le juste se réjouira dans le Seigneur et il espérera en lui » (*Ps. 63, v. 11*); on les invite à la louange et à l'allégresse : « justes, tressaillez de joie dans le Seigneur, c'est aux hommes droits que convient la louange » (*Ps. 32, v. 1*); on leur prédit pleine sécurité au jugement : « alors, les justes se tiendront debout en grande assurance » (*Sagesse, ch. 5, v. 1*); à eux aussi est faite la promesse de la vie éternelle : « les justes vivront éternellement » (*v. 15*); enfin, tous les biens que Dieu promet dans la sainte Écriture s'acquièrent surtout par la justice.

4. Voici ce que doit faire la justice véritable : rectifier nos pensées et nos affections, pour qu'elles soient toujours en Dieu; notre volonté, afin qu'elle se conforme à la volonté divine; nos intentions, de manière à ce qu'elles soient toujours en Dieu et que nous rapportions tout à sa louange. A elle aussi de diriger actions et paroles pour que nous leur assignions toujours une fin bien déterminée et vertueuse. Et en cela vous avez les marques de la vraie justice.

5. La preuve de l'injustice, c'est que l'on s'arroge ce qui revient en propre à Dieu : l'amour, la louange, l'honneur, la vengeance; ou ce qui est dû au prochain et ce qui lui appartient.

O mon Dieu, « dirigez mes pas selon votre parole, et ne laissez dominer sur moi aucune injustice » (*Ps. 118, v. 133*).

CHAPITRE XI

La Tempérance

1. La tempérance véritable et parfaite est une juste modération des mouvements extérieurs et des actions du même genre.

2. Celui qui a la vraie tempérance ne maîtrise pas seulement son cœur en mettant un frein aux pensées inutiles ou mauvaises, mais même dans les bonnes pensées il garde une mesure, en ce sens qu'elles sont présentes à son esprit, juste le temps qu'il faut, ni trop souvent, ni plus longtemps. Ainsi, les pensées qui se rapportent à nos devoirs d'état sont utiles certainement; mais nous ne devons pas nous en occuper pendant l'office divin. « A cette heure-là, dit saint Bernard, l'Esprit-Saint n'agrée aucune offrande en dehors de notre devoir du moment, ou en opposition avec lui, et sous son inspiration nous pouvons toujours faire ce qu'il veut, à sa volonté » (1).

(1) *Sermon 47e sur les Cantiques.* P. L. t. 183, col. 1011, 1012.

Le vrai tempérant modère de même ses affections et ses passions ; y a-t-il, oui ou non, quelque chose à espérer ou à craindre ? et dans quelle mesure ? et pendant combien de temps ?... y a-t-il lieu aussi de s'affliger ou de se réjouir, peu ou pas du tout ?... et de quoi faut-il avoir l'amour, ou la haine, ou la honte, pour combien de temps et jusqu'à quel point ?

Il gouverne aussi son intelligence : qu'elle ne se préoccupe pas, plus de temps qu'il ne faut, de comprendre telle ou telle chose. Il maîtrise sa volonté à laquelle il donne d'avoir telle qualité et telle force ; de même, ses intentions qu'il dirige à telle fin déterminée. Et son libre arbitre, il le tempère et lui donne la mesure du bien à choisir et toute la réprobation qu'il doit avoir pour le mal.

Enfin, il impose à sa langue une règle et une modération convenables ; quand doit-elle se taire ? ou quand faut-il parler ? pendant combien de temps et à quel moment opportun ? à qui aussi ? c'est-à-dire : à des gens honnêtes, non suspects ; en temps et lieu convenables ; pourquoi parler et comment ? par utilité ou nécessité, et à propos, en pesant, en comptant et en mesurant ses paroles ; pour quelles affaires, enfin : est-ce au sujet du corps ou de l'âme ? La tempérance dirige et gouverne nos actions, notre conduite et tous les mouvements de nos membres, afin que, selon la recommandation de l'apôtre saint Paul, « tout se fasse chez vous avec ordre et bienséance » (*Ire aux Cor., ch. 14, v. 40*).

3. Ce qui doit nous conduire à la véritable tempérance, c'est l'ordonnance, toute pleine de sagesse, du Dieu « qui a tout réglé et disposé avec poids, nombre et mesure » (*Sagesse, ch. 11, v. 20*), et c'est d'après cette même disposition que toutes nos actions, nos mœurs et notre vie doivent être mesurées, comptées et pesées, au nom du Père auquel on attribue la mesure, par la puissance du Fils à qui c'est le nombre qui est attribué, en vertu de l'Esprit-Saint : on lui attribue la pondération.

A cette même vertu doit nous conduire l'exemple que nous en donne l'apôtre saint Paul quand il nous dit : « Ne scandalisez personne, ni les Juifs, ni les Grecs, ni l'Église de Dieu. C'est ainsi que moi-même je m'efforce de complaire à tous, et ne cherche pas mon propre avantage, mais celui du plus grand nombre, afin que beaucoup soient sauvés » (*Ire aux Cor., ch. 10, v. 32, 33*). N'a-t-il pas été vraiment tempérant, lui qui, sans blesser personne, s'appliquait à plaire à tout le monde ?

4. Celui-là a la preuve de la véritable tempérance, qui se modère en tout : vêtement, nourriture, sommeil, bien-être physique et joies temporelles, et qui n'admet, en cela, que le strict nécessaire, sans aucune superfluité ni amour désordonné. Le vrai tempérant s'efforce de garder la mesure en toutes choses, excepté dans l'amour et la louange de Dieu et dans l'action de grâces, parce que « le Seigneur est grand, il est l'objet de toute louange »

(*Ps. 47, v. 2*), aussi faut-il qu'il soit aimé et loué de toute manière, sans fin et sans mesure (1).

5. C'est un signe d'intempérance d'avoir une conduite tourmentée et de troubler et d'inquiéter ceux avec qui l'on demeure. L'intempérant fait tout autrement que les autres, il ne se conforme en rien à personne, il n'approuve que ce qui lui plaît, et c'est pour l'accomplir qu'il fait tous ses efforts : intolérable à tous, il ne peut se supporter soi-même. Saint Augustin dit à ce propos : « Vous en avez décidé de la sorte, Seigneur : tout sentiment désordonné est à soi-même son propre châtiment (2) », et il est une peine bien plus grande pour les autres. Ismaël fut un de ces hommes intempérants. « Il sera sauvage, est-il dit dans la Genèse (*ch. 15, v. 12*); il lèvera la main contre tous, et la main de tous sera contre lui. »

(1) On connaît cette belle formule de Sévère de Milève : « La mesure d'aimer Dieu, c'est de l'aimer sans mesure. » Lettre de Sévère de Milève à saint Augustin. P. L. t. 33, col. 419.

(2) Livre Ier des *Confessions*, ch. 12. P. L. t. 32. col. 670.

CHAPITRE XII

La Compassion

1 et 2. Compatir vraiment et parfaitement à l'égard de Dieu c'est être blessé au cœur d'une tristesse continuelle pour toutes les injures qu'il a reçues ou qu'on lui infligera dans sa personne ou dans ses amis (1). Toucher à ses amis, c'est comme si on le touchait lui-même à la prunelle de l'œil (*Zacharie, ch. 2, v. 8*). Tous les éléments ont souffert avec le Christ qui mourait sur la croix (*Matt., ch. 28, v. 51-53*).

On compatit véritablement à l'égard du prochain quand on partage sa souffrance, du fond de l'âme,

(1) La compassion s'inspire de la charité. Parce que nous aimons Dieu, nous souffrons, nous, des offenses qu'il reçoit; lui-même n'en peut souffrir. Dieu n'a pas besoin de nos consolations ; et Notre-Seigneur lui-même ne souffre plus : il a assez souffert durant sa vie mortelle. Nous prêtons, trop souvent, à l'Homme-Dieu, des sentiments qu'il n'a plus. Souffrir avec Dieu, c'est trop dire : c'est une manière humaine de parler; tandis que la compassion vraie se réalise totalement à l'égard du prochain, elle fait que nous nous affligeons réellement avec celui qui souffre réellement aussi.

pour ses afflictions spirituelles et corporelles, suivant l'exemple de saint Paul qui s'écriait : « Qui donc est faible sans que moi aussi je sois faible avec lui? Qui vient à tomber sans qu'un feu me dévore? » (*IIe aux Cor., ch. 11, v. 29*). La Glose commente ainsi ces paroles : « Qui est faible dans la foi ou dans une vertu quelconque sans que je sois faible aussi? c'est-à-dire : est-ce que je ne m'en afflige pas comme pour moi-même? Qui est scandalisé, à cause de quelque chagrin, sans que je brûle du feu de la compassion? » (1)

Et à l'endroit de nos proches qui sont en purgatoire, la véritable compassion consiste à nous affliger grandement de ce qu'ils y endurent des peines rigoureuses, et principalement de ce qu'ils sont privés de la vision de Dieu et du bonheur qu'on en ressent; et pendant tout le temps qu'ils y restent, ils ne peuvent louer Dieu parfaitement. Cette affliction et cette compassion nous poussent

(1) Glose interlinéaire d'Anselme de Laon (voir 1re note sur le chap. 4e, p. 37). Ce qui rend difficile la traduction de ces commentaires, c'est que l'auteur ne les rapporte qu'incomplètement, probablement de mémoire, et il y ajoute un peu son explication à lui. Voici le passage tel qu'il est dans la sainte Bible (éditée à Douai, en 1617, tome 6, col. 443, 444) : « Qui est faible, dans la foi ou dans une vertu, sans que je sois faible moi aussi? c'est comme s'il disait : J'en souffre pour lui autant que pour moi-même. Qui se scandalise du mal des tribulations, sans que je brûle du feu de la charité par laquelle j'y compatis? »

à prier Dieu avec ardeur et sans interruption, pour qu'il daigne les arracher à ces souffrances si dures et si cruelles.

3. La surabondante compassion du Christ pour nous doit nous conduire à la compassion véritable. N'est-ce pas lui, au dire de saint Augustin, qui est pressé d'absoudre le pécheur de ce qui fait le tourment de sa conscience, comme si la compassion pour ce malheureux l'affligeait plus que le pécheur ne souffre par compassion pour lui-même? (1) Encore, le Christ n'a pas seulement compati à nos misères ; il portait nos maladies et il s'était chargé de nos douleurs (*Isaïe, ch. 53, v. 4*). La nature aussi, notre corps, nos membres nous prêchent cette compassion. « Si un membre souffre, tous les membres souffrent avec lui » (*Ire aux Cor., ch. 12, v. 26*).

De même, nous devons nous laisser attirer à la compassion par ses avantages. La compassion fortifie notre charité et elle nous fera régner avec le Christ, selon ce qui est écrit : « Ne manquez pas de consoler ceux qui pleurent, allez et venez avec ceux qui sont dans l'affliction, n'hésitez pas à visiter

(1) *Livre de l'esprit et de l'âme*, ch. 6. P. L. t. 40, col. 784. Cet ouvrage n'est pas de saint Augustin. Et il s'agit, non pas de Notre-Seigneur, spécialement, mais de Dieu auquel il tarde plus, dit l'auteur, de pardonner au pécheur qu'à celui-ci de recevoir son pardon. « En effet, Dieu se hâte d'absoudre le coupable du tourment de sa conscience ; on dirait que la pitié pour ce malheureux l'afflige plus que la pitié de soi-même ne fait souffrir le pécheur. »

les malades, car votre charité en sera affermie (1). Et saint Paul disait à son disciple Timothée (*IIe lettre, ch. 2, v. 12*) : « Si nous souffrons, nous régnerons aussi avec le Christ. »

Elle est rare, la vertu de compassion. Notre-Seigneur s'en plaignait à l'avance : « J'ai attendu quelqu'un qui s'attristerait avec moi, mais en vain ; quelqu'un pour me consoler, et je n'ai trouvé personne » (*Ps. 68, v. 21*) (2).

4. On prouve que l'on a une véritable compassion quand on ne s'afflige pas seulement avec ses amis, mais encore quand on partage les souffrances de ses ennemis. Ainsi, Joseph pleura sur tous ses frères, sur chacun d'eux, eux qui l'avaient vendu pour trente deniers (3). David (*IIe livre des Rois, ch. Ier, v. 12*) fit un grand deuil à la mort de Saül, qui avait eu, cependant, plus d'une fois l'intention de le tuer ; et il ordonna même d'enseigner aux enfants d'Israël un chant funèbre sur Saül (*v. 17, 18*). Et quand mourut Absalon, qui avait voulu le détrôner,

(1) Ce texte de l'*Ecclésiastique* (*ch. 7, v. 34, 35*) a déjà servi à l'auteur pour démontrer que la compassion favorise et entretient la charité, fin du ch. 1er. En effet, la compassion procède de la charité, et, en même temps qu'elle l'entretient, elle manifeste sa vitalité.

(2) On se rappelle le reproche attristé que fit Notre-Seigneur à ses disciples, au jardin de Gethsémani : « Ainsi, vous n'avez pu veiller une heure avec moi » (*Matt., ch. 26, v. 40*).

(3) C'est le prix indiqué par l'auteur. D'après la *Genèse, ch. 37, v. 28*, Joseph fut vendu pour 20 pièces d'argent.

David le pleura, le visage voilé, en se lamentant : « Mon fils Absalon! Absalon, mon fils! qui me donnerait de mourir à ta place! Absalon, mon fils! mon fils Absalon! » (*ch. 18, v. 33; ch. 19, v. 4*). Job disait également : « Je versais des larmes sur celui qui était dans l'affliction, et mon cœur souffrait avec l'indigent » (*Job, ch. 30, v. 25*).

5. Voici les preuves d'une fausse compassion : proférer des paroles de sympathie et montrer un visage compatissant, tout en se réjouissant, au fond de l'âme, de l'affliction du prochain, ne pas adoucir la peine du prochain quand on le peut; ne pas empêcher ceux qui l'affligent, mais plutôt exciter les autres, par geste, parole ou action, à lui faire de la peine et les y encourager.

CHAPITRE XIII

La Paix

1. La paix véritable avec Dieu existe lorsque les cinq sens, avec l'usage de tous les membres, et tous les actes intérieurs et extérieurs, sont réglés conformément à l'ordre de la raison; lorsque, aussi, toutes les pensées, les affections, les vouloirs et les intentions, ainsi que toutes les œuvres extérieures, suivent l'ordination de la raison, et que cette raison se règle elle-même parfaitement selon la volonté de Dieu. Au contraire, chaque fois qu'il se fait quelque chose sans le consentement de la raison disposée comme elle doit l'être, aussitôt la paix de l'âme est troublée.

2. Il a vraiment la paix avec Dieu, — comme le dit la Glose (1), sur ce mot de l'épître aux *Romains*, *ch. 5, v. 1* : « Justifiés par la foi, ayons la paix avec Dieu », — celui qui ne dispute pas contre les commandements de Dieu par les oppositions de sa volonté, celui qui exécute les ordres de son Sei-

(1) Pierre Lombard, P. L. t. 191, col. 1379.

gneur et incline son libre arbitre aux préceptes divins. La vraie paix, en réalité, n'est-ce pas de s'entendre avec les bonnes œuvres et de faire la guerre aux vices ?

Celui-là garde la paix avec le prochain, qui, de tous ses efforts, veille à ne troubler personne, à dessein. Que l'on trouble, en effet, quelqu'un délibérément, on ne peut plus être, un instant, sans agitation ; car celui que l'on a troublé se venge si c'est possible ; s'il ne le peut pas, il est plein de dissimulation ; et, pendant ce temps, du trouble que l'on a causé, on porte toujours avec soi l'aiguillon et le remords de la conscience.

Cherchez-vous la paix véritable ? Ne considérez toujours que vous seul, laissez chacun à son jugement personnel (1) ; négligez tous les soucis qui ne durent qu'un temps, et reposez-vous en la seule contemplation de Dieu : là seulement se trouve la vraie paix. Croyez-en le témoignage de saint Augustin : « Vous nous avez faits pour vous, ô Sei-

(1) La paix — un des fruits de la charité —, ne peut faire tort à celle-ci, et sous prétexte de garder la paix, on ne doit pas se renfermer dans un égoïsme étroit et trop facile. La charité est large. C'est l'ingérence, sans raison, désordonnée et à tout propos, dans les affaires d'autrui, qui est ici condamnée. La charité intelligente s'intéresse au prochain d'une manière discrète et prudente. Si elle ne cherche pas ce qui est à elle, elle ne s'occupe pas non plus, inconsidérément, de ce qui regarde autrui.

gneur, et notre cœur est inquiet jusqu'à ce qu'il se repose en vous (1). »

3. Un double avantage doit nous conduire à aimer la paix véritable, à savoir : sa douceur, et le repos de l'esprit, conséquence de la paix ; cette suavité est comme une partie et un commencement de la douceur et du repos éternels. Aimons aussi la paix, parce qu'elle prépare l'éternelle et continuelle habitation de Dieu dans notre âme : Dieu, à cause de sa grande douceur, prend place seulement dans les cœurs tranquilles et il s'y repose. N'a-t-il pas dit lui-même : « Dans la paix je dormirai et me reposerai » (*Ps. 4, v. 9*) (2). « Sa demeure est dans la paix, affirme de nouveau le Psâlmiste (*Ps. 75, v. 3*). Et l'apôtre saint Paul atteste la même vérité :

(1) Ier livre des *Confessions*, ch. 1. P. L. t. 32, col. 661.

(2) L'application de ce verset à Dieu est audacieuse. Le P. Truillet, dans sa traduction, a omis ce passage difficile. Parce que le psalmiste se confie en Dieu, il affirme joyeusement : « En paix je me coucherai et m'endormirai aussitôt. » Comment attribuer cela à Dieu ? La phrase latine est assez équivoque. La voici, dans sa concision : Dieu n'habite que dans un cœur tranquille, et il s'y repose, lui-même l'atteste : « En paix, etc. ». *Lui-même* se rapporte-t-il à Dieu ou au cœur tranquille (c'est-à-dire le psalmiste, qui est un cœur tranquille et qui affirmerait que Dieu demeure seulement dans une âme pacifiée) ? L'idée principale, c'est le repos de Dieu dans une âme paisible ; et non le repos de l'âme elle-même dans la paix. Ce chapitre contient plus d'une phrase difficile, au point de vue de la construction.

« Ayez la paix, et le Dieu de paix et d'amour sera avec vous » (*II Cor.*, *ch. 13*, *v. 11*).

Nous conserverons la paix véritable, comme le dit saint Jérôme sur l'épître aux Éphésiens (1), si les uns et les autres nous aimons actuellement ce que nous possédons en propre ; si nous supportons jusqu'à la moisson — elle aura lieu au dernier jour — l'ivraie, les péchés, que nous ne pourrions pas extirper sans dommage pour le bon grain ou avec l'espoir de sauver ceux qu'il faudrait corriger ; si nous avons l'intention d'omettre même des œuvres de perfection — celles qu'on peut indifféremment faire ou ne pas faire —, et cela pour ne pas scandaliser les faibles.

4. C'est une preuve de la véritable paix que d'éviter tout lieu, toute personne et action qui causeraient peut-être du trouble (2). Une autre marque certaine de la paix véritable, c'est de garder ses vœux et les commandements de Dieu, toujours et partout ; le psalmiste ne l'affirme-t-il pas : « Il y a une grande paix pour ceux qui aiment votre loi »

(1) Le texte porte : Ce que dit saint Jérôme sur l'épître aux Ephésiens, conserve la vraie paix, si, etc. On n'a pas retrouvé cette citation dans les 3 livres de Commentaires de saint Jérôme sur l'épître aux Ephésiens, P. L. t. 26, col. 439 et suiv., mais bien dans la Glose de Pierre Lombard, P. L. t. 192, col. 196.

(2) Cela n'est pas toujours facile, et parfois, on ne peut éviter certaines causes de trouble. Dans ce cas, la prudence surnaturelle indique la conduite à tenir.

(*Ps. 118, v. 165*). Enfin, un dernier signe d'une paix solide, c'est la soumission en toutes choses de la raison à l'esprit (1).

5. Au contraire, il n'a, manifestement, qu'une paix simulée, celui qui ne détruit pas toutes les causes de trouble, et ces causes habituellement, foisonnent toujours, à savoir : la volonté propre, l'indépendance de l'esprit, une conduite qui se fait remarquer, la recherche de ce qui plaît ; il en est traité ailleurs (2). De même, elle n'est pas véritable, la paix que l'on a, grâce à autrui, et non par vertu personnelle ? Ainsi, certains hommes gardent la paix, aussi longtemps qu'ils ne sentent aucune contradiction : tout ce qui leur va, ils le trouvent partout. Mais arrive-t-il quelque chose dont ils n'aient pas l'initiative, ou qui leur plaise moins, voilà aussitôt perdue la paix de leur cœur. En vérité, la vertu de paix n'était pas en eux, mais bien plutôt chez les autres qui peuvent enlever, quand ils le veulent, une paix semblable (3). Aussi,

(1) L'esprit, ce mot peut désigner soit l'Esprit-Saint lui-même, soit ses dons qu'il communique à notre âme, à notre esprit. Que la raison se soumette à l'esprit, cela revient à dire qu'elle agit en esprit de foi, sous l'influence de la charité.

(2) L'auteur renvoie peut-être à un autre de ses ouvrages.

(3) La vertu est un principe intérieur d'action. Les difficultés d'ordre extérieur ne la créent pas ; elles manifestent sa réalité ou son absence. Il serait trop aisé de garder la paix, tant que rien ne vient la contrarier du

ceux qui désirent la paix véritable, ne doivent pas prêter attention aux actions ou aux paroles des autres, ni à leurs éloges ou à leurs dénigrements ; mais que toujours ils pensent à ce qui favorise la paix. De cette manière, la vertu de paix demeurera en eux réellement et à jamais.

dehors. Les tentations éprouvent et fortifient la vertu. Peut-on dire d'un soldat qu'il est victorieux, lorsqu'il n'a pris part à aucune bataille ? Les belles vertus de patience, de douceur, d'aménité de caractère, etc., que les autres nous font perdre facilement, en nous « exerçant », étaient-elles vraiment en nous ? Le prochain nous fournit fréquemment *l'occasion* de pratiquer la vertu ; mais une vertu qui dépend d'autrui n'est pas une vertu réelle.

CHAPITRE XIV

La Miséricorde

1. La véritable miséricorde consiste à donner, à pardonner, et à donner encore par surcroît.

2. Aussi longtemps qu'il a lui-même quelques biens, le vrai miséricordieux procure aux indigents ce qui leur est nécessaire ; s'il ne le faisait pas, il n'aurait qu'une miséricorde incomplète, au témoignage de saint Jean Chrysostome : « Sans doute, vous avez donné une fois, mais ce n'est pas l'aumône, cela ! Vous n'avez rien accompli, si vous ne donnez pas tant que vous avez. Les vierges folles, elles aussi, avec leurs lampes, avaient de l'huile, mais elles n'en avaient pas assez » (1). Job pratiquait bien cette miséricorde : « Je n'ai pas refusé aux pauvres ce qu'ils demandaient, je n'ai point fait attendre les yeux de la veuve ; mon morceau de pain, je ne le mangeais pas seul, l'orphelin en avait sa part. La compassion a crû avec moi depuis mon enfance, et, avec moi, elle était sortie du sein de

(1) Homélie 76 sur S. Jean. P. G. t. 59, col. 420.

ma mère... Je ne laissais pas dehors l'étranger, ma porte était ouverte au voyageur » (*Job, ch. 31, v. 16-19, 32*).

Mais, dit saint Grégoire, celui qui donne son argent, et qui ne pardonne pas, celui-là ne fait nullement miséricorde (1). Aussi le vrai miséricordieux, avant même qu'on l'en prie, pardonne toute injure, du fond du cœur et spontanément, sans vouloir se venger à l'avenir, directement ou par intermédiaire. Et il est même plus disposé à pardonner que l'offenseur à demander pardon, parce que le péché de celui-ci lui fait plus de peine que son propre chagrin provenant de l'injustice qu'il supporte. A Séméï qui lui jetait des pierres et qui le maudissait, David pardonna de grand cœur et sans en être prié ; et il défendit aux ennemis de Séméï de le tuer, en disant : « Laissez-le, qu'il me maudisse, Dieu le lui a ordonné. Qui sait si le Seigneur ne regardera pas mon affliction et ne me rendra pas du bien pour la malédiction d'aujourd'hui ? (*IIe liv. des Rois, ch. 16, v. 11 et 12*). De la même manière, Joseph avait devancé la demande de ses frères, et en pleurant sur chacun d'eux, il leur avait pardonné (*Gen., ch. 45. v. 15*).

Même cela ne suffit pas à celui qui est vraiment miséricordieux. Il faut encore qu'il obtienne de Dieu, par ses prières, le pardon en faveur de ceux

(1) 22e livre des Morales. P. L. t. 76, col. 229.

qui le traitent avec injustice. Moïse demanda grâce pour les Juifs qui avaient voulu le lapider : « Seigneur, suppliait-il, pardonnez-leur ce péché ; sinon, effacez-moi du livre que vous avez écrit » (*Exode, ch. 32, v. 32*). Etienne fit de même pour ceux qui le lapidaient (*Actes, ch. 7, v. 60*), et le Seigneur Jésus obtint à ses bourreaux grâce et pardon. Ils avaient dit l'un et l'autre : « Pardonnez-leur, car ils ne savent pas ce qu'ils font » (*Luc, ch. 23, v. 34*). C'était excuser ceux qui les maltraitaient de la pire façon ; cela revenait à dire : ils n'ont pas conscience, ils ne savent pas ce qu'ils font, donc on ne doit pas leur en faire un crime, mais leur pardonner avec clémence.

3. Dieu en lui-même est souverainement miséricordieux, et il aime sans mesure chez les autres la miséricorde. Notre-Seigneur n'a-t-il pas dit : « Allez apprendre ce que signifie cette parole : Je veux la miséricorde, et non le sacrifice » ? (*Matt., ch. 9, v. 13*). Cela doit nous exciter à aimer la miséricorde véritable.

Autre chose encore nous conduit à la miséricorde. Ce Dieu, dans son jugement, sera sans pitié pour les hommes impitoyables. L'apôtre saint Jacques nous l'affirme : « Le jugement sera sans miséricorde pour celui qui n'aura pas fait miséricorde » (*ch. 2, v. 13*). Les autres, au contraire, obtiendront du Seigneur miséricorde avec abondance. Il est écrit : « Celui qui a compassion du pauvre prête à

Dieu » (*Prov., ch. 19, v. 17*), il recevra donc, avec intérêt et grand bénéfice, tout ce qu'il aura donné aux indigents.

Que fait la miséricorde? Elle donne à chacun sa place selon ses mérites au regard de Dieu. « Toute miséricorde, est-il dit dans le livre de l'*Ecclésiastique* (*ch. 16, v. 14*), vaudra à chacun une récompense d'après le mérite de ses œuvres. »

4. On prouve que l'on est vraiment miséricordieux, lorsqu'on se retranche tout ce que l'on peut se retirer, tout en gardant la vie sauve, et qu'on travaille continuellement, au-delà même de ses forces, afin de pouvoir subvenir davantage à ceux qui sont dans le besoin.

5. Une preuve que l'on n'est pas vraiment miséricordieux, c'est lorsqu'on ne soulage pas, autant que l'on peut, la misère d'un chacun, et qu'on se contente de dire aux malheureux : « Allez en paix, chauffez-vous et rassasiez-vous », sans leur donner ce qui est nécessaire à leur corps. A quoi cela sert-il, en effet? (*Jacq., ch. 2, v. 16*). Saint Jean Chrysostome dit à ce sujet : « Même si vous donniez de vos propres biens à vous, vous ne devriez pas en être si parcimonieux. Or, ce que vous donnez, ce sont les richesses du Bon Dieu : il vous les a confiées seulement; pourquoi, dès lors, les gardez-vous d'une manière si tenace? » (1)

(1) P. G. t. 59, col. 420.

Il n'est pas non plus vraiment miséricordieux, celui qui pardonne parce qu'il ne peut pas se venger, celui qui ne pardonne pas simplement par amour, mais parce qu'il sait bien que s'il ne pardonne pas le premier, Dieu ne lui pardonnera pas non plus : celui-là, enfin, qui prie pour ses ennemis, mais du bout des lèvres seulement, en se réjouissant, au fond, de leur malheur.

CHAPITRE XV

La Concorde

1 et 2. La véritable concorde avec Dieu consiste à s'unir à la volonté divine dans le bonheur comme dans l'adversité, et à se conformer, autant que possible, aux mœurs divines et aux exemples du Christ Jésus. « Que l'homme imite son Créateur, dit saint Jean Chrysostome, et qu'il fasse, lui aussi, œuvre divine, à la mesure de ses forces, rien de plus convenable » (1). Cette union des volontés, Notre-Seigneur la demandait pour nous, à sa dernière heure : « Père, comme vous êtes en moi, et moi en vous, qu'ils soient en nous, eux aussi » (*Jean, ch. 17, v. 21*).

La véritable concorde avec le prochain consiste à avoir, en toutes choses, les mêmes goûts que les autres, et les mêmes sentiments, en ce qui regarde Dieu. Il en était ainsi dans l'Église primitive : « La

(1) 38e homélie sur S. Matthieu. P. G. t. 56, col. 842. Ces homélies, au nombre de 54, appelées : « *Ouvrage incomplet* », pour les distinguer de 91 homélies authentiques de S. Jean Chrysostome, sont d'un *auteur arien* du 5e ou du 6e siècle.

multitude des fidèles n'avait qu'un cœur et qu'une âme » (*Actes, ch. 4, v. 32*) pour le service de Dieu. C'est encore, — pour que nous en gagnions beaucoup, — nous conformer aux autres, dans la nourriture et la boisson, dans le sommeil, dans la manière de faire et dans les œuvres qui ne sont pas contraires à notre profession, ni à la loi de Dieu ou à la perfection. L'apôtre saint Paul dit de lui-même : « Je me suis rendu faible avec les faibles, pour gagner les faibles ; je me suis fait tout à tous, afin de les sauver tous » (*Ire aux Cor., ch. 9, v. 22*).

3. Ceci doit nous faire aimer la concorde : elle est une grande louange à Dieu, et elle lui plaît beaucoup. Il l'a dit lui-même par Salomon : « Trois choses me plaisent, et elles sont agréables au Seigneur et aux hommes : la concorde entre frères, l'amitié entre les proches, et la bonne entente du mari et de la femme » (*Eccli., ch. 25, v. 1*). Alors, hommes faibles et misérables, nous gardons ici-bas ce que les anges n'ont point voulu conserver au ciel !

Le souci qu'avait le Christ Jésus de mettre de la concorde entre Dieu et les hommes doit aussi nous la faire aimer ; de même, il établissait la concorde entre ses disciples, lorsqu'ils avaient discuté entre eux qui était le plus grand (*Marc, ch. 9, v. 33*) et lorsqu'ils s'indignaient contre les deux frères Jacques et Jean, parce qu'ils voulaient s'asseoir, l'un à la droite du Christ, et l'autre à sa gauche (*Matt.*,

ch. 20, v. 24). En tout cela, Jésus les mettait d'accord.

4. Un signe de la concorde véritable avec Dieu, c'est le témoignage de la conscience qu'on n'est pas engagé dans des péchés graves. « Je ne me sens coupable de rien », disait saint Paul (*Ire aux Cor., ch. 4, v. 4*). Et Job : « Ma conscience ne me reproche rien en ma vie » (*ch. 27, v. 6*). Un autre signe, c'est le désir ardent de progresser pendant toute sa vie, en tous biens, d'après les dispositions de Dieu.

Vous avez la preuve d'une vraie concorde avec le prochain, si vous vous conduisez, à l'égard de tout le monde, tellement bien que personne ne se plaigne de vous ni ne puisse dire du mal à votre sujet. Ainsi les parents de Jean-Baptiste « étaient, tous les deux, justes devant Dieu, ils marchaient dans tous les commandements et ordonnances du Seigneur (voilà pour la concorde avec Dieu), et (c'est la concorde avec le prochain) ils vivaient d'une manière irréprochable » (*Luc, ch. 1, v. 6*). De même, l'Écriture rend à Judith le témoignage de cette double concorde : « Elle était en grande estime auprès de tous, parce qu'elle craignait beaucoup le Seigneur, et personne ne disait d'elle une parole de blâme » (*Judith, ch. 8, v. 8*).

5. L'homme qui n'examine pas attentivement sa conscience montre bien que l'accord entre Dieu et lui-même n'est pas véritable. A agir de la sorte, il croit, dans sa conscience erronée, qu'il plaît à Dieu,

alors qu'il lui déplaît en réalité. Lorsque les dispositions de Dieu à l'égard des créatures, ou les mœurs divines, les exemples et les œuvres saintes du Christ Jésus déplaisent à l'homme, c'est une autre preuve de discorde entre l'homme et Dieu. Il est écrit : « Vous déplaisez à Dieu, lorsque Dieu ne vous plaît pas. »

La concorde avec votre prochain n'est pas réelle, si sa conduite et ses bonnes œuvres vous déplaisent intérieurement, alors que vous lui adressez parfois des paroles de louange. Et c'est une preuve de discorde que vous préfériez toujours votre manière de voir ; que vous vous efforciez de ramener toujours les autres à votre sentiment, sans vous proposer jamais d'unir votre volonté à celle des autres.

CHAPITRE XVI

La Constance

1. Il y a la constance véritable et parfaite, lorsque rien ne peut détourner l'homme de la perfection, ni le bonheur, ni l'adversité. — Tel était Job : « Jusqu'à mon dernier soupir, je ne m'écarterai pas de mon innocence et je n'abandonnerai pas ma sanctification que j'ai entreprise » (*Job, ch. 27, v. 5 et 6*). — Rien non plus, ni les menaces ni les flatteries ne l'amèneraient à transgresser ses vœux ou les commandements. Ainsi les sept frères (on en parle au *IIe livre des Machabées, ch. 7, v. 4 et suiv.*) auxquels on avait coupé la langue, la peau de la tête, avec les extrémités des pieds et des mains, et qu'on brûlait vifs dans des chaudières bouillantes, furent constants à observer la loi du Seigneur. Et Eléazar aima mieux mourir plutôt que de faire semblant de manger des viandes défendues (*ch. 6, v. 23*).

2. Il a la constance véritable, celui qui ne cesse jamais de louer Dieu (1), selon cette parole

(1) L'auteur signale la prière de louange comme une source de la constance, peut-être par souci de justifier le

du Psalmiste : « Je veux bénir le Seigneur en tout temps, sa louange sera toujours dans ma bouche » (*Ps. 33, v. 2*), et il brûle toujours du désir ardent de progresser. « Personne n'est tellement parfait et saint parmi nous, affirme le pape saint Léon le Grand, qu'il ne puisse être plus saint et plus parfait encore », et « on s'expose au danger de reculer dès qu'on abandonne le désir d'avancer » (1).

3. Nous devons être poussés à la véritable constance par celle des martyrs, et spécialement des vierges, qui, dans la faiblesse de leur sexe, ont mérité par la constance une gloire éternelle. Mais ce qui doit nous exciter davantage à la constance, c'est l'obstination des Juifs et des hérétiques, et l'audacieuse persévérance des méchants dans leur malice ; les uns et les autres n'ont, cependant, en retour de leur perfidie et de leur opiniâtreté dans le mal, que le remords accablant de la conscience en ce monde, et dans l'autre ils ne peuvent s'attendre, pour l'âme et pour le corps, qu'aux châtiments les plus terribles.

4. Une preuve de la véritable constance, c'est de ne point se relâcher en tout ce qui plaît à Dieu,

texte du psalmiste. Mais on se rend compte aussi que la constance à louer Dieu amène facilement la constance à ne pas l'offenser. Comment dire à Dieu qu'il fait bien toutes choses, et ne pas s'exciter, par là même, à garder sa loi fidèlement ?

(1) 2e Sermon de Carême. P. L. t. 54, col. 264.

malgré les menaces de mort ou la perte des richesses. Par exemple, Tobie n'hésita pas à continuer d'ensevelir les morts, contre la défense du roi Sennachérib, qui lui avait enlevé tous ses biens et avait même ordonné de le faire mourir (*Tobie, ch. 1, v. 22*). Daniel, non plus, ne cessait de prier (*Dan., ch. 6, v. 10*). Et les apôtres, après la résurrection du Christ, ne manquèrent pas de prêcher le nom de Jésus, malgré les supplices et la menace de mort : « Jugez vous-mêmes, disaient saint Pierre et saint Jean à ceux qui s'opposaient à leur prédication, jugez s'il est juste devant Dieu de vous obéir plutôt qu'à Dieu » (*Actes, ch. 4, v. 19*). « On doit obéir à Dieu plutôt qu'aux hommes », déclaraient saint Pierre et les autres apôtres (*ch. 5, v. 29*).

5. S'écarter du chemin de la justice à cause de la faveur des hommes ou pour un gain quelconque, c'est une preuve d'inconstance. Ainsi Balaam, pour l'amitié de Balac et ses présents, consentit à maudire le peuple d'Israël, contre l'ordre du Seigneur (*Nombres, ch. 22, v. 17 et 18*). Ou encore, ce jeune homme, par crainte de perdre ses richesses, s'éloigna, tout triste, du Seigneur Jésus qui lui conseillait la perfection... parce qu'il avait de grands biens, et il les aimait (*Matt. ch. 19, v. 22*). Les apôtres, pour éviter la mort, abandonnèrent leur cher Seigneur, et prirent tous la fuite (*ch. 26, v. 56*). Au contraire, Mathathias, plein de mépris pour les honneurs et les présents que lui promettaient les

envoyés du roi Antiochus, laissa tout ce qu'il possédait et s'enfuit dans les montagnes, afin d'observer la loi du Seigneur. Rien ne put le détourner de la voie droite, ni le désir de garder ses amis, ni la peur de perdre ses richesses (*Ier livre des Machabées, ch. 2, v. 28*). Et saint Etienne, la mort le trouva constamment juste, les yeux fixés au ciel, accablé par les jets de pierres, il demeura ferme dans le Christ (*Actes, ch. 7, v. 55*). Saint Paul aussi avait la vertu de constance, lui qui s'écriait : « Pour moi, je suis prêt non seulement à porter des chaînes, mais encore à mourir à Jérusalem, pour le nom du Seigneur Jésus » (*ch. 21, v. 13*).

CHAPITRE XVII

La Libéralité

1 et 2. Il y a libéralité véritable et parfaite, lorsque quelqu'un distribue à tous les pauvres des aumônes d'argent, autant qu'il le peut et joyeusement. C'est une libéralité plus grande de communiquer volontiers, à tous ceux qui en ont besoin et qui les demandent, les biens spirituels, par la confession ou la prédication, par des conseils et par l'enseignement. Être à la disposition de ceux qui désirent ces biens, cela ne suffit pas à la libéralité; elle en fait part aussi, à temps et à contre-temps, selon le conseil de saint Paul (2e *lettre à Tim.*, *ch. 4*, *v. 2*), à ceux qui ne les désirent nullement et qui ne se soucient point de s'instruire ou d'entendre prêcher. Quant à ceux qu'elle ne peut forcer, ou qui sont incapables d'apprendre, elle leur donne aussi devant Dieu ses prières, ses larmes et ses gémissements. Cela même n'est pas assez; celui qui donne largement s'exténue à étudier, à méditer et à faire continuellement de bonnes œuvres pour le salut du prochain.

3. Le désir de ressembler à Dieu doit nous entraîner à cette largesse. Dieu ne donne-t-il pas, d'une manière continue, des biens temporels et spirituels, à tous, même à ceux qui ne les demandent pas? et, par-dessus tout cela, ne donne-t-il pas la chair et le sang de son Fils très cher Jésus-Christ? Mais c'est peu de faire des dons; en chacun de ses dons Dieu se donne lui-même sans mesure.

Ce qui rehausse les largesses divines, c'est que Dieu ne les refuse à personne, si ennemi qu'on soit de lui-même. Plus d'une fois, le jour et la nuit, il distribue largement ses dons à chacun, si gravement qu'on doive l'offenser. Ce qui témoigne encore en faveur de sa libéralité, c'est que, chaque fois qu'il trouve une disposition à recevoir, aussitôt il ne peut se retenir de répandre ses dons spirituels; et cependant, il sait, dans sa sagesse, que celui qui les reçoit, les perdra bientôt peut-être, qu'il enlèvera à ses dons toute leur noblesse et leur pureté, que même il se servira des dons de Dieu pour attaquer Dieu!

Ceci doit nous exciter également à la libéralité : ce que nous donnons ne nous appartient pas; et l'on dit en commun proverbe qu'on peut se tailler de larges courroies dans des peaux étrangères. « Il ne faut pas que vous soyez si avare même de votre propre bien, disait saint Jean Chrysostome; or, ce sont les richesses du Bon Dieu qui vous sont confiées;

pourquoi, dès lors, y tenez-vous si fortement ? » (1)

4. Une preuve de la véritable libéralité, c'est de donner ses biens aux pauvres, avec joie, sans considérer leur mérite, gratuitement et sans attendre de compensation. De cette manière généreuse, le Seigneur Jésus s'est donné soi-même et tout ce qu'il avait : il n'y a pas de plus grande perfection. C'est trop peu de donner ses biens ; on s'expose, on s'offre même à la mort, si c'est nécessaire, pour sauver son prochain. Saint Jean nous l'enseigne : « A ceci, nous avons connu l'amour de Dieu : c'est qu'il a donné sa vie pour nous. Nous aussi nous devons donner notre vie pour nos frères » (*Ire lettre de S. Jean, ch. 3, v. 16*). Les supérieurs y sont plus obligés que les autres.

Saint Paul avait cette générosité, lui qui disait aux Corinthiens (*IIe lettre, ch. 12, v. 15*) : « Pour moi, bien volontiers, je dépenserai et je me dépenserai moi-même tout entier pour vos âmes », et : « chaque jour, je m'expose à la mort pour vous, mes frères » (*Ire lettre, ch. 15, v. 31*).

L'homme vraiment libéral, tout ce qu'il a, tout ce qu'il est et tout ce qu'il peut, il le donne au Seigneur, sans espoir de retour, afin d'accroître éternellement les divines louanges ; il le donne à chacun des Anges et des Saints, en transports de joie perpétuels,

(1) Cette parole de S. Jean Chrysostome a déjà été rapportée au chapitre de la Miséricorde.

à chacun des pécheurs, pour leur conversion, à tous les justes pour qu'ils conservent leur perfection et s'y affermissent, à chaque âme du purgatoire, en adoucissement de sa peine et pour l'abréger.

5. C'est un signe de fausse libéralité quand on donne pour recevoir des louanges, ou parce qu'on a peur de passer pour inférieur à ceux qui donnent généreusement, ou simplement lorsqu'on donne pour être délivré des réclamations des mendiants. Dans ce cas, on perd, avec les biens donnés, tout le mérite.

De même, il n'est pas vraiment libéral, celui qui donne par force ou pour un avantage quelconque, soit à cause de la grâce qu'il espère en ce monde et la gloire qu'il attend dans l'autre, soit parce qu'il redoute le Juge qui a prescrit de donner, et qui ne laissera pas impunie la transgression de son commandement.

CHAPITRE XVIII

La Vérité

1. Il y a exacte vérité, lorsque tout vraiment concorde en l'homme, sa pensée, sa parole et son action, de telle sorte que ses sentiments intimes, il les profère de bouche et les réalise dans ses œuvres, suivant en cela l'exemple de l'apôtre saint Paul qui invitait les Philippiens à faire comme lui : « Frères, soyez mes imitateurs et remarquez aussi, pour les imiter, ceux qui se conduisent selon le modèle que vous avez en moi », c'est-à-dire, d'après la Glose : comme moi-même je crois, j'enseigne et je vis, faites de la même manière, vous aussi (1).

2. Il est véridique, celui qui garde, sans y rien changer, toutes ses promesses à Dieu et aux hommes, et qui tient sa parole une fois donnée, à moins qu'un changement ne s'impose par prudence

(1) C'est la glose interlinéaire qui commente ainsi le verset 17 du 3e chapitre de la *Lettre aux Philippiens*. L'auteur s'arrête après « je vis ». J'ai complété la citation. On peut la trouver au tome 6 de la Bible de Douai, col. 598.

salutaire : « Si vous avez promis ce qui est mal, manquez à votre parole, dit saint Isidore (1) ; et si votre vœu n'est pas honnête, changez de décision. » Dieu lui-même semble avoir changé d'avis quelquefois, par exemple dans le cas d'Ezéchias et pour les habitants de Ninive. De sa part, Isaïe avait annoncé à Ezéchias qu'il mourrait, et cependant le Seigneur lui accorda encore quinze années de vie, à cause de ses larmes (*Isaïe, ch. 38, v. 5*). A Ninive, Dieu fit prêcher par Jonas qu'elle serait détruite dans quarante jours, mais il la laissa subsister, parce que le roi et son peuple s'humilièrent dans la pénitence (*Jonas, ch. 3, v. 4 et 10*) (2).

3. Le Christ est Vérité, et la vérité, en soi, est toujours aimable : cela doit nous encourager à l'aimer. Si, parfois, la vérité est pesante et insupportable à certains, cela ne provient pas de la vérité elle-même, mais de leur mauvaise volonté : ils en accompliraient volontiers les intentions perverses, s'ils n'avaient pas, contre eux, la vérité. Ainsi, la

(1) 2e *Livre des Synonymes*, chap. du Mensonge. P. L. t. 83, col. 858.

(2) Dieu ne change pas de volonté, il n'a aucune raison de changer. Le changement n'est pas en lui, il fut dans la volonté d'Ezéchias et des Ninivites. La prophétie de Jonas était conditionnelle. Dire que Dieu a changé d'avis, parce qu'il n'a point réalisé ses menaces, c'est parler de lui à la manière humaine, comme s'il s'agissait d'un juge qui revient sur sa décision. Les véritables décrets de Dieu sont immuables.

vérité est agréable aux chastes et aux humbles, elle qui prêche la chasteté et l'humilité, et elle a en horreur les péchés opposés à ces vertus, parce qu'elle contredit absolument les orgueilleux et les impudiques affermis dans leurs vices.

La vérité, — nouvelle raison de l'aimer, — est plus forte que tout (on le prouve dans le livre d'Esdras) (1), et elle est immuable, selon ces paroles du Seigneur Jésus : « Le ciel et la terre passeraient plus facilement qu'un seul trait de la Loi périsse » (*Luc, ch. 16, v. 17*). « Je vous le dis en vérité, jusqu'à ce que passent le ciel et la terre, un seul iota ou un seul trait de la Loi ne passera pas, que tout ne soit accompli » (*Matt., ch. 5, v. 18*).

4. Ne pas omettre de dire la vérité, pour son utilité propre ou au bénéfice d'autrui, et malgré la perte des richesses ou de la vie elle-même ; ne pas dissimuler la vérité ni la cacher aux autres ; ne jamais faire de mensonge intentionnellement et se proposer de ne rien dire de faux ; et, à moins que cela ne s'impose, ne jamais reprendre sa parole (à l'exemple de Balaam qui disait : « Même si Balac me donnait plein sa maison d'argent et d'or, je ne pourrais changer quelque chose à la parole de mon Dieu, ni dire plus ou moins que ce qu'il m'a

(1) *3e livre d'Esdras*, ch. 3, v. 12, et ch. 4, v. 33 à 41. Ce livre, on le sait, n'est pas considéré comme inspiré, et le texte : « la vérité est supérieure à tout », n'a aucune valeur scripturaire.

ordonné ») (*Nombres, ch. 22, v. 18*), voilà autant de signes de la vérité. Jérémie, Michée, Daniel et les autres prophètes, aucun motif ne fut assez fort pour les faire dévier, tant soit peu, de la vérité, dans leurs actions ou dans leurs paroles.

5. Une marque de fausseté, c'est d'avoir quelque chose sur les lèvres et autre chose dans le cœur, et de manquer facilement à sa parole, sans raison d'utilité ou de nécessité. « Il n'est pas le seul à trahir la vérité, dit saint Jean Chrysostome (1), celui qui, en la transgressant, dit ouvertement le faux à la place du vrai ; on est encore traître à la vérité, si on ne la publie pas ou si on ne la défend pas hardiment, elle que l'on doit proclamer et défendre en toute franchise et liberté. Le prêtre n'est-il pas obligé de prêcher librement la vérité qu'il a entendue de Dieu ? De même, la vérité que les prêtres lui disent reconnue dans les Écritures, le laïc doit fidèlement la défendre ; s'il ne le fait pas, il trahit la vérité. »

(1) 25e *Homélie sur S. Matt.* P. G., t. 56, col. 762 (ces homélies ne sont pas de S. Jean Chrysostome, voir p. 91, note 1.)

CHAPITRE XIX

La Douceur

1. La douceur véritable ou la bonté consiste à ne point s'aigrir à cause des injustices ou de mauvais traitements infligés, et à ne pas manifester ses peines intérieures : on est alors « comme un homme qui n'entend pas et dans la bouche duquel il n'y a point de réplique » (*Ps. 38, v. 15*), et on ressemble au Christ Jésus qui « n'ouvrit pas la bouche, semblable à l'agneau qu'on mène à la tuerie, et à la brebis muette devant ceux qui la tondent » (*Isaïe, ch. 53, v. 7*).

2. « L'homme doux, d'après la Glose (1), c'est celui qui ne se laisse pas atteindre par la dureté de cœur ou l'amertume : sa foi simple, au contraire, lui apprend à supporter toute injustice. Ni la rancune, ni la colère n'ont de prise sur lui, mais il supporte tout avec égalité d'âme. Notre-Seigneur

(1) Glose interlinéaire, sur *S. Matt.*, ch. 5, v. 4 (Bible de Douai, t. 5, col. 95, 96), traduite selon la rédaction de cette Bible. Le texte de l'auteur en diffère un peu. Voici une variante : « si cette vertu n'était pas la seule (*una*) (Douai : *via*) d'une perfection souveraine ».

a enseigné la douceur, parce que c'est une grande vertu ; il n'aurait pas agi de la sorte si la douceur n'avait pas été la voie de la souveraine perfection. « Faites-vous mes disciples, dit-il, parce que je suis doux et humble de cœur » (*Matt., ch. 11, v. 29*). L'homme doux ne pousse pas à la colère, il ne s'irrite pas soi-même ; il ne fait pas de tort, et il ne pense pas à nuire ; l'homme doux, c'est celui qui commande à ses passions mauvaises. »

3. La béatitude promise par le Christ : « Bienheureux les doux, parce qu'ils posséderont la terre » (*Matt., ch. 5, v. 4*), doit nous exciter à aimer la douceur. « La terre dont il s'agit, c'est, je crois, celle que désigne le Psalmiste en ces termes : « Vous êtes mon refuge, ô Seigneur, mon partage dans la terre des vivants » (*Ps. 141, v. 6*) ; oui, bienheureux les doux, ils posséderont la terre, et on ne pourra les en expulser » (S. Augustin) (1). Le Psalmiste en parle encore : « Les doux recevront la terre en héritage, et ils goûteront les délices d'une paix profonde » (*Ps. 36, v. 11*). « Dieu donnera la grâce aux doux » (*Prov., ch. 3, v. 34*) et la gloire ; « qu'ils l'entendent donc, et qu'ils s'en réjouissent » (*Ps. 33, v. 3*).

4. On fait preuve d'une véritable douceur, lorsqu'on ne murmure pas intérieurement dans l'af-

(1) Commentaire du Sermon sur la Montagne, livre I, chap. 2. P. L. t. 34, col. 1232.

fliction, lorsqu'à des paroles mordantes on ne répond pas par la pareille ; on ne fait pas non plus paraître sa peine, ni aucune amertume, et l'on garde toujours, pour l'Hôte Divin, une âme tranquille.

5. C'est une preuve de fausse mansuétude d'avoir des paroles agréables et doucereuses, et de montrer un visage gracieux, tandis qu'on conserve au fond de l'âme une violente amertume.

CHAPITRE XX

La Foi

1. La foi vraie consiste à croire que le Père, le Fils et le Saint-Esprit sont un seul vrai Dieu, et qu'en ces trois personnes il n'y a qu'une indivisible nature divine, une gloire égale et une coéternelle majesté. Chacune des trois personnes est incréée, infinie, éternelle, souverainement bonne, sage, toute-puissante, Dieu et Seigneur. Il n'y a cependant pas trois incréés, infinis, éternels, bons, sages, tout-puissants, ni trois dieux, ni trois seigneurs; mais un seul incréé, infini, éternel, bon, sage, tout-puissant, un seul Dieu et Seigneur. En ces trois personnes, aucune n'est avant ou après une autre : elles sont coéternelles; aucune n'est plus grande ni plus petite : elles sont égales en tout et par tout; elles diffèrent seulement par leurs propriétés : le Père n'est pas engendré, il ne tient son origine de personne; le Fils est engendré du Père, lumière de lumière, Dieu vrai de vrai Dieu; l'Esprit-Saint n'est pas créé, il n'est pas engendré non plus; mais il procède également du Père et du Fils.

La vraie foi nous ordonne également de croire que Notre-Seigneur Jésus-Christ est vrai Dieu et vrai homme, né du Père, éternellement, selon sa divinité, né d'une mère, dans le temps, selon l'humanité. Il est, en tout, égal à son Père, selon la divinité. Il a pris une âme, du néant, et sa chair, du sang très pur de la Bienheureuse Vierge Marie. Impassible et immortel selon sa nature divine, il est, selon l'humanité, sujet à la souffrance et à la mort.

2. De même, celui qui a la foi véritable, c'est fermement qu'il croit et sans aucun doute tous les articles de foi, les sept qui concernent la Divinité de Jésus-Christ et les sept qui ont rapport à son humanité (1).

3. Pour nous exciter à croire, nous avons la foi des anciens croyants : Abraham, Isaac, Jacob, Moïse,

(1) Où trouver ces *sept* vérités concernant la divinité et l'humanité de Notre-Seigneur ? Peut-être dans la longue énumération précédente des mystères de la foi ? On en compterait bien sept, qui regardent la divinité de Jésus, mais quatre seulement proposent à notre croyance la réalité de son humanité. Il semble plus probable que cela fasse allusion à une profession de foi, une sorte de symbole populaire, comme il y en avait au Moyen-Age, qui résumait en deux groupes de sept formules brèves le mystère de l'Incarnation. Le P. Truillet supprime la difficulté et son intérêt, il traduit simplement : « le vrai fidèle croit fermement tous les articles de ce grand mystère (dans le texte, il y a : tous les articles de foi), et ceux qui regardent la divinité et ceux qui regardent l'humanité sainte de Jésus-Christ » (p. 148) (édition du P. Berthier, p. 122).

etc. ; même de ceux qui n'étaient pas de la race des croyants, mais du pays des infidèles : Job, Rahab la femme de mauvaise vie (*Josué, ch. 2* ; *ch. 6, v. 22 et 23; épître aux Hébreux, ch. 11, v. 31*), et d'autres encore. C'est par la foi que tous les ancêtres ont été agréables à Dieu, et sans elle plaire à Dieu est impossible (*Hébr., ch. 11, v. 6*).

De plus, il y a les avantages de la foi : la vraie foi est toute-puissante, elle obtient tout ; Notre-Seigneur Jésus-Christ nous l'a attesté : « Tout est possible à celui qui croit » (*Marc, ch. 9, v. 22*); « Tout ce que vous demanderez dans la prière, croyez que vous l'obtiendrez et cela s'accomplira » (*ch. 11, v. 24*); « En vérité, si quelqu'un dit à cette montagne : Ote-toi de là pour te jeter dans la mer, et s'il ne doute pas dans son cœur, mais s'il croit que ce qu'il dit arrivera, cela se réalisera » (*v. 23*). Ainsi, à la prière d'Alexandre (1), les Monts Caspiens se réunirent en une seule masse (2).

(1) Pourquoi aller chercher cet exemple chez des païens ? (Nous avons un fait qui se rapproche davantage de la parole évangélique, dans la légende de S. Grégoire le Thaumaturge : sa prière fit déplacer une montagne qui empêchait de bâtir une église.) Sans doute, pour renforcer son argument, l'auteur paraît sous-entendre : « à plus forte raison, Dieu exaucera-t-il les prières des croyants ».

(2) Le P. Truillet a omis cette dernière phrase. Voici l'épisode tel qu'il est raconté dans l'Histoire Scolastique de Pierre Comestor (*au livre d'Esther*, ch. 5) : « Lorsque Alexandre arriva aux Monts Caspiens (qui séparent l'Armé-

4. Une preuve de la vraie foi, c'est l'exercice fréquent des œuvres vertueuses, car de même que le corps n'a plus de vie sans l'âme, ainsi « la foi sans les œuvres est morte » (*Jacq., ch. 2, v. 17*).

5. Ne pas croire à l'Écriture universellement, mais penser que tout arrive par hasard ou suivant le cours de la nature, et non conformément à la

nie de la Médie), les Juifs des dix tribus captives lui envoyèrent une délégation. Un décret leur défendait de sortir ; et ils faisaient demander à Alexandre la faculté de retourner chez eux. Celui-ci s'informa du motif de leur captivité, et il apprit qu'ils avaient manqué de fidélité au Dieu d'Israël en offrant des sacrifices à des veaux d'or, et que des prophètes avaient prédit qu'ils ne reviendraient pas de l'exil. Là-dessus, le roi Alexandre leur répondit qu'on les enfermerait d'une façon plus étroite encore. Et pendant qu'on bouchait les défilés avec de grandes constructions enduites de bitume, il se rendait bien compte que le travail des hommes n'y pourrait suffire, et il demanda au Dieu d'Israël d'achever l'ouvrage. Alors, les pics des montagnes se rapprochèrent, et il n'y eut plus de passage en cet endroit. Evidemment, Dieu ne voulait pas la sortie des Juifs... Mais, comme le dit Josèphe, « si c'est pour un infidèle que Dieu a accompli un si grand prodige, que ne fera-t-il pas pour ses fidèles ? » (P. L., t. 198, col. 1498.)

L'histoire scolastique, œuvre de Pierre de Troyes, plus tard chancelier de l'Eglise de Paris, mort en 1178 ? (on l'appelle Pierre Comestor, à cause de son grand zèle à s'instruire : il « dévorait » les livres), fut longtemps le seul manuel d'Histoire Sainte en usage dans les écoles.

L'auteur du *Paradis de l'âme* amène en exemple, sans explication, la prière d'Alexandre. Il la supposait connue de ses lecteurs. Ceux-ci avaient sans doute appris la chose dans l'Histoire de Pierre Comestor.

Providence de Dieu, c'est une preuve qu'on n'a pas la foi véritable. De même, selon saint Jean Chrysostome, « celui-là ne croit pas vraiment que Dieu existe, qui fait secrètement, sous le regard de Dieu, ce qu'il a peur de faire publiquement en présence des hommes » (1). Et d'après saint Jérôme, « celui qui craint de mourir dans l'état où il a l'audace de vivre, n'est pas un vrai chrétien ».

Hélas ! il y a eu beaucoup d'hérésies autrefois (2). Saint Jérôme (3) dit à ce propos : « Nous autres, nous reconnaissons que nous sommes libres, tout en affirmant qu'il nous faut toujours le secours de Dieu. Ils sont tous dans l'erreur, et ceux qui, avec

(1) Le P. Berthier (p. 124, note 1) indiquait comme référence l'*homélie sur le psaume 13*. On n'y retrouve pas le passage en question. (Cette homélie n'est pas de saint Jean Chrysostome. P. G. t. 55, col. 550-558.)

(2) L'auteur ne se soucie pas autrement de rattacher ce paragraphe aux développements qui précèdent. Il doit s'agir, dans la première citation de saint Jérôme (qu'on n'a pas retrouvée), non de l'état de péché en général, mais du péché d'hérésie (péché contre la foi). La liaison est si peu apparente que le P. Truillet a cru bien faire d'y suppléer de cette façon : « De l'infidélité sont nées toutes les hérésies, celles surtout qui ont nié le libre arbitre. Oui, nous proclamons que l'homme est libre, mais qu'il a toujours besoin du secours de Dieu », etc., p. 150 (éd. du P. Berthier, p. 124).

(3) Le P. Berthier (p. 124, note 2) indique cette référence : *3e livre contre les Pélagiens*. On n'y a pas retrouvé le texte cité. On peut donc croire que l'auteur reproduit plutôt la pensée que les termes mêmes de saint Jérôme. Il ne cite pas ; il résume. P. L., t. 23, col. 500 ; col. 573 (à moins que la référence ne soit pas exacte).

le manichéen, prétendent que l'homme ne peut pas éviter le péché et ceux qui assurent, avec Jovinien, que le péché est impossible à l'homme. Voici, au contraire, ce que nous disons, nous : l'homme a toujours la faculté de pécher, et il est aussi toujours en son pouvoir de ne pas pécher. »

CHAPITRE XXI

L'Espérance

1. L'espérance parfaite et véritable, c'est l'attente certaine du bonheur futur ; cette attente provient de la grâce de Dieu et de nos mérites précédents ; et il faut ces deux causes à l'espérance, car la grâce de Dieu ne se conserve que par nos mérites, et les mérites seuls, sans la grâce, ne sauvent personne. Sans les mérites, l'espérance n'est plus l'espérance, elle est présomption.

2. Il a la véritable espérance, celui qui, malgré le fréquent exercice des bonnes œuvres, se confie en la seule bonté surabondante de Dieu et en la divine libéralité, mais nullement en ses mérites : sait-il seulement si ses bonnes actions sont agréables à Dieu ? puisque « toutes nos justices sont pareilles à un vêtement souillé » (*Isaïe, ch. 64, v. 6*).

Celui-là possède l'espérance véritable, qui offre à Dieu le juste sacrifice, selon cette parole du Psalmiste : « Offrez des sacrifices de justice, et espérez dans le Seigneur » (*Ps. 4, v. 6*). Ce juste sacrifice, c'est Notre-Seigneur Jésus-Christ lui-même.

Fils unique de Dieu, à l'autel de la croix, il s'offrit à Dieu son Père, pour les péchés du monde entier, rançon infiniment supérieure à la dette. Pour racheter tout le genre humain, dit saint Ambroise (1), une seule goutte d'un sang si précieux aurait suffi ; mais il l'a répandu abondamment, afin de nous montrer la plénitude de son amour. Et c'est en son sacrifice que se trouve toute notre espérance avec notre salut, selon la doctrine de saint Bernard : « J'ai commis de grands péchés ; ma conscience en est troublée, mais pas totalement, parce que je me souviens des blessures de mon Seigneur. N'a-t-il

(1) Le P. Berthier (note 3, p. 126) donne la référence suivante : *Commentaire de saint Ambroise sur le Ps. 35, préface.* On y voit ceci : « C'est un or excellent que le sang du Christ, riche pour nous racheter, il coule abondamment pour laver tous les péchés » (P. L. t. 14, col. 953). Au chapitre 26 (Le zèle des âmes) l'auteur exprime de nouveau la même pensée — : une goutte du sang du Fils de Dieu aurait suffi pour racheter tout le genre humain, — qu'il attribue encore à saint Ambroise.

Le P. Robert, dans *Aurifodina Universalis* (t. 7, p. 55) ou *Mine d'or universelle des Sciences Divines et Humaines* (éd. de l'abbé Rouquette en 1867, qui reproduit celle de 1680), attribue ce texte à saint Bonaventure, *6e sermon* sur le 1er dimanche de l'Avent. On ne trouve pas ce sermon au t. 9 des Œuvres Complètes de saint Bonaventure (éd. de Quaracchi), il n'est donc pas authentique ; dans l'édition de Peltier, Paris, 1868, t. 13, p. 13, l'auteur de ce sermon donne le même texte : « une seule goutte de sang, etc. », en l'attribuant à saint Bernard.

Le P. Robert fait du *Paradis de l'âme* un titre général dont le traité *des Vertus* est la première partie. Quelle était la seconde partie ??

pas été « blessé à cause de nos crimes? » (*Isaïe, ch. 53, v. 5*). Y a-t-il quelque chose de si mortel que la mort du Christ ne puisse détruire? (1) Que ce remède si puissant et si efficace me vienne donc à la pensée, et aucune maladie désormais, si grave soit-elle, ne pourra m'effrayer. Évidemment, il avait tort, celui qui s'écriait : « Mon crime est trop grand pour que j'en obtienne le pardon » (*Gen., ch. 4, v. 13*)... Aussi, ce qui me manque de mon propre fond, c'est en toute confiance que je vais le prendre au cœur même de mon Seigneur, parce qu'il s'ouvre par miséricorde, et les ouvertures par où il se répand ne font pas défaut : il a eu les pieds et les mains percés et le côté ouvert par la lance ; grâce à ces blessures, il m'est donc possible maintenant de « sucer le miel du rocher et l'huile qui sort de la pierre la plus dure » (*Deutéronome, ch. 32, v. 13*), c'est-à-dire, je puis « goûter et voir combien le Seigneur est suave » (*Ps. 33, v. 9*)... Les clous dévoilent son secret, et le clou qui le transperce me permet de voir la volonté de mon Seigneur. Et qu'est-ce que je vois à travers? Mais les clous, mais les blessures, tout cela crie et proclame que

(1) J'ai eu recours au texte de saint Bernard tel qu'il est reproduit dans Migne (P. L. t. 183, col. 1072). A la place de : détruire (*solvere*), l'auteur a une autre leçon intéressante (*salvare*) : y a-t-il quelque chose de si mortel dont la mort du Christ ne puisse guérir (ou sauver) ? Les deux leçons peuvent se soutenir. Laquelle est de saint Bernard ??

Dieu est dans le Christ « pour se réconcilier le monde » (*IIe lettre aux Cor., ch. 5, v. 19*)... Il nous livre les secrets de son cœur par les blessures de son corps. Ce grand signe sacré de la miséricorde se manifeste à nos yeux ; et il se révèle « l'intime de la miséricorde de notre Dieu par quoi le soleil levant nous a visités d'en-haut » (*Luc, ch. 1, v. 78*). N'est-ce pas son cœur que ses blessures mettent à découvert ? Et y a-t-il moyen, ô Seigneur, de faire paraître plus lumineusement ceci : que vous êtes doux et suave, et d'une immense miséricorde ? Personne, en effet, n'a une plus grande pitié que celui qui donne sa vie pour des condamnés à mort. Aussi, mon mérite, c'est la miséricorde de mon Seigneur. »

Sa miséricorde, le Seigneur nous l'a manifestée de beaucoup de manières : par ses jeûnes et ses veilles, par ses prières, ses sueurs, ses fatigues et ses larmes ; il a été aussi flagellé ; il a souffert, il a été crucifié, pour suppléer de la sorte à tout ce qui nous manque.

3. Ce qui doit nous porter à l'espérance de la béatitude, c'est l'amour vraiment supérieur du Christ Jésus. N'est-ce pas cet amour qui l'a poussé et comme contraint de mériter notre salut au prix de tant de souffrances ? Et ce salut une fois assuré, pour que nous n'allions pas le perdre, il a mis le plus grand soin à nous donner des Anges protecteurs, les Écritures pour notre instruction, avec ses

propres exemples, et les exemples de ses saints, pour nous montrer le chemin ; enfin il nous a donné son corps et son sang qui nous fortifient.

4. Il prouve qu'il a la véritable espérance, celui qui résiste au mal virilement, et qui s'affermit dans le bien ; celui-là aussi qui entreprend, en homme de cœur, des œuvres difficiles, et qui y persévère avec courage. Il est écrit : « Ayez bon courage, et que votre cœur s'affermisse, vous tous qui espérez dans le Seigneur » (*Ps. 30, v. 25*).

5. C'est la preuve d'une espérance fausse que de transgresser ses vœux ou les commandements de Dieu, de n'avoir pas le souci de s'amender conformément à l'Écriture, de trop présumer, sans mérites, de la bonté de Dieu. Une espérance semblable est vaine. « L'espérance de l'impie, c'est comme un flocon de laine emporté par le vent, ou une écume légère que disperse la tempête, comme la fumée qu'un souffle dissipe, et le souvenir de l'hôte d'un jour qui passe » (*Sagesse, ch. 5, v. 14*).

CHAPITRE XXII

La Crainte

1 et 2. La crainte juste, c'est le souci d'observer, dans notre foi et dans notre conduite, les commandements de Dieu ; c'est de même une certaine inquiétude de cœur, qui nous préserve de l'usage illicite de nos membres, de nos sens et de nos affections, de peur que notre âme ne se sépare totalement de son Dieu, ou ne s'éloigne, tant soit peu, de sa familiarité. Cette crainte du cœur nous empêche également de chercher un plaisir, si minime qu'il soit, dans la nourriture, dans la boisson, dans le sommeil, ou dans une créature quelconque, et de nous refroidir ainsi de notre ferveur (1). C'est la crainte de l'épouse pour son

(1) La crainte se rattache à la vertu de tempérance. Elle ne doit pas dégénérer en scrupule, ni créer un état psychologique irréel et violent. Nous voulons nos actions tout entières, telles qu'elles sont. Nous ne pouvons pas séparer notre activité normalement exercée dans tous les domaines, du plaisir, plus ou moins élevé, qui l'accompagne forcément, et qui nous donne la conscience de vivre. Notre intention se porte sur l'action entière. Quand celle-ci est morale, c'est-à-dire conforme à la règle raisonnable et divine, il n'y a pas lieu de rejeter le plaisir

époux qu'elle ne veut blesser en aucune manière, ni par ses mouvements, ni par sa démarche, ni dans ses actions ou ses paroles : elle encourrait, en cela, son déplaisir ; elle redoute également de lui être moins agréable pour une faute, même légère. Cette juste crainte nous pousse à nous abstenir, non seulement des péchés graves, mais encore des péchés véniels, parce que l'habitude des péchés véniels nous fait perdre la tranquillité de l'âme et la familiarité avec Dieu ; elle nous fait aussi négliger des grâces diverses.

3. De nombreux avantages doivent nous exciter à la bonne crainte. C'est elle le commencement de la sagesse : « La crainte du Seigneur est le commencement de la Sagesse » (*Ps. 110, v. 10*) ; elle est le commencement de la justice : « Celui qui n'a pas la crainte ne pourra être justifié » (*Eccli., ch. 1, v. 28*). Elle est aussi le sceau et le couronnement de toutes les grâces et de toutes les vertus : « La crainte du Seigneur surpasse toutes choses (*Eccli., ch. 25, v. 11*). Mais là où elle n'est pas, toute grâce disparait subitement et la conscience devient mauvaise. « Si vous ne vous attachez pas fortement à la crainte de Dieu, votre maison sera bientôt détruite » (*Eccli., ch. 27, v. 3*).

qu'on en ressent. Cette doctrine n'a rien perdu de sa vérité libératrice, malgré les désordres du péché originel et de la sensibilité, qui, trop souvent, donnent la prépondérance au plaisir comme unique mobile de l'action.

Saint Bernard nous parle d'une autre utilité de la crainte de Dieu : « En vérité, il n'est rien de plus efficace pour mériter la grâce, pour la garder ou la recouvrer, que de se tenir constamment devant Dieu, non pas avec orgueil, mais dans la crainte. « Heureux l'homme qui craint toujours » (*Prov., ch. 28, v. 14*). La grâce vous sourit-elle, craignez. Craignez, lorsqu'elle s'en va ; craignez lorsqu'elle revient ; c'est cela : être toujours dans la crainte... Vous avez la grâce, craignez que vos œuvres ne soient pas dignes d'elle... Elle vous est enlevée ; craignez : votre chute est toute proche... Mais si, encore par bonté, la grâce vous est rendue, c'est alors qu'il faut craindre davantage une rechute : « Vous voilà guéri, ne péchez plus, de peur qu'il ne vous arrive quelque chose de pire » (*Jean, ch. 5, v. 14*) (1).

La chute lamentable des Anges doit aussi nous engager à craindre. « Voici, les serviteurs de Dieu ne sont pas stables, et il trouve des fautes dans ses anges : combien plus ceux qui habitent des maisons de boue, qui ont leurs fondements dans la poussière, et qui seront réduits en poudre, comme par la teigne ! » (*Job, ch. 4, v. 18 et 19*). De même, la chute, depuis le commencement du monde, de ceux qui avaient d'abord vécu saintement : Adam,

(1) Saint Bernard, *Sermon 54 sur les Cantiques*. P. L. t. 183, col. 1042, 1043.

Samson, Salomon..., tous les apôtres. Et, de nos jours (1), hélas ! la chute de saints personnages ! c'était prédit : « Il en tombera mille à votre côté — il s'agit de ceux qui devraient s'asseoir à côté du Juge, au jour du jugement, — et dix mille à votre droite (*Ps. 90, v. 7*) — ceux qui devraient prendre place à droite du Christ. »

La Glose dit à ce propos : « Plusieurs pensent qu'ils jugeront les autres, et beaucoup plus encore espèrent être placés à droite parmi les élus ; mais ils se trompent, parce qu'ils présument d'eux-mêmes, ils n'ont point leurs racines fixées en haut, et ils seront déçus dans leurs espérances (2). »

Les exemples des saints qui craignaient Dieu nous excitent aussi à le craindre. « J'ai craint le Seigneur, affirmait Job, *ch. 31, v. 23*, comme on redoute les flots qui se soulèvent. Et sur ce verset de Job : « Je descendrai tout entier au plus profond de l'enfer » (*ch. 17, v. 16*), la Glose (3) fait cette

(1) Hélas, *aujourd'hui*, des hommes très saints succombent (la phrase latine fait image : « Et, heu, hodie viri sanctissimi prosternuntur », on voit ces pauvres gens tomber tout de leur long, et s'abattre misérablement). C'est la seule allusion de l'auteur à un événement contemporain. On ne peut rien en tirer pour la date de composition de son ouvrage. De tout temps, il y a eu des scandales, des chutes retentissantes.

(2) Glose de Pierre Lombard, au v. 7 du Ps. 90 ; P. L. t. 191, col. 851.

(3) La glose ordinaire, P. L. t. 113, col. 804-805. Le texte de Migne est un peu différent de celui que donne l'auteur.

réflexion : Voyez un peu : quel est celui d'entre nous qui serait sûr de son repos, lorsqu'il en est tout inquiet celui-là même que le Juge approuve ? (1) Et saint Jérôme parlait ainsi de lui-même : « Chaque fois que je pense au jour du jugement, je frémis de tous mes membres » (2). Alors que de si grands saints sont tout tremblants, que ferons-nous donc, nous autres malheureux ?

4. Une marque d'une juste crainte, c'est d'être tellement attentif à tout ce qui a trait à Dieu qu'on ne néglige, nulle part et jamais, rien de ce que l'on peut faire, et qu'on mette, dans toutes ses actions, le plus de ferveur possible. « Celui qui craint Dieu ne néglige rien » (*Eccli.*, *ch.* 7, *v.* 18) ; « et il fera tout bien » (*Eccli.*, *ch.* 15, *v.* 1).

5. Celui qui fait le bien ou qui renonce au mal, non pas à cause de Dieu, mais par peur de perdre sa vie ou sa fortune, — ou, pour ne pas les perdre, laisse là le bien et fait le mal, — celui-là prouve que sa crainte est inique. Notre-Seigneur nous défend d'avoir une crainte semblable : « Ne craignez pas ceux qui tuent le corps » (*Matt.*, *ch.* 10,

(1) Allusion aux louanges que Dieu, dans le livre de *Job*, adresse souvent à celui qu'il appelle « son serviteur Job » (par ex., ch. 2, v. 3).

(2) Les éditions des Œuvres du B^x Albert le Grand, de Lyon (1651) et de Paris (1898) indiquent comme référence la lettre de saint Jérôme à Chromatius. Cette pensée ne se trouve pas dans la lettre 7e à Chromatius. P. L. t. 23, col. 338-341.

v. 28). « Qui êtes-vous donc, pour avoir peur d'un homme mortel ? » (*Isaïe, ch. 51, v. 12*). Et le Seigneur demande à ces timides : « Où sont vos dieux, en qui vous mettiez votre confiance ? » (*Deutéronome, ch. 32, v. 37*).

CHAPITRE XXIII

La Joie

1. La véritable allégresse ou la joie consiste à trouver notre charme et notre consolation en ce que Dieu possède, s'il est vrai que tout ce qui peut nous réjouir se trouve en lui : la puissance, la sagesse, la bonté, la libéralité, la beauté, la bonté, la miséricorde, la justice, la vérité, la noblesse, la sainteté, la douceur, la fidélité, l'amour, l'humilité, et autres perfections de ce genre. Tout cela est à l'infini et éternel en Dieu (1).

2. Celui-là a la vraie joie qui fait toutes ses actions avec une conscience sincère, qui ne transgresse jamais, sciemment, ses vœux ou les commandements, et qui veut toujours progresser et se conformer aux exemples de Jésus-Christ et à ses mœurs

(1) On se souvient que l'auteur, au premier chapitre, a déjà signalé ces mêmes perfections divines comme l'objet de la charité. Il y a avantage à rapprocher ces deux chapitres puisque la joie n'est pas, à proprement parler, une vertu, mais un acte de la vertu de charité. Celui qui aime Dieu se réjouit de ce que Dieu, son ami, possède toutes les perfections.

divines. L'apôtre saint Paul se réjouissait d'une telle conscience et s'en glorifiait : « Ce qui fait notre gloire, c'est le témoignage de notre conscience que nous nous sommes conduit dans le monde, et particulièrement envers vous, avec simplicité et sincérité devant Dieu, non pas avec une sagesse charnelle, mais avec la grâce de Dieu » (*IIe lett. aux Cor., ch. 1, v. 12*).

3. Que Dieu, infiniment bon, se soit uni, entre toutes les créatures, la seule créature humaine, au point qu'on puisse dire vraiment que Dieu est homme et que l'homme est Dieu, et tout ce que Dieu a par nature, l'homme le possède par grâce, cela ne doit-il pas provoquer en notre âme une joie véritable ? « Dieu ne s'est pas uni aux Anges, mais au sang d'Abraham » (*Epître aux Hébreux, ch. 2, v. 16*). « N'est-ce pas quelque chose de grand et de merveilleux, s'écrie saint Jean Chrysostome, que notre chair soit assise, au ciel, bien haut, et que les Anges et les Archanges l'adorent ! » (1)

Autre motif de joie : Dieu nous a rendus certains du bonheur éternel, bonheur garanti par les pro-

(1) L'auteur ne cite pas textuellement, il reproduit plutôt la pensée de saint Jean Chrysostome : *3e homélie sur l'épître aux Ephésiens,* P. G. t. 62, col. 25 : « Que Dieu ait fait asseoir le Christ, au-dessus de toute principauté... c'est vraiment grand et admirable »... ; col. 27 : « les anges, les archanges et toutes ces puissances le craignent et le révèrent. »

messes de la loi et des prophètes et par son propre serment : « le serment qu'il fit à Abraham, notre père » (*Luc, ch. 1, v. 73*), bonheur assuré par le don spécial des Evangélistes, par le témoignage des Apôtres, par le don de l'Esprit-Saint au baptême, — l'Esprit est le gage de notre héritage, — par les arrhes, c'est-à-dire l'avant-goût de ce bonheur, dans la dévotion et [le sentiment de] la douceur de Dieu, par le Christ, le Fils unique de Dieu, qui est notre otage. Saint Paul (*aux Philipp., ch. 4, v. 4*) nous exhorte à cette double joie. « Réjouissez-vous toujours dans le Seigneur (à cause de l'union de Dieu avec notre nature); je vous le dis encore, réjouissez-vous (à cause de la certitude du bonheur éternel) » (1).

4. C'est une preuve de la vraie joie, et un bon motif, pour quelqu'un, de se réjouir vraiment, que d'avoir l'assurance, par inspiration intérieure, de la rémission de ses péchés qui avaient si gravement offensé Dieu et les créatures et avaient fait perdre,

(1) De quelle certitude s'agit-il? Elle est absolue du côté de Dieu. Dieu veut notre bonheur éternel, et son Fils, notre Rédempteur, nous l'a mérité. Mais notre salut, à nous, est soumis à l'épreuve ; l'auteur lui-même le disait au chapitre de l'Espérance : « Nous ne savons pas si nos bonnes œuvres plaisent à Dieu », comme nous ne sommes jamais absolument sûrs d'être en état de grâce. Cette incertitude nous maintient dans l'humilité. « Travaillez à votre salut, disait saint Paul aux *Philippiens, ch. 2, v. 12*, avec crainte et tremblement. »

au pécheur lui-même, avec toutes les grâces reçues, le droit d'en recevoir encore à l'avenir. Marie-Madeleine a eu cette certitude lorsque Notre-Seigneur lui dit : « Beaucoup de péchés lui sont remis, parce qu'elle a beaucoup aimé » (*Luc, ch.* 7, *v.* 47) (1). Saint François aussi : il lui fut révélé que ses fautes, jusqu'à la plus petite partie, lui étaient tout à fait remises (2).

Une autre marque de joie et une nouvelle raison de se réjouir, c'est l'assurance intérieure que l'on est fils de Dieu et héritier du royaume céleste. L'Esprit-Saint nous donne cette assurance : « Il rend lui-

(1) La certitude de Marie-Madeleine ne procède donc pas d'une inspiration interne, mais de la parole du Christ. Certains saints, évidemment, ont bénéficié d'une lumière intérieure qui leur révélait l'état de leur âme et la rémission de leurs péchés. Mais Notre-Seigneur y a pourvu, pour tous, d'une manière générale, par le sacrement de Pénitence. L'absolution est le signe sensible de la grâce rendue et de l'amitié de Dieu recouvrée.

(2) Voir : *Légende de saint François*, dans les Œuvres complètes de saint Bonaventure (Quaracchi, 1898, tome 8, 1re légende, ch. 3, p. 511, n. 6) : « certificatus est de remissione plenaria omnium delictorum », il eut la certitude de la rémission plénière de tous ses péchés. — La *Petite Légende*, p. 567 (3e leçon), ajoute : « usque videlicet *ad quadrantem novissimum* », c'est-à-dire jusqu'au dernier quart (la quatrième partie d'une pièce de monnaie), nous dirions : jusqu'au dernier centime (S. Matth., ch. 5, v. 26... jusqu'à la dernière obole). Voici maintenant le texte de l'auteur qui semble annoncer une citation : « Et B. Franciscus (hanc certitudinem habuit) de quo *dicitur* : quadrans quoque novissimus culparum sibi penitus dimitti revelatur. » (Voir Préface, p. 1.)

même témoignage à notre esprit que nous sommes enfants de Dieu. Si nous sommes fils, nous sommes aussi héritiers, héritiers de Dieu, cohéritiers du Christ » (*Rom.*, *ch. 8*, *v. 16 et 17*). L'apôtre saint Paul avait cette certitude : « J'ai l'assurance que ni la mort, ni la vie... ni aucune créature ne pourra nous séparer de l'amour de Dieu en Jésus-Christ » (*Rom.*, *ch. 8*, *v. 38* et *39*) (1).

5. La joie est fausse lorsqu'on trouve son plaisir en ce qui passe : biens temporels, amitiés sensibles, avantages physiques, joies de ce monde ; cette joie nous enlace dans la tristesse. En effet, comme tout cela passe, la joie s'en va aussi, et la tristesse vient ensuite. Et si cette tristesse ne se retire du cœur, la joie véritable n'y entrera jamais : l'une et l'autre ne peuvent être ensemble, tels l'eau et le feu, qui s'excluent mutuellement.

Vous avez aussi parfois une joie toute naturelle à penser aux perfections de Dieu, à en parler ou à en entendre parler, ou à lire un traité de ses perfections, vous avez même de la joie à désirer le royaume du ciel (tous, en effet, nous désirons instinctivement le bonheur), mais cette joie purement naturelle est

(1) Ce témoignage de l'Esprit-Saint — sa parole intérieure — rassure le chrétien et lui donne une certitude — qui laisse entières les obscurités de la foi, — certitude personnelle, incommunicable, qui n'a de valeur que pour celui qui en est favorisé, mais qui lui suffit amplement pour mener jusqu'au bout le bon combat.

vaine, et il est difficile de reconnaître si on a affaire à une joie qui vient de la grâce et de Dieu, ou si ce n'est qu'une joie naturelle (1). Il serait heureux celui qui pourrait dire avec Isaïe : « Je me réjouirai dans le Seigneur (mon créateur) et mon cœur sera ravi d'allégresse en mon Dieu (rédempteur), parce qu'il m'a couvert du vêtement du salut » (*ch. 61, v. 10*).

(1) Ce paragraphe de la fausse joie corrige un peu le précédent. La joie du bien divin qu'il y a en nous (la grâce) n'est pas complète ici-bas, elle s'accompagne d'une certaine tristesse, puisque cette vie divine, il reste toujours possible que nous la perdions. La joie du Bien divin en soi est plus parfaite : nous nous réjouissons de ce que Dieu est Dieu, de ce qu'il a toutes les perfections, et de ce que personne ne peut lui ravir, ni diminuer en rien, essentiellement, le bonheur infini qu'il ressent en lui-même et de lui-même.

CHAPITRE XXIV

La Tristesse

1 et 2. La tristesse véritable, c'est une douleur du cœur, causée par toutes les offenses que Dieu a reçues, sans motif, de ses créatures, depuis que le monde existe, et qu'il recevra, jusqu'à la fin, aussi bien des religieux que des séculiers. Cette douleur devrait faire verser, à tous ceux qui aiment Dieu, des larmes de sang!

Une autre part de la vraie tristesse, c'est que, trop souvent, l'homme succombe à la tentation sans résistance. Ainsi, dès qu'il voit ou entend, dans la nature animée, quelque chose qui se rapporte à l'impureté, aussitôt son âme est souillée par des pensées, des plaisirs, des sentiments impurs. Reçoit-il, par l'un de ses sens, ce qui peut exciter en lui la vaine gloire, l'envie, la colère, la rancune, le dénigrement, l'avarice, la légèreté, l'amitié sensible ou un péché quelconque, aussitôt, sans combat, le voilà précipité dans un de ces péchés : s'en relèvera-t-il jamais? Et si, avec la grâce de Dieu, il se relève, il n'est pas certain qu'il rentrera en possession de

la grâce qu'il avait auparavant et dans la même mesure. De nous-mêmes, nous pouvons tomber, nous ne pouvons jamais nous relever par nous-mêmes. Dieu sait bien que « nous ne sommes que chair, un souffle qui s'en va et ne revient plus » (*Ps.* 77, *v.* 39).

Encore une autre part de la véritable tristesse : Que de grâces provenant de la bonté paternelle de Dieu sont réduites à néant, parce qu'elles ne retournent pas à leur source, selon les desseins de Dieu, avec un intérêt considérable. Cela, toutes les créatures seraient impuissantes à le regretter dignement.

3. Pour nous exciter à la véritable tristesse, nous avons les saints exemples de la vie de Jésus dont l'âme fut triste depuis le commencement de sa vie jusqu'à sa mort (1). Et lui-même proclame bien-

(1) Notre-Seigneur avait, dès le premier instant, la volonté de nous racheter. Il savait ce que lui coûterait notre rédemption. Il acceptait de mourir pour nous, il voulait déjà sa passion. Alors, on peut dire que l'âme de Jésus fut triste depuis le commencement de sa vie, parce qu'il avait toujours sa passion et sa mort comme présentes, acceptées par sa volonté pleinement délibérée, mais singulièrement contraires à sa sensibilité qui s'en effrayait, et la tristesse envahissait son âme, parce qu'il le voulait bien. Mais il ne faut pas oublier que l'âme humaine de Notre-Seigneur jouissait aussi, depuis le premier instant, de la vision bienheureuse de Dieu... On peut encore faire remarquer que les Evangélistes ont signalé en Notre-Seigneur certains sentiments de compassion et de tristesse : Jésus, contristé de l'aveuglement des Pharisiens

heureux les affligés : « Heureux ceux qui pleurent, ils seront consolés » (*Matt.*, *ch.* 5, *v.* 5). C'est seulement par la tristesse qu'on peut trouver la joie, dit une glose sur l'épître de saint Jacques (1).

Ce qui doit encore nous pousser à la tristesse, c'est son utilité. La vraie tristesse est plus utile que la vraie joie : « Il vaut mieux aller à la maison de deuil qu'à la maison de festin » (*Ecclé.*, *ch.* 7, *v.* 2). Souvent, en effet, la tristesse nous humilie, tandis que la joie nous exalte. Et, conséquence plus malheureuse, il arrive parfois, après la joie et la dévotion spirituelles, que nous sommes, ce jour-là, moins retenus et moins circonspects dans nos actions que si ces joies nous avaient été refusées. Autre avantage de la tristesse : « Alors que les prières et le reste des bonnes œuvres agissent sur Dieu à la manière d'une onction caressante, les larmes, fruit de la tristesse, lui font violence et sont comme une piqûre, d'après saint Bernard (2). »

(*Marc*, *ch.* 3, *v.* 5) et de leur incrédulité, quand ils demandent un signe du ciel (*ch.* 8, *v.* 12) ; il pleure sur Jérusalem (*Luc*, *ch.* 19, *v.* 41). mais il se réjouit aussi dans sa prière d'action de grâces, acte de charité parfaite et de joie divine : « Je vous bénis, Père, Seigneur du ciel et de la terre » (*Matt.*, *ch.* 11, *v.* 25).

(1) C'est la première fois que l'auteur cite « une certaine glose » (*quaedam glossa*).

(2) Le P. Berthier (p. 144) indique en note, comme référence, la *Vigne Mystique*, ch. 33 (cet opuscule n'est pas de S. Bernard, mais probablement de S. Bonaventure, — voir p. 41, note 1). A ce chapitre, P. L. t. 184,

4. C'est une preuve que la tristesse est véritable, si la douleur allège l'âme au lieu de l'abattre, et si, bien loin de vouloir en être débarrassée, l'âme désire toujours une plus grande tristesse. Au contraire, c'est une tristesse inique, celle qui décourage l'âme et celle dont on s'efforce de se libérer aussitôt. Il est écrit à son sujet : « Un esprit accablé dessèche la moelle des vertus » (*Prov., ch. 17, v. 22*). « La colère de l'homme (elle provient de la tristesse) ne fait pas la tristesse selon Dieu » (*Jacq., ch. 1, v. 20*) (1).

Il prouve qu'il a la vraie tristesse, celui qui refuse à ses sens tout ce qui est délicat et recherché, et qui n'entend, ne voit, ne touche rien de ce qui peut apporter à sa tristesse un adoucissement. Il évite de même les lieux et les personnes capables de diminuer sa peine intérieure. Il n'ignore pas, en effet, que c'est une voie sûre de finir sa vie dans la vraie tristesse, selon cette parole de l'*Ecclésiaste, ch. 8, v. 5* : « Le cœur du sage se trouve là où il y a de la tristesse, et le cœur des insensés, là où règne la joie. »

col. 708-700, on parle bien des larmes, mais des larmes du Christ : Jésus a pleuré à cause de nous, et nous n'en serions pas émus jusqu'aux larmes ! On n'y trouve pas la pensée reproduite par l'auteur, et qui est aussi attribuée (note de l'édition du P. Jammy, Lyon, 1651) à saint Jérôme et à saint Augustin.

(1) D'après la Vulgate : « la colère de l'homme n'opère pas la justice de Dieu ».

5. Sans prêter attention aux dispositions souverainement sages de Dieu, se désespérer à cause de la perte des biens temporels ou se mettre à la torture (1) à cause du malheur ou de la mort de ses amis, ou pour une infirmité physique ou une réprimande, c'est un signe d'une tristesse mal fondée. Une tristesse semblable n'apporte aucune grâce, et elle met, pour ainsi dire, l'âme en pièces. « Comme la teigne nuit aux vêtements et le ver au bois, ainsi la tristesse ravage le cœur de l'homme » (*Prov.*, *ch. 25, v. 20*). « Le chagrin de l'âme jette l'esprit dans un profond abattement » (*ch. 15, v. 10*).

(1) Ce mot désigne une affliction excessive, car il est naturel de s'affliger quand on a perdu quelque chose que l'on aimait. Notre-Seigneur, dans sa parabole, ne semble pas blâmer « la femme qui ayant dix drachmes, si elle en perd une..., cherche avec soin jusqu'à ce qu'elle l'ait retrouvée » (*Luc, ch. 15, v. 8*), et se réjouit ensuite avec ses amies et ses voisines. Cette douleur est trop humaine pour qu'on puisse s'en défendre. Mais elle est mauvaise, si elle nous trouble tellement qu'elle nous empêche de « considérer les ordres de la sage providence de Dieu » pour nous y soumettre et accepter, avec résignation, le malheur et les épreuves qui cachent une grâce de Dieu et nous rapprochent davantage de lui.

CHAPITRE XXV

La Reconnaissance

1. La véritable et parfaite reconnaissance consiste à exalter l'excellence des dons de Dieu dans l'âme, avec tout le respect intérieur qui lui est dû et en se méprisant soi-même. C'est de cette manière que David vantait le don des commandements de Dieu : « Vos commandements, je les aime plus que l'or, plus que les pierres précieuses » (*Ps. 118, v. 127*). Et Salomon faisait l'éloge du don de la Sagesse : « Elle vaut mieux que tout ce qu'il y a de plus précieux, et rien de ce que l'on peut souhaiter ne lui est comparable » (*Prov., ch. 8, v. 11*).

2. Il a la reconnaissance véritable, celui qui se sent indigne de tous les dons de Dieu ; et plus on se croit indigne des bienfaits de Dieu, plus on ressent cette indignité, plus aussi se développe la gratitude de l'âme. « Pour tout ce que vous nous avez donné, ô Christ, vous ne nous demandez qu'une chose : notre salut ; ce salut lui-même, c'est

vous qui nous l'accordez, et vous remerciez ceux qui le reçoivent » (S. Jean Chrysostome) (1).

3. Ce qui doit nous conduire à la véritable gratitude, c'est la considération attentive de Celui qui donne : il est tout-puissant, très noble et très aimant, le plus fidèle aussi, il est excessivement bon, en tout heureux et parfait. C'est, de même, la grandeur des dons. Aucun don venant de Dieu, qu'il soit fait au corps ou à l'âme, aucun don n'est si petit qu'il ne renferme, pour ainsi dire, ce Dieu infini avec la toute-puissance divine. On doit apprécier aussi les sentiments de celui qui donne : Dieu ne se donne pas à demi, ou de mauvaise grâce, pour être débarrassé de nous ; mais il se donne, parce qu'il le désire ardemment, de toute sa bonté et de tout son amour. L'utilité des dons, voilà ce qu'il faut encore évaluer. Chacun de ses dons, Dieu nous les accorde pour que nous le connaissions, pour que nous l'aimions et que nous jouissions de lui, et pour qu'il nous rende heureux. Examinons aussi ce qui le pousse à nous faire ses dons : ce n'est pas la crainte d'un mal ni l'espérance d'un bien ; ce n'est pas quelque vertu qui soit nôtre, c'est sa bonté immense et éternelle.

(1) Le P. Berthier (p. 147) donne la référence suivante : *Homélie sur le psaume 113*. Saint Jean Chrysostome, à cet endroit (P. G. t. 55, col. 309), dit simplement que Dieu est plus soucieux du salut des hommes, que de sa propre gloire. (Voir *Préface*, p. 4).

Il faut également penser à notre indignité : nous ne sommes pas même dignes de vivre, nous n'avons pas mérité d'être des vers parmi les autres créatures ; et à l'utilité de la reconnaissance : c'est la gratitude, en effet, qui ouvre les sources de la miséricorde et pousse Dieu à se répandre ; « l'ingratitude, au contraire, dessèche les sources de la divine bonté, la rosée de la miséricorde et les flots de la grâce » (1). Vraiment oui, une âme devient d'autant plus capable de recevoir la grâce que sa reconnaissance est plus grande ; et Dieu aussi, qui est souverainement prodigue, se sent poussé davantage à donner libéralement.

4. Recevoir, avec respect, chacun de ces grands bienfaits de Dieu, l'en remercier de tout cœur, et s'efforcer de garder intactes les grâces provenant de son immense amour, voilà la preuve d'une véritable gratitude. Comment prétendre, en effet, que le don d'un ami vous est agréable, si vous le recevez avec indifférence et si, volontairement et tout de suite, vous le laissez se gâter et se perdre ?

Nous avons besoin d'être reconnaissants, non seulement de ce qui nous console, mais encore de ce qui nous afflige, car l'un et l'autre, Dieu nous le donne du même amour et par égale bonté. Voilà pourquoi Tobie s'écriait : « Je vous bénis, Sei-

(1) S. Bernard, *Sermon 51 sur les Cantiques*. P. L. t. 183, col. 1027.

gneur, Dieu d'Israël, parce que c'est vous qui m'avez châtié et c'est vous qui m'avez guéri » (*ch. 11, v. 17*). En effet, il y a égalité de grâce et de gloire, quand Dieu nous donne des consolations, ou lorsqu'il permet que des tribulations nous arrivent. Il y a même plus de grâce dans le second cas, et plus d'utilité ; ainsi en fut-il pour Job. « Nous recevons de Dieu le bien, confessait-il, pourquoi n'en recevrions-nous pas le mal aussi ? » (*ch. 2, v. 10*). C'est comme s'il disait : Nous devons accepter l'un et l'autre avec reconnaissance.

5. C'est une preuve d'ingratitude que de fermer son cœur par mauvais vouloir, par colère, par légèreté, par les plaisirs, ou par amitié sensuelle : toutes choses qui empêchent de recevoir les dons spirituels ; ou encore de ne pas se soucier de conserver les grâces reçues ni d'accroître les grâces données ; de ne pas s'appliquer à s'en servir, selon la volonté de Dieu, pour l'utilité commune ; ou enfin (et cela arrive fréquemment, hélas !), de ne pas cesser d'attaquer ce Dieu avec les bienfaits qu'on en a reçus, et dans son corps et dans son âme et dans les puissances de cette âme. Alors vraiment on mérite de tout perdre, puisque l'on use de ces dons contre celui qui les accorde libéralement.

CHAPITRE XXVI

Le Zèle des âmes

1 et 2. Le zèle des âmes est véritable et parfait lorsque l'on travaille pour le salut des âmes, dans de saintes méditations, par des désirs fervents, par des larmes, des prières, des jeûnes et des veilles, par la prédication et les confessions (1), par des conseils, par l'enseignement et d'autres bonnes œuvres. C'est une grâce immense, décrite en ces termes par le Vénérable Bède : « Peut-il y avoir une grâce plus élevée, et une manière de vivre plus agréable

(1) Ce chapitre s'adresse directement aux prêtres; il ne sera cependant pas inutile aux simples fidèles qui se convaincront davantage de la nécessité de demander à Dieu, pour leurs pasteurs, la grâce du saint zèle des âmes, du zèle véritable et désintéressé; et pour eux-mêmes la grâce de la pureté d'intention, sans laquelle on perd, si facilement, une partie du mérite de ses bonnes actions. Il ne suffit pas de faire *le bien,* dira l'auteur, au chapitre 30, il faut encore le *bien* faire, c'est-à-dire par charité, pour accomplir la volonté de Dieu aimé par-dessus tout, et non avec des sentiments mêlés d'amour-propre, comme si on demandait, avant chacune de ses actions : Que m'en reviendra-t-il? ... Peu importe, pourvu que Dieu en soit mieux aimé et plus glorifié.

à Dieu que la grâce et la vie de ceux qui s'appliquent et s'exercent, quotidiennement, à ramener les autres à la grâce de leur Créateur, et à augmenter les joies de la patrie céleste par l'acquisition renouvelée d'âmes fidèles? » « Au regard du Dieu tout-puissant, dit saint Grégoire (1), il n'est pas de sacrifice supérieur au zèle des âmes. » Et cela, parce que l'image de la Trinité est imprimée dans nos âmes.

3. Ce qui doit nous conduire au zèle des âmes, c'est l'exemple de Jésus-Christ. Pendant toute sa vie, Notre-Seigneur a eu une soif si ardente de la conversion des pécheurs et de la perfection des justes, que, pour recouvrer les âmes vendues (au démon), il a offert chacun de ses membres à une peine spéciale, et il s'est offert lui-même à la mort la plus ignominieuse. Il avait tellement le souci de réconcilier les hommes qu'il s'occupait fort peu de ce que cela lui coûtait, pourvu qu'il gagnât ces pauvres égarés (selon S. Bernard) (2).

Qu'elle est donc grande, la dignité de nos âmes, et quel zèle de Dieu pour les âmes! Afin de les rache-

(1) *Ier livre d'homélies sur Ezéchiel*, Hom. 13. P. L. t. 76, col. 932.

(2) Saint Bernard, au *22e Sermon sur les Cantiques*, P. L. t. 183, col. 881 (référence indiquée par le P. Berthier, p. 152, note 2), dit seulement : « Que devait-il faire pour vous qu'il n'ait point fait? Il a éclairé l'aveugle, il a rendu libre le prisonnier, il a ramené celui qui s'égare, il a réconcilié le coupable. »

ter, le Fils de Dieu offrit à son Père tout son sang précieux, alors qu'une seule goutte d'un sang si précieux aurait suffi (comme le dit saint Ambroise) pour racheter le genre humain tout entier, et alors, surtout, que son bonheur ne pouvait s'en accroître en rien, ni diminuer. Cette noblesse des âmes, Dieu la connaissait dans sa sagesse, mais nous ne la connaissons pas, nous. « Hélas! gémissait saint Bernard, comme nous prêtons peu d'attention à la noblesse de l'âme! C'est elle qui fait vivre le corps, et son absence montre bien ce que sa présence apportait à celui-ci. L'âme, Dieu l'estime à ce point qu'il a donné, pour elle, son Fils unique; et le démon l'apprécie tellement qu'il donnerait, pour une âme, le monde entier » (1).

4. Une preuve de la véritable ferveur, c'est de ne pas se soucier de son corps, ni de sa vie, afin de gagner un plus grand nombre d'âmes au Christ. David avait ce zèle, lorsqu'il disait : « Qui m'accordera de mourir pour toi, ô mon fils Absalon? » (*IIe livre des Rois, ch. 18, v. 33*) (2). Et saint Paul, éga-

(1) Le 3e chapitre des *Méditations sur la nature de l'homme* (opuscule qui n'est pas de saint Bernard) est consacré à la dignité de l'âme humaine (P. L. t. 184, col. 489-492); on n'y trouve pas la pensée que l'auteur attribue à saint Bernard.

(2) L'auteur prête à David des sentiments qu'il n'avait pas, semble-t-il, en cette circonstance. C'est sa douleur de père qui s'exprime ainsi : « Que ne suis-je mort à ta place, ô mon fils ? »

lement : « Pour moi, je dépenserai volontiers, et je me dépenserai moi-même pour vos âmes » (*IIe aux Cor., ch. 12, v. 15*). « Chaque jour, je suis exposé à la mort, aussi vrai, mes frères, que vous êtes ma gloire » (*Ire, ch. 15, v. 31*). Saint Dominique aussi avait ce zèle, lui qui voulut se vendre pour racheter un chrétien captif chez les Maures ; il eut de nouveau l'intention de se vendre pour un autre qui restait chez les hérétiques parce qu'ils lui donnaient de quoi vivre ; mais Dieu, dans sa sagesse, veillait à sa liberté pour le salut d'une multitude d'âmes.

5. Un signe de la fausse ferveur, c'est d'être soucieux des œuvres spirituelles bien plus pour ce qui en revient : présents, honoraires, que pour les âmes elles-mêmes. Tel n'est pas le démon, figuré par le roi de Sodome qui disait à Abraham : « Donne-moi les âmes ; le reste, prends-le pour toi » (*Gen., ch. 14, v. 21*)(1). Et celui qui travaille pour l'amitié des hommes ou leurs faveurs, plutôt qu'à les sanctifier et les perfectionner, celui-là prouve que sa ferveur est fausse ; il ne peut pas dire avec l'apôtre saint Paul : « Ce n'est pas vos biens que je cherche, c'est vous-mêmes » (*IIe lett. aux Cor., ch. 12, v. 14*).

(1) Ce texte, on le sait, n'a pas le sens que lui donne l'auteur. Le mot « âme », principe de la vie, désigne la personne vivante : « Donne-moi les personnes, prends pour toi les biens. »

Il faut remarquer ceci : partout où deux motifs, — soit, par exemple, Dieu et une autre raison, — nous poussent à une œuvre quelconque, il est difficile de reconnaître lequel nous meut davantage. Ainsi quelqu'un est excité à entendre les confessions ou à faire une autre œuvre spirituelle; ce qui le pousse, c'est le salut des âmes et l'espérance de certains honoraires, ou la faveur, le désir de plaire ou le plaisir d'agir à son gré ou quelque autre plaisir. Alors, on ne discerne pas facilement lequel de ces motifs impressionne davantage l'esprit de celui qui s'adonne à ces œuvres.

Voici pourtant une preuve évidente que l'un de ces différents motifs agit plus que Dieu ou le zèle des âmes : c'est lorsqu'on entend plus volontiers les riches, les nobles, ceux qui ont pour eux jeunesse et beauté, de préférence aux pauvres, aux gens du peuple, aux vieillards et aux infirmes; lorsqu'on aime se trouver plus souvent et plus longtemps avec les premiers qu'avec les seconds, et probablement avec moins de fruit. Ces braves gens n'ont-ils pas la conscience aussi bonne que les autres, et meilleure quelquefois? ils obéissent aux conseils, autant, sinon plus, que ceux-là, ils s'appliquent à la perfection et ils plaisent à Dieu autant et plus que les autres. « Mes frères, disait saint Jacques, Dieu n'a-t-il pas choisi les pauvres en ce monde, pour être riches dans la foi et héritiers du royaume qu'il a promis à ceux qui l'aiment? Et vous, vous faites affront au

pauvre » (*Jacq.*, *ch.* 2, *v.* 5) lorsque vous ne vous souciez pas de lui. C'est en lui cependant que l'on honore spécialement le Christ, ainsi qu'on le dit dans une homélie sur cette parole de saint Pierre : « Rendez honneur à tous » (*Ire lettre*, *ch.* 2, *v.* 17).

Une autre preuve évidente d'un faux zèle, c'est de chercher dans nos actions, au lieu de la part qui nous revient, celle qui est réservée à Dieu (1). Pour les œuvres, en effet, qui supposent, avec le travail, une consolation : ainsi la prédication, la confession, la prélature et autres choses de ce genre, nous sommes toujours prêts, malgré le péril qu'elles comportent. Au contraire, lorsqu'il s'agit d'œuvres pénibles et sans consolation : jeûnes, veilles, disciplines, etc., et qui sont cependant sans danger, nous nous en abstenons autant que possible.

(1) Si nous cherchons plus la part de Dieu que la nôtre, il semble que ce soit le signe du vrai zèle. Mais l'auteur donne à la part de Dieu un sens spécial : c'est l'honneur, la consolation, le côté spirituel de l'œuvre ; notre part, c'est la fatigue, c'est la peine et la charge, le côté matériel de l'œuvre qui pèse à notre nature en même temps qu'il lui déplaît.

CHAPITRE XXVII

La Liberté

1. La liberté véritable consiste à n'être pas retenu par les liens du péché qui vraiment vous enserre et vous rend esclave : « Le méchant est pris dans ses propres iniquités, il est saisi par les liens de son péché » (*Prov.*, *ch. 5*, *v. 22*). « Tout homme qui commet le péché est esclave du péché » (*Jean*, *ch. 8*, *v. 34*). Ce n'est pas être libre que de pécher, ce n'est pas non plus une partie de la liberté, comme le dit saint Anselme (1) ; c'est, au contraire, la pire espèce de servitude ; et, seul, le secours du Fils de Dieu nous en délivre : « Vous serez vraiment libres si le Fils de Dieu vous affranchit » (*Jean*, *ch. 8*, *v. 36*).

2. Il est vraiment libre, celui que rien ne captive, ni le désir des richesses, ni la gloire ou la faveur des hommes, ni le désir de plaire aux autres ou la peur de leur déplaire, ni l'amitié sensible, ni la crainte servile, ni la jouissance des joies passagères.

(1) *Dialogue sur le libre arbitre*, ch. 1er. P. L. t. 158, col. 490.

3. Pour nous exciter à l'amour de la liberté véritable, considérons la providence de Dieu qui veut que nous soyons libres. Dieu a donné à l'homme le libre arbitre ; par là surtout, il le faisait semblable à lui-même, puisque rien ne peut forcer la liberté de l'homme, pas plus que Dieu ne peut être contraint par personne. Ainsi donc, Dieu a donné à l'homme la liberté : « Au commencement, il a créé l'homme et il l'a laissé dans la main de son conseil... il a mis devant vous l'eau et le feu ; du côté que vous voudrez, vous pouvez étendre la main. L'homme a devant lui la vie et la mort, le bien et le mal, on lui donnera ce qu'il aura choisi » (*Eccli.*, *ch. 15, v. 14, 16 et 17*).

Celui-là, sans aucun doute, s'achemine vers la vraie liberté, qui s'oblige à observer inviolablement, avec ses vœux, les commandements de Dieu et les conseils, et qui préserve des plaisirs ses sens et son esprit ; de même, celui qui ne s'accorde aucune satisfaction défendue, et qui aime de tout cœur le joug de l'obéissance et fait tous ses efforts pour plaire à son Dieu. Et plus on s'applique à tout cela, plus rapidement on acquiert la véritable liberté et on s'y enracine plus fortement. Au contraire, à suivre en ce monde sa volonté, sans contrainte, en tout et autant qu'on le peut, on est enlacé dans les nombreux filets du diable, et alors qu'on est plus libre, semble-t-il, on est plus fortement et plus sûrement retenu captif et esclave du démon.

4. Une preuve de la vraie liberté, c'est de ne pas désirer ce qui rend l'âme moins bien disposée à la familiarité avec Dieu ou ce qui l'en éloigne, ainsi : la charge de supérieur, trop de préoccupations vis-à-vis de l'extérieur, trop de soucis du bien-être physique, la dissipation de l'esprit et l'occupation à différentes affaires qui dispersent l'âme, l'examen téméraire de la vie des autres et de leur conscience, le fait d'excuser ou de diminuer ses propres défauts, et de manifester ou d'aggraver les fautes du prochain.

Un autre signe de la liberté, c'est l'assurance intime que la faute et la peine du péché sont entièrement remises (1). Cette assurance vient de la ferveur du cœur. Il arrive, parfois, que cette ardeur brûle intérieurement — comme un feu dans une fournaise, — et l'homme, tout à l'heure froid et languissant, elle le rend tout enflammé dans la prière. Une telle ferveur consume entièrement la tache et la peine du péché, de même que le feu brûle la rouille du fer.

5. Il a la preuve qu'il est captif et esclave, celui qui n'aime pas le joug de l'obéissance, ni les corrections charitables et fraternelles ; celui qui ne

(1) Il ne faut pas exagérer la valeur de cette assurance intime ; elle ne nous conduit pas à une certitude. Le témoignage d'une conscience qui ne nous reproche rien de grave est un des signes d'après lesquels nous pouvons seulement *conjecturer* que nous sommes en état de grâce.

pense qu'à se venger, celui qu'émeuvent les louanges ou la faveur des hommes, celui qui continue de vaquer, sciemment, à ce que Dieu et sa conscience ou la volonté de ses supérieurs lui défendent, celui-là, enfin, qui trouve plaisir à échanger des cadeaux ou des lettres sentimentales. Un sage disait à ce propos : « On vend sa liberté à recevoir des présents. » Et Job : « Le feu dévorera la tente de ceux qui reçoivent volontiers des présents » (*ch. 15, v. 34*) ; ce n'est pas le feu de l'amour véritable, et cette affection fausse a pour conséquence les liens de la servitude. Et Salomon : « Celui qui fait des présents obtiendra victoire et honneur, mais il ravit l'âme à ceux qui les reçoivent » (*Prov., ch. 22, v. 9*). Tout cela enlève à l'homme sa liberté et le réduit à une misérable servitude. Comment pourrait-il servir Dieu librement, si tout cela l'embarrasse ?

CHAPITRE XXVIII

La Religion

ou La Vie Spirituelle (1)

1 et 2. La religion vraie ou la vie spirituelle, c'est, comme le dit saint Jacques (*ch. 1, v. 27*), « avoir soin des orphelins et des veuves dans leur détresse, et se garder pur (de la corruption) de ce monde ». Il se préserve du monde, celui qui renonce tout à fait à la manière d'agir des mondains, et qui évite, de tout son pouvoir, les péchés de la chair et de l'esprit.

3. Ce qui doit nous conduire à la vraie vie spirituelle, c'est son utilité, affirmée dans l'Écriture : « C'est l'esprit qui vivifie, la chair ne sert de rien »

(1) Afin d'éviter toute méprise, j'ajoute ce sous-titre. L'auteur a eu, d'ailleurs, la précaution de le mettre dès le début du premier paragraphe. Heureusement, car il ne parle pas du tout de la religion, au sens où on l'entend communément. Il s'agit, pour lui, de la vie de l'esprit, par opposition à la vie de la chair; et non de la vertu spéciale de religion ; celle-ci nous fait rendre à Dieu ce que nous lui devons, elle nous consacre à son service, et, d'une manière générale, commande tout ce qui concerne le culte divin, dévotion, prière, adoration, sacrifice, etc.

(*Jean, ch. 6, v. 63*). « Ceux qui vivent dans la chair ne sauraient plaire à Dieu (*Rom., ch. 8, v. 8*). »

Celui qui veut vivre de la vie de l'esprit doit fuir et haïr les aises et commodités de son corps, avoir de l'horreur pour les désirs de la chair « qui fait la guerre à l'âme » (*Ire lettre de saint Pierre, ch. 2, v. 11*), et rechercher, pour son corps, ce qui lui est incommode et pénible. Ces mesures de rigueur conservent la grâce, comme les haies d'épines protègent les fleurs des jardins. La grâce s'échappe par les sens, elle se perd par les mauvais regards, par les mauvaises paroles dites ou entendues. L'eau et le feu ne vont pas ensemble, dit saint Bernard, de même les plaisirs de la chair et les joies de l'esprit (1).

Pour vivre de la vie spirituelle, on doit également reconnaître que l'on est incapable d'aucun bien par soi-même : « Nous ne pouvons pas, par nous-mêmes, concevoir quelque chose comme venant de nous, mais notre aptitude vient de Dieu » (*IIe lett. aux Cor., ch. 3, v. 5*), et cela enlève la présomption ; mais aussi que l'on peut tout, par le Christ, et plus grandement que par soi-même et plus parfaitement : « Je puis tout, affirme l'apôtre

(1) L'auteur cite encore, de mémoire, une phrase de saint Bernard : « De même que le feu et l'eau ne peuvent pas se trouver ensemble, ainsi les délices de l'esprit et les voluptés de la chair sont incompatibles dans la même personne. » *Lettre à Foulques*. P. L. t. 182, col. 86.

saint Paul, en celui qui me fortifie » (*Philipp.*, *ch. 4, v. 13*); il n'y a donc pas de place non plus pour le désespoir. Or, à ceux qui vivent de la vie spirituelle, le désespoir et la présomption sont très nuisibles et ils ont souvent à s'en défendre.

Il leur faut de même se tenir devant Dieu avec le sentiment de leur indignité, et savoir qu'ils peuvent être bien plus misérables encore et que, sans doute, ils l'auraient été, si Dieu n'y avait pourvu; et voilà l'orgueil banni.

Ils se rappelleront également que Dieu demandera compte de tout le mal commis et de tout le bien qu'ils n'auront pas fait, et des grâces qu'ils auront négligées pour eux-mêmes et pour tous leurs frères; cette pensée inspire une crainte salutaire.

Enfin ils doivent accepter tout bien comme venant de Dieu — ce qui exclut le faux amour et introduit la gratitude —, et recevoir tout mal, comme permis par Dieu dans sa bonté, pour notre avantage, — ce qui apporte la patience. Plus on avance en ces sentiments, plus aussi on fait de progrès dans la vie spirituelle et plus on y grandit et on s'y affermit.

4. Vous avez une preuve de la vraie vie spirituelle, si votre âme est tout à fait maîtresse de son corps (1), si vous ressentez aussi vite ce qui est

(1) On serait tenté de dire à l'auteur qu'il exagère. Cette

gênant pour votre âme que ce qui est pénible à votre corps, si vous évitez de la même manière ce qui peut blesser l'un et l'autre : endroits, moments ou personnes, avec le souci de guérir votre âme aussi rapidement que de soigner votre corps, et même plus, et d'autant plus que l'âme l'emporte sur le corps en dignité.

Vous prouvez aussi que vous vivez spirituellement, si vous prenez plaisir à la nourriture spirituelle comme aux aliments matériels, si, en tout temps, vous ne négligez qu'à contre-cœur celle-là comme ceux-ci ; si vous la prenez d'une manière aussi réglée, et si vous vous forcez à manger spirituellement, lorsque vous n'en avez pas le désir, comme on force un malade à prendre sa nourriture lorsqu'il en est dégoûté.

Être aussi attentif à son âme qu'à son corps, et aussi disposé à obéir en tout à son confesseur pour le salut de son âme qu'au médecin pour sa santé, c'est encore une preuve de la vie spirituelle. De même, se soucier d'acquérir la grâce (spéciale) nécessaire dans le malheur et dans la prospérité, à l'égard de ses amis ou avec ses ennemis, et celle

domination parfaite de l'esprit sur la chair est-elle possible ici-bas ? N'avons-nous pas toujours à lutter ? Et la chair, même chez ceux qui la combattent, ne prévient-elle pas quelquefois et ne surprend-elle pas l'esprit ? C'est une des conséquences les plus marquantes du péché originel que cette insoumission du corps à l'âme. Le corps n'est pas docile et il répugne à la loi de l'esprit.

dont on a besoin lorsqu'on est loué ou blâmé, ou si l'on se trouve seul devant Dieu ou parmi les hommes : on se soucie bien de la nourriture, du gras ou du maigre, et des vêtements d'hiver ou d'été ! Enfin, une autre marque de la vie spirituelle, c'est de s'appliquer à acquérir, à accroître, à conserver et à dépenser utilement les dons de la grâce, autant que l'homme du monde le fait pour les biens temporels ; et il faut même être plus soucieux de son âme, puisque l'esprit est, de beaucoup, supérieur au corps. Voici, à ce sujet, les paroles de l'apôtre saint Paul : « Ceux qui vivent selon la chair s'affectionnent aux choses de la chair, mais ceux qui vivent selon l'esprit aiment et goûtent les choses de l'esprit » (*Rom.*, *ch. 8*, *v. 5*).

5. Vivre selon la loi de la chair, c'est une marque de la vie charnelle. « Il vit selon la chair, celui qui vit conformément à ses caprices : ainsi, il va où il veut, il dort quand il veut et aussi longtemps qu'il le désire, il parle où il veut, à qui il veut, et il dit ce qu'il veut, il mange et il boit autant qu'il veut et lorsque cela lui plaît, il rit et mène joyeuse vie avec qui il veut ; enfin, il cherche tous les parfums suaves, il fait, avec recherche, tout ce qui flatte ses sens, tout ce qui est agréable à son corps, quand il veut et comme il le veut, parce qu'il veut pour son corps tout ce qui est permis ou défendu. Il aime les beaux vêtements, le cheval, les armes, comme il veut et quand il veut. Evidemment, ce

n'est pas selon Dieu; mais c'est dans la chair qu'il vit et se réjouit, et tous ses désirs, quand il veut et comme il veut, il les accomplit » (S. Augustin) (1).

Autre preuve de la vie selon la chair : la licence des paroles qui a pour conséquence la dissipation du cœur : « Si quelqu'un, dit saint Jacques, s'imagine être religieux sans mettre un frein à sa langue, il se trompe lui-même, et sa religion est vaine » (*ch. 1, v. 26*). Aussi est-il écrit : « Garder sa bouche et sa langue, c'est préserver son âme des angoisses » (*Prov., ch. 21, v. 23*), et « la mort et la vie sont au pouvoir de la langue » (*ch. 18, v. 21*).

(1) Le livre d'*Exhortation*, ou *Enseignements salutaires*, auquel l'auteur emprunte cette longue citation, n'est pas de saint Augustin, mais de Paulin, évêque de Forli (VIIIe siècle). On trouve le passage cité, au ch. 17. P. L. t. 40, col. 1052-1053.

CHAPITRE XXIX

La Gravité

1 et 2. Il y a gravité véritable, lorsque, sans discorde aucune, toutes les affections de l'âme et ses puissances sont rassemblées en Dieu. Il s'ensuit que l'âme se retire de tout ce qui est vain, et qu'elle préserve ses sens de toute séduction. L'âme, au contraire, s'éloigne-t-elle de cette heureuse union, aussitôt la voilà prisonnière de beaucoup de vanités, puisque tout est vain ici-bas, comme le dit l'*Ecclésiaste*, *ch. 1*, *v. 2*.

3. Les saints exemples de Jésus-Christ doivent nous conduire à la vraie gravité. Saint Augustin décrivait ainsi le caractère sérieux du Christ (1) : « Nous lisons bien dans les Évangiles que le Seigneur Jésus se plaignait, qu'il a pleuré, qu'il fut

(1) Ce texte n'a pas pour lui l'autorité de saint Augustin ; il est probablement de Fulbert de Chartres, mort en 1029, ou d'un certain Ambroise Autbert. P.L. t. 39, col. 2133. On se représente difficilement Notre-Seigneur toujours en larmes. Il devait réjouir sa sainte mère et charmer ses apôtres par sa douceur et son excessive bonté ; ce qui n'enlève rien à sa gravité sereine et libre.

fatigué du chemin, qu'il a supporté opprobres et mauvais traitements, qu'il a accepté les crachats, les fouets, la croix. Nous ne voyons nulle part qu'il ait ri ou qu'il ait eu la prospérité de ce monde. De là vient, sans doute, que tous les élus se réjouissent en eux-mêmes, lorsque l'adversité commence à les accabler, et qu'aucun bonheur terrestre ne réussit plus à les séduire. Ils savent qu'il leur reste une autre voie » (1).

De même, l'Écriture désapprouve fortement le rire et la dissipation : « J'ai regardé le rire comme une folie, et j'ai dit à la joie : A quoi bon ce que tu donnes ? » (*Ecclé.*, *ch. 2*, *v. 2*). « Même dans le rire on trouve la douleur, et la joie se termine par des larmes » (*Prov.*, *ch. 14*, *v. 13*). Et le Psalmiste dit au Seigneur : « Vous haïssez ceux qui s'amusent inutilement à des vanités » (*Ps. 30*, *v. 7*). Ce qui doit surtout nous exciter à la gravité, c'est la menace du Christ : « Malheur à vous, qui riez maintenant, parce que vous pleurerez et vous gémirez » (*Luc*, *ch. 6*, *v. 25*). Et puis, le rire et la dissipation nous distraient considérablement de la familiarité avec

(1) Le texte, reproduit par Migne, a des variantes : « les élus se réjouissent et espèrent » (*in spe gaudent*, à la place de : *in se*) ; « ils savent qu'il n'y a pas d'autre chemin pour entrer au ciel. » La première variante a pour elle la parole de saint Paul *aux Romains*, *ch. 12*, *v. 12*, dont il semble bien qu'elle s'inspire : « Soyez joyeux dans l'espérance. »

Dieu et ils ferment l'entrée à la grâce dans nos âmes.

4. Il prouve qu'il possède la gravité véritable, celui qui, en aucune occasion, n'excite les autres à la légèreté, ni par des paroles oiseuses, ni par ses actions ou ses gestes, ni par une démarche inconsidérée ; c'est de tout cœur qu'il abhorre la légèreté en lui-même ou chez les autres ; il évite les lieux où il perdrait son recueillement, et pour le garder, il fuit les personnes trop libres ; ne sait-il pas qu' « on se salit à toucher de la poix » (*Eccli.*, *ch. 13, v. 1*), et que celui qui entre en relations avec des gens aux mœurs légères n'échappera pas à la dissipation ? La gravité de Job était si grande que les personnes peu sérieuses évitaient sa présence. Il le dit lui-même : « En me voyant, les jeunes gens se cachaient » (*Job, ch. 29, v. 8*) (1). Et elle lui était si habituelle que si quelque chose de contraire apparaissait en lui, personne n'y croyait. « Si je leur souriais, ils ne pouvaient le croire, ils recueillaient avidement chacun de mes regards » (*v. 24*).

5. C'est une preuve de légèreté que d'être porté à rire, que de plaisanter, que de fréquenter les lieux de dissipation et les personnes légères, et de

(1) Le texte sacré ne semble pas avoir le sens péjoratif que lui prête l'auteur. Les jeunes gens révèrent Job à cause de sa grande sagesse et aussi de sa prospérité. Que Job leur sourie, ils ne peuvent croire à une telle marque de faveur de la part d'un si grand personnage.

fuir les hommes graves et sérieux, de trouver que la gravité est pénible à voir, parce qu'on croit que des maladies peuvent en provenir. L'*Ecclésiaste* a fait le portrait de l'homme léger : « Réjouis-toi, jeune homme, dans ta jeunesse, livre ton cœur à la joie pendant les jours de ton adolescence, marche dans les voies de ton cœur et selon les regards de tes yeux. Mais sache que, pour tout cela, Dieu t'appellera en jugement » (*ch. 11, v. 9*).

CHAPITRE XXX

La Simplicité

1. La simplicité véritable et parfaite consiste à ne nuire à personne, mais à être utile à tous, comme le dit la Glose sur les paraboles (1). C'est la première vertu que l'on fait valoir chez Job. « Il y avait, dans le pays de Hus, un homme du nom de Job, et cet homme était simple et droit » (*ch. 1, v. 1*). Apparemment, cette vertu l'emportait, en lui, sur toutes les autres.

C'est elle aussi que le Seigneur a ordonnée, lorsqu'il envoya ses apôtres dans le monde pour appeler les incrédules à l'unité de la foi catholique : « Soyez prudents comme les serpents et simples comme les colombes » (*Matt., ch. 10, v. 16*). Dans son commandement, il joint la prudence à la simplicité ; car la prudence sans la simplicité, c'est de la ruse ; la simplicité sans la prudence, c'est de la sottise. La colombe ne blesse ni du bec ni des ongles ; de

(1) On n'a pas trouvé cette glose.

même, l'âme vraiment simple ne fait du mal ni en parole ni par action.

2. Il aime vraiment la simplicité, celui qui ne s'occupe pas, comme Marthe, à une multitude d'affaires, — car le grand nombre entraîne la complication, — mais qui n'en cherche qu'une seule, celle dont Notre-Seigneur disait : « Une seule chose est nécessaire » (*Luc, ch. 10, v. 42*) ; et il en félicitait Marie-Madeleine : « Elle a choisi la meilleure part qui ne lui sera pas enlevée. » Il s'agit du seul Bien, où se trouvent tous les biens, immenses et éternels.

3. Les avantages de la simplicité doivent nous exciter à l'amour de cette vertu. Il est écrit que « Dieu aime à s'entretenir avec les âmes simples » (*Prov., ch. 3, v. 32*). Le Seigneur est familier avec elles et il ne dédaigne pas de leur révéler ses secrets. Ainsi, aux apôtres qui empêchaient les petits enfants d'aller jusqu'à lui, Notre-Seigneur disait : « Laissez-les, ne les empêchez pas de venir à moi, car le royaume des cieux appartient à ceux qui leur ressemblent » (*Matt., ch. 19, v. 14*). Sans cette vertu, le salut est impossible : « Si vous ne devenez comme les petits enfants, vous n'entrerez point dans le royaume des cieux » (*ch. 18, v. 3*). Le Seigneur Jésus ne dit pas : Si vous ne devenez petits enfants, mais « *comme* les enfants », ce qui signifie : simples et innocents.

Voici une autre utilité de cette vertu. « Celui

qui marche dans la simplicité marche en confiance » (*Prov.*, *ch. 10*, *v. 9*). La voie de la simplicité, c'est le chemin le plus sûr pour le royaume des cieux. « Dieu protégera ceux qui marchent dans la simplicité » (*ch. 2*, *v. 7*).

4. Les preuves de la simplicité véritable sont de bien présumer de tous, loin de tourner en mauvaise part les actions du prochain ; de ne dénaturer le bien de personne ni de le diminuer ; de ne souhaiter de mal à aucun et de désirer le salut de tous, de faire de bonnes actions et de les bien faire, d'avoir des idées justes sur Dieu et de le chercher dans la simplicité du cœur, de se soumettre aussi à sa volonté et de garder ses commandements.

5. Il est convaincu de duplicité, celui dont les paroles diffèrent des pensées et des actions. Ainsi Joab s'apprête à baiser Amasa en lui disant : Salut, mon frère ; mais en même temps il tire en secret son épée et le frappe mortellement (*IIe livre des Rois*, *ch. 20*, *v. 9-10*).

Le Seigneur Jésus s'oppose à cette duplicité : « Que votre langage soit : Cela est, cela n'est pas » (*Matt.*, *ch. 5*, *v. 37*) ; autrement dit : Ce que vous avez dans le cœur, proférez-le de vive voix et montrez-le par vos œuvres. « L'homme à deux âmes est inconstant dans toutes ses voies » (*Jacq.*, *ch. 1*, *v. 8*). Notre-Seigneur maudit les hommes de duplicité qui veulent servir en même temps Dieu et le diable, ou s'exercer au péché et aux bonnes œuvres.

Et il disait à leur adresse : « Personne ne peut servir deux maîtres » (*Matt., ch. 6, v. 24*) ; il s'agit de deux maîtres qui s'opposent : le bien et le mal, la vertu et le vice sont absolument contraires. Et pour ceux qui voudraient plaire à Dieu et au monde, voici la pensée de saint Jacques : « Quiconque veut être ami du monde se rend ennemi de Dieu » (*ch. 4, v. 4*).

Se montrer simple, à l'extérieur, dans la manière de se conduire, et porter la fourberie dans son cœur, c'est une marque de fausse simplicité. Jérémie s'en plaignait de la sorte : « Que chacun de vous se garde de son ami ; et ne vous fiez à aucun frère, car les frères se supplanteront les uns les autres, et les amis sont des trompeurs » (*ch. 9, v. 5*).

CHAPITRE XXXI

Le Silence

1 et 2. Le silence véritable et parfait consiste à ne pas seulement s'abstenir des paroles défendues, à savoir : calomnie, mensonge, parjure, propos impudiques, paroles de légèreté ou de colère, paroles injurieuses, malveillantes ou oiseuses, etc., mais encore à refuser à sa langue les paroles utiles et permises. « Je suis resté muet, dit le Psalmiste, et dans le silence, et je me suis abstenu (même) de bonnes paroles » (*Ps. 38, v. 3*) ; et la Glose : « Il ne va pas jusqu'à ce qui est défendu, celui qui prudemment se refuse ce qui est permis » (1). Il n'y a pas que les paroles inutiles et nuisibles, en effet, qui laissent la grâce s'écouler (et se perdre), mais les paroles utiles également, lorsqu'on en use sans

(1) Glose interlinéaire (Bible de Douai, t. 3, col. 66). Cette glose est de saint Grégoire le Grand, au *livre 5 des Morales*, P. L. t. 75, col. 688. Il s'agit aussi bien des pensées et des actions que des paroles. Et saint Grégoire est plus catégorique : « Seul, il ne tombe pas dans le mal, celui qui, de temps en temps, par précaution, ne s'accorde même pas ce qui est licite. »

modération. C'est une rare vertu que de modérer sa langue ! Saint Jacques n'affirme-t-il pas que « toutes les espèces de quadrupèdes, d'oiseaux et de serpents peuvent se dompter, et ont été domptées par l'homme. Mais la langue, aucun homme ne peut la dompter, elle n'est jamais en repos, elle est remplie d'un venin mortel » (*ch. 3, v. 7, 8*). « La langue des méchants, dit la Glose, l'emporte sur les bêtes en férocité, sur les oiseaux en légèreté, et sur les serpents par son infection »(1). Ne sont-ils pas semblables aux bêtes, ceux qui « aiguisent leurs langues comme un glaive » ? (*Ps. 63, v. 4*) ; ne sont-ils pas (comme) les oiseaux, « ceux dont la bouche affronte le ciel même » (*Ps. 72, v. 9*) et profère la vanité et le mensonge » (*Ps. 143, v. 8*) ; et (comme) des serpents, puisqu'on dit d'eux : « Ils ont sous leurs lèvres le venin de l'aspic » ? (*Ps. 139, v. 4*).

3. Les saints exemples de Notre-Seigneur doivent nous conduire à l'amour du silence. Pour nous recommander le silence, lorsqu'il fut interrogé sur les accusations dont on le chargeait, il ne voulut pas se justifier ni différer sa mort par une réponse. L'exemple aussi d'un saint ermite, dont il est raconté que pour apprendre à garder le silence, il porta, durant trois années, une pierre dans sa bou-

(1) Glose interlinéaire sur ces deux versets de saint Jacques (Bible de Douai, t. 6, col. 1286).

che. De fait, on apprendrait plus vite à parler qu'à se taire, selon cette sentence d'un sage : « Celui qui sait parler, qu'il apprenne aussi à se taire. »

Pour nous exciter au silence, nous avons encore les avantages qui en résultent. Le silence ramène à son centre le cœur dispersé, il fait entrer la sérénité dans la conscience, et il rend l'âme capable de recevoir la grâce de Dieu. Vous n'avez pas le silence : facilement le démon aura raison de vous : « Une ville forcée qui n'a plus de murailles, tel est l'homme qui ne peut retenir ses paroles » (*Prov.*, *ch. 25*, *v. 28*). La perfection ne sera jamais là où il n'y a pas de mesure dans le langage : « Si quelqu'un ne pèche pas en parole, dit saint Jacques, c'est un homme parfait » (*ch. 3*, *v. 2*) ; celui-là seul, ajoute la Glose, et non pas un autre. A garder le silence, on est heureux. « Heureux l'homme qui n'a pas péché par les paroles de sa bouche » (*Eccli.*, *ch. 14*, *v. 1*). « Celui qui garde sa bouche et sa langue préserve son âme des angoisses » (*Prov.*, *ch. 21*, *v. 23*).

4. C'est une preuve du vrai silence que de n'être pas, ou rarement, amené à parler, alors même que vous pouvez le faire librement, licitement et sans péché, et qu'on recevrait avidement vos paroles. Rappelez-vous ce que disait saint Grégoire (1) :

(1) *Homélies sur Ezéchiel*, livre I, Hom. 11. P. L. 76, col. 907.

« Si le saint prophète Ezéchiel, envoyé cependant pour parler, est resté, pendant sept jours, dans le silence et l'abattement, nous sommes bien obligés d'apprécier quelle faute il y a de ne pas se taire pour celui qu'aucune nécessité ne force de parler. » Il y a aussi ce mot de l'Évangile : « Je vous le dis, au jour du jugement, les hommes rendront compte de toute parole vaine qu'ils auront dite » (*Matt.*, *ch. 12*, *v. 36*).

5. Une marque de loquacité, c'est de parler avec hardiesse et en criant, pour se faire remarquer, ou de parler à contre-temps, alors que la meilleure parole, c'est celle qui est dite à propos. Il est écrit contre ces bavards : « Le sage se tait jusqu'au moment favorable, l'intempérant et l'inconsidéré passent par-dessus » (*Eccli.*, *ch. 20*, *v. 6*). Autres preuves de bavardage : parler lorsque personne n'écoute ou ne se soucie d'entendre, contrairement à ce qui est dit : « Si l'on n'écoute pas, ne vous répandez pas en paroles » (*Eccli.*, *ch. 32*, *v. 4*) ; ou encore, répondre avant d'avoir entendu ou avant d'être interrogé : « Celui qui répond avant d'avoir écouté montre sa folie, et il est digne de confusion » (*Prov.*, *ch. 18*, *v. 13*) ; ou enfin répondre à la place d'un autre, à l'encontre de ce précepte de l'*Ecclésiastique*, *ch. 32*, *v. 7* : « Jeune homme, parlez à peine dans votre propre cause », à savoir, lorsque c'est nécessaire.

Il prouve que son silence est faux, celui qui se

tait, non parce que c'est vertueux de se taire, mais pour qu'il ne se couvre pas de honte devant ses auditeurs, ou pour qu'on le loue de son silence, ou parce qu'il a peur de dire un mot, ne sachant pas parler d'une façon intelligible ou utile, ou encore afin de cacher par son silence sa faiblesse d'esprit : « L'insensé lui-même, quand il se tait, passe pour un sage » (*Prov.*, *ch.* 17, *v.* 28).

CHAPITRE XXXII

La Solitude

1 et 2. La solitude véritable consiste à retirer son âme du souci et de l'embarras des actions extérieures, et de tout plaisir goûté dans les créatures, puis, de diriger en Dieu, autant que possible et avec ensemble, toutes ses affections, toutes ses volontés, toutes ses intentions, afin de devenir un seul esprit avec lui. C'est à cela que le prophète Isaïe nous exhorte : « Entrez dans la pierre, et cachez-vous dans les trous de la terre » (*ch. 2, v. 10, 19*), c'est-à-dire : entrez dans la divinité du Christ, et cachez-vous dans ses plaies. On est seul, si l'on entre dans cette pierre, mais si l'on reste en dehors, on est dans la multitude. En cette solitude spirituelle, l'âme reçoit des grâces et des lumières si grandes que celui qui les reçoit fait peine à voir aux autres : ainsi, Moïse, demeuré seul sur la montagne avec Dieu, pendant quarante jours et quarante nuits, fut tellement sous la splendeur divine qu'une lumière jaillissait de sa face, et il en sortait comme des

rayons de soleil, et les fils d'Israël ne pouvaient les regarder que lorsque Moïse eut voilé son visage (*Exode, ch. 34, v. 29-34*).

3. Les saints exemples de Notre-Seigneur Jésus-Christ doivent nous porter à l'amour de la solitude. Personne ne pouvait l'empêcher de traiter spirituellement avec son Père, et cependant, souvent il s'écartait de la foule, parce qu'il aimait la solitude. Et, une fois, pour prier, il s'éloigna à la distance d'un jet de pierre (*Luc, ch. 22, v. 41*), même de ses apôtres les plus aimés; pouvait-il faire davantage? Il nous signifiait, par là, que même les saintes gens ne peuvent pas, au milieu de la foule, s'occuper de Dieu intimement, et qu'on n'obtient que peu de grâce efficace, ou pas du tout, parmi les hommes. Ainsi, Zachée, dans la foule, ne pouvait voir le Seigneur Jésus; ce n'est qu'après qu'il fut monté, seul, sur un arbre, qu'il vit le Sauveur et entendit ses paroles (*Luc, ch. 19, v. 2-7*).

Les avantages de la solitude doivent nous exciter à l'aimer. « Je la conduirai, disait Dieu au sujet de (l'âme) son épouse, je la conduirai dans la solitude, et je lui parlerai au cœur » (*Osée, ch. 2, v. 14*). Heureux celui qui entend, ne serait-ce qu'une seule fois, le Seigneur lui parler au fond de l'âme ! Le langage de Dieu au cœur consiste à donner à l'âme la sécurité à propos des grâces (plus) élevées (1).

(1) Lorsque Dieu parle à une âme qu'il conduit par des

Jadis, de saints ermites ont parcouru les déserts, errant dans la solitude et les montagnes, dans le cavernes et les antres de la terre, afin de pouvoir servir Dieu continuellement; parfois, ils furent quarante ans sans voir un seul être humain. Cela aussi doit nous faire aimer la solitude.

4. Une preuve de vraie solitude, c'est d'avoir à charge la société des hommes, et de s'en séparer chaque fois qu'on le peut. « Voici, je me suis enfui bien loin, et j'ai fait ma demeure dans la solitude » (*Ps. 54, v. 8*). Ainsi, ce fut un supplice pour Marie-Madeleine que de voir les hommes, depuis qu'elle ne pouvait plus voir Jésus; et même, de voir les Anges lui fut pénible. Ils voulaient la consoler de ce que le Seigneur était sorti du sépulcre, mais elle de dire : « C'est le Créateur que je cherche, voilà pourquoi il m'est pénible de voir la créature. » Et par amour pour Jésus-Christ, elle s'enfuit dans le désert; pendant trente ans, elle s'abstint de manger et de boire. Les Anges, à chacune des heures assignées à la prière, la soulevaient dans les airs, et c'est dans sa prière qu'elle prenait la nourriture de son âme et de son corps.

5. Il prouve que sa solitude n'est pas véritable, celui qui se tient devant Dieu, de corps seulement,

voies élevées, il lui donne la pleine assurance que les grâces qu'elle reçoit viennent bien de lui, et qu'elle n'est pas le jouet de sa propre imagination ou de Satan. Ces grâces sont « difficiles » à mériter.

pendant que son âme, tiraillée en tous sens, s'occupe à quantité d'affaires.

A eux deux, le silence et la solitude peuvent élever (l'âme), jusqu'à la contemplation. « L'homme, dit Jérémie, s'assiéra seul, en silence, parce qu'il s'est élevé au-dessus de lui-même » (*Lamentations, ch. 3, v. 28*).

CHAPITRE XXXIII

La Contemplation

1. La contemplation véritable et parfaite, c'est le rassemblement des affections et de toutes les puissances de l'âme pour connaître, avec joie et admiration de l'esprit, quelque chose de la nature divine : la puissance de Dieu, sa sagesse, sa bonté, son amour ; sa noblesse, sa générosité, ou encore les jugements cachés de Dieu ou sa très sainte volonté, ou aussi quelque perfection qui mène à Dieu.

2. Les patriarches et les prophètes étaient dans cette contemplation, les saints apôtres également. Aux premiers, Dieu révéla ses secrets par l'Esprit-Saint : ainsi à Noé, à propos du déluge (*Genèse, ch. 6, v. 13*), à Abraham pour la destruction de Sodome (*ch. 18, v. 17*), à Jérémie au sujet de la déportation des Juifs et de leur captivité (*Jérémie, ch. 25*), à Joseph sur la famine d'Égypte (*Gen., ch. 41, v. 25*), à Daniel au sujet de la statue de Nabuchodonosor (*Daniel, ch. 2, v. 19*). Dieu agit de même avec les autres patriarches et prophètes, auxquels il découvrait des mystères, comme à Ezéchiel

différentes visions (*ch. 1, v. 4*). Aussi Amos disait-il que le Seigneur Dieu ne fait rien sans qu'il ait révélé son secret à ses serviteurs, les prophètes (*ch. 3, v. 7*).

Mais c'est par son Fils unique que Dieu a notifié aux apôtres toutes ses volontés et tout ce qu'il y a de parfait : « Tout ce que j'ai entendu de mon Père, disait Notre-Seigneur à ses disciples, je vous l'ai fait connaître » (*Jean, ch. 15, v. 15*), à charge de le révéler à leur tour à ceux qui viendraient après eux ; ce qu'ils exécutèrent fidèlement. En effet, « leur voix a retenti par toute la terre, et leur parole est allée jusqu'aux extrémités du monde » (*Ps. 18, v. 5*). Parmi tous les apôtres, c'est à l'évangéliste saint Jean et à saint Paul qu'il a révélé et manifesté ce qu'il y a de plus caché. Entre autres choses, il enseigna aux apôtres les huit béatitudes : Heureux les pauvres en esprit, heureux ceux qui sont doux, etc., béatitudes qui contiennent en elles-mêmes une grande perfection et indiquent la volonté parfaite de Dieu.

Or, voici la différence entre la contemplation, la méditation et une activité quelconque de l'esprit. En ce dernier état, l'esprit erre n'importe où ; dans la méditation, il cherche ; il admire dans la contemplation. La pensée qui s'abandonne a lieu sans fatigue et sans fruit, la méditation donne de la peine, mais aussi du fruit, la contemplation a le fruit sans la peine.

3. Trois degrés doivent nous conduire à la contemplation de Dieu. Voici ce qu'en dit saint Grégoire (1) : « Au premier degré, l'âme se recueille et revient à soi-même ; au second, elle se voit telle qu'elle est alors en cet état de recueillement ; au troisième elle s'élève au-dessus d'elle-même, et, en s'appliquant à la contemplation de son Auteur invisible, elle se soumet à lui. Mais l'âme ne se recueille nullement en elle-même si elle n'a pas appris, auparavant, à écarter de l'œil de l'esprit les représentations des images terrestres ou célestes, et à repousser tout ce qui, venant de l'ouïe, de la vue, de l'odorat, du goût et du toucher, se présente à sa pensée, de manière à ce qu'elle se cherche intérieurement telle qu'elle est sans cela. Lorsqu'elle pense à cela, en effet, c'est comme si elle agitait au-dedans d'elle-même des ombres corporelles. Que discrètement donc elle éloigne tout cela des yeux de l'esprit ; alors, elle pourra se considérer soi-même telle qu'elle a été créée ; inférieure à Dieu, au-dessus du corps, afin que, vivifiée par Celui qui est plus élevé qu'elle, elle vivifie l'inférieur qu'elle gouverne. »

Ce qui doit encore nous conduire à la contemplation, c'est l'ineffable suavité qu'on y éprouve, la perfection étonnante qu'on y apprend, le prin-

(1) *IIe liv. des Homélies sur Ezéchiel,* hom. 5, P. L. t. 76, col. 989-990.

cipe qu'on y trouve de toute béatitude. Ne nous fait-elle pas connaître, en effet, le Seigneur Dieu, source de tout bonheur ? Ce Dieu que l'on connaît, on l'aime ; et l'aimant, on désire le posséder ; et s'y efforçant avec peine, on y arrive enfin ; et le possédant alors, c'est avec une joie sans limite qu'on en jouit. Saint Bernard en parle de la sorte : « Voici une âme qui a appris du Seigneur à entrer en elle-même, et à qui Dieu a fait cette grâce d'entrer en soi, de soupirer, intérieurement, après la présence de son Dieu et d'en chercher constamment le visage : car Dieu est vérité, et ceux qui le cherchent doivent marcher en esprit, et non dans la chair pour vivre selon la chair. Cette âme, je crois qu'elle préférerait — comme moins douloureux et moins horrible — subir, pour un temps, l'enfer lui-même, plutôt que de sortir d'elle-même, après avoir une fois goûté la douceur de s'occuper intérieurement du Dieu présent en elle, pour retourner aux séductions, ou plutôt aux tristesses et embarras de la chair, et pour reprendre ses sens dont l'activité curieuse est insatiable. L'œil, dit l'*Ecclésiaste, ch. 1, v. 8*, ne se rassasie pas de voir, et l'oreille ne se lasse pas d'entendre. Écoutez donc quelqu'un qui a expérimenté ce qu'il dit (1) : « Vous êtes bon, Sei-

(1) Migne, P. L. t. 183, col. 962 : « Écoutez quelqu'un qui a éprouvé ce dont nous parlons » (*quae loquimur*, à la place de : *quae loquitur*).

« gneur, pour ceux qui espèrent en vous, pour « l'âme qui vous cherche » (*Lamentations, ch. 3, v. 25*). Et si l'on s'efforçait de détourner de ce bien cette âme sainte, je pense qu'elle ne l'accepterait pas autrement que si elle se voyait privée du paradis et de l'entrée même dans la gloire. Écoutez encore une autre parole semblable à la première : « Mon cœur vous a parlé, dit le Psalmiste, mes « yeux vous ont cherché, ô Seigneur, je chercherai « votre face » (*Ps. 26, v. 8*). « Pour moi, affirmait-« il à ce propos, être uni à Dieu, c'est mon bon-« heur » (*Ps. 72, v. 28*) ; et se parlant à lui-même : « Mon âme, retourne à ton repos, parce que le Sei-« gneur t'a comblée de biens » (*Ps. 114, v. 7*). Aussi, je vous le déclare, quiconque a reçu une fois ce bienfait, il n'est rien qu'il ne redoute comme de devoir, abandonné par la grâce, sortir encore de lui-même pour aller aux consolations : je veux dire aux désolations de la chair, et supporter à nouveau le tumulte des sens charnels » (S. Bernard) (1).

Saint Augustin était dans cette contemplation lorsqu'il disait : « Je ne trouvais plus plaisir à ce que je faisais dans le monde, et cela m'était grandement à charge, parce que les passions ne s'enflammaient plus, comme d'habitude, à l'espoir des honneurs et de l'argent. Et je ne m'y plaisais plus, à

(1) *Sur les Cantiques, 35e Sermon.*

cause de votre douceur, ô mon Dieu, et de la beauté de votre maison que j'aimais » (1).

4. Celui-là a la preuve de la véritable contemplation, qui s'ennuie de vivre en ce monde malheureux, affirmant avec Tobie : « Il est meilleur pour moi de mourir que de vivre » (*ch. 3, v. 6*) ; avec Job : « Mon âme est fatiguée de la vie » (*ch. 10, v. 1*) ; et avec saint Paul : « Malheureux homme que je suis ! qui me délivrera du corps de cette mort ? » (*Rom., ch. 7, v. 24*). Et aussi, celui qui a soif de la source de vie, et qui soutient avec le Psalmiste : « Comme le cerf soupire après les sources d'eau, ainsi mon âme soupire après vous, ô mon Dieu » (*Ps. 41, v. 2*).

Saint Grégoire dit à ce propos : « La vie contemplative consiste sans doute à garder, de tout son cœur, l'amour de Dieu et du prochain, mais aussi à s'abstenir des actions extérieures et à s'attacher uniquement à désirer le Créateur, de sorte qu'on trouve bon de ne plus rien faire, mais de s'exciter à voir la face de son Dieu après avoir rejeté tout souci. C'est alors qu'on sait porter avec tristesse le poids d'une chair corruptible ; on a appris à désirer ardemment de se trouver avec les chœurs des Anges qui chantent des hymnes, de se mêler aux citoyens du ciel, et de se réjouir, en présence de Dieu, de l'éternelle incorruptibilité » (2).

(1) *Livre 8e des Confessions.* ch. 1. P. L. t. 32, col. 749.
(2) *IIe livre des Homélies sur Ezéchiel*, hom. 2. P. L. t. 76, col. 359.

5. C'est une preuve de contemplation fausse que d'avoir, sur Dieu ou sur l'une de ses perfections, des idées contraires à la vérité de la Sainte Écriture, et de les défendre témérairement, par des raisonnements. Telle fut l'origine des hérésies anciennes : celle d'Arius, il niait que le Fils soit éternel et consubstantiel au Père ; celle de Sabellius, il confondait les personnes dans la Trinité et ne mettait entre elles qu'une différence de noms, alors qu'elles diffèrent vraiment par leurs propriétés : ainsi le Père a la propriété de ne pas pouvoir être engendré, le Fils a en propre la nascibilité, et le Saint-Esprit, la procession.

CHAPITRE XXXIV

La Discrétion

1 et 2. La véritable discrétion consiste à distinguer, avec prudence, le Créateur de la créature, et à juger de ce qu'ils sont l'un et l'autre. Elle discerne, de même, le bien, le meilleur, l'excellent; elle distingue ce qui est mal, ce qui est plus mauvais, ce qui est très mauvais; elle donne la mesure du désir du bien et de l'horreur du mal. Elle juge encore quel respect on doit à un supérieur; à un inférieur quelle clémence et quelle compassion; et à un égal quels rapports de société. Elle décide comment on doit se comporter avec les morts et avec les vivants, à l'égard des prédécesseurs et vis-à-vis des successeurs, comment il faut se conduire avec ses amis pour les aimer en Dieu, avec les ennemis pour les aimer à cause de Dieu, comment on doit se tenir, en secret, devant Dieu, et publiquement devant les hommes. Elle juge quelle réfection il faut employer pour le corps et pour l'âme, de quels vêtements on doit se couvrir; quand faut-il manger, quand faut-il boire, quand doit-on s'abstenir, combien et de

quelles nourritures? quand faut-il veiller, quand faut-il dormir, dans quelle mesure et pendant combien de temps? quand faut-il prier, quand faut-il pleurer, quand faut-il agir? A la discrétion également de déterminer la conduite à tenir dans le blâme et dans la louange; à elle de juger quand il faut parler et quand on doit se taire, et dans quelle mesure, pour quel motif, avec qui, en quel temps et dans quel lieu; elle décide, enfin, quand on doit recevoir et retenir, et combien; à qui et quand faut-il donner libéralement. Décider de tout cela avec ordre et prudence, c'est la véritable discrétion.

Cette vertu est la maitresse de toutes les vertus : elle leur assigne à toutes l'ordre et la mesure (1). A l'opposé, là où il n'y a pas de discrétion, la charité n'observe pas son ordre : que doit-elle aimer en premier lieu, et quoi en dernier lieu? elle ne connaît pas non plus sa mesure : que faut-il aimer moins, que faut-il aimer davantage? Et en général l'ordre n'est pas observé là où il n'y a pas de discrétion; ainsi, au témoignage de saint Augustin, « l'autorité du supérieur se brise dès qu'il pratique l'humilité d'une manière excessive » (2).

Sans la discrétion, l'obéissance est aveugle et déraisonnable : on croit, en effet, qu'il faut obéir

(1) D'après cela, on peut conclure que l'auteur entend par la discrétion la vertu proprement dite de prudence.

(2) P. L. t. 33, col. 964.

aussi en ce qui est mal ; la libéralité se prodigue avec trop de profusion, puisqu'on donne aux histrions, sans nécessité. Là où n'est pas la discrétion, de la crainte on tombe dans le désespoir ; l'espérance se change en présomption ; la justice fait preuve d'une trop grande sévérité, la patience, la miséricorde, la douceur, la bienveillance et la bonté dissimulent des injustices. Enfin, sans la discrétion, la religion est détruite, la vérité devient mensonge, la chasteté est profanée, la gravité se fait légèreté, et la constance est modifiée totalement.

L'imperfection même des autres vertus est, pour la discrétion, une source de progrès ; car ce n'est qu'après être tombé souvent de l'humilité dans l'orgueil ou la vaine gloire, de la charité dans l'envie, de la patience dans la colère, de la douceur dans la rancune, de la ferveur dans la tiédeur, de la chasteté dans les convoitises de la chair, de l'amour de la pauvreté dans l'avarice, de la paix dans le trouble, de l'union dans la discorde, de l'obéissance dans la révolte, de la maturité dans la légèreté, du recueillement dans la dissipation, du silence dans le bavardage et la calomnie, de l'affection spirituelle dans l'amour charnel, de l'espérance dans la présomption, de la crainte juste dans la crainte de l'homme ou la crainte servile, de la justice dans la rigueur, de la miséricorde dans l'impressionnabilité, de la fermeté dans l'inconstance, de la vérité dans la fausseté ; ce n'est qu'après ces nombreuses chutes que l'on

devient plus attentif; on est davantage sur ses gardes, on est plus vigilant aussi, et, en tout, plus discret.

3. Voici ce qui doit efficacement nous conduire à la véritable discrétion : la lecture et la méditation assidues des Écritures, la recherche continuelle des exemples des Saints, les fréquents conseils d'hommes discrets, selon cette parole de Tobie : « Cherchez toujours conseil auprès d'un homme sage » (*ch. 4, v. 19*). Aussi, Notre-Seigneur disait-il à Paul : « Lève-toi, et entre dans la ville; là on te dira ce que tu dois faire » (*Actes, ch. 9, v. 6*). Il envoya de même les lépreux : « Allez, montrez-vous *aux prêtres* » (*Luc, ch. 17, v. 14*); montrez-vous, non pas à un seul, mais à plusieurs, pour que, s'il en est un qui soit moins prudent, on puisse en chercher un autre plus discret.

4. C'est une preuve de la véritable discrétion que d'étudier toutes ses actions avec le conseil d'hommes prudents; et si on ne peut toujours les avoir, on examine, dans sa conscience devant Dieu, chacune de ses actions et affaires, avec véritable prudence et sage délibération. Il est écrit : « Mon fils, ne fais rien sans réflexion, et après l'action tu n'auras pas à te repentir » (*Eccli., ch. 32, v. 19*). Qu'en cela, cependant, on ne croie pas toujours à sa conscience, à moins qu'on n'ait le témoignage évident de l'Écriture; qu'on ne ramène pas, non plus, jusqu'à un

certain point, l'Écriture à son sentiment, mais que l'on conforme sa manière de penser à l'Écriture.

5. Une preuve d'indiscrétion, c'est se fatiguer, au-delà de ses forces, dans les jeûnes et les veilles, la prière, les disciplines et les larmes : on s'affaiblit en peu de temps pour se rendre inutile au service de Dieu pendant plusieurs années. Mais, hélas! ils sont peu nombreux, de nos jours, ceux qui excèdent en cette matière!

Il a la preuve de la fausse discrétion celui qui, voulant éviter de détruire sa santé, ne néglige rien de ce qui est profitable à son corps : « Ma force, dit-il au Seigneur, je la garderai pour vous » (*Ps. 58, v. 10*)(1); et, pendant ce temps, l'âme est en défaillance et elle dépérit, parce qu'elle est privée de nourriture spirituelle, nourriture qu'on ne peut nullement se procurer sans effort. Saint Augustin (2) disait à ce propos : « Tandis que nous redoutons la faiblesse pour notre corps, nous négligeons le salut de notre âme. » En effet, à nourrir délicatement la chair, on tue l'esprit. « De même que la teigne attaque la laine et le bois, de même que le feu brûle l'herbe sèche et la paille, ainsi une chair

(1) Il faudrait traduire ce verset : « (ô Dieu) ma force, c'est vers vous que je me tournerai. »

(2) P. L. t. 40, col. 1075. Saint Augustin n'est pas l'auteur des « *Enseignements salutaires* ». Voir note 1, p. 157.

dans les délices détruit l'âme et la consume » (1).

On ne pense pas que le corps, à la fin, sera réduit en poussière, même s'il a joui de tout bien-être. Les gens du monde, par exemple, qui ne refusent à leur corps aucun plaisir, servent-ils Dieu davantage? au contraire, ils sont plus souvent malades. Une âme qui vit, et pleine de grâce, dans un corps malade, ne vaut-elle pas mieux qu'une âme languissante ou morte dans un corps bien portant?

(1) P. L. t. 40, col. 1076.

CHAPITRE XXXV

La Louange

1 et 2. La louange véritable à l'égard de Dieu consiste à se réjouir avec lui de tout son bonheur et des perfections qu'il possède, par nature, de toute éternité, à savoir la toute-puissance, la sagesse, la bonté, etc. ; se réjouit aussi de ce qu'il n'a besoin de personne, mais qu'il se suffit à lui-même et à toutes les créatures. Elle consiste également à se réjouir avec Dieu de l'ordre du ciel et de la terre, et de tout ce qui s'y trouve ; de tout ce qu'il a fait depuis le commencement du monde jusqu'à la fin des siècles, mais surtout de l'Incarnation, de la Circoncision, de la Passion, de la Résurrection, de l'Ascension, et de l'envoi de l'Esprit-Saint ; se réjouir encore avec Dieu de tous ses jugements, manifestes ou secrets, concernant les démons, les âmes qui sont en enfer, dans les limbes, au purgatoire, et les méchants qui vivent en ce monde ; enfin, la vraie louange consiste à se réjouir avec Dieu de tout ce qu'il reçoit, en fait de louange et

de respect, de la part des Anges et des Saints, au ciel, et de la part des hommes, sur la terre.

A l'égard du prochain, la louange véritable consiste à se réjouir avec chacun des Anges et des Saints, de leur gloire dans le ciel ; avec les pécheurs, de leur conversion ; avec les justes, de leur affermissement dans la grâce qu'ils conservent ; et avec l'Église des sacrements et des dons du Saint-Esprit. C'est se réjouir aussi avec tous les saints personnages qui sont dans l'Église et en ce monde, à savoir, la B^se^ Vierge Marie, les Patriarches, les Prophètes et les Apôtres, et chacun des élus, et les féliciter des dons reçus de Dieu ou à recevoir par chacun d'entre eux.

3. Ses avantages considérables doivent nous conduire à la véritable louange. La perfection, la bonté, la béatitude que le Dieu tout-puissant possède en soi par nature, toute la gloire des Anges et des Saints dans le ciel, tout ce qu'il y a de grâce et de vertu dans l'Église et tout ce que les chrétiens possèdent en elle, tout cela, chacun le fait sien par la louange.

Ce qui doit aussi nous y conduire, c'est que la louange du Père, du Fils et du Saint-Esprit est l'origine de toute la création ; elle a toujours été, et maintenant encore elle est le principe de toutes les œuvres de Dieu.

4. Il a la preuve de la vraie louange, celui qui se réjouit de tout ce qu'il y a en Dieu ; son cœur

trouve plaisir dans l'ordre de l'Église, dans toutes les œuvres et jugements de Dieu, dans les mœurs divines et les saints exemples de Notre-Seigneur Jésus-Christ et de tous ses amis ; il en parle, pour les glorifier et les faire connaître aux autres. De même celui qui conçoit une joie spirituelle au sujet des dons de la nature, de l'esprit, ou de la grâce, accordés aux Anges et aux saints dans le ciel, et sur la terre à chaque homme en particulier ; et il contribue à les augmenter, autant qu'il lui est possible, toujours et partout.

5. Il a la marque de la fausse louange, celui qui, par ses paroles, glorifie le gouvernement divin, au ciel et sur terre, ainsi que les œuvres des justes, leurs vertus et leur sainte vie, mais en même temps il blâme tout cela intérieurement. A de telles personnes le Seigneur adresse ces reproches par le prophète Isaïe : « Ce peuple s'approche en paroles et m'honore des lèvres, tandis qu'il tient son cœur éloigné de moi » (*ch. 29, v. 13*). Puisqu'ils ne participent pas aux biens du corps de l'Église, ces gens-là en ont été retranchés.

CHAPITRE XXXVI

La Confiance

1. La confiance véritable et parfaite, c'est l'assurance intérieure que le Dieu tout-puissant et fidèle ne délaisse jamais ses amis conformément à cette parole de l'*Ecclésiastique* : « Personne n'a espéré dans le Seigneur et n'a été confondu. Qui donc est resté fidèle à ses préceptes et a été abandonné ? » (*ch. 2, v. 10*).

2. Il a la véritable confiance, celui qui est certain que le Bon Dieu est toujours présent aux siens dans leurs tribulations, et qu'il est toujours prêt à les délivrer des tentations, et, après les en avoir délivrés, prêt aussi à les glorifier, selon cette parole : « Je suis avec lui dans la détresse, pour le délivrer et le glorifier » (*Ps. 90, v. 15*). Ainsi le Seigneur a été avec Daniel dans la fosse aux lions, avec Noé dans l'arche, avec Joseph dans la citerne, avec les trois jeunes gens dans la fournaise de feu ; et c'est avec beaucoup de bienveillance qu'il les a tous délivrés. Aussi saint Pierre proclame-t-il que « le Seigneur sait délivrer les hommes pieux, de l'épreuve »

(*IIe lettre, ch. 2, v. 9*), et Sara nous apprend, au livre de *Tobie, ch. 3, v. 21-22*, que « quiconque vous honore, ô Dieu, tient pour assuré que sa vie, si elle a été dans l'épreuve, sera couronnée ; s'il a été dans la tribulation, il sera délivré ; et si le châtiment est venu sur lui, il pourra obtenir miséricorde. Car vous ne prenez pas plaisir à nous perdre, mais après la tempête vous ramenez le calme ; après les pleurs et les larmes, vous répandez la joie exultante ».

Celui-là possède la confiance véritable qui ne doute pas que toutes ses prières et tous ses justes désirs ne soient exaucés. « Si vous allez à Dieu dans ces sentiments, affirme saint Jean Chrysostome (1), et si vous dites : Je ne m'en irai pas avant d'avoir reçu, vous recevrez certainement, à la condition que vous demandiez ce qui est digne du Dieu que vous priez, et ce qu'il vous est avantageux de recevoir. » C'est une vertu vraiment digne d'éloge et d'un grand mérite devant Dieu ; et l'apôtre saint Paul nous y exhorte de cette manière : « Ne perdez pas votre confiance : une grande récompense y est attachée » (*Lettre aux Hébreux, ch. 10, v. 35*).

3. Ceci doit nous conduire à la vraie confiance : Dieu, véritablement prodigue, nous accorde souvent par pure bonté, bonté qu'on ne peut comprendre, et sans aucun désir de notre part, des dons plus

(1) *24e homélie sur saint Matthieu.* P.G. t. 57, col. 313.

grands que nous n'oserions l'espérer. Ainsi, le Père nous a créés à l'image de la Trinité, et son Fils très saint nous a donné sa chair en nourriture, son sang pour breuvage et sa vie comme prix de notre rédemption. Qui jamais eût osé, même une seule fois, imaginer cela ?

La manière dont le Christ repose sur la croix, cela doit aussi nous conduire à la même confiance. « Qui donc, s'écrie saint Bernard (1), ne serait pas entraîné à l'espérance et à la confiance d'être exaucé, s'il remarquait la position du Christ sur la croix ? Voyez sa tête inclinée pour nous baiser, ses bras étendus pour nous embrasser, ses mains percées pour donner libéralement, son côté ouvert pour aimer ; tout son corps étendu pour se livrer entièrement. »

4. C'est une preuve de vraie confiance que de n'avoir pas sur la conscience le remords de péchés mortels. Saint Jean nous l'atteste : « Si notre cœur ne nous condamne pas, adressons-nous à Dieu avec confiance, et nous recevrons de lui tout ce que nous demanderons » (*Ire lettre, ch. 3, v. 21, 22*); et nous lisons au sujet de Suzanne que son cœur avait confiance dans le Seigneur » (*Daniel, ch. 13, v. 35*), parce qu'elle se savait innocente du crime qu'on lui reprochait.

C'est avoir une autre preuve de la vraie confiance

(1) Voir : *Préface*, p. 2.

que de s'occuper continuellement de bonnes œuvres, et de s'exercer spécialement à l'aumône spirituelle qui consiste à pardonner les injures et à prier beaucoup. « L'aumône, est-il dit au livre de *Tobie, ch. 4, v. 11 et 12*, délivre de tout péché et de la mort ; elle ne laissera pas l'âme descendre dans les ténèbres ; l'aumône sera, pour tous ceux qui l'auront faite, un grand sujet de confiance devant le Dieu souverain. »

Il a une preuve de vraie confiance au sujet de la rémission de ses péchés, celui qui se voue à une pénitence véritable de ses péchés, pendant qu'il est jeune et en bonne santé. Saint Augustin en témoigne : « Quelqu'un, à la dernière extrémité, veut-il recevoir la pénitence ? il la reçoit ; à l'instant il est réconcilié (avec Dieu) et il meurt. Je vous l'avoue, nous ne lui refusons pas ce qu'il demande, mais nous ne savons pas s'il s'en va de ce monde dans de bonnes conditions. Je ne suis pas certain, je ne veux pas vous tromper, je dis que je ne sais pas. Le fidèle qui vit bien, meurt tranquille ; celui qui a été baptisé à la dernière heure meurt tranquille ; celui qui fait pénitence, réconcilié lorsqu'il est en bonne santé, et qui vit chrétiennement dans la suite, celui-là aussi meurt tranquille. Mais celui qui fait pénitence et se réconcilie avec Dieu à la dernière heure, si lui-même meurt rassuré, moi je ne suis pas rassuré... Est-ce à dire qu'il sera damné ? — Je ne l'affirme pas. — Alors, je dis qu'il sera sauvé ! —

Non plus. — Que dites-vous donc ? — Je ne sais pas ; je ne suis pas certain, je ne promets pas, j'ignore. Voulez-vous donc, vous à qui je parle, voulez-vous vous délivrer du doute ? Voulez-vous échapper à l'incertain ? Faites pénitence pendant que vous vous portez bien. En effet, si vous faites vraiment pénitence tandis que vous êtes en bonne santé, lorsque viendra votre dernière heure, hâtez-vous de vous réconcilier. Si vous agissez de la sorte, vous êtes rassuré. Pourquoi êtes-vous rassuré ? Parce que vous avez fait pénitence au moment où vous pouviez encore pécher. Au contraire, si vous voulez faire pénitence alors que vous ne pouvez plus pécher, ce sont les péchés qui vous ont abandonné, et non pas vous qui laissez le péché. Mais, me direz-vous, comment savez-vous si Dieu ne me pardonnera pas ? En vérité, comment ? je l'ignore. Ce dont je parlais tout à l'heure, je le sais ; mais ceci, je ne le sais pas. Et c'est précisément parce que je l'ignore que je vous donne la pénitence : je ne vous la donnerais pas si je savais qu'elle ne vous sert de rien ; et si j'étais sûr qu'elle vous est utile, je ne vous avertirais pas, je ne vous effraierais pas. De deux choses l'une : ou Dieu vous pardonne, ou il ne vous pardonne pas ; qu'en sera-t-il pour vous ? Je l'ignore. Laissez donc l'incertain, et tenez ce qu'il y a de certain. » (S. Augustin) (1).

(1) *Livre des 50 homélies*, hom. 41. P. L. t. 39, col. 1714, 1715.

Voulez-vous obtenir la vraie pénitence, appliquez toutes vos forces aux œuvres spirituelles, conformément à la parole d'Isaïe : « Ceux qui se confient dans le Seigneur prennent de nouvelles forces, ils élèveront leur vol comme les aigles ; ils ne marcheront pas : ils courront ; et s'ils marchent, ils ne se lasseront point » (*ch. 40, v. 31*). Que ceux qui ont été courageux au labeur corporel soient, désormais, pleins de force pour les travaux spirituels.

5. C'est un signe qu'on manque de confiance que de mésestimer la grâce de la rédemption et de croupir sciemment dans le péché. Il est dit dans l'Évangile : « Nous savons que Dieu n'exauce point les pécheurs ; mais si quelqu'un l'honore et fait sa volonté, celui-là, il l'exauce » (*Jean, ch. 9, v. 31*) ; et dans les Psaumes : « Dieu ne m'exaucera pas, si je vois l'iniquité dans mon cœur » (*Ps. 65, v. 18*) ; et dans le prophète Isaïe : « Vos iniquités ont mis une séparation entre vous et votre Dieu, et vos péchés vous ont caché sa face » (*ch. 59, v. 2*).

Il a la preuve d'une fausse confiance, celui qui suppose qu'en Dieu, souverainement juste, la miséricorde et la bonté l'emportent à ce point qu'il sauvera, au jour du jugement, indistinctement les bons et les méchants, parce qu'il est mort pour tous. Mais Notre-Seigneur dit le contraire : « Les méchants s'en iront à l'éternel supplice, et les justes à la vie éternelle » (*Matt. ch. 25, v. 46*).

Autres preuves de la confiance qui n'est pas

vraie : penser que le pécheur, quand cela lui plaît, peut mériter la première grâce ; et croire que celui qui est riche des biens de ce monde aura encore, dans l'autre monde, l'abondance des joies éternelles. Contrairement à cela, nous lisons dans les Psaumes : « Les justes verront (le riche en enfer) et ils seront effrayés ; ils se moqueront de lui : voilà l'homme qui ne mettait pas en Dieu son appui, mais qui se confiait dans la grandeur de ses richesses et se faisait fort de ses vanités » (*Ps. 51, v. 9*).

CHAPITRE XXXVII

Le Mépris du monde

1. Le véritable mépris du monde consiste à renoncer aux biens et au faste du siècle, aux dignités et prélatures spirituelles, à se détacher aussi de toute amitié et des mœurs mondaines, à cause de l'espérance de l'éternelle béatitude. Saint Jean nous y exhorte par ces paroles : « N'aimez point le monde, ni ce qui est dans le monde » (*Ire lettre, ch. 2, v. 15*).

2. Saint Augustin avait ce mépris : il ne prenait aucune joie à tout ce qui se faisait dans le monde ; et tandis qu'il parlait à sa mère avec grande douceur, le monde lui déplaisait et s'avilissait avec tous ses plaisirs (1). Sainte Agnès aussi, sainte Catherine, sainte Cécile et d'autres vierges ont méprisé les royaumes de ce monde et tout l'éclat du siècle à cause de l'amour de Notre-Seigneur Jésus-Christ.

3. Le monde, à la fin, est tellement infidèle à ceux qui l'aiment que cela doit nous exciter à le mépriser et à le haïr lui-même ! Les hommes du

(1) *Confessions*, livre 9, ch. 10. P. L. t. 32, col. 774-775.

monde ont-ils été fidèles à leur Créateur? Au jour des Rameaux c'est glorieusement qu'ils le reçoivent; ils sortent au-devant de lui, et chantent : « Hosanna au Fils de David, béni soit celui qui vient au nom du Seigneur » (*Matt.*, *ch. 21*, *v. 9*). Peu de temps après, le vendredi, ils paraissent devant Pilate en criant : Qu'il soit crucifié, qu'il soit crucifié! « si ce n'était pas un malfaiteur, nous ne vous l'aurions pas livré » (*Jean*, *ch. 18*, *v. 30*). Et tandis qu'il était attaché à la croix, ils se moquent de lui : « Sauve-toi toi-même; si tu es le Fils de Dieu, descends de la croix » (*Matt.*, *ch. 27*, *v. 40*). Ils l'avaient reçu avec des palmes, des fleurs et du feuillage, puis ils l'ont couronné d'épines verdoyantes, et frappé avec des verges. Ils avaient étendu leurs vêtements sur sa route, ils le dépouillèrent de ses vêtements devant la croix; les honneurs qu'ils lui avaient rendus, ils les changèrent en outrages.

Les dangers qui proviennent de l'amour du monde doivent aussi nous pousser à haïr le monde et à le mépriser. « Ne savez-vous pas, au témoignage de saint Jacques, que l'amitié du monde c'est l'inimitié contre Dieu? Quiconque veut être ami du monde se rend ennemi de Dieu » (*ch. 4*, *v. 4*). De plus, le monde a haï le Seigneur Jésus et tous ses amis. Lui-même l'avait annoncé aux apôtres pour leur consolation : « Si le monde vous hait, sachez qu'il m'a haï avant vous » (*Jean*, *ch. 15*, *v. 17*).

4. Il prouve qu'il méprise vraiment le monde,

celui qui ne prête pas attention à la noblesse de la naissance, qui ne cherche pas les plaisirs, et qui ne souhaite ni les richesses ni les honneurs. Tel fut Moïse, dont il est dit dans *l'épître aux Hébreux, ch. 11, v. 24-26* : « C'est par la foi que Moïse, devenu grand, renonça au titre de fils de la fille de Pharaon (voilà le mépris de la noblesse), aimant mieux d'être maltraité avec le peuple de Dieu que de jouir des délices passagères du péché (c'est contre le plaisir), il considéra l'opprobre du Christ comme une richesse plus grande que les trésors de l'Égypte (mépris des richesses), car il avait les yeux fixés sur la récompense. »

Une autre preuve que l'on méprise le monde, c'est de n'être point charmé par ses flatteries ni effrayé par ses menaces, ni ému par les louanges des hommes ou leurs reproches. Saint Paul pratiquait ce mépris du monde quand il s'écriait : « J'ai voulu tout perdre et j'ai considéré toutes choses comme de l'ordure, afin de gagner le Christ » (*lettre aux Phillipp., ch. 3, v. 8*).

5. Une preuve que l'on ne méprise pas vraiment le monde, c'est de ne commencer à s'abstenir de son amour et de ses séductions que lorsqu'on ne peut plus s'y adonner, à cause de la vieillesse ou de la pauvreté; dans ce cas, on n'abandonne pas le monde, mais c'est par lui qu'on est abandonné. Combien, hélas! qui cessent de pécher alors seulement qu'ils ne peuvent plus le faire!

CHAPITRE XXXVIII

La Mortification

1. Il y a véritable mortification de la chair à châtier volontairement son corps par des jeûnes et des veilles, par la prière, par des cilices et des disciplines, par l'abstinence de nourriture et de boissons agréables; et cela, afin que la chair soit, en tout, soumise à l'esprit.

2. Saint Paul le faisait : « Je traite durement mon corps et je le réduis en servitude, de peur qu'après avoir prêché aux autres, je ne sois moi-même réprouvé » (*Ire lettre aux Cor., ch. 9, v. 27*). Et la veuve Judith, jeune, belle et riche, après avoir vécu avec son mari pendant trois ans et six mois (1),

(1) Cette période de trois ans et demi ne désigne pas, d'après le livre même de *Judith*, le temps pendant lequel Judith demeura avec son mari, mais le temps qu'avait duré son veuvage lorsque Holopherne assiégeait Béthulie. Voici le texte sacré : « Il y avait déjà trois ans et six mois que Judith était restée veuve... ; les reins couverts d'un cilice, elle jeûnait tous les jours, à l'exception des jours de fête » (*Judith, ch. 8, v. 4, 6, 7*).

portait un cilice sur les reins, et elle jeûnait tous les jours, excepté les jours de fête.

3. Ce qui doit nous conduire à aimer la macération, c'est la grande utilité qu'on en retire. En effet, grâce à la macération de la chair, l'esprit se fortifie dans les œuvres spirituelles. « Lorsque je suis faible (selon la chair), disait saint Paul, c'est alors que je suis fort » (selon l'esprit) (*IIe lettre aux Cor., ch. 12, v. 10*). A l'opposé, la sensualité émousse la vigueur de l'âme et la consume » (1).

4. Une preuve de véritable mortification, c'est de n'accorder à son corps aucun plaisir, mais seulement ce qui lui est nécessaire. « Nous ne sommes pas redevables à la chair », nous dit saint Paul (*Rom., ch. 8, v. 12*). Le plaisir exige beaucoup plus de délices que n'en requiert la nécessité : celle-ci se contente de peu. Et l'apôtre indique immédiatement les maux, conséquence de la volupté : « Si vous vivez selon la chair, vous mourrez ; mais si, par l'esprit, vous faites mourir les œuvres du corps, vous vivrez » (*v. 13*). « Et les œuvres de la chair sont manifestes, à savoir : l'impudicité, l'impureté, le libertinage, l'idolâtrie, les maléfices, les inimitiés, les contentions, les jalousies, les emportements, les disputes, les dissensions, les sectes, l'envie, l'homicide, les excès de table et autres cho-

(1) L'auteur a déjà cité cette parole, qui n'est pas de saint Augustin ; voir p. 187. — P. L. t. 40, col. 1076.

ses semblables. Je vous préviens, comme je l'ai déjà fait, que ceux qui commettent de telles choses n'hériteront pas du royaume de Dieu » (*Galates, ch. 5, v. 19-21*).

Une autre preuve de mortification, c'est de « haïr sa vie en ce monde », d'après le conseil du Christ Jésus (*Jean, ch. 12, v. 25*). Le Seigneur lui-même ne dit-il pas : « Si quelqu'un vient à moi et ne hait pas son père et sa mère, sa femme et ses enfants, ses frères et ses sœurs, jusqu'à son âme elle-même, il ne peut être mon disciple » (*Luc, ch. 14, v. 26*); ce que saint Grégoire expose ainsi : « C'est alors que nous haïssons notre âme de la bonne manière, lorsque nous n'acquiesçons pas à ses désirs charnels, lorsque nous brisons ses instincts et que nous résistons à ses voluptés. La chair ainsi méprisée s'améliore, comme si nous l'aimions par cette haine même » (1). Celui qui ne met pas un frein aux concupiscences de sa chair se précipite dans les filets du diable ; il est écrit : « Si tu accordes à ton âme la satisfaction de ses convoitises, elle fera de toi la risée de tes ennemis » (*Eccli., ch. 18, v. 30*). C'est ainsi que Dalila avait livré aux Philistins, pour être leur jouet, Samson dans toute sa force (*Juges, ch. 14, v. 18*).

5. Il n'a pas la marque de la véritable mortification, celui qui s'abstient uniquement des plaisirs

(1) *37e homélie sur les Évangiles*, P. L. t. 76, col. 1276.

de la table sans refuser à sa langue les paroles mauvaises, à ses sens les délectations, et à son cœur les pensées et les affections coupables. Inutile de se restreindre dans la nourriture, si les cinq sens et le cœur se repaissent de délices. Saint Jean Chrysostome (1) dit à ce propos : « S'abstenir de manger tout en faisant le mal, c'est imiter les démons : ils ne prennent pas de nourriture, mais ils ont toujours avec eux leur méchanceté. »

(1) On trouve ce texte dans les *Homélies* de saint Éloi, hom. 11e. P. L. t. 87, col. 633. — Au jugement de M. Vacandard, ces homélies sont *apocryphes* (*Dict. de Th. Cath.*, fasc. 33, col. 2345), et d'un auteur du IXe siècle, qui a emprunté, sans le dire, les paroles de saint Isidore (2e *livre des Sentences*, ch. 44. P. L. t. 83, col. 652).

CHAPITRE XXXIX

La Contrition

1 et 2. La contrition véritable est une douleur que l'on conçoit volontairement de ses péchés, à proportion de leur nombre et de leur gravité, avec la résolution de s'en confesser et de faire pénitence. Cette douleur provient de la pure grâce de Dieu, car la douleur naturelle ou sans la grâce est inutile et n'a point de valeur. L'intensité de cette douleur est exprimée de la sorte par Jérémie : « Prenez le deuil comme pour un fils unique » (*ch. 6, v. 26*), et c'est elle que le Seigneur prescrivait par cet ordre de Joël : « Déchirez vos cœurs » (*ch. 2, v. 13*). Ce déchirement intérieur, les épines, les clous, les verges, la croix et la lance qui ont déchiré le corps de Notre-Seigneur Jésus-Christ, sont bien capables de le produire.

Au témoignage de saint Grégoire, la vraie contrition est rare. Il en est, sachez-le, qui vont jusqu'à quitter le monde et qui donnent tout ce qu'ils possèdent, et cependant, dans leurs bonnes actions, ils n'ont pas la componction. Il ne faut pas toujours croire, non plus, à une contrition véritable dès qu'apparaissent des larmes et des gémissements,

qui proviennent, ordinairement, de la crainte de l'enfer, de la considération d'un dommage quelconque, ou d'une douleur et d'une compassion naturelles, au souvenir de l'énormité de ses péchés ou des souffrances cruelles du Christ Jésus. Une contrition véritable exige la douleur de tous les péchés commis et de tout le bien qu'on n'a pas fait, de toutes les grâces qu'on a négligées pour soi-même et pour toute l'Église, la douleur aussi du mal et des négligences qu'on a pu occasionner.

3. Pour nous exciter à la vraie contrition, pensons, avec foi, à ce que le péché nous fait perdre : le Saint-Esprit et ses dons, toutes les grâces qui nous rendaient agréables à Dieu, l'amitié de la Trinité, la participation à la cour céleste ; pensons également à ce que nous méritons par le péché : la mort éternelle, la malédiction de Dieu le Père : « Ils sont maudits, ceux qui s'écartent de vos commandements », dit le Psalmiste (*Ps. 118, v. 21*) ; la haine de Notre-Seigneur Jésus-Christ : il hait tous ceux qui font l'iniquité ; l'éloignement de l'Esprit-Saint : « Celui-ci s'écarte des pensées dépourvues d'intelligence » (*Sagesse, ch. 1, v. 5*), et des œuvres mauvaises, à plus forte raison. Et la malédiction du Père, la haine du Christ et l'éloignement du Saint-Esprit sont pires que les châtiments de l'enfer, et plus horribles, comme le dit saint Jean Chrysostome (1).

(1) Dans l'*homélie 7 sur l'épître aux Ephésiens*. P. G. t. 62,

Les grands avantages qui en proviennent doivent aussi nous conduire à la contrition. La plus petite contrition efface toutes les taches de l'âme, elle détruit la mort éternelle, elle apporte la bénédiction du Père, elle rend, avec l'amitié du Fils de Dieu, la familiarité du Saint-Esprit et la société des citoyens du ciel. Si petite qu'elle soit, la contrition satisfait plus que les aumônes les plus abondantes. Pesez souvent tout cela dans la balance de votre cœur, et cela vous mènera à la componction véritable.

4. Il a la preuve de la vraie contrition, celui qui déteste à ce point l'impureté du péché, qu'il choisirait tous les tourments du purgatoire plutôt que de commettre un péché contre Dieu bon au suprême degré ; ou encore, celui qui s'offrirait aux peines de l'enfer (ainsi qu'Eléazar, 2e *livre des Mach.*, *ch. 6*) pour ne plus commettre un péché de propos délibéré — et c'est ce premier parti qu'il faut choisir, remarque saint Augustin (1), — celui-là aussi qui, bien volontiers, supporterait tous les supplices des martyrs, afin de mériter, par là, de ne plus

col. 27. Saint Jean Chrysostome enseigne que la perte du royaume des cieux est pire que l'enfer ; de même, col. 281.

(1) Les références indiquées par les éditeurs : traités 2, 11 sur saint Jean, ne sont pas exactes. Il s'agit peut-être de ce passage de saint Augustin où il est dit que, devant les menaces du persécuteur il faut choisir la mort plutôt que de transgresser les commandements de Dieu. Traité 51 sur saint Jean. P. L. t. 35, col. 1767.

jamais commettre de péché ; enfin celui qui, pour expier dignement l'offense faite à Dieu, s'offrirait à toutes les épreuves de la maladie et de la pauvreté.

5. Et voici la preuve d'une fausse contrition : avoir une vive douleur de ses péchés, et ne pas craindre, après les avoir pleurés, d'en commettre de nouveau, les mêmes ou d'autres encore. « Celui qui se purifie, dit l'*Ecclésiastique*, *ch. 34, v. 25*, après avoir touché un cadavre, s'il le touche encore, que lui sert-il de s'être purifié ? » De même, s'affliger des péchés passés et ne pas prendre la résolution de renoncer, par exemple, à l'orgueil ou à l'envie, à une amitié charnelle, aux plaisirs de la chair, ou à ce que l'on possède injustement, « le péché n'est pas remis, dit saint Augustin, si l'on ne restitue pas ce que l'on a enlevé » (1). L'*Ecclésiastique* s'élève contre cette fausse contrition : « L'un détruit et l'autre bâtit ; qu'en retirent-ils, sinon de la peine ? » (*ch. 34*, v. *23*). Il détruit, celui qui s'attriste de ses fautes, mais il bâtit, celui qui demeure dans la volonté de pécher : une contrition pareille, saint Augustin la décrit en ces termes : « La volonté perverse a donné naissance à la passion, et tandis qu'on se faisait l'esclave de la passion, l'habitude s'est créée, et comme on ne résistait pas à l'habitude, c'est devenu une nécessité » (2).

(1) *Lettre à Macédonius*. P. L. t. 33, col. 662.
(2) *Confessions*, liv. 8, ch. 5. P. L. t. 32, col. 753.

CHAPITRE XL

La Confession

1 et 2. La confession véritable consiste à manifester, sincèrement et sans rien voiler, ses péchés au prêtre qui a les qualités requises par les lois (de l'Église). Notre-Seigneur (1) a imposé cette confession, en disant aux lépreux : « Allez, montrez-vous aux prêtres » (*Luc, ch. 17, v. 14*). Et saint Jacques : « Confessez donc vos fautes l'un à l'autre » (*ch. 5, v. 16*).

Une confession conforme à la vérité exige qu'elle soit entière, pure, discrète, fidèle et parfaite, selon cette parole des *Lamentations* de Jérémie : « Répandez votre cœur comme de l'eau devant la face du Seigneur » (*ch. 2, v. 19*).

Le fait de « *répandre* » indique l'intégrité. Car les péchés dont on ne s'est jamais confessé, on ne doit

(1) Il y a d'autres paroles de Notre-Seigneur, qui fondent, mieux que celles-là, la nécessité de la confession : « Tout ce que vous lierez sur la terre sera lié dans le ciel, et tout ce que vous délierez sur la terre sera délié dans le ciel » (*Matt., ch. 18, v. 18*). « Les péchés seront remis à ceux à qui vous les remettrez, et ils seront retenus à ceux à qui vous les retiendrez » (*Jean, ch. 20, v. 23*).

pas intentionnellement les dire goutte à goutte, mais tous les péchés auxquels on peut penser en même temps, il faut les répandre tous ensemble devant un seul prêtre (1).

« *Comme de l'eau* », cela désigne la simplicité et la pureté de la confession. On ne doit pas faire sa confession par crainte servile ou par force, mais purement à cause de Dieu.

« Répandez *votre cœur* », on exprime par là la discrétion. Il n'y a pas que les paroles et les actes, ni les péchés d'omission ou de commission à confesser, il faut dire aussi les pensées mauvaises et les affections auxquelles on s'arrête, les intentions désordonnées ainsi que la volonté de nuire, les jugements malveillants et les soupçons téméraires. Car, au grand jour du jugement, dit Origène (2), ce sont les pensées qui accuseront les âmes et les défendront, non pas les pensées que nous aurons alors, mais celles que nous avons maintenant en

(1) Le P. Truillet, pour rendre ce passage plus intelligible, l'a traduit largement ; voici sa traduction : « *Répandez*, ce qui signifie l'intégrité de la confession ; car il n'est point permis de distribuer entre plusieurs prêtres les péchés graves qu'on n'a jamais accusés, ce qui n'est point répandre ses fautes, mais les laisser couler, pour ainsi dire, goutte à goutte. Il faut, au contraire, répandre aux pieds d'un seul et même prêtre tout ce dont notre mémoire nous rappelle, en ce moment même, le souvenir », p. 250, 251 ; et P. Berthier, p. 228, 229.

(2) *Sur le 2e ch. de l'épître aux Rom.* P. G. t. 14, col. 894.

nous et dont la marque restera imprimée dans *notre cœur comme sur de la cire.*

« *Devant la face du Seigneur* », cela fait allusion à la fidélité de la confession et à sa perfection. Car il faut considérer toutes choses comme Dieu lui-même les connaît : là où nous ne reconnaissons qu'un péché, lui, dans sa sagesse, en connaît beaucoup.

3. Ce qui doit nous conduire à la confession véritable, c'est la rémission certaine des péchés et la purification de l'âme : « Si nous confessons nos péchés, écrit saint Jean (*Ire lettre, ch. 1, v. 9*), Dieu est fidèle et juste pour nous les pardonner, et pour nous purifier de notre iniquité. » De plus, la confession force le Père, le Fils et le Saint-Esprit au pardon et à la rémission, d'après cette parole : « Sans doute, Dieu connaît tout, il attend cependant les mots de l'aveu » (1). Car le Christ a de bonnes raisons d'intervenir en votre faveur; le Père aussi a des motifs de pardonner, et tout ce que veut le Fils, le Père le veut, et le Saint-Esprit également.

4. Il a la preuve que sa confession est véritable,

(1) L'auteur ne nomme pas saint Ambroise, auquel il semble bien avoir emprunté cette phrase, en la changeant un peu. Au ch. 7 du 2e livre sur *la Pénitence*, saint Ambroise s'exprime ainsi : « Le Seigneur sait tout, mais il attend votre parole, non pour vous punir, mais pour vous pardonner : *Novit omnia Dominus, sed exspectat vocem tuam, non ut puniat, sed ut ignoscat.* » P. L. t. 16, col. 510.

celui qui répand tous ses péchés comme l'eau, de sorte qu'il n'en reste ni couleur comme dans l'effusion du lait, ni épaisseur ou saveur comme lorsqu'on répand de l'huile ou du sang, ni odeur comme dans l'effusion de vin ou de vinaigre. Il reste la couleur quand on avoue le péché sans dire l'occasion ou la provocation au mal, comme dans la gourmandise ou l'impureté. Il reste l'épaisseur ou la saveur, lorsqu'on dit ses péchés, mais en gardant sous silence l'intensité ou la durée des plaisirs qui absorbent totalement la raison ; il est écrit : (le péché) est entré comme l'eau au-dedans de lui, et comme l'huile il pénètre dans ses os (*Ps. 108, v. 18*). Enfin, il reste l'odeur du péché, lorsqu'on se confesse sans parler de son déshonneur ou du mauvais exemple et du scandale d'autrui. Au contraire, celui qui se confesse bien, manifeste, avec son péché lui-même, ce qui l'a précédé et ce qui l'a suivi.

Confesser ses péchés avec nombre, poids et mesure, c'est la marque d'une confession véritable. On doit confesser le nombre de ses péchés ou leur fréquence, — parce qu'une blessure qui se renouvelle souvent est aussi plus lente à guérir ; leur mesure, c'est-à-dire leur durée : une maladie plus longue amène une mort plus rapide ; on doit enfin dire le poids ou la gravité du péché, car les circonstances de temps, de lieu (cimetière ou église), ou de personne (si c'est un clerc que l'on frappe ; si on commet un péché avec une personne consacrée à

Dieu ou une femme mariée), rendent le péché plus grave.

5. Il a la preuve que sa confession n'est pas véritable, celui qui se confesse pour qu'on ne dise pas de lui qu'il n'a pas la foi, ou pour être estimé plus saint, ou pour qu'on ne lui refuse pas, à sa honte, la sainte communion. Ainsi la confession de Saül ne fut pas véritable ; il avait peur que le prophète Samuel ne le remplît de confusion devant le peuple (*Ier livre des Rois, ch. 13, v. 8-13*).

CHAPITRE XLI

La Pénitence

1. La pénitence extérieure (1) véritable consiste à s'abstenir des plaisirs permis, lorsque, comme dit l'Écriture, on demande pardon pour les plaisirs défendus.

2. Ainsi, les pénitents et les convertis qui s'enferment dans les cloîtres, s'abstiennent de viande, rejettent les vêtements trop doux, observent des jeûnes, s'appliquent aux veilles, se frappent à coups de discipline, gardent le silence, brisent leur volonté propre et s'abstiennent de beaucoup de choses agréables qui leur seraient permises s'ils n'avaient point commis de péchés. Cette pénitence, Notre-Seigneur l'a prescrite, saint Jean-Baptiste aussi, par ces paroles : « Faites pénitence, parce que le royaume des cieux est proche » (*Matt.*, *ch. 3*, *v. 2*; *ch. 4*, *v. 17*).

3. La nécessité de la pénitence doit nous exciter

(1) L'auteur a parlé, au ch. 39, de la pénitence intérieure ou contrition.... A quel texte de l'Écriture fait-il allusion ici ?

à la pratiquer vraiment, car, au dire de Notre-Seigneur, sans elle il n'y a pas de salut : « Si vous ne faites pénitence, vous périrez tous » (*Luc, ch. 13, v. 5*). « Aucune iniquité, petite ou grande, ne peut être impunie » (S. Augustin) (1). Aussi Dieu a-t-il imposé à David une pénitence pour son péché, parce qu'il avait fait le dénombrement de son peuple : il aurait à supporter ou bien sept années de famine dans le pays, ou trois mois de vengeance de la part de ses ennemis, ou encore trois jours de peste. Et David choisit pour lui-même et pour son peuple la plaie commune de la mort (*IIe livre des Rois, ch. 24, v. 10-16*). Cela veut dire que nécessairement tout homme sera puni de ses péchés : en enfer que signifient les sept années de famine, ou au purgatoire figuré par les trois mois de violence des ennemis, ou par une peine temporelle que désigne la peste de trois jours. Il nous est donc utile de choisir la pénitence la plus légère et qui passe rapidement.

4. Mesurer justement la peine à la faute, c'est une preuve de la vraie pénitence. La gravité du châtiment et sa quantité correspondront à la gravité de la faute ; l'amertume de la peine sera proportionnée à la jouissance du péché, l'une doit durer autant que l'autre, et les châtiments seront aussi nombreux que la multitude même des péchés, con-

(1) *Sur le Ps. 58.* P. L. t. 36, col. 701.

formément à cette parole de Jean-Baptiste : « Faites de dignes fruits de pénitence » (*Matt.*, *ch.* 3, *v.* 8). Les maladies du corps n'ont-elles pas, chacune, leur remède ? et aucun traitement n'est tellement efficace qu'il guérisse toutes les maladies ; de même chaque espèce de péché a une pénitence spéciale. On ne corrige pas directement l'orgueil par l'aumône, ni la rancune ou l'envie par la prière, ni l'avarice par le jeûne, ni l'impureté par les veilles, etc. Mais, directement, c'est par l'humilité qu'on se punit de son orgueil, c'est par d'abondantes aumônes qu'on répare l'avarice ; l'impureté s'expie par les cilices et les disciplines qui châtient le corps, le jeûne satisfait pour la gourmandise, la prière pour les bavardages, la charité et le pardon des injures réparent l'envie, et on satisfait directement en rendant ce que l'on a pris ou ce que l'on possède injustement, etc.

Si vous ne pouvez observer parfaitement cet ordre dans la satisfaction pour vos péchés, alors Dieu accepte, par bonté, n'importe quelle réparation. Vous est-il impossible de restituer des biens que vous possédez injustement, dans ce cas le jeûne a valeur de satisfaction ; vous ne pouvez pas jeûner, la prière est efficace ; la maladie vous empêche de prier, il suffit à Dieu de votre bonne volonté (saint Jean Chrysostome).

5. Le Pape Innocent II indique les marques de la fausse pénitence : « Elle est fausse, la pénitence de

celui qui ne se retire pas d'un office ou d'une affaire (1) qu'il ne peut accomplir sans péché ; elle est fausse encore, si le pénitent porte de la haine dans son cœur, s'il ne rend pas satisfaction à tous ceux qu'il a offensés, ou s'il ne pardonne pas à celui qui l'offense, ou s'il porte des armes injustement » (2). De même, c'est une fausse pénitence, quand on se corrige d'un seul péché sans se soucier des autres.

(1) Il s'agit, d'après le 9e canon du second Concile de Latran, tenu en 1139, d'affaires de commerce, et de fonctions à remplir devant le tribunal. Il est interdit aux moines et aux chanoines réguliers d'étudier la jurisprudence et de plaider.

(2) Canon 22e du Concile de Latran. Denzinger, *Enchiridion*, 10e édit., 1908, n° 366.

CHAPITRE XLII

La Persévérance

1. La persévérance véritable, c'est l'exercice fréquent des bonnes œuvres, le goût continuel de la perfection, et la garde attentive, jusqu'à la mort, des grâces spirituelles et des vertus. Le Seigneur nous y invite, dans l'*Apocalypse*, *ch. 2*, *v. 10* : « Soyez fidèle jusqu'à la mort, et je vous donnerai la couronne de vie. »

2. Job avait cette persévérance, lorsqu'il disait : « Jusqu'à mon dernier soupir, je ne m'écarterai pas de mon innocence » (*ch. 27*, *v. 5*); Tobie aussi : il cachait dans sa maison les corps des défunts, et les ensevelissait la nuit, malgré l'ordre du roi de le dépouiller de ses biens et de le mettre à mort, à cause de cela même (*ch. 1*, *v. 22*).

3. Les avantages considérables qui proviennent de la persévérance doivent nous exciter à l'aimer. C'est elle qui couronnera toute bonne action et toute vertu, et notre salut repose tout entier sur elle, d'après cette parole de Notre-Seigneur Jésus-Christ : « Celui qui persévérera jusqu'à la fin, celui-là sera sauvé » (*Matt.*, *ch. 10*, *v. 22*).

Sans la persévérance, aucune vertu, aucune action n'est digne de récompense. Sans la persévérance, toute perfection est réduite à néant. A quoi bon, pour Judas, apôtre, mais traître, d'avoir été choisi et tiré du monde par Notre-Seigneur? A quoi lui a servi la longue familiarité avec Jésus-Christ? Et les saintes prédications qu'il avait souvent entendues? Inutiles, les exemples, les vertus et les miracles dont il avait été témoin! A quoi lui a servi la société des apôtres, et la grâce, à lui donnée, pour prêcher et faire des miracles? A lui aussi en même temps qu'aux autres apôtres Notre-Seigneur avait dit : « Allez, annoncez que le royaume des cieux est proche. Guérissez les malades, ressuscitez les morts, purifiez les lépreux, et chassez les démons » (*Matt.*, *ch. 10*, *v. 7,8*).

4. Il a la preuve de la vraie persévérance, celui que rien ne détourne de la justice : ni l'amour de cette vie, ni la crainte de la mort, ni menaces ni promesses. Ainsi, Suzanne, qui n'avait pas peur de mourir, disait : « Si je fais cela (le péché), c'est la mort pour moi » (*Daniel*, *ch. 13*, *v. 22*). Et Mathathias : « Quand bien même toutes les nations obéiraient au roi Antiochus, — chacune abandonnant le culte de ses pères —, et se soumettraient à ses ordres; moi, mes fils et mes frères, nous obéirons à la loi de nos pères. Que Dieu nous soit propice » (*Ier livre des Mach.*, *ch. 2*, *v. 19-20*).

5. C'est une marque de fausse persévérance que

de présumer de sa perfection et de croire qu'on ne peut plus tomber. Cela donne un sentiment de liberté qui incite à ne plus se garder soi-même, et alors, il est impossible qu'on puisse persévérer dans la sainteté. Supposez que les Apôtres soient dans le monde et ne se gardent pas eux-mêmes, ils pourraient faillir aussi. Vous avez l'exemple de David, qui devint adultère et homicide, parce qu'il fut négligent à surveiller ses regards (*IIe livre des Rois, ch. 11, v. 1-4, 15-24*).

ÉPILOGUE

Je vous avouerai, ô Dieu très saint, avec toutes les larmes et les gouttes de sang de votre Fils bien-aimé, que je ne suis pas encore au commencement d'une seule vertu, en la perfection décrite ici même. Je me réjouis cependant de ce que nous les aurons, toutes, plus parfaitement que l'intelligence humaine ne peut le comprendre. Je vous confesse, ô Seigneur, qu'il est actuellement bienheureux, et qu'il le sera davantage dans l'autre monde, celui qui possède ces vertus avec leur perfection, telles qu'elles ont été ici décrites : et pourtant, c'est à peine, peut-être, si elles suffisent au salut.

Je vous le demande aussi, Seigneur, avec tous les désirs de votre Fils, de l'Esprit-Saint et de toute créature, donnez-moi de distinguer les vertus surnaturelles, des vertus naturelles et des fausses vertus. Et à tous ceux qui traiteront cette matière, à ceux qui en recevront l'enseignement ou qui réfléchiront là-dessus, ô vous, Dieu tout-puissant, donnez-leur au moins une seule vertu, véritable et parfaite. Je suis certain que celui qui en reçoit une de vous, Seigneur, celui-là les a toutes ensemble; s'il

fait des progrès en une, toutes ensemble aussi elles augmentent; si l'une s'affaiblit, les autres aussi vont en diminuant; et celui qui manque d'une seule vertu, n'en a pas du tout, parce qu'elles sont toutes unies dans la grâce. Ainsi soit-il!

TABLE DES MATIÈRES

Préface 1

Prologue 9

Chapitre I. La Charité 13
La charité envers Dieu. . . 13
La charité véritable envers le prochain 18

» II. L'Humilité 23

» III. L'Obéissance 29
L'obéissance à Dieu . . . 29
L'obéissance aux Supérieurs . 29

» IV. La Patience 36

» V. La Pauvreté. 41

» VI. La Chasteté 46

» VII. L'Abstinence 51

» VIII. La Prudence 58

» IX. La Force 63

» X. La Justice 67

» XI. La Tempérance. 71

» XII. La Compassion. 75

» XIII. La Paix 80

» XIV. La Miséricorde 86

» XV. La Concorde 91

» XVI. La Constance 95

CHAPITRE XVII. La Libéralité 99
» XVIII. La Vérité. 103
» XIX. La Douceur 107
» XX. La Foi 110
» XXI. L'Espérance 115
» XXII. La Crainte 121
» XXIII. La Joie 127
» XXIV. La Tristesse 133
» XXV. La Reconnaissance 138
» XXVI. Le Zèle des âmes 142
» XXVII. La Liberté 148
» XXVIII. La Religion (ou la Vie Spirituelle) 152
» XXIX. La Gravité 158
» XXX. La Simplicité. 162
» XXXI. Le Silence 166
» XXXII. La Solitude 171
» XXXIII. La Contemplation 175
» XXXIV. La Discrétion. 182
» XXXV. La Louange 188
» XXXVI. La Confiance. 191
» XXXVII. Le Mépris du monde . . . 198
» XXXVIII. La Mortification 201
» XXXIX. La Contrition. 205
» XL. La Confession 209
» XLI. La Pénitence 214
» XLII. La Persévérance 218

ÉPILOGUE. 221

Imprimerie E. AUBIN. — LIGUGÉ (Vienne).

BX 2180 .P414 1921
SMC
Peters, Gerlach.

Le soliloque enflammbe
de Gerlac Peters /
AYV-5508 (mcab)

Peters

UNIVERSITY of ST. MICHAEL'S COLLEGE TORONTO
LIBRARY